Zeitschrift: Schweizer Münzblätter = Gazette numismatique suisse = Gazzetta numismatica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Numismatische Gesellschaft

Band: 23-27 (1973-1977)

Teilband

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XN 462:23-27
29. MRZ. 1973

Jahrgang 23 Februar 1973 Heft 89

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft

Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktionskomitee: Prof. Dr. H. A. Cahn / Basel, Prof. Dr. H. Jucker / Bern, Dr. Colin Martin / Lausanne, Dr. L. Mildenberg/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich

Redaktion: Dr. H.-U. Geiger, Zürich, Dr. B. Kapossy, Bern. Bernisches Historisches Museum, Münzkabinett, Helvetiaplatz 5, CH - 3000 Bern

Administration: Mme A. Schwartz, 1, rue Pépinet, 1003 Lausanne, Compte de chèques 10 - 23071

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis: Fr. 40.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz. Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis: Viertelseite Fr. 40.– pro Nummer, Fr. 120.– im Jahr. Die Mitglieder der SNG erhalten gratis: Münzblätter und Numismatische Rundschau. Beitrag für lebenslängliche Mitgliedschaft Fr. 650.–, Jahresbeitrag Fr. 60.–

Revue trimestrielle · Prix d'abonnement: fr. 40.– par an (envoi gratuit aux membres de la SSN) · Prix d'annonces: Un quart de page fr. 40.– par numéro, fr. 120.– par an. Les membres de la SSN reçoivent gratuitement: Gazette numismatique et Revue de Numismatique. Cotisation de membre à vie fr. 650.–, cotisation annuelle fr. 60.–

Inhalt – Table des matières

Edmond Lévy: La réforme solonienne des mesures, poids et monnaies; à propos d'une controverse récente, S. 1. – *Hans Voegtli:* Eine ptolemäische Schrötlingsgußform aus Nea Paphos auf Zypern, S. 6. – *Franz Fischer:* Adnotationes zum Zürcher Kolloquium «Probleme der keltischen Numismatik der Schweiz», S. 8. – *Hans Jucker:* Graffito einer Domitiansbüste, S. 11. – *Hans Roland Baldus:* Ein neuer Severus-Denar, S. 13. – *Thomas Pekáry:* Uranius Antoninus, S. 15. – *Edmond Chevalley:* Une trouvaille de deniers de Conrad, évêque de Genève, S. 19. – *Edwin Tobler:* Das falsche 8-Franken-Stück 1813 von Solothurn, S. 21. – Altes und Neues - Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui, S. 23. – Berichte - Rapports, S. 25. – Der Büchertisch - Lectures, S. 29.

LA REFORME SOLONIENNE DES MESURES, POIDS ET MONNAIES A PROPOS D'UNE CONTROVERSE RECENTE *

Edmond Lévy

La réforme solonienne [1] des mesures, poids et monnaies a suscité de nombreuses discussions. Elle est connue par deux textes: un passage de Plutarque, qui se réfère à Androtion (*Sol.* 15, 3–4 = Jacoby *FGH* 324 F 34) et le chapitre 10 de la *Constitution d'Athènes* d'Aristote.

* Je tiens à remercier ici mes collègues Jacques Schwartz et Hubert Zehnacker, qui ont bien voulu lire cet article, et tout particulièrement MM. Herbert Cahn et Henri Seyrig, dont les remarques m'ont encouragé à le publier.

[1] Pour simplifier et suivre nos sources nous parlons de «réforme solonienne» sans pour autant affirmer que la réforme date bien de l'époque de Solon. Dans des articles récents on

ZK 75-34,5-3

Nous voudrions, en tirant parti de la controverse qui, à propos de cette réforme, a opposé Kraft [2] et Kraay [3], montrer que les deux textes ne sont pas contradictoires mais complémentaires et qu'il ne faut donc pas corriger le texte de Plutarque [4].

Dans sa *Vie de Solon* il présente ainsi la thèse d'Androtion et de quelques autres: «3 Καίτοι τινὲς ἔγραψαν, ὧν ἐστιν Ἀνδροτίων, οὐκ ἀποκοπῇ χρεῶν, ἀλλὰ τόκων μετριότητι κουφισθέντας ἀγαπῆσαι τοὺς πένητας, καὶ σεισάχθειαν ὀνομάσαι τὸ φιλανθρώπευμα τοῦτο καὶ τὴν ἅμα τούτῳ γενομένην τῶν τε μέτρων ἐπαύξησιν καὶ τοῦ νομίσματος τιμήν. 4 Ἑκατὸν γὰρ ἐποίησε δραχμῶν τὴν μνᾶν πρότερον ἑβδομήκοντα καὶ τριῶν οὖσαν, ὥστ' ἀριθμῷ μὲν ἴσον, δυνάμει δ' ἔλαττον ἀποδιδόντων ὠφελεῖσθαι μὲν τοὺς ἐκτίνοντας μεγάλα, μηδὲν δὲ βλάπτεσθαι τοὺς κομιζομένους.»

«Cependant certains, au nombre desquels Androtion, ont écrit que ce n'est pas l'abolition des créances [5] mais la modération des taux d'intérêt qui soulagea les pauvres et les satisfit, et qu'ils appelèrent «seisachtheia» cette mesure humanitaire ainsi que l'augmentation des mesures et l'enchérissement de la monnaie concomitants.

De fait il porta à 100 drachmes la mine, qui auparavant en avait 73, de sorte qu'en s'acquittant d'une somme égale mais d'une valeur moindre ceux qui payaient leurs dettes en tiraient de grands avantages sans léser en rien ceux qui se faisaient rembourser.»

a fixé le début du monnayage athénien (Wappenmünzen) à environ 575 (C. M. Kraay, The archaic Owls of Athens: Classification and Chronology, NC 1956, 43–68) ou même environ 545 (W. P. Wallace, The Early Coinages of Athens and Euboia, N. C. 7e s. 2 (1962), p. 23–42). Mais ces travaux étudient surtout le monnayage à la chouette. Or, même si l'apparition de ce monnayage semble désormais assez bien datée, vers 525–520 (cf. la réponse de Kraay à Wallace, The early Coinage of Athens: a Reply, N. C. 7e s. 2 (1962), p. 417–423; E. J. P. Raven, Problems of the earliest Owls of Athens, Essays in Greek Coinage presented to Stanley Robinson (1968), p. 40–58, propose 520–512), il paraît encore prématuré de vouloir déterminer avec précision la période au cours de laquelle on a frappé des Wappenmünzen (cf. R. J. Hopper, Observations on the Wappenmünzen, Essays pres. to S. Robinson, p. 16–39).

C'est pourquoi, même si Solon n'a pas, au sens propre, réformé le monnayage athénien – le texte d'Aristote que nous commentons plus bas suggère qu'avant lui il n'existait pas de poids monétaires, donc que l'argent devait être pesé et reçu à son poids exact – il ne nous paraît aucunement prouvé que Solon n'ait pu créer les Wappenmünzen.

[2] Konrad Kraft, Zur Übersetzung und Interpretation von Aristoteles, Athenaion politeia, Kap. 10 (Solonische Münzreform), Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte 10 (1959/60), p. 21–46.

[3] Colin M. Kraay, An Interpretation of Ath. Pol. Ch. 10, Essays in Greek Coinage Presented to Stanley Robinson (1968), p. 1–9, auquel répond Konrad Kraft, Zur solonischen Gewichts- und Münzreform, JNG 19 (1969), p. 7–24.

[4] Erwin Reifer, dans une communication à l'«Archaeological Institute of America» sur «The Metrological Reasons for the Difference in Aristotle's and Androtion's Statements about Solon's Change of the Weight of the Mina», a aussi montré que les deux auteurs ne se contredisaient pas mais évoquaient des réalités différentes, cf. résumé in American Journal of Archaeology 68 (1964), p. 202.

[5] La traduction habituelle «abolition des dettes» est légèrement inexacte, car l'amputation qu'implique «ἀποκοπή» ne peut se comprendre que par référence au créancier, au contraire d'un terme comme «σεισάχθεια», qui se réfère au débiteur. Or le terme «χρέος» est ambivalent et, bien que les dictionnaires modernes ne le soulignent pas assez, il est bien attesté au sens de «créance»: je remercie à ce propos le professeur Oguse qui, en plus de l'exemple bien connu d'Aristote, Ἀθ. πολ. 13, 5, m'a signalé Antiphon l'orateur, fragment 67; Andocide, III, 14; Démosthène, XXXVI, 36 et 41; XXXVIII, 7 et Ps. Démosthène, XL, 37. Il n'y a donc aucune raison de ne pas traduire «ἀποκοπὴ χρεῶν», dont la valeur péjorative est bien connue, par «abolition des créances».

18.8.78
ZENTRALBIBLIOTHEK ZÜRICH

Même si l'on peut contester [6] l'interprétation de la mesure que présente Androtion, ou Plutarque, qui le glose, le sens littéral du passage ne fait guère de difficulté; seule l'expression «τὴν γενομένην ... τοῦ νομίσματος τιμήν» peut surprendre [7].

Le texte d'Aristote est moins clair: «δοκεῖ ... ποιῆσαι ... μετὰ ταῦτα τήν τε τῶν μέτρων καὶ σταθμῶν καὶ τὴν τοῦ νομίσματος αὔξησιν. 2 Ἐπ' ἐκείνου γὰρ ἐγένετο καὶ τὰ μέτρα μείζω τῶν Φειδωνείων, καὶ ἡ μνᾶ, πρότερον ἔχουσα σταθμὸν ἑβδομήκοντα δραχμάς, ἀνεπληρώθη ταῖς ἑκατόν. || Ἦν δ' ὁ ἀρχαῖος χαρακτὴρ δίδραχμον. Ἐποίησε δὲ καὶ σταθμὰ πρὸς τὸ νόμισμα τρεῖς καὶ ἑξήκοντα μνᾶς τὸ τάλαντον ἀγούσας, καὶ ἐπιδιενεμήθησαν αἱ τρεῖς μναῖ τῷ στατῆρι καὶ τοῖς ἄλλοις σταθμοῖς.»

«Après cela (sc. l'abolition des créances et la législation) il semble avoir procédé à l'augmentation des mesures et des poids et à celle de la monnaie. De fait c'est sous Solon que les mesures devinrent plus grandes que celles de Phidon et que la mine, qui avait auparavant un poids de 70 drachmes, fut complétée grâce à ses 100 drachmes. La pièce ancienne était le didrachme. Et il fit aussi des poids monétaires (mot-à-mot: des poids en rapport avec la monnaie ou destinés à celle) de 63 mines, qui pesaient un talent, et une fraction des trois mines fut ajoutée au statère et aux autres poids.»

L'interprétation de ce texte a suscité de nombreuses discussions.

Influencés par le texte d'Androtion-Plutarque, connu longtemps avant la découverte de la *Constitution d'Athènes,* les commentateurs ont trouvé dans le passage d'Aristote la mention d'une dévaluation [8], qui faisait passer Athènes du système éginétique au système euboïque. En effet, si l'on a remplacé la mine éginétique de 617 g par la mine euboïque de 436 g, la mine restant constituée de 100 drachmes, la mine nouvelle, constituée de 100 drachmes nouvelles, est bien l'équivalent de 70 drachmes anciennes de 6,17 g; c'est ce qu'Aristote aurait voulu dire lorsqu'il indiquait que la mine (nouvelle) était passée de 70 drachmes (anciennes) à 100 drachmes (nouvelles).

L'explication est cohérente, mais l'on ne voit pas comment l'auteur a pu parler d'une «σταθμῶν ... αὔξησιν», alors qu'aussi bien la drachme que la mine ont perdu près du tiers de leur poids.

Aussi comprend-on le succès [9] qu'a rencontré l'initiative de Kraft, lorsqu'il a voulu s'attacher au sens littéral du texte d'Aristote avant de chercher les réalités qu'il pouvait recouvrir.

Il a pu ainsi noter qu'en 10,1 Aristote distingue d'une part les mesures et les poids, de l'autre la monnaie («τήν τε τῶν μέτρων καὶ σταθμῶν κα τὴν τοῦ νομίσματος αὔξησιν»); il considère que dans la suite le texte respecte cet ordre: 10,2 présente à la fois l'augmentation des mesures, qui deviennent plus grandes que celles de Phidon et celle des poids, qui passent de 70 à 100 drachmes. Pour qu'il s'agisse

[6] Rares sont ceux qui l'acceptent, comme Max Muehl, Rh. Mus. 96 (1953), p. 214–223.

[7] En fait le texte indique que la monnaie a pris de la valeur, c'est pourquoi nous avons proposé la traduction «enchérissement». Il est inutile de corriger «τιμὴν» en «τιμῆς», comme l'a proposé Sintenis, suivi par Konrat Ziegler (Teubner 1960), d'autant que le texte est repris dans l'Etymologicum Magnum 710, 31: «Σεισάχθεια... Τινὲς δέ φασι τόκων μετριότητα εἶναι καὶ μέτρων ἐπαύξησιν, καὶ τιμὴν τοῦ νομίσματος. Ἐγὼ ἀνέγνων», cité par Antonius Martina, Solon, Testimonia veterum (1968), p. 145.

[8] Cette interprétation, qui apparaît dès la première édition de la Constitution d'Athènes par Kenyon en 1891, fut reprise par Wilamowitz, Aristoteles und Athen I (1893), p. 41 et représenta bientôt l'«opinio communis».

[9] Cf. le résumé enthousiaste qu'en donne Edouard Will, Deuxième conférence internationale d'histoire économique, Aix-en-Provence 1962 (1965), p. 79–83.

effectivement d'un accroissement de poids, il faut que la mine soit passée de 70 drachmes (nouvelles) à 100 drachmes (nouvelles), ce qui fait un accroissement de 70 à 100 et non, comme dans l'interprétation ancienne, une diminution de 100 à 70. La mine ayant toujours été divisée en 100 drachmes, la drachme a crû dans les mêmes proportions.

Après une incise rappelant que la pièce ancienne était le didrachme, Aristote met en rapport les poids et les monnaies. Considérant qu'on ne peut construire la phrase qu'en faisant de «σταθμὰ» un attribut de l'objet, Kraft traduit «Und er machte als Gewichte (Gewichtsnormen) für die Münze (= Münzprägung) 63 das (Münz-) Talent ausmachende (Gewichts-)Minen». Il s'oppose ainsi à l'interprétation traditionnelle, selon laquelle les poids monétaires étaient inférieurs aux poids marchands, puisque, pour lui, 63 mines pondérales ne pèsent qu'un talent, soit 60 mines monétaires. Cette supériorité du poids monétaire se retrouve au niveau du statère et des autres poids.

Comme 60 est à 63 ce que 100 est à 105, Kraft résume ses remarques dans le tableau suivant:

poids avant réforme	poids après réforme	monnaie après réforme
70	100	105

Pour connaître les trois séries il suffit d'en connaître une. Kraft part ainsi du poids moyen du didrachme dans les «Wappenmünzen», à savoir 8,354 g [10]. En calculant les autres chiffres à partir de cette donnée, il montre:

1. que l'ancien poids athénien correspond au vieil étalon pondéral chalcido-euboïque, qui se retrouve, avec peu de changements dans les monnaies des colonies achéennes d'occident, notamment à Himère, ainsi qu'à Corcyre, qui aurait été colonisée par les Erétriens avant de l'être par les Corinthiens;
2. que le nouveau poids athénien correspond au statère d'Italie du sud, qui est dans un rapport, non négligeable, de 100 à 105 avec la monnaie athénienne et dans un rapport commode de 100 à 150 avec le poids et la monnaie d'Egine;
3. enfin, comme on le savait déjà, que le didrachme athénien est égal au statère corinthien, de 3 drachmes, et au statère euboïque.

Si cette théorie est juste, elle montrerait, de la part d'Athènes, un effort pour s'intégrer plus facilement dans certains courants commerciaux, d'autant que, d'après Kraft, la différence entre le poids marchand et le poids monétaire permettait de passer facilement d'un système à un autre.

On pourrait sans doute chicaner un peu sur les chiffres: ainsi l'auteur privilégie Himère, dont les chiffres conviennent mieux à sa théorie que ceux des autres colonies achéennes d'occident et le poids proposé pour le didrachme athénien semble légèrement trop faible [11]. Cependant le plus grave est que tout ce système de comparaisons suppose qu'on admette le rapport 70/100/105.

Or c'est précisément ce que conteste Kraay. Celui-ci admet l'idée que la mine est passée de 70 à 100, mais, se voulant encore plus fidèle à Aristote, il suppose que le

[10] Kraft a obtenu ce chiffre, sur lequel sont fondés tous ses calculs, en déterminant le poids moyen de 99 «Wappendidrachmes» décrits par Seltman. Cependant l'on préfère généralement déterminer le «mode», c'est-à-dire le sommet de la courbe de fréquence, et R. J. Hopper, Observations on the Wappenmünzen, Essays in Greek Coinage presented to Stanley Robinson (1968), p. 24 et 36–37, a obtenu, pour un ensemble de 119 didrachmes, une fréquence maximum très nette entre 8,4 et 8,5 g.

[11] Cf. note précédente.

poids de la drachme n'a pas bougé et que la mine ancienne était divisée en 70 drachmes.

Il se heurte cependant au fait que toutes les mines connues comportent 100 drachmes. Les deux exceptions qu'il présente ne sont guère convaincantes et Kraft a vite fait de les écarter: l'exemple delphique résulte d'un croisement de systèmes, la mine athénienne valant 70 drachmes éginétiques; quant aux 35 chaudrons et aux 35 drachmes d'«obéliskoi» de Khorsiai, elles ne permettent strictement aucune conclusion.

D'autre part, considérant qu'après avoir mentionné le didrachme Aristote présente un fait nouveau, qui s'ajoute à la réforme des mesures, poids et monnaies, sans en faire vraiment partie, Kraay voit dans cette mention du didrachme le seul élément du texte qui corresponde à l'« αὔξησις τοῦ νομίσματος ». Il reprend ainsi la théorie de Milne [12] et de Cahn [13], pour lesquels l'augmentation de la monnaie aurait consisté en un remplacement du didrachme par le tétradrachme.

Kraft aura beau jeu de montrer que, en elle-même, cette substitution ne change rien au système monétaire et n'est donc aucunement comparable à l'augmentation des mesures et des poids.

Il semble néanmoins qu'il n'y a pas plus à chercher l'« αὔξησις τοῦ νομίσματος » dans cette phrase (Kraay) que dans la suivante (Kraft), car l'augmentation des poids est déjà par elle-même une augmentation de la monnaie. Que le poids monétaire et le poids marchand soient identique ou dans un rapport fixe, quand le système pondéral change, le système monétaire change de la même façon: quand Aristote rapporte que la mine passe de 70 drachmes à 100, il n'a pas besoin de préciser s'il parle de la mine pondérale ou de la mine monétaire, car il s'agit des deux à la fois.

Cependant Kraay présente une critique plus valable, quand il conteste le rapport 100 (poids nouveau)/105 (monnaie nouvelle). Lorsque Aristote affirme que 63 mines pèsent un talent, c'est-à-dire 60 mines, il y a deux possibilités:
ou bien 63 mines normales = un talent au poids accru (thèse de Kraft)
ou bien 63 mines réduites = un talent normal (thèse de Kraay).

La thèse de Kraay paraît, à cet égard, à la fois plus raisonnable et plus conforme au texte d'Aristote. D'une part il est normal et habituel que l'argent monnayé coûte un peu plus cher que l'argent métal [14]: une mine monétaire en pièces d'argent, doit donc peser un peu moins lourd qu'une mine pondérale en argent métal; Kraft est d'ailleurs obligé, pour les besoins de la cause, de critiquer l'idée d'un «Schlagschatz» et de supposer que les systèmes pondéral et monétaire athéniens sont d'origine différente.

D'autre part l'article dans « τρεῖς καὶ ἑξήκοντα μνᾶς τὸ τάλαντον ἀγούσας » suggère un talent normal, unique, que tout le monde connaît: il suffit de diviser ce talent par 63 pour obtenir le poids de la mine monétaire.

On peut de plus tirer argument du texte d'Androtion, dont ni Kraft ni Kraay ne tiennent suffisamment compte: Kraft se refuse à interpréter Aristote en partant d'Androtion, qui lui paraît présenter une autre version, inconciliable avec celle du philosophe; quant à Kraay il se contente de souligner l'incohérence d'Androtion.

[12] J. G. Milne, The Chronology of Solon's Reforms, Classical Review 57 (1943), p. 1–3.

[13] H. A. Cahn, Zur frühattischen Münzprägung, Museum Helveticum 3 (1946), p. 81–117.

[14] Le fameux décret qui impose aux cités de l'empire l'usage des monnaies athéniennes, cf. Russell Meiggs et David Lewis, A Selection of Greek Historical Inscriptions to the End of the fifth Century B.C. (1969) 45, paraît mentionner un «Schlagschatz» de plusieurs drachmes par mine: s'il est tentant d'y lire: «πράττ[εσθαι δὲ ἀεὶ τοὺς ἐπιστάτας πέντε] δραχμὰς ἀπὸ τῆς μν[ᾶς,» il faut reconnaître que « τρεῖς » s'intégrerait aussi bien dans la restitution et, de toute façon, il serait dangereux de se fonder sur un passage mutilé.

Mais, même si l'interprétation que Plutarque prête à Androtion est aberrante, les données fournies n'en sont pas pour autant à rejeter. Or Androtion mentionne une augmentation, non de 70 à 100 mais de 73 à 100. Comme on a cru que cette indication était contraire au texte d'Aristote, on a, ce qui paraissait paléographiquement assez facile, expliqué «ἑβδομήκοντα καὶ τριῶν οὖσαν» par une corruption de «ἑβδομήκοντ' ἄγουσαν» lu «ἑβδομήκοντά γ'οὖσαν»[15].

Cependant, comme l'a noté Kraay, sans en tirer tout le parti possible, car il considérait le texte corrigé d'Androtion, Aristote parle des poids et Androtion des monnaies. Or, s'il en est ainsi, 73 est précisément le chiffre que nous attendions chez Androtion pour correspondre au 70 d'Aristote.

En effet 70/100 est, à peu de chose près, équivalent à 73/105: le rapport exact serait 73,5/105, mais Aristote et Androtion procèdent par nombres entiers et ne cherchent peut-être pas une précision d'$\frac{1}{150}$. L'on peut donc transcrire l'augmentation des poids de 70 à 100, indiquée par Aristote, sous la forme 73/105 et l'on est ainsi amené à comparer:

73/100 pour les monnaies (Androtion) et
73/105 pour les poids (Aristote),

ce qui confirme le rapport 100 (monnaie)/105 (poids) (thèse de Kraay) et permet de présenter finalement le tableau suivant:

poids et monnaie anciens	monnaie nouvelle	poids nouveau
73 (ou 73,5)	100	105

Kraay s'étonnait qu'Androtion ne mentionnât pas le rapport poids/monnaie qu'on trouve à la fin du texte d'Aristote, les remarques précédentes montrent qu'il avait, dans ses calculs, tenu compte de ce rapport.

15 Théodore Reinach, Zu Androtion fr. 40 Müller, Hermes 63 (1928), p. 238–240. Cependant on ne s'explique guère comment une expression aussi habituelle et immédiatement intelligible qu'«ἑβδομήκοντ' ἄγουσαν» aurait pu entraîner une erreur de lecture.

EINE PTOLEMÄISCHE SCHRÖTLINGSGUSSFORM AUS NEA PAPHOS AUF ZYPERN

Hans Voegtli

Das Folgende wurde von K. Nikolau 1969 dem 1. internationalen Kongreß für kyprologische Studien vorgelegt. Die Veröffentlichung in den Akten dieses Kongresses [1] ist Fachleuten wohl schwer zugänglich, was eine kurze Besprechung an dieser Stelle zu rechtfertigen scheint.

1964 stieß man in Nea Paphos, im Westen Zyperns, bei der Freilegung des sogenannten Hauses des Dionysos auf eine Amphora mit 2484 Tetradrachmen der Lagiden Ptolemaios V.–XI., geprägt in den kyprischen Münzstätten Paphos, Kition und Salamis [2]. Doch nur wenig später gelang am selben Ort eine Entdeckung, die

1 Πρακτικὰ τοῦ πρώτου Διεθνοῦς Κυπρολογικοῦ Συνεδρίου, Τόμος Α', Nicosia 1972, 122–124.

2 Vgl. Bull. de Corr. Hell. 89, 1965, 292, Abb. 89.

vom numismatischen Standpunkt her noch höher einzuschätzen ist, ermöglicht sie doch einen Einblick in technische Vorgänge antiker Münzherstellung. K. Nikolau legte nämlich eine Metallgießerei frei, die in ptolemäischer Zeit Bronzeschrötlinge produzierte. Die Gußformen – es fanden sich mehrere Fragmente [3] – zeigen, daß man in der «en chapelet»-Technik goß, d. h. mehrere Schrötlinge sind durch einen Metallsteg miteinander verbunden (Abb. 1) [4]. Die Platten bestehen aus Kalkstein und haben eine durchschnittliche Dicke von 3 cm. Die Gußform der einzelnen Schrötlinge hat einen Durchmesser von 1,5 bis 3,5 cm und eine Tiefe von 2,5 mm [5]. Im Zentrum befindet sich eine kleine Vertiefung, die vom Bohrer herrühren dürfte. Die Oberfläche und deren Rand sind leicht gewölbt und nicht eben.

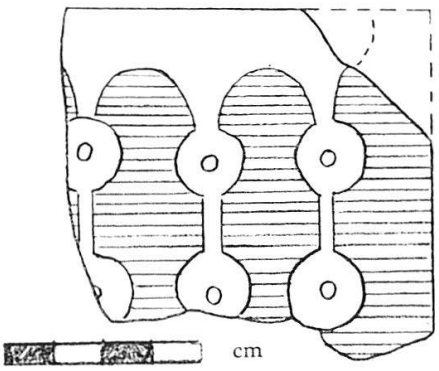


Abb. 1

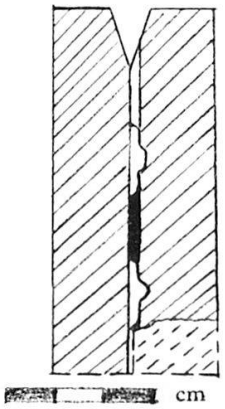


Abb. 2

Die Verbindungskanäle zwischen den einzelnen Schrötlingsformen sind etwa 2,5 cm lang und 2 mm tief. Zum Gießen bedeckt man die ganze Form mit einer zweiten, flachen Kalksteinplatte, stellt das Ganze senkrecht und gießt das Metall durch die Kanäle ein (Abb. 2). Die flache Deckplatte und die etwas abgerundete Gußform ergeben den typisch ptolemäischen Schrötling mit einer zum Rand hin abgerundeten Vorderseite und der völlig flachen Rückseite. Hafteten die beiden Platten nicht vollkommen aufeinander, so konnte das Metall überfließen, und der Schrötling zeigt in dem Fall einen ganz dünnen zweiten Rand.

Es ergibt sich aus dem geschilderten Vorgang von selbst, daß von einer «al Pezzo»-Justierung, d. h. genaues Abwägen des Metalles vor dem Guß, keine Rede sein kann.

Nach dem Guß brach man die Schrötlinge von ihren Verbindungsstegen und münzte sie aus.

Dieser für die Technik der hellenistischen Prägungen wichtige und einzigartige Fund bestätigt somit auf eindeutige Weise, was G. F. Hill auf Grund genauer Beobachtungen des Münzmaterials in seinem «Ancient Methods of Coining» [6] vermutet hatte. Allerdings haben wir hier erst eine Bestätigung für die Bronzeschrötlinge, bei den andern Metallen sind wir noch immer auf Vermutungen angewiesen [7].

[3] Wie ich auf einer Exkursion des Basler archäol. Seminars feststellen konnte, sind die Fragmente im Cyprus Museum in Nicosia ausgestellt.

[4] Die Zeichnungen nach den Originalen sind im Maßstab 1 : 2.

[5] Und wohl nicht 2,5 cm wie in der Veröffentlichung angegeben wird.

[6] NC 1922, 3 f.

[7] K. Nikolau sprach über diese Schrötlingsgußformen im Dezember 1972 vor der Société française de Numismatique. Eine Zusammenfassung mit Abbildungen dieses Vortrages findet sich im «Bulletin de la Société française de Numismatique», 27. Dezember 1972, 310–315.

ADNOTATIONES

zum Kolloquium «Probleme der keltischen Numismatik der Schweiz» in Zürich am 29. Januar 1972

Franz Fischer

Die keltische Numismatik und die Archäologie der Kelten haben sich seit der Zeit, als Robert Forrer seine grundlegende «Keltische Numismatik der Rhein- und Donaulande» [1] veröffentlichte, erheblich spezialisiert und infolgedessen auch vielfach auseinandergelebt. Das ist angesichts der zahlreichen Überschneidungen und Berührungen um so bedauerlicher, als die beiden Forschungsrichtungen ja den historischen Gegenstand ihres Bemühens gemeinsam haben: die Kelten und ihre Stellung innerhalb der Alten Welt. Es ist deshalb sehr zu begrüßen, daß in jüngster Zeit auch in Mitteleuropa die Zusammenarbeit wieder von beiden Seiten her intensiviert wird. Denn es liegt auf der Hand, daß daraus für beide Teile fruchtbare Anregungen zu erwarten sind. Andererseits ist es nur natürlich, daß hierbei wie überall, wo mehrere Disziplinen mit unterschiedlichen Methoden und Fragestellungen sich berühren, die Schwierigkeit auftritt, den Forschungsstand und damit auch die Ergebnisse der Nachbardisziplin richtig einzuschätzen. Auch wenn dieses Problem in unserem Falle keine allzu gravierenden Dimensionen angenommen hat, so wäre es doch ein Irrtum anzunehmen, daß es nicht existiert. Das gilt selbstverständlich für beide Seiten. Wenn daher im Folgenden einige einschlägige Beobachtungen aus der Sicht der archäologischen Forschung namhaft gemacht werden, die sich mir während des im Titel erwähnten Zürcher Kolloquiums aufdrängten, so kann es sich nur darum handeln, die Numismatikerkollegen darauf aufmerksam zu machen in der Hoffnung, bald auch von ihrer Seite eine entsprechende Belehrung zu erhalten – zu gegenseitigem Nutzen [2].

So weit es die Vorträge und die Diskussionsbeiträge des Zürcher Kolloquiums erkennen ließen, scheint die Station La Tène für die keltische Numismatik eine chronologisch fest umrissene Größe zu sein. Das ist für den Archäologen etwas überraschend. Die Station La Tène beziehungsweise ihre Funde werden seit einer 1952 erschienenen Arbeit von K. Raddatz [3] heute überwiegend als Gewässer-Weihefund angesprochen, der mit spärlichen Frühlatène-Materialien einsetzt, im Mittellatène seinen deutlichen Schwerpunkt hat und noch bis ins Spätlatène «belegt» wird [4]. Ist diese – übrigens nicht ohne Widerspruch gebliebene [5] – These richtig, so handelt es sich bei dem Fundbestand von La Tène um das Ergebnis eines während längerer

[1] Straßburg 1908. Nachdruck Graz 1968, dazu in Band 2 (Graz 1969) Bibliographische Nachträge und Ergänzungen, unter der Redaktion von K. Castelin.

[2] Den Herren Dr. H.-U. Geiger und Dr. K. Castelin, die im Auftrag der Direktion des Schweiz. Landesmuseum das Kolloquium veranstaltet hatten, habe ich für die freundliche Einladung zur Teilnahme zu danken. Der vorliegende Beitrag ist entstanden aus einigen Bemerkungen, die ich unmittelbar nach dem Kolloquium Herrn Dr. Castelin übermittelt habe.

[3] Zur Deutung der Funde von La Tène. Offa 11, 1952, 24 ff.

[4] Vgl. zum Beispiel P. Vouga, La Tène, Monographie de la station, 1923. R. Forrer, Widersprüche in der chronologischen Bewertung der Münz- und anderer Kleinfunde der Station La Tène, in: Oxé-Festschr., 1938, 153 ff. J. M. de Navarro, Zu einigen Schwertscheiden aus La Tène. 40. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission 1959, 79 ff.

[5] Raddatz (Anm. 3) hat Zustimmung gefunden bei R. Wyss, Funde aus der alten Zihl und ihre Deutung. Germania 33, 1955, 349 ff. (und anderwärts); H. Jankuhn, Zur Deutung der Tierknochenfunde aus La Tène, in: Helvetia antiqua, Festschr. E. Vogt, 1966, 155 ff.; W. H. Zimmermann, Urgeschichtliche Opferfunde aus Flüssen, Mooren, Quellen und Brunnen Süd-

Zeit zusammengekommenen Fundniederschlages, der sich zeitlich um so weniger scharf abgrenzen läßt, als sich auch einiges erheblich ältere Material und einige deutlich jüngere Objekte darin befinden, ganz abgesehen davon, daß es bis heute keine zuverlässige Zusammenstellung aller je in La Tène gefundenen Objekte gibt [6]. Wie auch immer man den Charakter des Fundkomplexes insgesamt einschätzt – der viel benutzte Begriff «Station» ist für diese Unsicherheit ein beachtliches Indiz –, in der archäologischen Forschung spielt La Tène selbst bei chronologischen Erörterungen längst kaum eine Rolle mehr. Davon werden selbstverständlich jene Überlegungen nicht berührt, die sich ausschließlich auf die aus La Tène stammenden Münzen stützen; es sollte aber beachtet werden, daß die übrigen Funde der Station eine feinere Datierung des gesamten Komplexes offenkundig nicht zulassen.

In der Diskussion ist auch die Begründung für die Benennung eines bestimmten Typus keltischer Goldmünzen als «protohelvetisch» durch Robert Forrer genannt worden. Sie liegt in der Vorstellung, daß die Helvetier erst im Verlauf der jüngeren Latènezeit, etwa im 2. und noch im frühen 1. Jahrhundert v. Chr., in die Schweiz eingewandert seien. Diese Vorstellung ist zuletzt ausführlich von F. Staehelin [7] dargestellt und vertreten worden. Sie beruht jedoch ausschließlich auf einer Interpretation antiker Quellen, darunter einiger rätselvoller Angaben des Ptolemaios [8]; hierzu sei nur angemerkt, daß H. Nesselhauf in einer besonnenen Quellenanalyse vor Jahren schon empfohlen hat, die Berufung auf Ptolemaios nur dort zuzulassen, wo seine Angaben anderweitig bestätigt oder wenigstens wahrscheinlich gemacht werden [9]. Abgesehen hiervon ist diese Einwanderungshypothese – und um mehr handelt es sich nicht – schon früher auf Skepsis gestoßen [10], und ich habe kürzlich zu zeigen versucht, daß auch die Quellen über frühere rechtsrheinische Wohnsitze der Helvetier (Tac. Germania 28; Ptolemaios Geogr. II 11, 6; Cassius Dio Hist. Rom. XXXVIII 33) nicht ohne weiteres als Widerspruch zu der von Caesar mehrfach ausgesprochenen Rheingrenze der Helvetier aufzufassen seien, wenn diese im Sinne der politischen Herrschaft verstanden werden müßte; damit entfiele auch von dieser Seite her der Zwang, eine Abwanderung aus Süddeutschland anzunehmen, die auch archäologisch Bedenken verursacht [11]. Unbeachtet ist auch die meines Wissen bis-

westdeutschlands. Ein Beitrag zu den in Opferfunden vorherrschenden Fundkategorien. Neue Ausgrabungen und Forschungen in Niedersachsen 6, 1970, 53 ff. Skepsis hat in jüngster Zeit allein R. Pittioni geäußert: Zur Interpretation der Station La Tène, in: Provincialia, Festschr. R. Laur-Belart, 1968, 615 ff.

[6] Dieses Desiderat beginnt sich zu erfüllen durch die auf mehrere Bände angelegte Publikation von J.-M. de Navarro, The Finds from the Site of La Tène, deren erster Band, 1970 in London erschienen, mir erst während der Drucklegung dieser Bemerkungen zur Kenntnis kam.

[7] Die Schweiz in römischer Zeit³, 1948, 26 ff.; 53 ff.

[8] So die Zuweisung von Argentovaria-Horburg an die Rauraker (Geogr. II 9, 9) und die von Colonia Iulia Equestris-Nyon sowie von Aventicum-Avenches an die Sequaner (Geogr. II 9, 10). Vgl. hierzu E. Howald-E. Meyer, Die römische Schweiz, o. J. (1941), 100 ff., bes. 102 Anm. 1.

[9] Badische Fundberichte 19, 1951, 71 ff., bes. 72 mit Anm. 2. Ich gebe dieser Auffassung den Vorzug vor der von E. Meyer (Anm. 8) geäußerten.

[10] D. Viollier, Les sépultures du second âge du fer sur le plateau suisse, 1916, 90 f. – Vgl. die Diskussion bei Staehelin (Anm. 7) 27 f.

[11] Die keltischen Oppida Südwestdeutschlands und ihre historische Situation. Archeologické rozhledy 23, 1971, 417 ff., bes. 428 ff.; Der Heidengraben bei Grabenstetten. Ein keltisches Oppidum auf der Schwäbischen Alb bei Urach. Führer zu vor- und frühgeschichtlichen Denkmälern in Württemberg und Hohenzollern 2, 1971, 125 ff. Zum archäologischen Sachverhalt vgl. Fundberichte aus Schwaben, NF. 18/I, 1967, 61 ff., bes. 80 ff.; 91. Ausdrücklich hingewiesen haben möchte ich auch auf die ausgedehnten und wichtigen Erörterungen bei R. Nierhaus, Das swebische Gräberfeld von Diersheim. Römisch-Germanische Forschungen 28, 1966, bes. 212 ff.; 230 ff.

her nur von E. Vogt aufgeworfene Frage geblieben, seit wann wir denn eigentlich mit dem Stammesnamen der Helvetier rechnen dürfen [12]. Kurz gesagt: es ist nützlich, sich daran zu erinnern, daß die Vorstellung einer erst spät erfolgten Einwanderung der Helvetier in die Schweiz eine mit guten Gründen bezweifelbare Hypothese darstellt, auf die auch die Numismatik nicht ohne Vorbehalt bauen darf.

Mehrfach ist mit Recht auf die Notwendigkeit hingewiesen worden, die keltische Numismatik genauer als bisher mit der archäologischen Abfolge zu verbinden, um eines Tages einmal zu einer besser gesicherten Chronologie zu gelangen. In diesem Zusammenhang sei zunächst darauf hingewiesen, daß es nützlich sein könnte, einmal alle münzenführenden Gräber aus dem Bereich der Latènekultur numismatisch und archäologisch zu untersuchen; dabei sollte man tunlichst auch jene Grabfunde einbeziehen, die andere als keltische Münzen enthalten, um zugleich den kulturgeschichtlichen Zusammenhang mit der mediterranen Sitte des Charons-Pfennigs besser in den Griff zu bekommen. Für die Siedlungen hat Herr Dr. M. Menke (München) am Beispiel von Karlstein bei Reichenhall gezeigt, was auf diesem Felde zu erwarten sein könnte. Ich möchte noch darauf aufmerksam machen, daß es vor allem darauf ankommen wird, kurzfristig besiedelte Plätze mit keltischen Münzen heranzuziehen, deren zeitlicher Beginn und Ende innerhalb der Zeit der keltischen Münzprägung liegt und Aussichten auf genauere archäologische Definition bietet. Dazu gehören offenkundig die Siedlung bei der alten Gasfabrik in Basel [13] und die Siedlung im Oppidum von Altenburg-Rheinau am Hochrhein [14].

Schließlich möchte ich mir noch eine Anregung für die Vorlage von Fundkarten erlauben, wie sie von Fräulein Simone Scheers vorgelegt worden sind [15]. Es wäre zweifellos zweckmäßig, diejenigen Fundpunkte keltischer Münzen besonders zu kennzeichnen, die mit keltischen Siedlungen identisch sind, und diese in den zugehörigen Fundlisten auch kurz zu umreißen – sofern das möglich ist –, mindestens aber mit ausführlicheren Literaturhinweisen zu versehen. Auf diese Weise würde die Verzahnung mit der Archäologie erheblich erleichtert, die Diskussion angeregt und gefördert. Allgemein nötig scheint mir schließlich der Hinweis zu sein, daß bei der Interpretation solcher Fundkarten die regionalen Unterschiede der Aufschließung – der Sammel- und Forschungsintensität – beachtet werden sollten. In der prähistorischen Forschung wird dieser Gesichtspunkt seit langem berücksichtigt; er kompliziert zwar die Interpretation, läßt aber auch Forschungslücken erkennen.

Im ganzen aber, und das sollte zum Schluß noch gesagt werden, möchte ich den von Herrn Dr. Castelin ausgesprochenen Wunsch nach verstärkter Zusammenarbeit zwischen Numismatikern und Archäologen noch einmal warm unterstützen. Die keltische Münzprägung ist ja ein Aspekt im Rahmen der sehr vielschichtigen Zusammenhänge zwischen der keltischen Zone Europas und der mediterranen Kulturwelt, welche die Forschung seit langem und in neuerer Zeit sehr intensiv beschäftigen.

[12] Jahrbuch d. Schweiz. Gesellsch. f. Urgeschichte 43, 1953, 184 ff.

[13] E. Major, Gallische Ansiedelung mit Gräberfeld bei Basel, 1940.

[14] F. Fischer, Das Oppidum von Altenburg-Rheinau, ein Vorbericht. Germania 44, 1966, 286 ff. Auch auf die spätlatènezeitlichen Siedlungen von Breisach-Hochstetten und Hüfingen sei hingewiesen, die ebenfalls keltische Münzen geliefert haben.

[15] Vgl. auch S. Scheers, Les monnaies de la Gaule inspirées de celles de la République Romaine, 1969.

GRAFFITO EINER DOMITIANSBÜSTE

Hans Jucker

Verschiedene Räume und Korridore der erhaltenen Teile der Domus Tiberiana auf dem Palatin zeichnen sich durch eine Fülle von Wandkritzeleien aus, die nun die beiden finnischen Forscher Castrèn und Lilius in einer kommentierten Ausgabe zusammenfassend publiziert haben [1]. Schriften, meistens leider belanglosen Inhalts, überwiegen bei weitem. Gelegentlich taucht ein Verschen oder gar ein Dichterzitat auf. Figürliche Zeichnungen sind selten. Die Karikatur des stoppelbärtigen Nero, die wir einmal in dieser Zeitschrift reproduziert haben [2], fand sich in einem Zimmer des 1860 freigelegten Traktes auf der Südostseite des Ruinenkomplexes. Die Errichtung jener vierzehn kleinen Räume wird der Zeit nach dem neronischen Brand von 64 n. Chr. zugeschrieben. Das fragliche Stübchen Nr. 7 gehört zu dem Teil, der als Wohnung für Dienstpersonal angesehen wird [3]. Für ein zweites Profil, das unmittelbar neben demjenigen Neros eingraviert ist, wurde einst Claudius vorgeschlagen [4], was allerdings aus ikonographischen, wie offenbar auch aus chronologischen Gründen nicht richtig sein kann. Dagegen meinen wir, in dem «busto di uomo incoronato d'alloro» Züge zu erkennen, die jedem, der mit römischen Kaisermünzen umgeht, vertraut sein sollten (Abb. 1) [5]. Castrèn schlägt vage «imperatore (?)» vor und erwägt, ob die Büste nach einer Münze kopiert sein könnte.

Diese Ritzzeichnung ziert das mittlere von sieben Zimmern, die unter Domitian über dem Clivus Victoriae auf der Forumsseite des Tiberiuspalasts angebaut wurden. Der Herrscher der Bauzeit ist es auch hier, den das wenig schmeichelhafte Porträt meint. Die vorgewölbte Stirn, die scharf gebogene Habichtsnase, die kurze Ober- und etwas eingezogene Unterlippe, das zur Nasenspitze emporweisende Kinn, die zum dicken Hals abfallende Kieferpartie, das alles sind Charakteristika Domitians. Bei den Prägungen, die noch sein Vater für ihn schlagen ließ (Abb. 2) [6], sind sie schon mit aller Schärfe ausgebildet. Diese Stufe vertritt die Statue in München und, in weit besserem Erhaltungszustand, der etwas überlebensgroße Togatus in Baltimore [7]. Die Prägungen der ersten drei Regierungsjahre zeigen sie kaum verändert (Abb. 3) [8]; nur die Stirn ist höher geworden, und Ratsherrenecken deuten die beginnende Kahlheit an. Schon im siebten Konsulat 80/81 n. Chr., noch unter Titus also, setzt indessen eine idealisierende Metamorphose ein, sehr deutlich bei dem Meisterwerk des antik gefaßten Sesterz' (Abb. 4) [9]. Das zusammengekniffene Gesicht ist durch Längung der Proportionen edler geworden, die kurzsichtigen Augen haben

[1] P. Castrèn e H. Lilius, Graffiti del Palatino, II. Domus Tiberiana. Acta Inst. Rom. Finlandiae, Bd. 4, 1970.

[2] SM 13/14, 1964, H. 51/54, 88, Abb. 8.

[3] A. O., 121, Nr. 23. 48 f. 76: «testa d'uomo», ohne Namen.

[4] A. O., 127, Nr. 35. 76. 81.

[5] A. O., 213, Nr. 230. 86 ff. 100 mit Anm. 1, 48 × 31 cm.

[6] Aureus, Staatl. Mus. Berlin (Ost), nach Originalaufnahme, die ich der Freundlichkeit M. Wegners verdanke. F. Matz, Röm. Mitt. 54, 1939, 149. Taf. 35, 1. G. Daltrop u. a., Die Flavier (1966) 31, 127. Taf. 34 a. BMC Emp. II 23, 121.

[7] Daltrop, a. O., 102. Taf. 23 a. 25 c–d, mit richtiger Beurteilung; anders H. G. Niemeyer, Studien zur statuarischen Darstellung der römischen Kaiser (1968) 57, Anm. 489. D. K. Hill, An Unknown Roman Statue, Antike Kunst 15, 1972, 27 ff. Taf. 8–10. Nero, den H. auch erwägt, fällt außer Betracht.

[8] Tetradrachmon, Cambridge Fitzwilliam Museum, MCC 9578, nach Original. Vgl. BMC Emp. II 351, 251.

[9] Neapel, Nat. Mus., Fiorelli 6934, nach Originalaufnahme, die inzwischen, mit zahlreichen anderen für mich hergestellten Aufnahmen, reproduziert ist bei L. Breglia, L'Arte romana nelle monete dell'età imperiale (1968), Taf. 35. BMC Emp. II 296, 317.

Abb. 2

Abb. 3

Abb. 4

Abb. 1

sich weiter geöffnet und blicken freier[10]. Die Frisur ist nun sorgfältig geordnet. Der junge Herrscher muß sich selbst in der Kunst geübt haben, aus dem spärlicher werdenden Haar ein Maximum in Wirkung herauszuholen, schrieb er doch ein eigenes Traktätlein über die Pflege der Haare. Es sollte zugleich zur Tröstung eines Freundes und seiner selbst dienen. Die Selbstironie, mit der er hier die schwindende Lockenzier noch zu betrachten wußte, scheint ihm mit dem Größerwerden der Glatze abhanden gekommen zu sein. Jedenfalls sagt Sueton, diese hätte ihn dermaßen verdrossen, daß er es als persönliche Beleidigung auffaßte, wenn man sie in Scherz oder Ernst erwähnte[11]. Die Stirnlocken bogenförmig nebeneinanderzulegen mag er Nero abgeguckt haben. So nennt ihn denn auch Iuvenal spöttisch *Nero*

[10] Vgl. Matz, a. O., 151. 153 f. M. setzt den idealisierenden Typus erst auf 84 an. Daltrop, a. O., 31 f. und Anm. 14.
[11] Sueton, Dom. 18.

calvus, den kahlen Nero [12]. Unser Zeichner aber, der ja auch die Physiognomie mit boshafter Überbetonung der individuellen Merkmale verewigt hat, gönnt ihm kein einziges Härchen; denn die Kratzer über der Stirn haben schwerlich eine reale Bedeutung. Den Faden, der überm Nacken gebunden zu sein scheint, werden wir wohl mit Castrèn als Kranz zu verstehen haben. Doch auch wenn dieses Insigne fehlte, könnten kaum Zweifel an der Benennung aufkommen.

[12] Iuvenal, Sat. 4, 38; Ausonius, De XII Caesaribus Monost. 2, 12.

EIN NEUER SEVERUS-DENAR

Hans Roland Baldus

Nachstehend beschriebener und abgebildeter Denar des Severus scheint bisher völlig unbekannt zu sein. Wenigstens fehlt er in sämtlichen Handbüchern wie Cohen, RIC und BMC, aber auch in Pinks strukturanalytischem «Aufbau» [1] und Hills relativ neuem Katalog der severischen Prägung aus der stadtrömischen Münzstätte [2].

Vs. SEVERVS – PIVS AVG
Lorbeerbekränzter Kopf n. rechts.

Rs. FELICIA – i. A. TEMPORA
Die vier Jahreszeitengenien mit ihren Attributen, der rechte (Winter) bekleidet mit Kapuzenmantel und Hosen.

AR ↑ ↙ 3,37 g Slg. H. R. B., München.

Der verspielte, hier besonders hübsch erhaltene Rückseitentypus kommt auf römischen Münzen allgemein nur in ausgesprochenen Festemissionen vor. Er erschließt sich dem Verständnis, wenn man sich vor Augen hält, daß der abstrakte Begriff «Zeit» auf seine im Gebrauch des Plurals in «Glückselige Zeiten» noch anklingende, ursprüngliche Herkunft aus einer Summe konkreter Zeitabschnitte zurückgeführt wird. Als deren prägnante Vertreter wählt man die vier Jahreszeiten, deren Glücklichsein man am unbefangenen Spiel der sie durch Attribute charakterisierenden Kinder im Bilde ausdrücken kann.

Münzstättenzuweisung und Datierung des neuen Stückes bereiten keinerlei Schwierigkeiten. Denn sein Reverstyp ist aus der stadtrömischen Münzprägung des Severus in sehr seltenen Parallelen für dessen Söhne schon bekannt.

Caracalla hat ihn in Gold und Silber, letzteres in Verbindung mit zwei Vorderseiten, die bei Pink, a. O. 42, jedoch nicht unterschieden werden:

[1] NZ 1933, 17 ff.
[2] The Coinage of Septimius Severus and his Family of the Mint of Rome A.D. 193–217, London 1964.

A. ANTONINVS – PIVS AVG

Belorbeerte Büste mit Paludament n. rechts.
in AV: C. 57; RIC 126 (a); BMC –, vgl. S. 207, *; Hill 807.
in AR: C. 58; RIC 126 (b); BMC –, vgl. S. 207, *; Hill 816.
Münzstätte Rom, Seltenheit R^3–R^4, Datierung: 209/211 Cohen, 201/206 RIC und BMC, 206 Hill, 205 Pink (jeweils n. Chr.).

B. ANTONINVS – PIVS AVG

Belorbeerter Kopf n. rechts.
in AR: C. 59 (vgl. Mazzini 3, Taf. 25, 59); RIC 153; BMC 505, Taf. 40, 13 (= NC 1964, Taf. 15, 5); Hill 848.

Münzstätte und Seltenheit wie Typ A, Datierung:
206/210 RIC und BMC, 206 Hill, 205 Pink.

Geta verwendet den Jahreszeitentypus ohne Variante der Vorderseite und nur in Silber, wozu Pink, a. O. 42, allerdings parallel zu Caracalla auch Stücke in Gold ergänzt:

P. SEPTIMIVS – GETA . CAES

Büste mit Paludament n. rechts.
C. 34; RIC 41; BMC –, vgl. S. 245, †; Hill 819.
Münzstätte und Seltenheit wie Caracalla, Datierung:
203/208 RIC und BMC, 206 Hill, 205 Pink.

Durch den Büstenwechsel bei Caracalla während der Verwendung dieser Rückseite, den Hill [3] und Mattingly (RIC und BMC) nach datierten Parallelstücken auf 206 festlegen, ist die FELICIA . TEMPORA-Prägung für die beiden Söhne des Severus in das nämliche Jahr einzuordnen. Denn wegen der Seltenheit der Stücke erfolgte die Prägung offensichtlich nur in einem eng begrenzten Zeitraum.

Im Jahre 206 n. Chr. ist die oben beschriebene Legende für Severus in der Tat die übliche Beschriftung der Vorderseite. Unser neues, zu den Prägungen der Severus-Söhne sicher paralleles Stück für Severus selbst ist damit gleichfalls auf dieses Jahr zu datieren. Im übrigen war seine Existenz von Pink und Hill nicht vermutet worden, obwohl der Typus der spielenden Genien keineswegs speziell an Juniorkaiser gebunden ist.

Er gehört zu den stadtrömischen Festprägungen dieses Jahres [4], ähnlich dem auch bezüglich der Thematik eng verwandten und ebenso für alle drei Herrscher belegten Typus mit LAETITIA – i. A. TEMPORVM und Zirkusszene.

Wegen der offensichtlichen Seltenheit des neuen Severus-Typus wird die Verteilung der Offizinen nicht berührt. Es braucht also auch kein versehentliches Vertauschen der Stempel verschiedener Offizinen angenommen zu werden, um die Verteilung zu wahren. Unter den zugegeben seltenen Abbildungen von Parallelstücken, vornehmlich Caracallas, habe ich entsprechend noch keines gefunden, das den Reversstempel mit dem Severus-Stück teilt.

Nachdem der Jahreszeitentypus durch unser Stück für Severus jetzt in Silber bekannt ist, ist vielleicht eines Tages auch für ihn mit einem parallelen Vertreter in Gold zu rechnen.

[3] Vgl. auch Hill, NC 1964, 180.
[4] Hill, NC 1964, 178 ff.: «Consular Games Issue I und II». – Auch zum Konsulat der beiden Severus-Söhne hat der Jahreszeitentypus keine direkte Beziehung. – Die Aufnahme verdanke ich Herrn W. Kisskalt, München.

URANIUS ANTONINUS

Zum Buch von Hans Roland Baldus *

Thomas Pekáry

Die besonders schlechte und fragmentarische Quellenlage hindert uns daran, die Ereignisse des dritten nachchristlichen Jahrhunderts historisch genau einzuordnen. Besonders dürftig sind wir über die Jahrhundertmitte informiert, und innerhalb dieser Zeit sind wiederum Chronologie und politische Ziele der zahlreichen Gegenkaiser und Thronprätendenten besonders problematisch. Neue Arbeiten, wie etwa J. Fitz über Ingenuus und Regalianus oder J. Lafaurie über die gallischen Gegenkaiser haben die Forschung wohl gefördert, doch nicht das letzte Wort gesagt. Noch lückenhafter sind die östlichen Provinzen des Imperium Romanum bekannt.

Nun hat H. R. Baldus, ein Schüler von Maria R. Alföldi in Frankfurt, den Uranius Antoninus, einen nur aus der Münzprägung bekannten und in den Schriftquellen namentlich nie erwähnten syrischen Gegenkaiser in einer fleißigen und gewissenhaften Arbeit sehr ausführlich behandelt. Notwendigerweise mußte er sich in erster Linie auf die Münzprägung stützen, die freilich nicht so reichhaltig ist wie im Falle der gallischen Gegenkaiser. Ein Teil der Münzen des Uranius Antoninus wurde noch in neuerer Zeit als Fälschung betrachtet (Cesano, 1955); diese Ansicht wird im Buch an mehreren Stellen und meines Erachtens mit guten Argumenten widerlegt. Schade, daß eine Zusammenfassung sämtlicher Gründe fehlt. Nacheinander werden in langen Kapiteln und in größter Ausführlichkeit die Tetradrachmen, Stadtmünzen und Aurei beschrieben und analysiert. Baldus hält gegenüber anderer Meinungen daran fest, daß alle etwa gleichzeitig geprägt worden sind, Mitte/Ende 253 bis Anfang 254, und zwar ausnahmslos in Hemesa. Die genaue Beobachtung der stilistischen Entwicklung und besonders der Stempelkoppelungen erlauben die Reihenfolge der Emissionen festzustellen: sie führen zu wesentlichen Korrekturen am Bild, das der letzte Bearbeiter, R. Delbrueck (NC 1948) gezeichnet hat. Auch die Zahl der bekannten Exemplare hat sich seit 1948 vermehrt: Baldus' Katalog enthält 91 Nummern. Wie auf Grund der guten Tafelabbildungen festgestellt werden kann, sind die Stempel zuverlässig beobachtet. Am Ende des ersten, numismatischen Teiles steht S. 185 ff. der Katalog.

Im zweiten Teil werden Münzprägung und die Schriftquellen historisch ausgewertet. Uranius Antoninus wird in der schriftlichen Überlieferung eigenartigerweise nirgends erwähnt. Baldus schließt sich der öfters vorgeschlagenen Identifizierung mit dem nur bei Malalas erwähnten Priester von Hemesa – aber nicht Kaiser! – Sampsigeramos an. Weitere Quellen für diese Jahre sind die große dreisprachige Schapur-Inschrift aus Naksch-i-Rustem, welche die persischen Eroberungen aufzählt, die Chronik von Se'ert (die Baldus, wie die meisten von uns, leider nicht im Original benützen kann), das 13. Buch der sogenannten Sibyllinischen Orakel, kurze Notizen bei Zosimos, Tabari usw. und eine Inschrift. Also teils bedeutend spätere Texte, die die Ereignisse und Personen oft erschreckend durcheinander bringen oder, wie die Sibyllinischen Orakel, absichtlich Zweideutiges. Das Gesamtbild sieht nach Baldus wie folgt aus: Ein persischer Einbruch verwüstet große Teile der römischen Ostprovinzen im Jahre 253, auch Antiochien wird von den Truppen des Schapur I. ein erstes Mal eingenommen. Nur Hemesa leistet erfolgreich Widerstand, ein junger

* Hans Roland Baldus, Uranius Antoninus. Münzprägung und Geschichte (Antiquitas, Reihe 3, Band 11). Bonn, Habelt, 1971, 324 S., 13 Tafeln.

Priester namens Sampsigeramos wird dort zum Führer ernannt, und es gelingt ihm, die Perser, wohl durch eine Kriegslist, in die Flucht zu schlagen. Er nimmt den Kaisertitel an, zusammen mit dem neuen Namen Uranius Antoninus, und läßt Münzen prägen. Auf seinen Aurei fehlt allerdings aus der Titulatur das wesentliche IMP CAESAR ... AVG, was Baldus damit erklärt, daß Uranius keinen Herrschaftsanspruch über das ganze römische Reich erhebt. Die Tetradrachmen und Stadtmünzen mit der vollen Titulatur sind ja nur für den lokalen Gebrauch bestimmt; Denare oder Antoniniani, also weitere «Reichsmünzen», werden gar nicht herausgegeben. Nach der Ankunft des Valerian im Osten 254 n. Chr. tritt Uranius wohl freiwillig zurück. Den Römern gelingt die Befestigung der Ostgrenzen, die Perser erringen im folgenden nur kleine Erfolge (Einnahme von Dura Europos 256, aber diesmal nicht von Antiochien, wie gelegentlich angenommen). Erst 260 kommt es dann zur römischen Katastrophe. Die Münzbilder des Uranius Antoninus passen gut zu dem Gesagten: Victoria, Fortuna redux, Sol Elagabalus und Darstellungen des Tempels und Kultobjekte. Die Bildnisse zeigen einen jungen Herrscher; auf den ersten Serien schließt sich das Porträt, wie das oft der Fall ist, noch an jenes des Vorgängers an, was eine genauere Datierung ermöglicht.

Um es sofort zu sagen: die Gesamtkonstruktion scheint dem Verfasser dieser Zeilen recht glaubwürdig, auch wenn er nicht mit allen Einzelinterpretationen einiggehen kann. Die Schwierigkeiten liegen auf zwei Gebieten: sie betreffen die Aussagekraft der Münzbilder und -legenden und zweitens die Schriftquellen.

Um zunächst bei den Münzen zu bleiben: daß Uranius Antoninus auf seinen Aurei keine volle Kaisertitulatur trägt, ist meines Erachtens durch die Annahme eines beschränkten Herrschaftsanspruches nicht ausreichend erklärt. Denn die Goldprägung ist ja an sich schon ein kaiserliches Reservatsrecht (nicht aber die Aufstellung von goldenen Statuen, wie oft behauptet wird, vgl. Röm. Mitt. 75, 1968, 144 ff.), und auf den weiteren Münzen nennt sich unser Gegenkaiser IMP. CAESAR ... AVG. Außerdem trägt er auch auf den Aurei das Kaiserornat. Auch die ROMAE AETERNAE-Rückseiten einiger Aurei scheinen – trotz der Erklärungen von Baldus S. 146 – auf einen gesamtrömischen Herrschaftsanspruch schließen zu lassen. Allerdings kann ich für das Fehlen der vollständigen Titulatur auf den Goldmünzen keine bessere Erklärung vorschlagen und möchte die These von Baldus nicht als völlig abwegig hinstellen. Ein Vergleich mit den Münzlegenden anderer Usurpatoren wäre hier interessant gewesen. Aber auch sonst werfen die Münzbilder Probleme auf, die wohl nicht immer ganz befriedigend gelöst werden. Als Beispiel nenne ich den Aureus VII, 11 (84): Löwe nach rechts, PM. TR. P. XVIIII. COS. IIII. PP. Daß es sich um keine moderne Fälschung handelt, weist Baldus meines Erachtens überzeugend nach. Es ist eine Übernahme einer Caracalla-Rückseite-Darstellung, nur wurde der Löwe seitenverkehrt abgebildet. Ist aber aus diesem Stück tatsächlich eine Helios-Alexander-Ideologie abzulesen? Wenn nämlich der Stempelschneider schon das Bild des Löwen geändert hat, hätte er auch die für Uranius sinnlose Umschrift neu machen können. Baldus bietet S. 157 ff. folgende Konstruktion an: der Sonnenlöwe wird immer und überall zusammen mit der kaiserlichen Ämterlegende (tr.p., cos. usw.) dargestellt, wie das von A. Alföldi beobachtet wurde. Da Uranius Antoninus keine besaß, übernahm er einfach die von Caracalla, der ihm sowieso als Vorbild diente. Aber, kann man sich fragen, warum wurde die Umschrift nicht sinnvoll geändert, zum Beispiel auf TR. P. I. COS. I. oder aber ganz weggelassen? Ich glaube, daß in der gespannten Lage mit drohendem Krieg, dringender Bezahlung der Truppen – von Baldus sonst oft und zu Recht betont – die Prägestätte schnell, viel zu schnell gearbeitet hat und wenig Rücksicht auf ideolo-

gisch-propagandistische Fragen nehmen konnte. Damit wird aber die Aussagekraft der übrigen Münzbilder und Legenden stark beschränkt, und Texte wie VICTORIA AVG, FECVNDITAS AVG usw. kann man historisch gar nicht so genau auswerten, wie Baldus es öfters tut (vgl. das Gesamtbild S. 173 ff.). Ein schlagendes Beispiel ist die SAECVLARES AVGG-Rückseite (mit zwei G!). Baldus spricht S. 163 von der «Unkenntnis des lokalen Graveurs». Zu Recht, scheint mir; aber daraus muß man die weiteren nötigen Folgerungen ziehen. Die Beobachtungen von K. Kraft (Das System der kaiserzeitlichen Münzprägung in Kleinasien, 1972) müßten auch zu vermehrter Vorsicht mahnen. Es ist eben ein bedeutender Unterschied, ob eine Münze unter normalen Umständen und in Rom geprägt wurde oder in der Provinz und in einer Zwangssituation.

Auch in der Interpretation der Schriftquellen geht Baldus meines Erachtens gelegentlich einen Schritt zu weit. Die Inschrift IGLSyr IV 1799–1801 sollte hier ganz ausscheiden (S. 250 ff.). Nicht nur der Fundort und das Wort «Heros» (vgl. die richtigen Bemerkungen der Herausgeber) sprechen gegen Baldus, sondern auch seine Erklärung der Nemesis ist unhaltbar: sie ist, besonders zu dieser Zeit, nicht die Rachegöttin (vgl. etwa die Belege bei K. Latte, Röm. Religionsgeschichte 336) und kann nicht auf den Rachefeldzug der Schapur-Inschrift bezogen werden. Ebenfalls unwahrscheinlich ist es, daß in einem Fall die griechische Version der Schapur-Inschrift besser sein soll als die parthische (S. 264). Deshalb dürfte sie auch nicht für die Rekonstruktion eines Feldzuges – im Widerspruch zur Originalfassung – herangezogen werden.

Doch sind dies nicht die entscheidenden Quellen. Wesentlicher sind die Sibyllinischen Orakel und der Malalas-Bericht. Die ersten dürften zeitgenössisch sein, sind aber absichtlich zweideutig und unverständlich gehalten. Baldus will einige schwierige Stellen mit der Kompositionstechnik der Orakel erklären, was möglich, jedoch nicht ganz überzeugend ist (verschiedene Ereignisse seien nicht nacheinander erzählt worden, sondern gewissermaßen ineinandergeschoben, mit Sprüngen von einem zum anderen und zurück). Folgen kann ich ihm dort nicht mehr, wo er etwa den erwähnten Aureus mit der fragwürdigen Löwendarstellung auf eine Zeile des Orakels bezieht (S. 254 f.). Der entscheidende Text ist der Malalas-Bericht. Daß er offenkundige Fehler und Irrtümer enthält, unterliegt keinem Zweifel. Da steht nämlich, daß nach Caracalla Valerian geherrscht hat (!) und daß ein Soldat des Sampsigeramos König Schapur persönlich getötet hat. Nun ist es freilich methodisch gefährlich, einiges aus einer Quelle als Fehler stillschweigend zu akzeptieren und anderes aus denselben Sätzen trotzdem als gute Überlieferung zu betrachten, wie es in diesem Fall mehrere Forscher getan haben. Und selbst wenn hier – was möglich ist – eine gute Überlieferung durchschimmert, bleibt noch immer das Problem, warum Malalas nichts davon weiß, daß Sampsigeramos zum Kaiser ausgerufen worden sei und den Namen Uranius Antoninus angenommen habe. Baldus sieht das Problem (S. 249 f.), doch kann er selbstverständlich keine befriedigende Lösung bieten. Somit bleibt die Identifizierung bzw. Vereinigung der beiden Personen weiterhin eine Hypothese, wenn auch eine durchaus mögliche. Das Gebiet, über welches Sampsigeramos mit den Persern zu verhandeln befugt ist, heißt bei Malalas ἡ ἰδία χώρα. Es fragt sich, ob aus dem Wortlaut dieses späten Schriftstellers überhaupt weitreichende Folgerungen gezogen werden dürfen, hier etwa über Herrschaftsgebiet und Machtansprüche (S. 247). Es kann sich ja auch einfach um die Tempelgüter handeln.

Fassen wir zusammen: Baldus hat wohl im wesentlichen recht: Uranius Antoninus hat 253 zum Purpur gegriffen, den Persern mit Erfolg Widerstand geleistet,

Hemesa gerettet und ist 254 zurückgetreten oder wurde abgesetzt. Es ist durchaus möglich, daß er mit dem Priester Sempsigeramos identisch ist, aber eine letzte Gewißheit fehlt. Seine Münzen sind keine Fälschungen, aber es ist nicht ganz klar, warum die volle Kaisertitulatur auf seinen Aurei nicht vorhanden ist. Die Aussagekraft seiner Münzbilder bleibt zum Teil sehr fraglich, auch wenn Baldus' Ausführungen ohne Zweifel einen Fortschritt bedeuten. Schwierig bleibt weiterhin die chronologische Einordnung einiger Ereignisse: haben die Perser 253 oder 256 Antiochien erobert? Baldus votiert für 253; ich habe in Historia 11, 1962, 123 ff. für 256 Stellung genommen. Ich glaube, daß meine Argumente von Baldus S. 261 f. nicht einwandfrei widerlegt worden sind. Er betont zwar zu Recht, daß ich zu einer Hilfskonstruktion greifen mußte; dies tut er jedoch auch, wenn er zum Beispiel die Einnahme von Dura-Europos und von Antiochien zeitlich trennt, obwohl die Schapur-Inschrift sie in einer Eroberungsliste aufzählt, oder wenn er die griechische Version hier als die bessere ansieht. Mir scheint die Rekonstruktion der Ereignisse bei E. Honigmann und A. Maricq, Recherches sur les Res Gestae Divi Saporis, 1953 noch immer die überzeugendere zu sein.

Zuletzt noch einige kleine Bemerkungen. Der Katalog S. 185 ff. ist unbefriedigend, es fehlt die Beschreibung der Münzen. (Die Literatur zu den einzelnen Stücken ist dagegen sehr ausführlich.) Daraus entsteht dem Leser und Benützer unnötige Mehrarbeit. Der erwähnte Aureus mit dem Löwenbild wird zum Beispiel an mehreren verschiedenen Stellen beschrieben und kommentiert, je nachdem, ob Vorder- oder Rückseite, Bild oder Legende an der Reihe sind: S. 127, 129, 145, 157 ff. Der Leser, der die Münze zuerst auf der Tafel entdeckt und dann erfahren möchte, was die Legende oder das Bild bedeuten, hat es besonders schwer. Im Katalog steht ja nichts. Im Index S. 318, wo ich zuerst gesucht habe, sind die Hauptstellen ebenfalls nicht angegeben, erst S. 320, was man erst mit einiger Mühe entdeckt. Es wäre wohl besser gewesen, im Katalog Beschreibung und Legende aufzunehmen und die Seitenzahlen des ausführlichen Kommentars ebenfalls anzugeben. Im Buch gibt es öfters unnötige Wiederholungen, so zum Beispiel über das Porträt des Uranius Antoninus. Auch übertriebene Literaturlisten kommen vor, zum Beispiel S. 246: in alphabetischer Reihe stehen neben eigenen Forschungsergebnissen einfache Übernahmen, die hier nichts zu suchen hätten. Die Literaturangaben sind reichhaltig (vgl. das Verzeichnis S. 279 ff.); ich notierte nur das Fehlen eines Aufsatzes von J. Gagé, Syria 42, 1965, 343 ff. bes. 375 f. über die Einnahme von Antiochien, und das Buch desselben Forschers, La montée des Sassanides, 1964, wo S. 114 ff. der ganze Schapur-Feldzug ausführlich behandelt wird. Unberücksichtigt blieb auch mein Aufsatz Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1964/65 (1966), der eine weitere mögliche Quelle für Valerians Orientaufenthalt bespricht. Wie einige der erwähnten Interpretationen gehen wohl auch die Ausführungen S. 139 f. über die vielen Namen des Uranius Antoninus zu weit. Im 3. Jahrhundert war es durchaus üblich, daß Senatoren eine ganze Reihe von Namen führten (vgl. z. B. die Indices in Barbieri, L'albo senatorio). Die Versuche an derselben Stelle, aus den Namen auf Familienverbindungen zu schließen, sind auch zu wenig begründet. Die Verbindung mit einer Memmia, angeblicher Frau des Severus Alexander, verneint Baldus zu Recht, vgl. dazu jetzt auch: R. Syme, Ammianus and the Historia Augusta, 1968, S. 168 f. – Druckfehler habe ich nur ganz wenige entdeckt. – Der Preis (Fr. 312.–) ist exorbitant, besonders weil ja bloß 13 Tafeln vorliegen und weil die Anmerkungen jeweils am Schluß der beiden Hauptteile des Buches liegen, was das Benützen erschwert.

Die Ausführungen zeigen das große Interesse der Arbeit, die die Forschung auf diesem schwierigen Gebiete ohne Zweifel entscheidend fördern wird.

UNE TROUVAILLE DE DENIERS DE CONRAD, EVEQUE DE GENEVE

Edmond Chevalley

Les premières monnaies de l'évêque Conrad, qui vécut aux environs de l'an 1019, furent découvertes en 1843, lors de le démolition du clocher de la basilique de Saint-Paul hors-les-murs à Rome, incendiée vingt ans auparavant.

Dans ses épaisses murailles on trouva alors plus de mille monnaies d'argent, datant des Xe et XIe siècles, provenant d'Italie et de différents pays d'Europe, aucune de Rome. Elles furent étudiées et décrites par M. de San Quintino [1], qui estima au plus tard à 1066 l'année de leur enfouissement et émit l'hypothèse que ce petit trésor représentait les tributs et redevances que les différentes églises des pays catholiques payaient au Saint-Siège.

Parmi ce lot figuraient trois pièces de l'évêque Conrad de Genève, monnaies restées inconnues jusqu'alors, soit deux deniers et un demi-denier ou obole. Un érudit genevois, M. Edouard Mallet, leur consacra un article [2], et elles furent décrites à nouveau par Jean-Daniel Blavignac, dans son «Armorial Genevois» [3].

En 1894 une quatrième monnaie de l'évêque Conrad fut achetée par un marchand de Genève et étudiée par le Dr Ladé [4]. Elle se trouve aujourd'hui au Cabinet de Numismatique du Musée d'art et d'histoire de Genève.

Puis le silence se fit sur ces deniers de Conrad qui constituent le début, actuellement connu, du monnayage épiscopal de Genève.

Or, dans le courant du mois de novembre 1971, un certain nombre de ces pièces rares fut mises en vente par un marchand de monnaies genevois. Selon les renseignements que j'ai pu obtenir, un lot d'une septantaine de ces deniers a été découvert dans le département de la Haute-Savoie, proche de la frontière suisse. Une partie de celui-ci a été vendu en France, mais vingt et une de ces pièces furent achetées à Genève, par le marchand en question, qui les vendit à ses clients dont plusieurs sont membres de notre société.

Lorsque le grand intérêt que ces monnaies présentent fut connu, j'ai demandé aux acheteurs que je connaissais la permission de photographier leurs achats, autorisation qui me fut aimablement accordée et, à ce jour, j'ai pu prendre des clichés de dix-huit de ces deniers de Conrad.

Je serais très heureux que les possesseurs de telles monnaies me les signalent, par l'entremise de la rédaction, en indiquant leurs diamètres, leurs poids, leurs particularités et en fournissant si possible une photographie, qui sera retournée.

Ces deniers de Conrad se présentent (voir fig. 1 et 2), sous la forme de belles monnaies d'argent, de la grosseur d'une pièce de un franc actuelle (diam. 22 mm environ). La plus lourde pesée à ce jour est de 1,28 g, la plus légère de 1,02 g. Elles sont

[1] «Monete del X et dell'XI secolo scoperte nei dintorni di Roma nel 1843», dans les «Memorie della reale Accademia delle scienze di Torino, scienze morali, storiche e filologiche», série II, t. IX–X et tiré à part, Turin 1846.

[2] «L'Ancienne monnaie épiscopale de Genève» dans «Mémoires et Documents de la Société d'Histoire de Genève», tome V, 1847, 355.

[3] 1849, Essai historique sur les armoiries, les sceaux, les milices et les sociétés militaires, les uniformes, les bannières, les médailles et les monnaies de Genève, depuis l'époque la plus ancienne jusqu'à nos jours, p. 277.

[4] «Un nouveau denier de Conrad, évêque de Genève» dans Revue suisse de numismatique, volume 4, 1894, 95.

de style carolingien puisqu'un de leur côté représente une basilique à cinq colonnes et que c'est Charlemagne qui le premier a utilisé ce motif sur ses monnaies.

De San Quintino avait déjà remarqué qu'il existe deux types principaux dans la légende: + GINEVA CIVITAS et + GENEVA CIVITAS. En outre certains deniers ont un temple large, d'autres plus étroit.

Sur l'autre face, celle qui porte le nom de l'évêque Conradus, la croix est tantôt épaisse et courte, tantôt svelte et allongée touchant parfois le grènetis intérieur. Les quatre petits besants carrés placés dans les quartiers de la croix sont posés soit sur la pointe, soit sur le côté.

Un premier examen des pièces récemment découvertes démontre qu'elles sont généralement issues de coins différents. Un denier du type «GIneva» a l'S de CIVITAS inversé (voir fig. 1) tandis qu'un du type «GEneva» a la même lettre couchée (voir fig. 2). Une pièce porte une légende erronée: + CONRADV ESPS. l'S de CONRADVS ayant été placé entre le E et le P d'EPS. Une autre montre un magnifique signe abréviatif (pour «ISCOPU») en forme de petit pont entre le P et le S d'EPS, semblable à celui que Ladé a signalé sur la quatrième monnaie. Quatre deniers présentent des caractéristiques semblables:

1. la lettre S de CONRADVS est inversée,
2. un petit point se trouve entre le S d'EPS et la croisette,
3. le besant du premier quartier est relié par un trait au grènetis intérieur (voir fig. 2).

fig. 1

fig. 2

DAS FALSCHE 8-FRANKEN-STÜCK 1813 VON SOLOTHURN

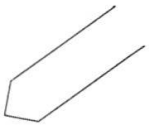
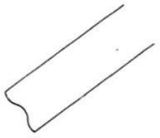
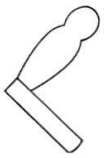
Edwin Tobler

In neuerer Zeit haben die Nachprägungen und Fälschungen alter, wertvoller Sammlermünzen ein noch nie gekanntes Ausmaß angenommen. Die hohen Preise der Münzen bewirken einerseits, daß sich viele Sammler mit Nachprägungen seltener Münzen behelfen, anderseits wird der Anreiz, Münzen zu fälschen, immer größer. Die heutigen Fälscher verfügen zum Teil über beste Einrichtungen, mit denen sie gefährliche Falsifikate in großer Anzahl herstellen können. Leider sind unsere Gesetze so, daß gegen die Herstellung gezeichneter Nachahmungen praktisch keine Hindernisse bestehen. Die Kennzeichen lassen sich jedoch in vielen Fällen ohne größere Schwierigkeiten entfernen und schon ist aus einer angeblich harmlosen Nachahmung eine richtige Fälschung geworden. Beispiele solcher Machenschaften sind genügend vorhanden.

Wir dürfen aber durchaus nicht nur die heutige Zeit für solche dubiose Erzeugnisse belasten.

Obschon im Jahre 1904 in der RSN, Band XII, Seite 200 bereits auf falsche 8-Franken-Stücke 1813 von Solothurn hingewiesen worden ist, möchten wir erneut an diese Falsifikate erinnern. Ihre Entstehungszeit scheint um die Jahrhundertwende zu liegen. Die Gefährlichkeit dieser Nachahmungen liegt in ihrer außerordentlich guten Ausführung, so daß selbst namhafte Fachleute in Zweifel geraten können. Auch in alte, berühmte Sammlungen haben sich solche Stücke eingeschlichen. Wegen der großen Seltenheit der Originalmünzen stehen Vergleichstücke oft nicht zur Verfügung. Weil mit einem anderen Stempel geprägt, weisen die Fälschungen zahlreiche Unterschiede auf. Wir geben nachfolgend die wesentlichsten Unterscheidungsmerkmale der echten und falschen Münzen wieder. Als Vergleichstücke dienten die zwei Exemplare des Schweizerischen Landesmuseums. Es scheint, daß auch die Fälschungen nur in sehr geringer Anzahl geprägt wurden, sie sind sehr selten anzutreffen.

	echt	*falsch*
		Auf Vs. und Rs. je einmal in kleiner Schrift «FAUX» eingepunzt. (Es sind auch Exemplare ohne Einpunzungen bekannt.)
Gewicht:	3,84 g	3,81 g
Durchmesser:	19,7 mm	20,5 mm, dafür etwas dünner als die echte Münze.
Farbe:		etwas heller
Rand:	schräg gerippt tiefe Kerben	schräg gerippt Kerben nicht tief und unscharf
Querschnitt des Randes:	rund	eckig

	echt	*falsch*
Münzbild Vs.		
Schrift:	SOLOTH^{N} Das kleine N ragt merklich über die andere Schrift heraus. Beim S von SOLOTH steht das Endstück des unteren Bogens ganz wenig nach links vor.	SOLOTH^{N} Die Oberkante des kleinen N ist fast auf der gleichen Höhe wie die der übrigen Buchstaben. Beim S von SOLOTH steht das Endstück des unteren Bogens sehr stark nach links vor.
	Die 8 der Jahrzahl steht auf dem Kopf.	Die 8 der Jahrzahl steht richtig.
Zwischenraum Krone Wappenschild:	dünner Halbmond 	zwei fast parallele Linien
Lorbeerzweig:	2 Beeren	3 Beeren
Perlen der Wappeneinfassung:	sind oval	sind rund und zum Teil mit einem Punkt
Münzbild Rs.		
Schrift:	SCHWEIZER^{E} Das kleine E am Schluß ist erhöht.	SCHWEIZER^{E} Die Oberkante des kleinen E ist auf der gleichen Höhe wie die Oberkanten der übrigen Buchstaben.
	Die 8 der Wertbezeichnung steht senkrecht und auf dem Kopf.	Die 8 steht richtig, neigt aber nach links.
Form der Hellebarde:		
Schwertklinge:	zugespitzt. 	wie abgebrochen 
Schwertgriff:	vollständig sichtbar 	ein Teil unter dem Wams 
Schild:	Beide Schriftzeilen berühren den rechten Schildrand. T von CANT ohne Strich.	Der Schildrand ist ganz frei. Unter dem T von CANT ein kleiner Strich.

Bemerkungen zu einer Münzauktion

Die Tatsache, daß das Metropolitan Museum in New York 347 römische Goldmünzen am 10. November 1972 bei Sotheby & Co. in Zürich versteigern ließ (weitere Auktionen sind angekündigt), wäre bereits Grund genug, von den Gepflogenheiten dieser Zeitschrift abzuweichen und über die Auktion zu berichten. Es kommt, wenn auch selten, zwar vor, daß Münzkabinette aus ihren Beständen Doubletten verkaufen – wohl, um auf diese Weise fehlende Münzen erwerben zu können. Wenn aber das Metropolitan Museum sich nicht nur seiner Zweit- und Drittstücke entledigt, sondern dabei Zimelien höchster Seltenheit und bester Qualität auf den Markt wirft, horcht man noch aufmerksamer als sonst auf. Auch nimmt man den Auktionskatalog mit besonderem Interesse in die Hand, wurden ja doch die Münzsammlungen durch das Metropolitan Museum nie veröffentlicht, wenn auch die wichtigsten Stücke in der Literatur erfaßt wurden.

Man staunt über den Verkauf nicht minder als über die Tatsache, daß es über 60 Jahre lang in diesem Museum niemanden in den Fingern juckte, einen wissenschaftlichen Katalog zu verfassen; aber nur so lange, bis man Vorwort und Einleitung des pompös aufgemachten Auktionskataloges gelesen hat. Was die fadenscheinige Argumentation des Präsidenten und den dürftigen Überblick der römischen Numismatik seitens des zuständigen Kurators D. v. Bothmer betrifft: deutlicher konnte die Ahnungslosigkeit über die wissenschaftliche Bedeutung der Münzen kaum bekundet werden. Man könnte sich geradezu fragen, ob sich etwa der Vatikan seiner Antiken entledigen werde, da der Bestand längst nicht mehr in dem Maße wie in der Renaissance- und Barockzeit vermehrt wird. Oder ob man um das Münzkabinett im British Museum bangen müsse, weil nur eine winzige Auswahl den Besuchern, die jährlich gewiß mehrere Millionen zählen, präsentiert werden kann. Spaß beiseite! – daß kleine Museen auf diese prominente Analogie hin ihre verwahrlosten Münzbestände liquidieren könnten, diese Gefahr ist nicht aus der Luft gegriffen.

Auch die Firma Sotheby steuert ein Vorwort bei, worin man u. a. die folgenden Behauptungen liest: «Each coin has been checked against the standard works of reference and, after careful research in our library, mention is also made of their appearance in important previous sales ...» und weiter: «... this catalogue will now be a permanent record of many famous coins, and certainly a book of reference for the years to come». Jedermann weiß, daß Auktionskataloge von Münzhändlern mit entsprechender fachlicher Qualifikation und numismatischem Berufsethos häufig alle Kriterien wissenschaftlicher Publikationen erfüllen und über den neuesten Stand der Forschung referieren. Daher werden auch nicht wenige dieser Kataloge immer wieder als Referenzwerke benützt und zitiert. Beiläufig bemerkt, es wäre die elementarste Pflicht der verantwortlichen Leiter des Metropolitan Museums gewesen, für solch einen Katalog zu sorgen (also das Material entsprechend qualifizierten Leuten anzuvertrauen), wenn man schon in anderen Bereichen versagt hatte. Legt uns nun Sotheby solch eine Arbeit vor? Mitnichten! Als Steckbrief dieses in Leinen gebundenen numismatischen Offenbarungseides mögen die folgenden Stichworte genügen.

Die Textabbildungen sind unbrauchbar. Die Beschreibungen sind nichtssagend, u. a. mit falschen Zuweisungen an Münzstätten (s. unten) und unzulänglichen Informationen über den Erhaltungszustand (die gestopften Löcher bei Nr. 170 und Nr. 183 wurden gar nicht gesehen). Das «Vorleben» der einzelnen Stücke wurde nur nach Lust und Laune angegeben; weggelassen wurde es etwa ausgerechnet beim prominentesten Exemplar Nr. 205, beim Aureus des Saturninus (N. B.: wer den Kommentar dazu liest, könnte denken, das Stück wäre *nur* für E. Babelon echt!). Bezeugt die inkonsequente Namensschreibung nur Schlamperei beim Lesen der Korrekturen, so verraten die Zuschreibungen an Fulvia und Gaius Caesar sowie die absurde Namenskonstruktion OCTAVIAN AUGUSTUS (sic!) gänzliche Ahnungslosigkeit über die Ergebnisse der Numismatik in den letzten 50 Jahren.

Die Literaturangaben sind entsprechend minimalistisch. Die Bibliographie führt zwar immerhin 9 Titel auf, von denen allerdings kaum jemand Babelon und Cohen vermißt hätte. Zwei Titel sind solche von Zeitschriften. Das Standardwerk von Max v. Bahrfeldt ist zwar in der Liste, aber im Text nur ein einziges Mal zitiert (Nr. 11). Der letzte benützte Band von BMC ist *Antoninus Pius to Commodus* aus dem Jahre 1940. Daß inzwischen zwei weitere Bände erschienen sind, und zwar *Pertinax to Elagabal* (1950) und *Severus Alexander to Pupienus and Balbinus* (1962) hat man trotz «careful research» nicht gemerkt.

Es ist nicht meine Aufgabe, diesen Katalog unter unvergleichlich schwierigeren Bedingungen zu revidieren. Ja, dies ist gar nicht

möglich: die miserablen Textabbildungen lassen ein *genaues* Studium, insbesondere der Legenden (falsch angegeben z. B. bei Nr. 237 und 238) überhaupt nicht zu. Damit ist ein großer Teil dieses bedeutenden Materials, das jetzt in alle Winde zerstreut ist, für die wissenschaftliche Forschung endgültig verloren, was nie hätte geschehen dürfen. Nur für zwei Gruppen möchte ich hier die unerläßlichen Zitate nachtragen.

1. Aurei bis zum Tode des Augustus

Kat.-Nr.	Bahrfeldt, Nr.
1	18, 9: dieses Expl.
2	63
3	66, dieses Expl., s. Anm.
4	68
5	87
6	70, 2: dieses Expl.
7	42
8	83, b, dieses Expl., s. Anm.
9	82
10	77
11	91, 1: dieses Expl.
12	52, a
13	100, dieses Expl., s. Anm.
14	28, b, dieses Expl., s. Anm.
15	110
16	104
17	132
18	169, dieses Expl., s. Anm.
19	201
20	203
21	207, dieses Expl., s. Anm.
22	217, dieses Expl., s. Anm.
23	171, dieses Expl., s. Anm.
47	114
230	19
231	73
232	107
233	190
234	190
235	201
236	217
237	235
238	235
239	236

Die Identifikation des Porträts von Nr. 23 als Gaius Caesar wurde von C. H. V. Sutherland bereits 1944 definitiv abgelehnt (The Date and Significance of the Candelabrum Coins of Augustus. Classical Review 1944, 46 ff.). Nr. 47 von bestem augusteischem Stil und Gewicht gehört selbstverständlich *nicht* in die Zeit des Bürgerkrieges.

2. Aurei des gallischen Sonderreiches

Das Standardwerk, das hier zitiert werden muß, ist von G. Elmer, Die Münzprägung der gallischen Kaiser in Köln, Trier und Mailand. (Bonner Jahrbücher 146, 1941, 1 ff.)

Kat.-Nr.	Elmer, Nr.	Münzstätte
183	346	Köln
184	143	Köln, auch dieses Expl. erwähnt
185	310	Köln
186	117	Köln, dieses Expl.
187	457	Köln, dieses Expl.
188	452	Köln
189	623	Trier
190	626	Köln, auch dieses Expl. erwähnt
191	728	Trier
192	687	Köln, dieses Expl.
193	833	Trier
194	817	Köln, dieses Expl.
195	868	Trier

Sapienti sat! Weitere Beanstandungen ließen sich ohne Schwierigkeiten aufführen, jedoch wozu? Die Kasse stimmt ja – worauf es den Zuständigen vom Metropolitan Museum und von Sotheby allein ankam – und die Tagespresse kann über neue sensationelle Rekorde berichten. Daß die Numismatik nicht auf das Niveau von Wettknödelessen oder Dauerklavierspielen absinken wird, dafür werden auch jene Münzhändler sorgen, die weiterhin mit gewohnter Akribie ihre Kataloge verfassen. Sie erweisen einerseits ihren Kunden Reverenz, bei denen sie Bildung und historisches Interesse als Selbstverständlichkeit voraussetzen. Anderseits leisten sie allen Numismatikern gegenüber kollegiale Dienste von unschätzbarem Wert, wofür ihnen Dank gebührt.

Es stimmt irgendwie traurig, mit welch unerhörter Verantwortungslosigkeit sowohl von musealer als von münzhändlerischer Seite diese exzeptionell seltene Gelegenheit vertan wurde. *B. Kapossy*

Centre international d'Etudes numismatiques à Naples (Italie)

Le quatrième Colloque organisé à Naples par le Centre international d'Etudes numismatiques se déroulera du 9 au 14 avril 1973 sur le thème: «Les émissions des centres sicules jusqu'à l'époque de Timoléon et leurs rapports avec le monnayage des colonies grecques de Sicile».

Le Colloque consistera en une série de conférences consacrées à des aspects particuliers de la recherche et confiées, sur proposition du Conseil-directeur du Centre, à des spécialistes de chaque question traitée. Ces conférences seront éventuellement complétées par des communications et suivies d'une discussion.

Nous avons en outre le plaisir d'annoncer que, dans la ligne de ce qui fut réalisé lors des Colloques précédents et conformément aux statuts du Centre, la documentation (mou-

lages, photographies, etc.) relative au thème du prochain Colloque est, d'ores et déjà, en cours de préparation: elle sera mise à la disposition des participants, quelques jours avant le début des travaux et pendant toute la durée de ces derniers.

Aussi prions-nous dès maintenant les spécialistes intéressés par le thème du Colloque de bien vouloir faire parvenir leur adhésion et de communiquer tout élément ou indication pouvant servir à recueillir la documentation, au secrétariat du Centre (Villa Livia al Parco Grifeo 13, 80121 Napoli).

Le petit monde des grossistes en trafic d'or

Plus de cent mille pièces fausses saisies en dix-huit mois à Lyon. Gravées dans la région de Milan, frappées dans celle de Turin, des pièces de 10 francs à l'effigie de Napoléon III, destinées à être revendues en Afrique du Nord. Elles ne pèsent que 2,5 g au lieu de 3,2 g et ne sont qu'au titre de 700 au lieu de 900 millièmes. D'intermédiaire en intermédiaire leur prix atteindrait finalement celui des pièces authentiques.
(Le Monde hebdomadaire, 17 au 23 août 1972)

Bitte um Unterstützung einer wissenschaftlichen Arbeit

Für die Vorbereitung eines Corpus, das alle erreichbaren Münzen der bayerischen Münzstätten (Regensburg, Salzburg, Nabburg, Neuburg, Cham, Eichstätt, Freising) des 9. bis 11. Jahrhunderts («Dannenberg»-Zeit) umfassen soll, bitte ich alle Privatsammler, die sich im Besitze solcher Münzen befinden, um Mitteilung und wenn möglich Photos bzw. Gipse.

Dr. W. Hahn, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Kommission für Numismatik, Rotenhausgasse 6, A - 1090 Wien.

BERICHTE – RAPPORTS

Protokoll

der 91. Jahresversammlung der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft

vom 14. Oktober 1972 in Bern

Anwesend sind: 52 Mitglieder und Gäste.

Vorsitz:
Dr. Colin Martin, Präsident der Gesellschaft

Nach der Besichtigung der Ausstellungen in der Schulwarte und im Historischen Museum fanden sich die Teilnehmer um 15.30 Uhr zur Jahresversammlung im Cäsar-Saal des Historischen Museums ein. Der Präsident heißt die Teilnehmer herzlich willkommen und dankt Herrn Dr. Kapossy, der die Tagung organisiert hat.

Administrativer Teil

Das in Heft 84 der Münzblätter publizierte Protokoll der letzten Jahresversammlung wird durch die Mitglieder genehmigt.

1. Mitgliederbestand

Am 4. September 1971 zählte unsere Gesellschaft 714 Mitglieder. Inzwischen sind acht Mitglieder verstorben. Es sind dies die Herren Landolt, Zürich; Glauden, Luxemburg; Wullschleger, Biel; Gillet, Pully; Schindler, Biel; Dejeant, Montargis; Stampfli, Gerlafingen, und das Ehrenmitglied Prof. Schwabacher, Stockholm. 49 Mitglieder haben den Austritt

Procès-verbal

de la 91e assemblée générale de la Société suisse de numismatique

du 14 octobre 1972, à Berne

Sont présents: 52 membres et invités.

Présidence: Me Colin Martin, président de la société.

Après visite des expositions de la Schulwarte et du Musée historique, les participants se sont réunis à 15 h. 30 dans la Salle des tapisseries de Jules-César. Le président salue les participants et remercie le Dr. B. Kapossy, qui a si bien organisé la journée.

Partie administrative

Le procès-verbal de notre dernière assemblée a été publié dans le fascicule 84 de la Gazette; il est ratifié.

1. Etat des membres

Au 4 septembre 1971, notre société comptait 714 membres. 8 d'entr'eux sont décédés, notamment MM. Landolt, Zurich; Glauden, Luxembourg; Wullschleger, Bienne; Gillet, Pully; Schindler, Bienne; Dejeant, Montargis; Stampfli, Gerlafingen, ainsi que notre membre d'honneur Prof. Schwabacher, Stockholm. 49 membres ont démissionné, 10 ont été radiés. Grâce à l'appui de Monnaies et Médailles, Bâle, et de la section numismatique de la Banque Leu, Zurich, nous avons pu recruter 160 nouveaux membres, de telle manière que

erklärt, 10 mußten gestrichen werden. Dank der Unterstützung der Firma Münzen und Medaillen AG, Basel, und der Numismatischen Abteilung der Bank Leu, Zürich, konnten nicht weniger als 160 neue Mitglieder gewonnen werden. Heute beträgt der Mitgliederbestand 807. Der Präsident dankt den beiden Firmen herzlich für ihre Unterstützung.

2. Publikationen

Seit unserer letzten Jahresversammlung haben die Mitglieder Band 50 der Revue erhalten. Band 51 ist im Druck.

Herausgegeben wurden ferner: im November 1971 die Münzblätter, dazu die drei ersten Hefte des Jahres 1972. Das August-Heft wurde der Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft, die dieses Jahr ihr 25jähriges Bestehen feiert, gewidmet. Es enthält ein Verzeichnis aller Publikationen über schweizerische Numismatik der Jahre 1946–1972. Die Geisteswissenschaftliche Gesellschaft unterstützt in großzügiger Weise unsere Publikationen jährlich mit Fr. 7000.–. Die letzte Nummer der Gazette wird das Inhaltsverzeichnis der Jahre 1968–1972 enthalten.

Im weiteren erhielten unsere Mitglieder diesen Sommer Band sieben der Schweizerischen Münzkataloge: Solothurn. Es handelt sich um einen überarbeiteten und ergänzten Band der seinerzeitigen Arbeit von J. Simmen, die in den Bänden 26, 27 und 37 der Rundschau erschienen ist. Die Initiative für die Neuauflage ging von Herrn Albert Meier, Redaktor der Helvetischen Münzenzeitung, aus.

3. Vorstand

Es haben ihre Demission eingereicht:

a) Herr Charles Lavanchy, Vorstandsmitglied seit 1949, Kassier seit 1961.

b) Herr Charles Kuntschen, Vorstandsmitglied seit 1966.

Der Vorstand nimmt unter Verdankung der geleisteten Dienste von diesen Demissionen Kenntnis und ernennt folgende neue Vorstandsmitglieder:

a) Frau Anita Schwartz, Lausanne, als Kassierin;

b) Herrn Edwin Tobler, Nürensdorf, als Beisitzer.

4. Ehrenmitglieder

Zu Ehrenmitgliedern werden vorgeschlagen:

a) Prof. Henri Seyrig, Mitglied der französischen Akademie, ehemaliger Generaldirektor der französischen Museen und Direktor des archäologischen Institutes in Beirut, hervor-

notre effectif se monte aujourd'hui à 805. Le président remercie ces deux précieux collaborateurs.

2. Publications

Depuis notre dernière assemblée, nos membres ont reçu le volume 50 de la Revue. Le volume 51 est à l'imprimerie. Le numéro de novembre 1971 de la Gazette et les 3 premiers numéros de 1972 ont paru. Le numéro d'août était en hommage à la Société suisse des Sciences humaines, qui fêtait ses 25 ans d'activité. Il comportait la bibliographie des travaux de numismatique suisse des années 1946 à 1972. La Société suisse des Sciences humaines soutient nos publications par une généreuse allocation annuelle de 7000 francs.

Le dernier numéro de la Gazette comportera le répertoire des années 1968 à 1972. Nos membres ont reçu en outre cet été le 7e catalogue des monnaies, consacré à Soleure. Il s'agit du travail Simmen, paru dans les volumes 26, 27 et 37 de la Revue, remanié et complété grâce à l'initiative de M. Albert Meier, rédacteur de la Helvetische Münzenzeitung.

3. Comité

Nous avons reçu la démission de M. Charles Lavanchy, membre du Comité depuis 1949, caissier depuis 1961 et celle de M. Charles Kuntschen, membre depuis 1966. Le Comité a exprimé à ces deux membres démissionnaires ses vifs remerciements pour leur collaboration; il propose d'élire au Comité

a) Mme Anita Schwartz, Lausanne, trésorière,

b) M. Edwin Tobler, Nürensdorf.

4. Membres d'honneur

Il est proposé à l'assemblée de nommer membre d'honneur:

a) *le professeur Henri Seyrig,* membre de l'Institut, ancien conservateur en chef des Musées de France, ancien directeur de l'Institut français d'archéologie à Beyrouth, savant éminent qui s'est distingué par de nombreuses publications numismatiques;

b) *M. Karel Castelin,* numismate, à Prague, qui a remanié, complété et republié le célèbre ouvrage de Forrer sur les monnaies celtiques. Ce savant a travaillé plusieurs mois au Musée national, où il a reclassé les monnaies gauloises; il a pris part à un très intéressant Symposium sur la numismatique celtique en Suisse; il entreprend la publication scientifique de la collection gauloise du Musée national;

c) *M. Charles Lavanchy,* notre trésorier depuis 1961. Pendant plus de dix ans, il a consacré à notre société une somme de travail

ragender Altertumswissenschaftler, der zahlreiche Arbeiten über Numismatik veröffentlicht hat.

b) Dr. Karel Castelin, Prag, Numismatiker, der das bekannte Werk über keltische Münzen von Forrer überarbeitet, ergänzt und neu herausgegeben hat. Der Gelehrte, der den Lesern der SNR und der SM bereits durch mehrere Aufsätze bekannt ist, hat den Auftrag erhalten, einen Katalog der keltischen Münzen im Schweizerischen Landesmuseum zu verfassen. Sein dreimonatiger Besuch in Zürich wurde zum Anlaß genommen, am 29. Januar 1972 ein Kolloquium über Probleme der keltischen Numismatik in der Schweiz durchzuführen.

c) Charles Lavanchy, Nyon, Kassier unserer Gesellschaft seit 1961. Über zehn Jahre hat er die aufopfernde Arbeit eines Kassiers auf sich genommen und unserer Gesellschaft unschätzbare Dienste geleistet. Als er in unsere Gesellschaft eintrat, zählte diese 130 Mitglieder, bei Übernahme des Kassieramtes bereits deren 225. Heute ist die Gesellschaft auf die stattliche Zahl von etwas über 800 Mitglieder angewachsen. Wir alle wissen, was unser Kassier an Arbeit für unsere Gesellschaft geleistet hat.

Die Versammlung stimmt dem Vorschlag des Vorstandes zu und bestätigt die drei neuen Ehrenmitglieder durch Akklamation.

5. Rechnungswesen

Am Ende des vergangenen Jahres betrug unser Defizit immer noch rund Fr. 14 400.–. Anläßlich der letzten Jahresversammlung in Aosta stimmten die Mitglieder einer Beitragserhöhung von Fr. 40.– auf Fr. 60.– zu. Dank dieser Erhöhung konnte die Rechnung für das Jahr 1972 sozusagen ausgeglichen werden.

Das Budget für das kommende Jahr dürfte nach bisherigen Berechnungen ebenfalls annähernd ausgeglichen sein.

Die Rechnung wurde durch die Herren Aubert und Weber als richtig befunden. Herr Weber dankt dem Kassier für seine große und zuverlässige Arbeit.

Die Jahresversammlung genehmigt die Rechnung einstimmig.

6. Sitzungen und Kongresse

Der Präsident nahm an einer Sitzung der Internationalen Numismatischen Kommission in Warschau teil. Gegenstand der Beratungen war der Internationale Numismatische Kongreß, der im August-September 1973 in New York und Washington stattfinden wird. Der Präsident hat in Zusammenarbeit mit Herrn Dr. Kapossy die Ausstellung unserer Gesellschaft in der Schulwarte organisiert.

considérable. Lorsqu'il est entré dans notre société, elle comptait 130 membres et 225 lorsqu'il a repris la trésorerie. Nous comptons aujourd'hui 807 membres. Chacun de nous se rend compte de la somme de travail que cela représente pour notre trésorier.

L'assemblée ratifie les propositions concernant le Comité et l'élection des trois membres d'honneur.

5. Comptes

Les comptes de l'an dernier présentaient und déficit de 14 400 francs. Grâce à l'augmentation de la cotisation de 40 francs à 60 francs, votée à Aoste, les comptes de 1972 ont pu être équilibrés. Le budget pour l'année prochaine ne présentera également pas de déficit.

Les comptes ont été vérifiés par MM. Aubert et Weber. M. Weber remercie le trésorier pour son grand et précieux travail. Les comptes sont acceptés à l'unanimité.

6. Réunion du Comité

Le président a participé à une réunion, à Varsovie, du bureau de la Commission internationale de numismatique. Cette séance était consacrée à la préparation du Congrès international qui se tiendra en septembre 1973 à New-York et Washington.

Avec l'aide de M. Kapossy, le président a préparé l'exposition de notre société à la Schulwarte.

7. Vente de publications

Le Comité vient de créer un Comité des publications, qui devra se préoccuper tout d'abord de la vente de nos stocks. Il est rappelée à cette occasion que nos nouveaux membres peuvent compléter leurs collections en s'adressant à la Bibliothèque de la ville de Berne.

8. Refrappes

Le Comité et nombre de nos membres se préoccupent des innombrables refrappes que l'on voit apparaître sur le marché. Le Comité fera tout ce qui est en son pouvoir pour arrêter cette activité; il engage nos membres à ne pas acheter ces refrappes; il se réserve d'ailleurs d'exclure de notre société ceux de nos membres qui directement ou indirectement participeraient activement à diffuser ces détestables refrappes.

9. Relève

Toute société doit se préoccuper sérieusement de la relève. Il y a un certain nombre de bons travaux de jeunes numismates, qui ne peuvent pas être publiés dans la Revue ou

7. Verkauf unserer Publikationen

Der Vorstand hat eine Publikationskommission geschaffen. Diese befaßt sich in erster Linie mit dem Verkauf unserer Schriften.

Es sei ausdrücklich darauf hingewiesen, daß die neuen Mitglieder unserer Gesellschaft die ihnen noch fehlenden Hefte unserer Publikationen – soweit noch vorrätig – bei der Stadt- und Universitätsbibliothek in Bern beziehen können.

8. Nachprägungen

Der Vorstand ist über die zahlreichen Nachprägungen alter Schweizer Münzen, die zum Teil sogar mit offizieller Bewilligung erfolgen, zutiefst beunruhigt. Er wird alles unternehmen, diese Neuprägungen zu verhindern, und ersucht die Mitglieder, keine solchen wertlosen Stücke zu erwerben. Er behält sich zudem vor, Mitglieder unserer Gesellschaft, die sich direkt oder indirekt an solchen Geschäften beteiligen, auszuschließen.

9. Nachwuchs

Jede Gesellschaft hat sich ernstlich mit dem Nachwuchs zu befassen. Es gibt immer wieder gute Arbeiten junger Numismatiker, die aus bestimmten Gründen weder in der Rundschau noch in den Münzblättern publiziert werden können. Für solche Arbeiten werden in Zukunft neben unseren regelmäßigen Publikationen sogenannte Beihefte geschaffen. Junge Numismatiker, die solche Arbeiten vorbereiten, können sich jederzeit an unseren Präsidenten wenden. Man wird ihnen nicht nur bei der Abfassung behilflich sein, sondern gegebenenfalls auch finanzielle Unterstützung für die Druckkosten gewähren.

10. Verschiedenes

Der Präsident dankt den Vorstandsmitgliedern, der Redaktionskommission und besonders unseren drei Redaktoren für ihre zuverlässige und treue Arbeit. Ebenso richtet er den Dank an Herrn Schori von der Buchdrukkerei Haupt, der unsere Bestrebungen und Wünsche stets mit großer Gewissenhaftigkeit unterstützt.

Der Tagungsort für die nächste Jahresversammlung wurde nicht endgültig bestimmt.

Wissenschaftlicher Teil

Anschließend an die Jahresversammlung wurde den Mitgliedern Gelegenheit geboten, zwei interessanten und aktuellen Vorträgen beizuwohnen. Es sprachen folgende Referenten:

1. Erich B. Cahn: Die Münzenschatzfunde von Wädenswil 1918, Bourg-St-Pierre 1972 und Moosseedorf 1971 und ihre Bedeutung für den Münzumlauf in der Schweiz zwischen 1600 und 1660.

2. Colin Martin: Des plapparts de Berne et de leur classement, selon une récente trouvaille monétaire (La Tuffière, Fribourg, 1971).

Beide Vorträge stießen bei den Mitgliedern auf großes Interesse.

Anschließend fand um 19.00 Uhr das gemeinsame Abendessen im Bahnhofbuffet Bern statt.

Der Aktuar: *Otto Paul Wenger*

la Gazette. C'est la raison pour laquelle le Comité étudie la création d'une nouvelle série de publications: les jeunes numismates qui ont des travaux en cours peuvent s'adresser en tout temps à notre président. Ils rencontreront auprès de notre Comité l'aide nécessaire dans leur rédaction et, au besoin, un appui financier, pour la publication.

10. Divers

Le président remercie les membres du Comité, ceux de la Commission de rédaction et plus particulièrement nos trois rédacteurs pour leur activité et leur efficacité. Il adresse également un message de remerciement à M. E. Schori, de l'imprimerie Paul Haupt, toujours très soucieux de répondre à nos désirs.

Le lieu de la prochaine assemblée sera choisi par le Comité.

Partie scientifique

Immédiatement après l'assemblée générale, les assistants ont entendu deux communications aussi actuelles qu'intéressantes:

a) Erich B. Cahn: Les trésors monétaires de Wädenswil 1918, Bourg-St-Pierre 1972 et Moosseedorf 1971 et leur importance au point de vue de la circulation monétaire en Suisse entre 1600 et 1660.

b) Colin Martin: Des plapparts de Berne et de leur classement, selon une récente trouvaille monétaire (La Tuffière, Fribourg 1971).

Ces deux communications ont été suivies avec grand intérêt par l'assistance.

Le repas du soir s'est tenu à 19.00 heures au Buffet de la Gare de Berne.

Le secrétaire: *Otto Paul Wenger*

Am 21. Januar starb in Neuchâtel unerwartet Henri Seyrig, Ehrenmitglied unserer Gesellschaft, im Alter von 77 Jahren. Wir werden auf die Tätigkeit dieses bedeutenden Gelehrten und vorbildlichen Menschen noch zurückkommen. Die Redaktion

Christof Boehringer, Zur Chronologie mittelhellenistischer Münzserien, 220–160 v. Chr. W. de Gruyter & Co. Berlin 1972.

Cinquième volume de la magnifique collection créée par l'Institut allemand d'archéologie, sous l'impulsion du très savant et très regretté Erich Boehringer, père de notre auteur (cf. GNS 1969, 102 et 103, 1970, 77 et 99).

Le projet initial de l'auteur était d'étudier l'évolution de la sculpture en se fondant sur les pièces datées de la fin du 3e siècle au milieu du 2e avant J.-C. Il s'aperçut bientôt, au cours de son étude, que la chronologie traditionnelle méritait une sérieuse révision et qu'il fallait en reprendre l'étude pièce par pièce. Il fut grandement servi par une petite trouvaille de tétradrachmes de poids attique, découverte lors des fouilles de l'Asclépion de Pergame. A celà vinrent s'ajouter d'autres trouvailles, ce qui délimita finalement le cadre de la recherche: la chronologie des monnaies d'Asie Mineure et de la Grèce continentale, entre 220 et 160 avant J.-C.

L'auteur a repris toutes les pièces connues, analysé leur provenance, revu leur datation. Oeuvre de patience mais aussi de sagacité. Le résultat en est digne d'admiration; l'auteur nous livre un classement chronologique précieux, tant pour les numismates que pour les archéologues. Il a eu la grande satisfaction de constater que la trouvaille de Mektepini en Phrygie venait corroborer en tous points ses datations.

Trois chapitres de l'ouvrage traitent de la chronologie d'Asie-Mineure et de la Grèce, d'Antiochus III, et de la Macédoine. Un quatrième étudie la chronologie du point de vue du style, le dernier analyse attentivement les trouvailles monétaire récentes. Les annexes, les index, les cartes, les tableaux et un portefeuille de 40 planches illustrant des centaines de pièces complètent cette remarquable étude, qui sera indispensable à tous les historiens de cette période, et aux numismates pour leur classement.

Colin Martin

Konrad Kraft. Das System der kaiserzeitlichen Münzprägung in Kleinasien. Materialien und Entwürfe (Istanbuler Forschungen, herausgegeben von der Abteilung Istanbul des Deutschen Archäologischen Instituts, Bd. 29). Gebr. Mann Verlag, Berlin 1972. 221 S., 24 Karten, 117 Tafeln.

Als Professor Konrad Kraft im Januar 1970 das Vorwort dieses Werkes verfaßte, wußte er, daß er damit den Wunsch nach der Vorlage eines «völlig ausgearbeiteten und ausgefeilten Systems» der kaiserzeitlichen Münzprägung Kleinasiens wecken würde. Er schrieb damals, dieses Unterfangen wäre «vermutlich weit jenseits der Lebenserwartung des schließlich ja nicht mit dieser Aufgabe allein belasteten Verfassers» (11 f.). Ob er geahnt hat, daß ihm kaum mehr als ein halbes Jahr blieb für all seine Aufgaben? Jedenfalls sind wir ihm dankbar, daß er sich noch rechtzeitig entschlossen hatte, wenigstens diese «Skizze» zu veröffentlichen. Seine Mitarbeiterin Helga Gesche hat sie nach seinem Tod druckfertig gemacht und uns so ein Vermächtnis von außerordentlichem wissenschaftlichem Wert zugänglich gemacht.

Eine Skizze ist das Werk, wenn man nach der Seitenzahl urteilt. Die eigentliche Abhandlung umfaßt nicht mehr als 91 Seiten, dazu kommen ein Index zu den 373 festgestellten Stempelkoppelungen (103–106), 24 mehrfarbige Karten und 1586 auf 117 Tafeln hervorragend abgebildete und in 105 Seiten Katalog beschriebene Münzen. Eine große Leistung ist das Werk jedoch insofern, als es zum erstenmal Ordnung in die fast unüberschaubare Vielfalt der Münzen griechischer Städte unter den römischen Kaisern bringt. Man hat schon von «351 selbständig prägenden Städten» Kleinasiens gesprochen (17 Anm. 5). K. Kraft fiel auf, daß die Gepräge vieler Städte einander sehr ähnlich sind. Er kam zum Schluß, es handle sich tatsächlich nur um eine beschränkte Zahl von Werkstätten, die jeweils zu bestimmten Zeiten bestimmte Bezirke beliefert haben. «Ihre Zahl erreicht für ganz Kleinasien oft kaum das Dutzend» (90). Besonders leicht festzustellen waren solche Werkstätten und ihre Lieferbezirke, wo die Münzen mehrerer Städte durch Stempelkoppelungen verbunden sind. Aber auch wo solche Koppelungen fehlen oder nicht auffindbar waren, sind seine auf Stilanalysen beruhenden Vorschläge überzeugend. K. Kraft hatte einen scharfen Blick für Stil und Handschrift einer Werkstätte bzw. eines einzelnen Stempelschneiders – eine Gabe, die auch unter denen, die sich mit antiken Münzen beschäftigen, gar nicht häufig ist. Die Nachprüfung der Hypothesen wird übrigens dadurch erleichert, daß Karten und Tafeln lose in einer Kassette geliefert werden, man kann, was man vergleichen will, nebeneinander halten.

K. Kraft konnte aus seinen Beobachtungen eine ganze Reihe von Schlüssen ziehen über Arbeitsweise, Lieferverfahren, Rechtsstellung der Werkstätten (90 ff.), über die Datierung einiger Serien von Münzen, vor allem solcher

ohne Kaiserköpfe (93), über den Einfluß der Werkstätten auf die Münztypen (94 ff.), über die Lokalisierung von Orten wie Germe, Akkilaion (96 ff.) usw. Das alles sind erst Ansätze, aber gerade das ist ja das Wichtige: Es gibt jetzt endlich gute Ansatzpunkte, Möglichkeiten, das ungeheuer reiche Quellenmaterial von mehreren tausend Münztypen des 1. bis 3. Jahrhunderts n. Chr. aufzuarbeiten und auszuwerten.

Gewisse Fragezeichen, die man bei den Ergebnissen K. Krafts setzen kann, schmälern sein Verdienst nicht. So erheben sich doch Bedenken gegen die Annahme, die Werkstätten hätten ihre Aufträge «im Umherziehen erledigt» (92). Ob das Umherziehen ganzer Werkstätten «auch rein technisch das einfachere Verfahren ist», darf man bezweifeln. Hat man das zum Prägen nötige Metall tatsächlich «in der Regel an Ort und Stelle bereitgestellt»? Interessant wären da metallurgische Untersuchungen – wenn man Münzen bestimmter Serien in der Hand hat, fällt immer wieder Gleichartigkeit der Farbe auf. Gleiche Legierung bei Münzen einer Werkstatt würden aber darauf schließen lassen, daß das Metall zentral beschafft worden ist. Falls K. Kraft recht hat und der Lieferbezirk «Apameia» nicht nur die 33 gesicherten Orte umfaßt, sondern noch weitere 9 Orte bis hin nach Seleukeia am Kalykadnos (57 f.), dann muß man doch fragen, wie eine Wanderwerkstätte es zeitlich fertigbringen soll, innerhalb von etwa zwei Jahren all diese Orte zu besuchen, dort Verhandlungen zu führen, Reversstempel zu schneiden, Flans vorzubereiten und Münzen zu prägen. Eine andere Möglichkeit wäre doch, daß die Vertreter der Städte die Prägeaufträge dann gaben, wenn sie zu bestimmten Anlässen (Provinziallandtage, Festspiele, Durchreise des Kaisers) in einer Metropole zusammentrafen. Nicht ganz einfach ist das Zurechtfinden bei den Karten und Tafeln. Bei den Karten vermißt man eine Übersichtskarte, auf der alle im Text erwähnten Orte eingetragen sind. Bei den Tafeln (und im Katalog) wäre eine Wiederholung der Kapitelüberschriften des Textteils nützlich. Ohne solche Orientierungshilfen ist es nicht leicht, Münzen eines bestimmten Bezirks zu finden. Schließlich ist die teilweise «rückläufige» Anordnung der Münzen doch ungewöhnlich: zuerst die Münzen der westlichen Münzstätten von 211–268 n. Chr. (Taf. 1–54), dann die Münzen derselben Gegend aus der Zeit 194–211 (bei Kyzikos inklusive der Münzen des Commodus) (Taf. 55–86), dann die der Zeit 175–194 (Taf. 87–92), dann die des M. Aurel bis Augustus (Taf. 93–96), dann die Werkstätten des Nordostens 194–211 (Taf. 97–99), dann die dieser Gegend von 212–268 (Taf. 100–107), dann die Werkstätten des Südostens von 194–268 (Taf. 108–113), dann Nachträge (Taf. 114–116), dann einige Münzen aus Thrakien und Syrien (Taf. 117). Die Numerierung der abgebildeten Münzen beginnt leider in jedem Kapitel neu, was es notwendig macht, die Stücke mit einer Doppelnummer, und zwar nach Tafeln zu zitieren. Ein kleiner Fehler, der mit Sicherheit nicht Prof. Kraft anzukreiden ist: Der Herr Abbott, den das Abkürzungsverzeichnis des Katalogs anführt, hieß Mabbott.

Münzsammler dürfen sich unter dem Buch keinen Katalog vorstellen, nach dem man sämtliche «römischen Kolonialbronzen» aus der Türkei bestimmen kann. Trotzdem wird es ihnen helfen. Einmal kann man viele Münzen, deren Legende schwer zu entziffern ist, nun auf Grund des Porträtstils sofort einem bestimmten Bezirk zuweisen, dann aber, und das macht das Sammeln doch erst wirklich interessant, kann man ausgehend von den Anregungen dieses Buches selbst wissenschaftliche Erkenntnisse gewinnen. Es gibt sicher in großen und kleinen Privatsammlungen sowohl Münzen mit neuen Stempelkoppelungen als auch Münzen, die den Stil einer Werkstätte für neue Orte belegen. Schließlich wird man auch bemerken, wie bei Münzen, wenn man sie in den Zusammenhang ganzer Serien einordnet, stilistische Eigenheiten und oft sogar eine gewisse Schönheit sichtbar werden, die man vorher einfach übersehen hatte. Der Preis des Buches ist hoch (DM 300,–). Trotzdem lohnt sich die Anschaffung – eine Münze, die man zum Sprechen bringt, macht mehr Freude als zehn mit hohen Kosten erworbene Stücke, die stumm im Kasten liegen. Dieses Buch wird der Fachwissenschaft wie auch den Münzliebhabern helfen, auf dem Weg über die Münzen tiefer in das für die politische und geistige Geschichte des Abendlandes so entscheidende und doch so unbekannte 2. und 3. Jahrhundert n. Chr. einzudringen. *Wendelin Kellner*

Herbert Bannert und Gernot Piccottini, Die Fundmünzen vom Magdalensberg. Kärntner Museumsschriften, Bd. 52, Verlag des Landesmuseums für Kärnten, Klagenfurt 1972. 79 S. und 8 Tafeln.

Das von C. Praschniker inaugurierte, von R. Egger fortgeführte und jetzt von H. Vetters und G. Piccottini geleitete Forschungsteam auf dem Magdalensberg in Kärnten veröffentlicht die bis 1970 gefundenen Münzen als 52. Band der «Kärntner Museumsschriften», der sich bei näherer Betrachtung als Band I der «Fundmünzen der römischen Zeit in Österreich» (FMRÖ) Abt. Kärnten vorstellt (vgl. besonders die einführenden Worte von R. Göbl, S. 5 f.). Im Sinne des in Deutschland begründeten und schon in Luxemburg aufgenommenen Fundmünzen-Unternehmens han-

delt es sich also um einen knappen Katalog (ausgewählte Stücke und ein Schatzfund sind recht gut abgebildet), dem eine kurze Einleitung (Anordnung des Materials, wichtige Literatur, Typologie des Eis- und des sogenannten Gurina- oder, wie ihn die Verfasser lieber nennen, Magdalensberger Typs) vorangeht.

Vom Reichtum des Landes an Metall angezogen, hatte sich seit dem 2. Jahrhundert v. Chr. eine «Vereinigung Römischer Bürger, die zu Handelszwecken im Königreich Noricum wohnen» auf dem Magdalensberg angesiedelt und mehr und mehr an Bedeutung gewonnen. 15 v. Chr. besetzt Augustus das Land, und Claudius (41–54 n. Chr.) errichtet die Provinz Noricum; die Bewohner des Magdalensberges ziehen in das benachbarte Virunum, die neue Hauptstadt, um. Die 638 Fundmünzen spiegeln diese Geschichte einer sehr beachtlichen keltisch-römischen Mischkultur getreu wider: 7 griechische, 312 keltische, 62 römisch-republikanische und 256 römisch-kaiserzeitliche Stücke (bis auf eines stammen sie aus der Zeit von Augustus bis Claudius). Vier Schatzfunde, ein unbenutztes Falschmünzermodel zur Herstellung einer Kleinsilbermünze im Magdalensberger Typ (zu S. 61 Anm. 1 vgl. jetzt auch M. R.-Alföldi, Chiron 1, 1971, 351 ff.), mehrere Konkordanzen und Indices (u. a. der zeitgenössischen Fälschungen, die im Hinblick auf die Metallverarbeitung auf dem Magdalensberg besondere Aufmerksamkeit verdienen, der Gegenstempel aus früher Kaiserzeit, der unveröffentlichten Varianten [zu RIC Aug. 193 und Claud. 68 E], auch einer keltischen Häuptlingsprägung) beschließen das für künftige Forschung unentbehrliche Werk.

Die Anlage der FMRÖ zwischen Corpus und Monographie bringt manche Schwierigkeit, wie gerade dieser Band zeigt. Die fünf Seiten einer «Konkordanz zwischen dem Fundprotokoll und dem vorliegenden Katalog» mögen den Ausgräbern vielleicht nützen, nicht aber dem allgemeinen Leserkreis, der die gesicherten Angaben eines Standardwerks erwartet. Diese Auswertung fehlt noch. Im Falle der keltischen Numismatik ist sie besonders dringlich, da Einteilung, Zeitbestimmung und Zuweisung an einzelne Münzstätten selbst den Fachmann oft verwirren. Auch bildet Noricum gleichsam die Brücke zwischen den westlichen und den östlichen Kelten, und das reiche Material läßt entscheidende Aufschlüsse über Wirtschaft, Handel, Verkehr und vor allem über die römische Unterwanderung erhoffen.

Kataloge abzufassen ist eine mühselige und selten dankbare Arbeit, die aber Anerkennung verdient. Der notwendige – und zwangsläufig unvollkommene – Anfang ist gemacht. Mit zwei Aufsätzen in dieser Zeitschrift (SM 21, 1971, 33–37 und 22, 1972, 42–50) hat K. Castelin, der Altmeister der keltischen Numismatik, die Erörterung bereits aufgenommen. Auch zur umstrittenen Datierung der claudischen Bronzeprägung (zuletzt J.-B. Giard, RN 1970, 35) können die Funde vom Magdalensberg Wesentliches beitragen. Nach der gründlichen Vorarbeit der Verfasser darf man dieser Auswertung zuversichtlich entgegensehen (vgl. die Ankündigung S. 16 Anm. 3). *Th. Fischer*

Raymond Weiller, Die Fundmünzen der römischen Zeit im Großherzogtum Luxemburg (FMRL). Berlin 1972. 616 S., 42 Tafeln.

Dem Beispiele Deutschlands folgend haben weitere Länder die Aufnahme der antiken Fundmünzen in Angriff genommen. In Österreich (vgl. Göbl, NZ 83, 1969, 7 ff., bereits erschienen: Czurda-Ruth, Der Schatzfund von Jabing 1934, 1970 und Bannert/Piccottini, Die Fundmünzen vom Magdalensberg, 1972) und in der Deutschen Demokratischen Republik (vgl. Laser, Actes du VIIe Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, 2, 1970, 1360 ff.) sind die Arbeiten im Gange. Hier nun werden die Funde aus dem Großherzogtum Luxemburg vorgelegt. R. Weiller, der Leiter des Cabinet des Médailles du Musée de l'Etat, unterzog sich der mühevollen Kleinarbeit, die Zehntausende von antiken Fundmünzen zu bearbeiten. Er folgte dabei den bewährten Prinzipien des deutschen Unternehmens (FMRD, vgl. Gebhart, Kraft, Küthmann, Franke, Christ, JNG 7, 1956, 9 ff.). Neben den öffentlichen Sammlungen des Großherzogtums standen Weiller auch luxemburgischem Boden entstammende Münzen, die in den Museen von Trier und Berlin sowie in über 60 Privatsammlungen aufbewahrt werden, zur Verfügung. Der Verfasser stellt dem Katalog einen Überblick über das bereitgestellte Material voran: Das Oppidum auf dem Titelberg lieferte den Hauptanteil an keltischen Münzen. In der von L. Reding verfaßten Liste (etwa 2000 Münzen) überwiegen die den Treverern zugewiesenen Typen deutlich. Prägungen aus Gallien (Nemausus- und Lyoner Altarserien) bestimmten den frühkaiserzeitlichen Geldumlauf. Mit Erstaunen stellt der Leser fest, daß der Verfasser noch an den seinerzeit von M. Grünwald (Die römischen Bronze- und Kupfermünzen mit Schlagmarken im Legionslager Vindonissa, 1946) heraufbeschworenen Stempelkrieg zwischen Tiberius und Augustus glaubt. Die Unhaltbarkeit dieser These ist längst erwiesen (vgl. H. A. Cahn, Jb. SGU 37, 1946, 130 ff., Meyer, SNR 33, 1947, 49 ff., Kraft, Germania 30, 1952, 223 ff.). Edelmetallprägungen aus der ersten Hälfte des ersten Jahrhunderts n. Chr. wurden selten gefunden.

Hier wie anderswo wird man sich mit Republikdenaren beholfen haben, die auch in Luxemburg recht zahlreich gefunden werden. Der Verfasser nimmt allerdings an, daß ein Teil der spätrepublikanischen Denare ihres guten Erhaltungszustandes wegen nicht lange im Umlauf gewesen waren. Schatzfunde aus dem ersten und zweiten Jahrhundert sind nicht zahlreich, nehmen aber in den Wirren der zweiten Hälfte des dritten Jahrhunderts sehr stark zu. Neben sogenannten Limesfalsa tauchen nun auch große Mengen von lokalen Imitationen auf. Die Schatzfunde von Berdorf, 1909 (vgl. Weiller, SM 19, 1969, 9 ff.) und vom Titelberg, 1952 (vgl. Weiller, NC 1969, 163 ff.) lassen auf inoffizielle Prägestätten an den betreffenden Orten schließen. Die Luxemburger Funde erlaubten dem Verfasser eine neue Abfolge der Trierer Aes-Prägungen für die Jahre 364–375 aufzustellen (vgl. Weiller, Hémecht 1970/71, 73 ff.). Es ist bedauerlich, daß wir den bedeutenden Schatzfund aus der Mosel zwischen Ahn und Machtum, 1958, nicht besser kennen. Von über 100 Goldprägungen aus valentinianischer Zeit sind nur knapp die Hälfte faßbar. Darunter finden sich verschiedene Inedita. Obwohl zu Beginn des fünften Jahrhunderts die Zufuhr neuer Münzen versiegte, blieben römische Prägungen noch lange im Umlauf. Nicht selten finden sie sich in Gräbern. Besondere Beachtung verdient in diesem Zusammenhange die Potinmünze vom Typ de la Tour, Taf. 37, 9078 aus einem merowingischen Grab aus Dalheim.

Anlage und Präsentation des Kataloges folgen – von wenigen Ausnahmen abgesehen – der Publikationsweise der FMRD-Bände. Die Anordnung der lokalen Imitationen, die immer erst am Ende eines Fundkomplexes angeführt werden, scheint mir unpraktisch. Dies hat zum Beispiel bei den Streufunden von Dalheim zur Folge, daß die fünf vorhandenen Nemausus-Prägungen durch 84 Druckseiten voneinander getrennt sind. Eine begrüßenswerte Neuerung stellen dagegen die 42 Tafeln dar, auf denen die wichtigsten Münzen zur Abbildung gelangen. Hervorgehoben seien die Tafeln 21–28 (Titelberg, Schatzfund, 1952) und 34 (Titelberg, Siedlungsfunde), die einen guten Einblick in die Vielfalt der lokalen Imitationen geben. Handelt es sich bei Tafel 34, 1706 (Rs. steht auf dem Kopfe!) nicht um eine Überprägung (vgl. Giard, RN 12, 1970, 50 f., Nr. 108 ff.)?

Keltische Münzen werden nur vereinzelt abgebildet. Ihnen wird eine umfassende Arbeit aus der Feder von L. Reding gewidmet sein. Es würde zu weit führen, die zahlreichen Besonderheiten und Varianten, die der Katalog dem Spezialisten bringt, aufzuzählen. Namen wie Altrier, Dalheim, Ermsdorf, Ettelbruck, Steinsel, Tetelbierg und Widdebierg, um nur die wichtigsten zu nennen, werden in Zukunft bei der Auswertung von Fundmünzenkomplexen nicht zu übergehen sein. Dem Verfasser, den Herausgebern, der Römisch-Germanischen Kommission des Deutschen Archäologischen Institutes, Frankfurt, und dem Musée de l'Etat, Luxembourg, muß für die reiche Materialvorlage gedankt werden.

Hans-Markus von Kaenel

Peter H. Ramsey, The Price Revolution in Sixteenth Century in England. Methuen, Londres, 1971.

Petit recueil de travaux, introduit par P. H. Ramsey. Les prix des denrées durant 7 siècles sont le sujet du premier travail; il est accompagné de nombreux graphiques très suggestifs. La révolution des prix au 16e siècle et la hausse des prix en Angleterre au début du 16e forment la partie substantielle du volume. Deux derniers articles étudient l'un la relation entre la hausse des prix et le volume de la circulation monétaire, l'autre l'incidence de l'apport des métaux précieux d'Amérique, illustré de nombreux tableaux, donnant les prix des denrées de deux en deux ans – quelque fois plus rarement.

En résumé cette publication est un heureux complément aux travaux de Braudel, Simiand, Spooner et Richet (cf. GNS 1972, 62).

Colin Martin

Pierre Lalive, Dépréciation monétaire et contrats en droit international privé, in Mémoires publiés par la Faculté de droit, Genève (1972).

Les historiens et les numismates, de tous temps, se sont achoppés aux difficiles problèmes de la dépréciation de la monnaie – Copernic, Oresme, Gresham et tant d'autres.

L'auteur, professeur de droit, étudie la fonction de la monnaie et montre les divers aspects de ce que nous appelons sa dépréciation. Par voie de conséquence il analyse les questions relatives à la monnaie de compte, autre obstacle à l'interprétation des documents d'archive.

Ces questions, traitées en droit moderne sont fort instructives: le phénomène monétaire reste le même, nos problèmes ont été ceux de nos ancêtres. Le présent permet souvent à l'historien de comprendre le passé: le cas est ici flagrant. *Colin Martin*

ORICH-

Jahrgang 23 Mai 1973 Heft 90

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft

Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktionskomitee: Prof. Dr. H. A. Cahn/Basel, Prof. Dr. H. Jucker/Bern, Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. L. Mildenberg/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich

Redaktion: Dr. H.-U. Geiger, Zürich, Dr. B. Kapossy, Bern. Bernisches Historisches Museum, Münzkabinett, Helvetiaplatz 5, CH - 3000 Bern

Administration: Mme A. Schwartz, 1, rue Pépinet, 1003 Lausanne, Compte de chèques 10 - 23071

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis: Fr. 40.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz. Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis: Viertelseite Fr. 40.– pro Nummer, Fr. 120.– im Jahr. Die Mitglieder der SNG erhalten gratis: Münzblätter und Numismatische Rundschau. Beitrag für lebenslängliche Mitgliedschaft Fr. 650.–, Jahresbeitrag Fr. 60.–

Revue trimestrielle · Prix d'abonnement: fr. 40.– par an (envoi gratuit aux membres de la SSN) · Prix d'annonces: Un quart de page fr. 40.– par numéro, fr. 120.– par an. Les membres de la SSN reçoivent gratuitement: Gazette numismatique et Revue de Numismatique. Cotisation de membre à vie fr. 650.–, cotisation annuelle fr. 60.–

Inhalt – Table des matières

Emanuel Sevrugian: Βασιλεὺς Βιθυνῶν Ζιαήλας (König der Bithynier Ziaelas), S. 33. – *Annekatrein Massner:* Zur Interpretation der Münzbildnisse des Hieronymos von Syrakus, S. 41. – *Ulrich Klein:* Pompeiopolis in Paphlagonien und in Kilikien, S. 47. – *Hans Jucker:* Methodisches zur kunstgeschichtlichen Interpretation von Münzbildnissen der Agrippina maior und der Antonia minor, S. 55. – *Hasso Pfeiler:* Die Münzprägung Kilitsch Arslan IV. im Jahre 1248/49 in Sivas, S. 64. – *Edwin Tobler:* Zweiter Nachtrag zum Schweizerischen Münzkatalog V Appenzell Innerrhoden, S. 73. – *Hans-Ulrich Geiger:* Karel Castelin zum 70. Geburtstag, Bibliographie 1929–1972. – Altes und Neues - Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui, S. 81. – Personalia, S. 81 – Der Büchertisch - Lectures, S. 81.

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΙΘΥΝΩΝ ΖΙΑΗΛΑΣ

König der Bithynier Ziaelas

Emanuel Sevrugian

Obwohl ein Bildnis des Ziaelas von Paul Lambros schon 1876 [1] und ein weiteres Exemplar in der Hunterian Collection 1901 [2] veröffentlicht wurden, dauerte es wiederum Jahrzehnte, bis zwei neue Exemplare, nämlich das der Sammlung von Au-

[1] Lambros, P. Ziaelas, König von Bithynien, Z. f. N. 3, 1876, 220–222. Dasselbe Exemplar wieder abgebildet bei: Reinach, Th. Essai sur la numismatique des Rois de Bithynie, RN 1887, S. 232–233. Pl. V, Nr. 4 (bzw. bei Reinach, Th. Trois royaumes de l'Asie Mineure, Paris 1888). Waddington/Babelon/Reinach, Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure, Paris 1908, S. 219, Pl. XXIX, Nr. 9.

[2] Macdonald, G. Catalogue of Greek Coins in the Hunterian Collection University of Glasgow, Glasgow 1901, Vol. II, p. 258, Pl. XLVI, 24; 5,84 g.

lock [3] und ein 1956 vom Britischen Museum [4] angekauftes Stück, bekannt wurden. Angesichts dieser großen Seltenheit folgt der Autor gerne einer Anregung Prof. Dr. H. A. Cahns während einer Seminarsitzung der Heidelberger Universität zur Veröffentlichung eines weiteren, in Privatbesitz befindlichen Ziaelas-Bildnisses, um so mehr, als dieses Exemplar in mancherlei Hinsicht besser erhalten und zentriert zu sein scheint als die bisher bekannten Stücke – und auch in der stillen Hoffnung auf Bekanntwerden weiterer Ziaelas-Bildnisse.

2 : 1

Privatsammlung Heidelberg

2 : 1

British Museum

Die Vorderseite dieser 5,73 g wiegenden, dunkelgrün patinierten Bronze zeigt in klaren Umrissen den nach rechts gewandten bartlosen Kopf des Königs Ziaelas, der auf dem mit Sichellocken bedeckten Haupt die Tänie mit zwei herabhängenden Bandschleifen trägt. Die etwas langgezogene Nase, der kräftige Unterkiefer mit ausgeprägtem Kinn, das relativ kleine Auge unter der leicht gewölbten Augenbrauenwulst, der kleine Mund, überhaupt der ganze Ausdruck ähneln unverkennbar der Physiognomie seines Vaters Nikomedes I. (etwa 280/279 bis etwa 255/253) viel stärker als den verfeinerten Zügen seines Sohnes und Nachfolgers Prusias I. (228 bis etwa 185). Trotz des Genus des Objekts und der Kleinheit der Bronze (nur 19 mm) ist das Bildnis in einem «feinen» hellenistischen Porträtstil, der den bithynischen Tetradrachmen und Drachmen nicht nachsteht, gehalten. Während die Exemplare

[3] SNG Deutschland. Sammlung von Aulock. Pontus, Paphlagonien, Bithynien. 1. Heft, Berlin 1957, Taf. 7, Nr. 243; 5,14 g.

[4] Den Herren des British Museum, insbesondere Mr. Martin Price, sei für das großzügige Entgegenkommen und die Erlaubnis zur Veröffentlichung der 1956 erworbenen Ziaelas-Münze gedankt.

Lambros, Glasgow, British Museum und das vorliegende Stück im Vorderseitentypus einander sehr verwandt sind, weicht das Exemplar der Sammlung von Aulock wesentlich ab: Hier handelt es sich um eine ganz andere Künstlerhand, und man meint prima vista, es sei ein anderer Herrscher dargestellt. Vor allem der höhere Nasenansatz mit kräftiger Dorsallinie, die ganz andere Gestaltung der Augenbraue, ein weniger stark ausgeprägter Unterkiefer mit kleinerem Kinn, zeigen einen anderen Gesichtsausdruck und scheinen – wenn überhaupt – gewissen Prusias-Tetradrachmen näherzustehen als den übrigen Ziaelas-Bildnissen [5].

Auf der Rückseite lesen wir die Inschrift ΒΑΣΙΛΕ[ΩΣ] - [Ζ]ΙΑΗΛ[Α]. Zwischen den beiden vertikal verlaufenden Schriftzeilen ein Tropaion [6] mit Helm, Rundschild und Lanze. Nach der Systematisierung von Janssen handelt es sich hierbei um ein «Hopliten-Tropaion», d. h. ein en face dargestelltes Tropaion mit Schutz- und Angriffswaffen des feindlichen Kämpfers [7]. Im linken Feld zwischen Tropaion und Schriftzeile eine zu beiden Seiten mit drei Widerhaken versehene und im Verhältnis zum Tropaion in Bedeutungsgröße dargestellte Lanzenspitze, deren Basis kegelförmig gebildet ist. Probleme bieten Helm und dreifache Lanzenspitze. Der Helm en face, den man angesichts der ständigen Galaterkontakte Bithyniens vielleicht als gallischen Helm mit Rad und Hörnern ansehen könnte, scheint doch bei der relativ klaren Erhaltung des vorliegenden Exemplars ein griechischer Helm mit aufgeklappten Wangenstücken zu sein; führen doch die hochgeklappten Wangenstücke am äußersten Rand des Helms gradlinig und in leichter Schräge aufwärts, während die gallischen Helmhörner weiter gegen den Helmscheitel zu angebracht und sanft geschwungen sind [8]. Zudem ist uns nichts von Galaterkämpfen des Ziaelas überliefert – wohl aber erfahren wir von informellen Zweckbündnissen mit Galatern. Problematischer scheint die dreifache Lanzenspitze, die sonst nirgends in hellenistischer Zeit ermittelt werden konnte und zu einem Indiz für Entstehung und Bedeutung der Ziaelas-Prägungen, mithin zur Geschichtsquelle Bithyniens werden könnte [9]. Es liegt auf der Hand, daß diese harpunenartige Lanzenspitze, wenn sie auch angesichts der Bedeutungsgröße nicht als ein Teil des Tropaions gelten kann, dennoch einen attributiven Charakter zum Ereignis, für welches das Tropaion errichtet ist, haben muß. Wie die Darstellung des Siegers (oder einer siegreichen Personifikation) neben dem Tropaion aus zahlreichen Belegen (hauptsächlich aus späterer Zeit) [10] bekannt ist, so steht hier gewissermaßen stellvertretend die siegreiche Waffe, beziehungs-

[5] Man vergleiche etwa Recueil général XXIX, 15.

[6] Zu Tropaia: Janssen, A. J. Het Antieke Tropaion, Ledeberg/Gent 1957 (vgl. z. B. Abb. 14, 30, 89). – Picard, G. Ch. Les Trophées Romains, Paris 1957.

[7] Janssen, a. a. O., S. 60 ff.

[8] Zu bedauern, daß die vielversprechende Dissertation von Kukahn (Kukahn, E. Der griechische Helm, Marburg 1936) nur ein Kapitel und damit Fragment der vom Autor geplanten Gesamtgeschichte des antiken Helms blieb. Neuerdings: Edrich, K. H. Der jonische Helm, Diss. Göttingen 1969. Vgl. vor allem Snodgrass, A. M. Arms and Armour of the Greeks, London 1967, z. B. Abb. 25.

Zu den gallischen Helmen vgl.: Amy/Bruchet, L'arc d'Orange. XVe suppl. à «Gallia». Planches. 1962, Pl. 43 (casques). Gut vergrößerte Zeichnung bei Oakeshott, R. E. The Archaeology of Weapons, London 1960, S. 66, Nr. 34; das summarische Werk behandelt die Antike allerdings allzu stiefmütterlich.

[9] Reinach, der die Rückseite der Ziaelas-Prägung treffenderweise als Monnaie du combat bezeichnet, bezieht die Darstellung auf den Sieg des Ziaelas im Erbfolgekrieg; es wurde geltend gemacht, daß dies ohne Gewähr sei. Doch muß man annehmen, daß Ziaelas schon bei Thronbesteigung – gerade da letztere umstritten war – sein Bildnis als legitimer Herrscher prägen ließ und nicht erst bei späteren Feldzügen.

[10] Janssen, a. a. O., S. 82 ff.

weise die Anspielung auf die diese Waffenart benutzenden Kämpfer [11]: eine in der Tat bemerkenswerte Neuerung eines kulturell und künstlerisch jungen Randgebiets.

Obwohl die Quellenlage zur frühbithynischen Geschichte ungünstig ist, wissen wir, daß sich auch die Bithynier – anfangs Vasallen lydischer, dann persischer Oberhoheit – ähnlich anderen unter einheimischen Häuptlingen stehenden Völkerschaften mit dem Verfall des Perserreichs emanzipierten. Wir hören von einem Doidalses (um 430), Boteiras (um 390) und Bas (um 377–327), gefolgt von Zipoites (um 327–279), der Lysimachos schlug und wohl seit dieser Zeit den Königstitel annahm. Die in der Spätzeit bithynischer Münzprägung unter Nikomedes II., III. und IV. auftauchenden Datierungen auf den Tetradrachmen lassen die Ära bithynischer Könige mit der Zeit dieses Zipoites 297 beginnen. Ihm folgte Nikomedes I. (280/279 bis 255/253), der nach Beseitigung seiner Brüder (mit Ausnahme des Zipoites) mit Hilfe der Galater sein Gebiet erweiterte. Politische Ziele dieser kraftvollen frühbithynischen Könige waren Unabhängigkeits- und Expansionsbestrebungen und ihr Drang, den Meereszugang zu sichern. Auch Ziaelas (255/254 bis 230) [12], der zu den bedeutendsten frühbithynischen Herrschern zählt, trieb die Expansionspolitik seines Vaters Nikomedes I. weiter voran. Er entstammte zusammen mit einer möglichen Schwester Lysandra der ersten Ehe des Nikomedes I. mit der Phrygerin Ditizele. Wahrscheinlich um 280 geboren, vermählte er sich, nach Habicht, eher vor als nach 250 mit einer Frau unbekannter Herkunft und zeugte einen Sohn und Nachfolger,

[11] Die dreifache Lanzenspitze wäre in diesem Zusammenhang Hinweis auf die Mitwirkung der Galater. Derartige harpunenförmige mehrfache Lanzenspitzen, wie überhaupt eine gewisse Varietät der Lanzenformen wurden in der keltischen Archäologie ermittelt, vgl. Déchelette, J. Manuel d'Archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine, Paris 1908–1927, 4 Bde. Bd. 12: S. 153, 317, 496; Bd. IV: S. 651 f., 657.

Frau Dr. Brodmann verdanke ich den Hinweis, daß solche und ähnliche Lanzenspitzen vom Neolithikum bis heute in allen steinzeitlichen und primitiven Kulturen (heute bei Stämmen Neuguineas) bei Jagd und Kampf verwandt werden.

[12] Der Autor möchte an dieser Stelle Prof. Chr. Habicht, Heidelberg, für die großzügig zur Verfügung gestellten Druckfahnen zu den RE-Artikeln Ziaelas, Zipoites, Zipoition danken; ebenso Herrn Brize, Karlsruhe, für philologische Hinweise.

Über Ziaelas und seine Zeit sind wir hauptsächlich unterrichtet durch: Memnon (FGrH 434 F 14, 1–3); Arrian (FGrH 156 F 29, 89 b), die insbesondere für die Expansionspolitik Ziaelas' relevanten Teile der Bithyniaka sind jedoch verloren; Steph. Byz. (Ζῆλα, Κρῆσσα, Προῦσα). Verstreute Hinweise bei Porphyr. (FGrH 260 F 32, 8); Trog., Prol. (XXVII Ziaelan); Phylarch (FGr H 81 F 50); Polybios (IV 50 ff., V 90, 1); Justin (XXVII, 3, 1).

An älterer Literatur wäre zu nennen:

Droysen, J. G. Geschichte des Hellenismus, Hamburg 1836–1878. – Meyer, E. Geschichte des Königreichs Pontos, Leipzig 1879. – Beloch, J. Griechische Geschichte, Straßburg-Berlin ²1912–1937, 4 Bde. – Reinach, Th. Trois royaumes de l'Asie Mineure, Paris 1888. (Es sei erwähnt, daß Reinach über numismatische Untersuchungen einen neuen bithynischen König, nämlich Nikomedes III., erschloß; vgl. Reinach, Th. L'Histoire par les Monnaies, Paris 1902, S. 167 ff.). – Brandis, E. Art. Bithynia in RE, Bd. III, 1899, S. 507 ff. – Stähelin, F. Geschichte der kleinasiatischen Galater, Leipzig, ²1907. – Tarn, W. Antigonos Gonatas, London 1913. – Meyer, E. Die Grenzen der hellenistischen Staaten in Kleinasien, Zürich 1925. – Niese, B. Geschichte der griechischen und makedonischen Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea, 3 Bde., Gotha 1893–1903. – Ferner die RE-Artikel Κρῆσσα (Ruge) und Zeila (Treidler).

Aus der modernen Literatur wären außer den oben angegebenen Titeln von Habicht, vor allem Vitucci, G. Il Regno di Bitinia, Rom 1953, zu nennen. – Ferner: Rostovtzeff, M. The Social and Economic History of the Hellenistic World, Oxford 1941, 3 Bde. – Jones, G. The Cities of the Eastern Roman Provinces, Oxford 1937. Magie, D. Roman Rule in Asia Minor to the End of the Third Century A.D., Princeton 1950, 2 Bde. – Will, E. Histoire politique du monde hellénistique. 7 Bde., Paris 1966. – Launey, M. Recherches sur les armées hellénistiques. 2 Bde., Paris 1949/50. – Ferner die RE-Artikel Nikomedes (Geyer), Prusias I. und II. (Habicht).

Prusias I., sowie eine Tochter, die später die Gattin des Antiochos Hierax wurde [13]. Der thrakische Name dieses zweiten münzprägenden bithynischen Königs, der bei antiken Autoren uneinheitlich ist, so etwa Ζιήλας, Ζιέλας, Ζηίλας, Ζήλας, Ζιλίας usw., veranlaßte mancherlei Diskussion [14]. Letzte Klärung erbrachte die oben erwähnte, 1876 veröffentlichte Bronze; 1903 kam dann bei einer Ausgrabung der Brief des Königs an die Koer hinzu [15].

Nikomedes I., Vater des Ziaelas, hatte aus zweiter Ehe mit Heptazeta [16] mehrere Kinder, von denen uns nur Zipoites namentlich überliefert ist. Obwohl bei seinem Tode die Kinder aus dieser zweiten Ehe noch unmündig waren, hatte Nikomedes I. [17] wohl unter dem Einfluß der Heptazeta deren Söhne, unter Umgehung des Ziaelas, zu Erben bestimmt [18]; hierbei sollten Ptolemaios II. Philadelphos, Antigonos Gonatas und die Städte Byzanz, Herakleia am Pontos sowie Kos, als Vormünder seiner Kinder und Garanten seines Testamentes gelten, vor allem auch gegenüber möglichen seleukidischen Ansprüchen. Faktisch wird wohl die energische Heptazeta die Regentschaft geführt haben. Noch zu Lebzeiten des Nikomedes I., jedenfalls lange vor 250, flüchtete Ziaelas an den Königshof Armeniens, vielleicht durch die phrygisch-armenischen Beziehungen ermutigt, die er über seine leibliche Mutter Ditizele gehabt haben könnte [19]. Dies mag der Hof des von Diod. XXXI, 19, 5 bezeugten armenischen Königs Ardoates um 260 gewesen sein [20].

Ziaelas läßt eine nicht nur physiognomische Ähnlichkeit mit seinem Vater erkennen, als er, Primogeniturrechte beanspruchend, zu energischer Eroberung seines legitimen Reiches antrat und sich dabei – wie schon Nikomedes [21] – die Mitwirkung

[13] Habicht, Chr. Prusias I., RE 45, Halbband, Stuttgart 1957, S. 1086. – Habicht, Chr. Ziaelas.

[14] Zur Namensform Detschew, D. Die thrakischen Sprachreste, Österr. Akademie d. Wiss. Philosophisch-historische Klasse, Wien 1957, S. 186.

[15] Vgl. Herzog, R. Ein Brief des Königs Ziaelas von Bithynien an die Koer in: Mitteilungen des Kaiserl. Deutschen Arch. Instituts, Athen, Abteilung Bd. XXX, Athen 1905, S. 173 ff. – Herzog, R. Griechische Königsbriefe in: Hermes, Zeitschrift für klass. Philologie, 65. Bd., Berlin 1930, S. 455 ff. – Herzog, R./Klaffenbach, G. Asylieurkunden aus Kos in: Abhandlungen der Deutschen Ak. der Wissenschaften zu Berlin, Berlin 1952 (mit einer Aufstellung koischer Theoren).

Bezüglich der Namensform wurde eine Privatinschrift schon 1889 von Mordtmann veröffentlicht, vgl. Mitt. des Kaiserl. Deutschen Arch. Inst., Athen, Abt. 14. Bd., 3. Heft, Athen 1889, S. 315.

Steinerne Asyliedekrete wurden entweder als zusammenhängende Masse an den Wänden des Heiligtums eingegraben (Magnesia, Teos) oder als Einzel- oder Gruppenstelen (Kos) aufgestellt. In der Ausgrabungskampagne 1903 fanden sich in Kos eine Reihe solcher Asyliedekrete seitens griechischer Staaten und hellenistischer Könige.

[16] Zur Namensform: Detschew, a. a. O., S. 167, 171.

[17] Das Todesjahr des Nikomedes I. ist umstritten und wird in der Literatur zwischen 264–246 (Launey a. a. O. I Fn 1) angenommen; Habicht und Tarn engen diese Daten mit gewichtiger Argumentation auf die Jahre 255–253 ein.

[18] Ein ähnliches Schicksal – wenn auch zum Unterschied zu Ziaelas mit tragischem Ausgang – spielte sich im Hause des Lysimachos ab, als der legitime Thronfolger auf Betreiben der Arsinoe enterbt und hingerichtet wurde.

[19] Ditizele war Phrygerin; erwähnt sei, daß auch Ζιαήλας als Ζηλᾶς in Phrygien vorkommt. Detschew, a. a. O., S. 186.

[20] Habicht, Ziaelas.

[21] Nikomedes I. hatte einen östlichen Hauptzweig der Galater (Trocmer, Tolistoagier und Tectosagen) unter Leonorios und Lutarios zur Niederwerfung der Erhebung seines Bruders Zipoites und wohl auch für weitere Ziele erstmals nach Kleinasien geführt (Stähelin a. a. O., S. 6, Walbank a. a. O. II, S. 603; Will a. a. O. I, S. 123 f.). Zu Ziaelas' Verbindung mit den Galatern Stähelin a. a. O., 16; Launey a. a. O. I, S. 503; deren Ausschreitungen gegen Heraclea, das gegen Ziaelas stand vgl. Niese a. a. O. II, S. 136 f.

der kriegstüchtigen Galaterhaufen sicherte. Nach wechselvoll verlaufenden Kämpfen scheint Ziaelas das ganze Reich erobert zu haben. Jedenfalls gibt es für die Annahme einer Reichsteilung – zu der manche Autoren neigen – oder kleinerer Teilherrschaften, in denen möglicherweise die von Nikomedes I. designierten Nachfolger, insbesondere Ziaelas' Stiefbruder Zipoites (oder sein Onkel Zipoites), geherrscht haben könnten, keinerlei entscheidende Anhaltspunkte. Vor allem sind keine Münzprägungen dieser Prinzen bekannt geworden. Dieses Argument scheint auch deshalb erwähnenswert, da die Münzprägung als persönlicher Ausdruck politischer Souveränitätsansprüche im Osten schon lange bekannt war, so etwa bei den namenprägenden Satrapen des frühen 4. Jahrhunderts, seit frühhellenistischer Zeit aber zum Politikum wurde, nicht nur bei dem mit Bithynien in Kontakt stehenden Großreich der Seleukiden und den sich emanzipierenden Reichen von Pontos, Kappadokien und Armenien, sondern gerade auch in Bithynien selbst [22]. War doch der gemeinsame Vater beider Prinzen, Nikomedes I., der erste Herrscher Bithyniens, der durch Inschrift und Bild persönliche Herrschaftsansprüche anmeldete. Schließlich offenbarten auch beide Kontrahenten den Willen zur Machtergreifung: Der besiegte und nach Makedonien exilierte Zipoites versuchte noch nach 30 Jahren, den bithynischen Thron zurückzuerobern [23]. Es ist schwer vorstellbar, daß er (oder andere Rivalen des Ziaelas) sich eines so leichten Mittels wie der Münzprägung als Ausdruck legitimer Herrschaft in einem Teilreich begeben hätte. Das Fehlen von Münzen der Rivalen des Ziaelas hat eine gewisse historische Aussagekraft, da man im Falle der Münzen einem Argumentum ex silentio durchaus Gewicht beilegen kann. Diese wichtige Quelle ist ja per definitionem auf Verbreitung angelegt, ihr Vorhandensein nicht so stark von Zufällen der Überlieferung abhängig wie Schriftquellen und Inschriften: Kennen wir doch eine ganze Reihe von Herrschern des Ostens ausschließlich von ihren Prägungen her.

In der Folgezeit hören wir noch von Ziaelas in dem bemerkenswerten, von R. Herzog erstmals 1905 behandelten Antwortbrief des Königs an die Gesandtschaft der Stadt Kos [24]. Die Koer hatten Ziaelas um Anerkennung der Asylie des koischen Asklepieions gebeten. Wie schon Rostovtzeff bemerkt, standen hinter dieser Höflichkeitsgeste der Koer handfeste ökonomische Interessen [25]; vor allem aber Querverbindungen zu den Ptolemäern, Erzrivalen der Seleukiden und damit nach uralter politischer Maxime «Feind des Feindes», einer an Kontakten mit Bithynien [26] interessierten Macht, um so mehr, als dies traditionell gute Kontakte waren. Zwar hatte Ptolemaios II. Philadelphos (285–246), einer der Garanten des Nikomedes-Testaments, gegen Ziaelas gestanden, doch hier wie sonst in der Politik galt unter dem

[22] Es sei auf die Widerlegung der Gleichzeitigkeitshypothese einer Emanzipation Armeniens, Bithyniens, Bosporus, Herakleias und Kappadokiens von makedonischer Herrschaft hingewiesen (Niese a. a. O. II, S. 72).

[23] Zu einer Mißdeutung der Rückkehr des Zipoites siehe Walbank a. a. O. I, S. 504.

[24] Herzog, a. a. O.

[25] Rostovtzeff, a. a. O., S. 240 f., 259.

[26] Schon Stähelin, a. a. O., S. 7, 12 argumentiert mit gutem Grund, daß Nikomedes wohl nicht die so gewaltige Streitmacht der Galater (die nach allem, was wir von den Galatern wissen, auch für Verbündete stets gefährlich war) lediglich zur Niederwerfung der Empörung seines Bruders Zipoites nach Asien geholt habe, dies vielmehr ein gegen die Seleukiden gerichteter Plan gewesen sei. Will, a. a. O. I, S. 219 charakterisiert zutreffend: «L'attitude de Nicomède ne pouvait être que de prudente hostilité à l'égard de l'empire séleucide . . .»

Die Unabhängigkeitspolitik Bithyniens war so erfolgreich, daß auch auf ihrem politischen Höhepunkt in Kleinasien die Seleukiden, die ihre Satrapien durch Generäle verwalteten, Bithynien und Pontus nicht okkupieren konnten und dadurch von der Schwarzmeerküste abgeschnitten blieben (The Cambridge Ancient History, Vol. VII, Cambridge 1928, S. 177; Tarn, W. Hellenistic Civilisation, London 1959, S. 129).

Nachfolger Ptolemaios' III. Euergetes (246–221) der Primat des Sachzwangs, in diesem Falle: einen Verbündeten und östlichen Flankenschutz bei den thrakischen Operationen zu gewinnen [27]. Als dann nach dem seleukidischen Bruderzwist Antiochos Hierax sich durch seine Heirat mit Ziaelas Tochter auch mit Bithynien verband, kamen diese Querverbindungen einer Einkreisung Seleukos' II. gleich [28]. Die Antwort des Ziaelas zeigt seinerseits Interesse an dieser Politik, indem der koische Wunsch mit ausdrücklichem Hinweis auf deren Freundschaft mit Ptolemaios gewährt wird. Für die Koer selbst zeitigte die Gewährung ihrer Bitte keinerlei praktische politische Auswirkungen, wie sie seitens der Großmächte, seeräuberischer Kreter und Aitoler oder anderer Kos unmittelbar berührender Mächte zugekommen wäre. Die Koer richteten ganz ähnliche Bitten um Anerkennung ihres Asklepieions ohne Rücksicht auf potentielle Querverbindungen, wenn auch mit zusätzlicher politischer Bedeutung für den Schutz von Kos selbst, an den ptolemäischen und seleukidischen Hof, um ungestörten Handel, vor allem Märkte für ihre agrarischen (Wein) und industriellen Erzeugnisse (den nahezu konkurrenzlosen koischen Seidengeweben) zu gewinnen, beziehungsweise auszuweiten. Indessen kam der koischen Gesandtschaft eine allgemeinere handelspolitische Bedeutung insofern zu, als die bithynischen Küsten von alters her, vor allem aber seit Xenophons Tagen, den denkbar schlechtesten Ruf unter griechischen Händlern und Seefahrern hatten [29]. Die Garantien und Zusagen des Ziaelas sind nach Rostovtzeff eine Aufforderung an alle Händler-Seefahrer, Bithynien anzulaufen, denn die Bithynier wären nun φιλόξενοι und nicht mehr μισόξενοι; in der Tat scheinen sich die Verhältnisse später – vielleicht seit Ziaelas' Tagen – grundlegend geändert zu haben [30]. So erweist sich Ziaelas im handelspolitischen Teil des Briefes als ein an liberalen Kontakten interessierter Herrscher. Aus letzterem mag auch der allgemeinere wirtschaftshistorische Schluß gezogen werden, daß Bithynien schon zu dieser Zeit ein ökonomisch ertragreiches Land gewesen sein muß, das eine Ausweitung des Außenhandels tragen konnte und mit dem sich der Handel lohnte.

Für Ziaelas selbst war diese koische Gesandtschaft ehrenvoll; er und sein Land wurden dadurch den hellenistischen Großmächten und griechischen Staaten gleichgestellt und gewannen Zugang zu den Festspielen [31]. Historisch bemerkenswert scheinen zwei Formulierungen, worauf Habicht hinweist: einmal der Umstand,

[27] Die seleukidischen Besitzungen in Thrakien gingen als Folge der ptolemäischen Einkreisungspolitik, die ein nachhaltiges Eingreifen Seleukos' II. verhinderten, in den Jahren 245–241 verloren (Walbank, F. W. A Historical Commentary on Polybios, Oxford 1957, 2 Bde., Bd. I, S. 565; II, S. 622; Lenk, B. Thrake in RE 1936, S. 433 ff.; Bengtson, H. Die Strategie in der hellenistischen Zeit, München 1952, 3. Bd. IX, 4, S. 172 ff.).

[28] Magie, a. a. O. II, S. 739 nimmt an, daß durch diese Ehe Antiochus Hierax seine geschwächte Stellung in Kleinasien stützen wollte. Andererseits kam dies auch Ziaelas' eigenen Plänen entgegen, da er jenen kleinasiatischen Dynasten angehört, die eher eine Spaltung als die Einheit des Seleukidenreiches zu begünstigen wünschten. Zur politischen Bedeutung der hellenistischen Heiratspolitik vgl. Seibert, J. Historische Beiträge zu den dynastischen Verbindungen in hellenistischer Zeit. Wiesbaden 1967. Nach Seibert war Ziaelas der erste bithynische Herrscher, der in dynastische Verbindung zu einem hellenistischen König trat (S. 116). Umstritten ist, ob aus dieser Ehe eine Laodike hervorging, die die Gattin des Achaios wurde (vgl. Beloch, a. a. O. IV, 2, S. 202–204; zur Diskussion Walbank, a. a. O. II, S. 96),

[29] Xenophon, Anabasis VI 4, 2.

[30] Rostovtzeff, a. a. O., S. 569.

[31] Trotz größter Mannigfaltigkeit des diplomatischen Verkehrs sei der von Herzog trefflich schematisierte Ablauf zitiert: «... Annahme der Asylie und des Agons, Gastgeschenke an die Gesandten, Einladung ins Prytaneion und Theater, Festgaben für den Gott, Geleit der Gesandten, Wahl von Theorodoken, Bestimmungen über die Belohnung der an den Festen siegreichen Athleten in der Heimat usw. Dafür hatte jeder Staat seine Vorgänge in den Akten, die er auch nach Jahrzehnten wieder vorholte.» Herzog, a. a. O. 1930, S. 471.

daß Ziaelas seinem Vater Nikomedes den Königstitel vorenthält – vielleicht im Groll gegen den Vater, der ihn enterbt hatte. Wichtiger noch, daß er sich selbst als Βασιλεὺς Βιθυνῶν Ζιαήλας (im Gegensatz zu dem universalistischen Βασιλεύς) bezeichnet; dieser ethnische Determinativ findet bezeichnenderweise nur noch eine einzige Entsprechung in Makedonien [32]. Nimmt man hinzu, daß Ziaelas hierin anders als sein Vater Nikomedes auch nach der Thronbesteigung seinen thrakischen Namen beibehält und daß die griechische Korrespondenz pflegenden Kanzleisekretäre wahrscheinlich Bithynier waren [33], so haben wir möglicherweise den Fall eines zwar hellenistische Kultur pflegenden, aber nationale Ansätze manifestierenden Dynasten vor uns. Obwohl hier nicht der Ort ist für eingehende Diskussion, seien hinsichtlich dieser interessanten Formulierung einige Hinweise gegeben. Am ausführlichsten noch bei Aymard [34], der zu dem unbefriedigenden Schluß gelangt, daß die Formel wegen ihrer Einmaligkeit diese auf ein Versehen des Verfassers zurückzuführen sei; er habe gewissermaßen den Absender genauer bezeichnen wollen. Abgesehen von der Schwäche des Arguments ex silentio wegen Seltenheit der Formulierung, liegt nach kompetenter Meinung der Brief nicht unter dem Standard «auch größerer Königskanzleien». Wäre es mithin auch mit einer Unbeholfenheit des Verfassers erklärt, wenn dem Nikomedes der Königstitel vorenthalten, dem Ptolemaios aber zugebilligt wird? Und wozu müßte der Absender einer Rückantwort für den Empfänger noch näher präzisiert werden, da er doch zunächst Adressat der koischen Gesandtschaft war? Aymard läßt auch unberücksichtigt, daß Ziaelas sein Thrakertum nicht verleugnet und daß die Bithynier zeitweilig ein bemerkenswertes politisches Bewußtsein entfalteten, so als sie im Erbfolgekrieg zunächst den Widerstand gegen Ziaelas organisierten (Memnon 15, 16) und später wieder in der Auseinandersetzung zwischen Nikomedes und Prusias II. Doch auch schon zu Anfang ihrer Geschichte, als sie den Persern den Gehorsam verweigerten, den von Alexander ernannten Satrapen Kalas besiegten und selbst Lysimachos abwiesen. Mußte nicht vielmehr ein Herrscher einem so gearteten Volk zwecks Rückhalts entsprechen, um so mehr als er selbst sein eigenes Volkstum bejahte? Auf dieses mögliche bithynische Nationalbewußtsein wurde schon früher hingewiesen [35]. Allerdings sind Diskussionen um soziologische Phänomene wie «Nationalbewußtsein», «Frömmigkeit» usw. bei erloschenen Kulturen schon semantischer Probleme wegen hypothetischen Charakters [36].

Über Expansionspolitik des Ziaelas sind wir durch dürftige und irreführende Quellen schlecht unterrichtet. Ernst Meyer hatte diese kriegerischen Eroberungen in der Integration weiter Gebiete Phrygiens, Paphlagoniens und Kappadokiens mit Bithynien gesehen. Ziaelas soll dabei die paphlagonische Stadt Κρῆσσα, die Droysen für identisch mit Krateia (später Flaviopolis) hält, ferner Ζήϊλα, eine Stadt in Kappadokien – beide um 230 – gegründet haben. Doch haben Ruge und Magie, später Vitucci und Habicht die Lage dieser Stadtgründungen in den genannten Landschaften mit guten Gründen angezweifelt; auch die Annahme der Gründung

32 Habicht, Ziaelas.
33 Herzog, a. a. O. 1905, S. 178.
34 Aymard, A. Etudes d'histoire ancienne, Paris 1967, S. 80 f.
35 Dow, St./Edson, Ch. F. Harvard Studies in Class. Phil. Bd. XLVIII, 1937.
36 Schäfers lapidare Ablehnung der Stierschen Thesen kann der Autor keineswegs folgen (Schäfer, H. Das Problem der griechischen Nationalität in: Probleme der alten Geschichte, Göttingen 1963). Zutreffender scheint schon Bengtsons Ansicht, der es für das Griechentum nur für bestimmte Zeitabschnitte, z. B. Perserkriege, gelten läßt und als Ausnahme und echte Nationen des Altertums das Volk Israel und Ägypten bis Alexander bezeichnet (Bengtson, H. Einführung in die alte Geschichte, München 1959, S. 52 f.).

von Bithynion und die Eroberung von «Phrygia Epiktetos» seitens Ziaelas wurde von der neueren Forschung wiederlegt [37]. Consensus herrscht dagegen über erfolgreiche Expansionspolitik und Sicherung der annektierten Gebiete durch Stadtgründungen. Die Bezeichnung Stadt kann allerdings nicht allzu wörtlich genommen werden, jedenfalls konnte der Autor keinerlei Nachrichten über soziale und/oder politische Bedeutung dieser frühbithynischen Gründungen eruieren [38].

Nach Phylarch und Trogus, Prol. 27, wurde Ziaelas um 230/229 bei einem Bankett von den geladenen Galatern erschlagen. In der Literatur wird auf den möglichen Zusammenhang hingewiesen, den der Tod des Ziaelas mit der Lösung eines Teiles der Galater vom Kriegsbündnis mit seinem Schwiegersohn Antiochus Hierax nach der Niederlage vor Pergamon durch Attalos 230 gehabt haben mag. Hinzu kommt noch die Nachricht bei Phylarch, daß Ziaelas die Galaterhäuptlinge hinterlistigerweise eingeladen hatte und sie ihm nur zuvorgekommen seien [39].

Mit Ziaelas' Sohn und Nachfolger Prusias I. beginnen dann die Quellen, vor allem auch die numismatischen Denkmäler oder – um mit Max Weber zu sprechen – «chartalen Artefakte» reichlicher zu fließen als die allzu seltenen Ziaelas-Prägungen.

[37] Habicht,Ziaelas. – Habicht, Prusias in RE, Bd. 23, S. 1097 ff., 1101 ff. – Vitucci, a. a. O., 111 f. – Magie, a. a. O., 1195, 35.

[38] Dennoch müssen die Gründungen der bithynischen Könige – freilich mag die Mehrzahl den Nachfolgern des Ziaelas zugezählt werden – in nuce bemerkenswerte evolutorische Möglichkeiten beinhaltet haben, sonst wäre es Pompeius nicht möglich gewesen, ganz Bithynien in Stadtbezirke aufzuteilen.

[39] Obwohl in jener Epoche Kleinasiens offensichtlich keine Schlacht ohne Mitwirkung der Galater geschlagen wurde und sowohl bei Thronkämpfen wie zwecks Herrschaftssicherung sie die wirksamste Waffe bildeten (Stähelin, a. a. O., S. 14 f.), war das soziologisch interessante Zwangsbündnis des Antiochus mit den Galatern, soweit der Autor sehen kann, einmalig und mußte letztlich einem Verrat an der hellenistischen Kultur gleichkommen, um so mehr, als die Galater von ihrem Übergang nach Kleinasien an bis zu ihrer endgültigen Niederwerfung durch Cn. Manlius Vulso, 189 v. Chr., zu keiner Zeit ihr Räuberleben aufgaben oder hellenistische Kultur annahmen, vielmehr durch Krieg und Plünderung ihr Leben als Geißel Kleinasiens fortführten. Auch Ziaelas scheint sich aus einem aktiven Kriegsbündnis herausgehalten zu haben, wenn auch vielleicht weniger aus Skrupelhaftigkeit als aus richtiger Beurteilung politischer Implikationen, einer Fähigkeit, wie er sie schon im politischen Teil seiner Antwort an die Koer bewiesen hatte.

ZUR INTERPRETATION DER MÜNZBILDNISSE DES HIERONYMOS VON SYRAKUS *

Annekatrein Massner

R. Ross Holloway hat kürzlich in seiner Monographie der Münzprägung des Hieronymos von Syrakus versucht, eine historische Interpretation der Vorderseiten mit dem Bildnis des jungen Herrschers zu geben [1]. Seine Deutung ging von der

* Diese Notiz ist aus einem Referat hervorgegangen, das ich im Sommersemester 1972 im Rahmen eines Seminars über Hellenistische Münzkunde in Heidelberg gehalten habe. Herrn Prof. H. A. Cahn, der das Seminar leitete, danke ich für Hinweise und die Anregung zur Publikation.

[1] R. Ross Holloway, The Thirteen-Months Coinage of Hieronymos of Syracuse (1969), 37 ff.

Beobachtung aus, daß sich innerhalb der Silber- und Bronzeprägung zwei Varianten des Porträts unterscheiden lassen: Porträttyp A (Abb. 1), wie sich aus den Stempeluntersuchungen ergab, die ältere Variante, und Porträttyp B (Abb. 2), gegenüber A insofern verändert, als der König nun den Backenbart trägt. Seine Züge, die von dem weit geöffneten Auge beherrscht werden, haben einen energischeren Ausdruck angenommen.

1 a

1 b

2

Auf Grund des numismatischen Befundes konnte Holloway in den Münzserien mit dem Porträttyp A die Emissionen sehen, die zum Regierungsantritt geprägt wurden, während er die vor allem an Bronzegeld reicheren Serien mit dem Porträttyp B als Prägungen deutete, die nach den erfolgreichen Verhandlungen mit Hannibal den Vorbereitungen des Feldzuges gegen Rom dienen sollten. Seinem Bündnis mit Hannibal hätte der junge Herrscher dadurch Ausdruck verliehen, daß er sich in seiner äußeren Erscheinung seinem Bündnispartner anglich, also wie Hannibal den Backenbart trug, und sich in dem neuen Münzbildnis als den darstellen ließ, der voller Tatkraft und Entschlossenheit zum Kampf gegen den ehemaligen Bundesgenossen Rom rüstete.

Holloways Vermutungen sind bisher nur zustimmend aufgenommen worden [2], und sicher ist seine Argumentation, was den Zeitpunkt der Einführung des Porträttyps B betrifft, überzeugend. Gegen die angebliche Motivation – die bewußte Angleichung an das Vorbild des großen Feldherrn Hannibal – jedoch lassen sich Einwände erheben, und auch die historische Überlieferung erlaubt, wie wir zeigen werden, eine andere Interpretation.

Denn selbst wenn die karthagische Münze (Abb. 3), auf die sich Holloway bezieht [3], auf der Vorderseite das Bildnis Hannibals trägt, so fällt doch auf, daß der Porträttyp B völlig unverändert dem Typus hellenistischer Herrscherbildnisse entspricht. Es liegt sogar diesem Typus wie auch dem Porträttyp A dasselbe Kopfmodell zugrunde, das von Hieronymos aus der Prägung Hierons II. übernommen wurde [4].

3

Bei einer Angleichung an einen so andersartigen Porträttypus wie den Hannibals müßte man auch eine Veränderung des Porträttyps B erwarten können. Das ist nicht geschehen. Die angebliche Angleichung würde sich also letztlich nur auf die Übernahme des Backenbartes beschränkt haben.

Nun hat schon Holloway betont, daß viele andere hellenistische Herrscher, besonders des ausgehenden 3. Jahrhunderts v. Chr., den Backenbart tragen (Abb. 4–7) [5]. Diese Barttracht ist jedoch mehr als eine Mode. Der Backenbart ist ein Merkmal der Alexander-Ikonographie. In leicht veränderter Form, als Riemenbart, trägt ihn Alexander auf dem Mosaik in Neapel [6]. Auch sein Bildnis in Kopenhagen (Abb. 8),

[2] Chr. Boehringer, Zur Chronologie mittelhellenistischer Münzserien 220–160 v. Chr. (1972), 132; H. A. Cahn. Rez. von Holloway, Mus. Helv. 28, 1971, 189 f.; S. A. Jameson, Num. Chron. 1971, 344–347, Rez. von Holloway, in der bereits aus allgemein-historischen Gründen die Angleichung an Hannibal bestritten wird.

[3] Holloway, a. O., Taf. 9 N. Die Deutung des Kopfes als Porträt Hannibals ist nur zögernd akzeptiert worden, siehe O. Mørkholm, A Survey of Numismatic Research 1960–1965 I (1967), 103.

[4] Diesen Vorgang hat Boehringer an anderen Prägungen hellenistischer Herrscher beobachtet. Boehringer, a. O., 79, Anm. 3. Zum Begriff «Kopfmodell» und seiner Abgrenzung gegenüber dem Begriff «Prototyp» siehe Boehringer, a. O., 77–79. – Das Syrakusaner Kopfmodell zeichnet sich durch folgende Merkmale aus: die beiden über dem Wirbel hakenförmig nach oben aufspringenden Locken, die einzelnen Locken, die sich nicht der geschlossenen Haarmasse unterordnen, das leichte Doppelkinn. Vgl. Holloway, a. O., Taf. 11 (Hieronymos), Taf. 9 G und H (Hieron II.) und Taf. 9 L (Gelon).

[5] Die Münzbildnisse zeitgenössischer Herrscher mit Backenbart sind aufgeführt bei Holloway, a. O., 38, Anm. 3.

[6] B. Andreae, Das Alexandermosaik, Opus Nobile, Heft 14 (1959), Abb. 2.

4

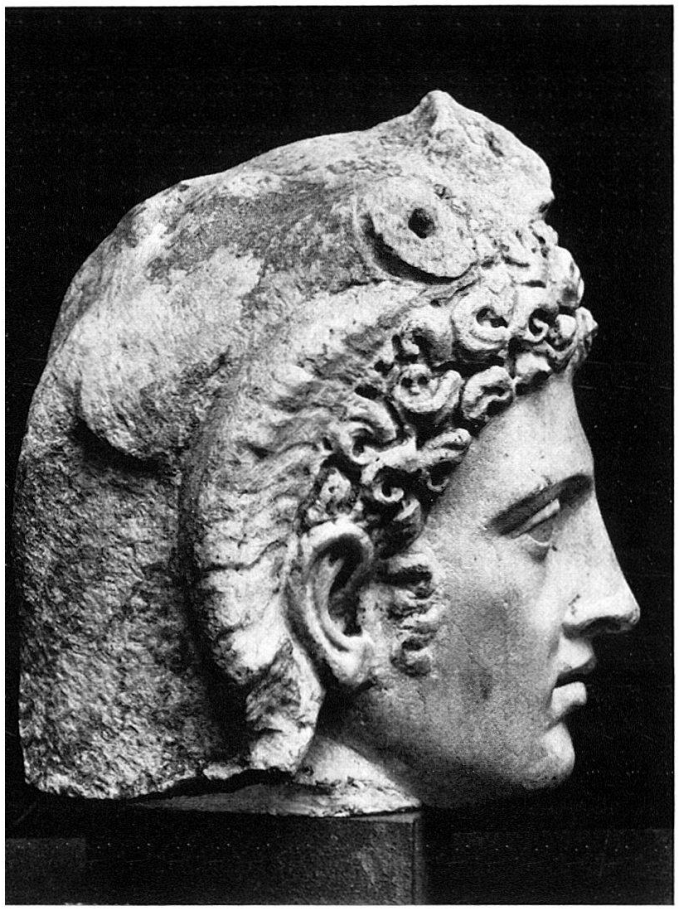
5

6

7

das etwa in die Zeit um 310 v. Chr. zu datieren ist, zeigt ihn mit dieser Barttracht, den Koteletten [7].

[7] Kopenhagen, National Museum P 378. Guides to the National Museum, Greece, Italy and the Roman Empire (1968), 67, Nr. 7; G. M. A. Richter, The Portraits of the Greeks III (1965), 255, Nr. 5 a, Fig. 1724. Zur Barttracht Alexanders: D. Michel, Alexander als Vorbild für Pompeius, Caesar und Marcus Antonius (1967), 24 f. Dort wird das Alexanderporträt in Kopenhagen leider nicht berücksichtigt, obgleich es unter den rundplastischen Bildnissen das einzige, zudem auf ein Original des 4. Jhs. v. Chr. zurückgehende Porträt Alexanders *mit Wangenbart* bleibt. Denn sowohl die Deutung des Kapitolinischen Kopfes auf Alexander-Helios (siehe Helbig [4] II, Nr. 1423) ist weiterhin umstritten, wie auch dem Kameo Gonzaga in Leningrad erst kürzlich die Benennung Alexander-Olympias abgesprochen wurde. Siehe H. Kyrieleis, Der Kameo Gonzaga, in Bonner Jahrbücher 171, 1971, 162–193, bes. 162–165 und 177 ff.



8

9

10

Wir wissen, wie sehr die Persönlichkeit Alexanders vorbildhaft auf die nachfolgenden hellenistischen Herrscher gewirkt hat [8], und noch Marcus Antonius trug als ein Zeichen dafür, daß er sich in seinen kriegerischen Unternehmungen und politischen Zielen als Nachfolger Alexanders verstand, den Backenbart [9]. Unter den hellenistischen Herrschern heben die antiken Schriftquellen den großen Feldherrn

[8] Dazu zuletzt Boehringer, a. O., 134; T. Hölscher, Ideal und Wirklichkeit in den Bildnissen Alexanders des Großen, Abh. Akad. Heidelberg, phil.-hist., (1971), 43 ff.
[9] Michel, a. O., 24 f., 111 f.

des ausgehenden Hellenismus, den Gegner Sullas und Pompeius', Mithradates VI. Eupator als Nachahmer Alexanders hervor. Münzbildnisse und rundplastische Porträts, wie das im Louvre [10], bestätigen die Überlieferung.

Auch Pyrrhos – so wird in den antiken Schriftquellen berichtet – soll in seinem Aussehen dem jugendlichen Alexander geglichen haben. Schon die Antike rühmte ihn als den besten Feldherrn nach Alexander. In seinen ausgedehnten Feldzügen und seiner Eroberungspolitik war Alexander sein Vorbild [11]. Wie Alexander trug Pyrrhos den Wangenbart, wenn wir, wie allgemein angenommen wird, in dem Kopf in Kopenhagen (Abb. 9) sein Bildnis sehen dürfen [12].

Damit kehren wir zur Interpretation der Hieronymosprägung zurück: Seit seinem Aufenthalt in Sizilien und seinem Eingreifen in den Kampf der sizilischen Griechen gegen die Karthager (278–276 v. Chr.) war Pyrrhos mit dem syrakusanischen Herrscherhaus eng verbunden. Er war der Urgroßvater mütterlicherseits des Hieronymos und nach Aussage der Schriftquellen neben Agathokles dessen erklärtes Vorbild [13].

In diesem Zusammenhang gewinnt eine Nachricht an Bedeutung, die sowohl Livius wie Polybios übereinstimmend berichten: Nach den ersten Verhandlungen hatten die Karthager Hieronymos als Gegenleistung für den Abschluß des Bündnisses im Falle eines Sieges die Herrschaft über einen Teil Siziliens angeboten. Die Grenze sollte der Himerafluß sein. Im weiteren Verlauf der Verhandlungen, in denen sich der junge König durchaus zögernd und wenig bereitwillig, aber sehr selbstbewußt zeigte, forderte er auf Rat seiner Vertrauten ganz Sizilien. Zu dieser übermäßigen Forderung, auf die Karthago wohl nur zum Schein einging, hatten ihn seine Ratgeber mit dem ausdrücklichen Hinweis bewogen, niemandem sonst als ihm, dem Erben Hierons und Urenkel des großen Pyrrhos, gebühre die Herrschaft über ganz Sizilien [14].

In dem zu diesem Zeitpunkt neu ausgegebenen Münzbild [15] sah sich Hieronymos als Nachfolger des Pyrrhos und offenbarte damit gleichzeitig seine politischen Ambitionen: Sein Ziel war die von Karthago unabhängige Herrschaft über Sizilien. Aus der Konfrontation der beiden Großmächte Rom und Karthago suchte er seine Vorteile zu ziehen.

Unsere Erwägungen würden eine Bestätigung in Holloways Interpretation des Rückseitentypus finden [16]: Mit dem Münzbild des geflügelten Blitzbündels greift Hieronymos einen Münztypus auf, der zu Beginn des Jahrhunderts von Agathokles geprägt wurde, dann von Pyrrhos während seines Aufenthaltes in Sizilien für die Bronzeprägung übernommen wurde (Abb. 10). Als Hieronymos diesen Bildtyp über-

[10] Paris, Louvre 2321, mit Wangenbart! Richter, a. O., 275, Fig. 1930, 1933, und Fig. 1928–1929 (Münzbildnisse).

[11] Plutarch, Pyrrhus VIII, 1–2; RE. XXIV (1963) 162 f. s. v. Pyrrhos von Epeiros (D. Kienast).

[12] Kopenhagen, Ny Carlsberg Glyptotek I. N. 578. F. Poulsen, Die Antike 14, 1938, 139 ff., der schon auf die allgemeine Ähnlichkeit mit Alexanderporträts hinwies. Ebenso H. P. L'Orange, From the Collection of the Ny Carlsberg Glyptothek III (1942), 261 ff., Abb. 15; V. Poulsen, Les portraits grecs (1954), Nr. 32, Taf. XXIV; Richter, a. O., 258, Fig. 1764–1765.

[13] H. Berve, Das Königtum des Pyrrhos in Sizilien, Festschrift B. Schweitzer (1954), 272–277.

[14] Livius XXIV 6, 8; Polybios VII 4, 5; zum Verlauf der Verhandlungen W. Hoffmann, Hannibal und Sizilien, Hermes 89, 1961, 483–488.

[15] Man vergleiche den Vorderseitenstempel Holloway O 6, Taf. 11, den wir für den Prototyp der Serien mit dem Porträttyp B halten, mit dem Kopf in Kopenhagen. Es fällt die übereinstimmende Form des Backenbartes auf. Auch die volleren Lippen und das strahlende Auge erinnern an das Bildnis des Pyrrhos.

[16] Holloway, a. O., 4 f. Dabei ist allerdings einschränkend zu bemerken, daß das Blitzbündel der Pyrrhosprägung im Gegensatz zu dem der Agathokles- und Hieronymosprägungen ungeflügelt ist. Vgl. hier Abb. 10 und 1 b, und Holloway, a. O., Taf. 9 F.

nahm, tat er es in derselben Absicht, die ihn später – in einem Augenblick, als er wie Pyrrhos zum Gegner Roms wurde – dazu bewog, das Porträt der Vorderseite dem Bildnis des Ahnherrn anzugleichen.

Abbildungsverzeichnis

1. Hieronymos von Syrakus (215/14 v. Chr.), Dekalitron, Syrakus, Porträttyp A (nach Holloway Taf. 10, 45 a) 2 : 1
2. Hieronymos von Syrakus (215/14 v. Chr.), Dekalitron, Syrakus, Porträttyp B (BHM Inv. Nr. 2825 = Holloway Nr. 14 n) 2 : 1, Photo Museum
3. Hannibal (?), punische Münze, Spanien, nach 218 v. Chr. (nach Holloway Taf. 9 N) 2 : 1
4. Ptolemaios IV. Philopator (221–204 v. Chr.), Gold-Oktadrachmon (nach Head, Guide Taf. 34, 26) 2 : 1
5. Seleukos II. (246–226 v. Chr..), Tetradrachmon, Antiocheia, etwa 240–232 v. Chr. (nach Newell, WSM Taf. XXIII, 14, Nr. 1004) 2 : 1
6. Seleukos III. (226–223 v. Chr.), Tetradrachmon, Antiocheia, etwa 226/5–223 v. Chr. (nach Newell, WSM Taf. XXV, 8, Nr. 1027) 2 : 1
7. Antiochos III. (223–187 v. Chr.), Tetradrachmon, Antiocheia, etwa 223–213 v. Chr. (nach Boehringer Taf. 3, 1044 a) 2 : 1
8. Alexander d. Gr. (336–323 v. Chr.), Porträt, Kopenhagen, National Museum P 378, Photo Museum
9. Pyrrhos von Epirus (295–273 v. Chr.), Porträt, Kopenhagen, Ny Carlsberg Glyptothek I. N. 578, Photo Museum
10. Pyrrhos, Bronzeprägung, Syrakus, 278–276 v. Chr. (nach Holloway Taf. 9 c) 2 : 1

POMPEIOPOLIS IN PAPHLAGONIEN UND IN KILIKIEN

Ulrich Klein

I

In einem Lot von rund 30 Kupfermünzen (vorwiegend pontischen und bithynischen Geprägen der letzten vorchristlichen Jahrhunderte), das im Jahre 1972 auf einer süddeutschen Auktion ausgeboten wurde, befand sich auch eine Prägung von Pompeiopolis. Ihre Bestimmung schien Routinesache, da selbst bei nicht überwältigender Erhaltung unschwer folgende Beschreibung gegeben werden konnte (Abbildung in etwa 1,6facher Vergrößerung):

Vs. Kopf der Stadtgöttin mit Mauerkrone nach rechts, im Nacken herabfallender Haarzopf, Halsband, Reste eines Perlkreises (?)

Rs. Ähre mit zwei Blättern in der Bildmitte, im Feld links und rechts davon Zahlen- (= Jahres)angabe ϙ/Ε (?) und Ortsbezeichnung ΠΟΜ/ΠΗΙΟ//ΠΟΛΙ/ΤΩΝ

Gewicht: 6,91 g; Durchmesser: 20,2–21,6 mm; Stempelstellung ↑ ; gelbes, messingähnliches Metall

Doch schon beim Versuch, Pompeiopolis zu lokalisieren, tauchte die erste Schwierigkeit auf. Denn man mußte feststellen, daß es in der Antike zwei Städte dieses Namens gab [1]. Beide Male handelt es sich um Gründungen, die – daher ja auch der Name – Pompeius Magnus bei seiner Eroberung und Neuordnung Kleinasiens in den sechziger Jahren des ersten vorchristlichen Jahrhunderts vorgenommen hatte. Im einen Fall besiedelte er nach der Niederwerfung der Seeräuber mit einem Teil davon im Jahre 67/66 [2] das ehemalige Soloi in Kilikien, das seit der Einnahme und Entvölkerung durch Tigranes von Armenien ein bis zwei Jahrzehnte zuvor verödet war und jetzt den Namen Pompeiopolis erhielt. Im andern Fall erhob er im Zusammenhang mit der Einrichtung der Provinz Pontus und Bithynien im Jahre 65/64 eine im Zentrum Paphlagoniens gelegene Ortschaft zur ebenfalls nach ihm benannten Stadt, die ihre Bedeutung der durch sie führenden Handelsstraße von Bithynien nach Armenien verdankte.

Sodann zeigte sich als eigentliche Schwierigkeit, daß die vorliegende Münze in keiner der maßgeblichen Publikationen der Gepräge der beiden Städte, von denen verschiedene Kupferemissionen bekannt sind, enthalten ist. Für Soloi-Pompeiopolis waren in erster Linie die entsprechenden Bände des BMC und der SNG v. Aulock sowie mehrere Aufsätze von F. Imhoof-Blumer und drei neuere Studien von A. A. Boyce heranzuziehen [3], während die Münzen von Pompeiopolis in Paphlagonien am vollständigsten im Recueil Général erfaßt sind [4]. Demnach liegt die Hauptprägezeit der beiden Städte, der unsere Münze schon dem ersten Eindruck nach bestimmt nicht angehört, in der späteren Kaiserzeit – und zwar bei der letzteren in der antoninisch-severischen Epoche, bei der ersteren auch noch später. Die davor anzusetzenden quasi-autonomen Prägungen sind beim kilikischen Pompeiopolis ebenfalls

[1] Vgl. zu einer ersten Information die Artikel in der Realenzyklopädie der klassischen Altertumswissenschaft von W. Ruge (Band 3 A, 1 [1927], 935–938 = Soloi, Nr. 1) und A. M. Schneider (Band 21, 2 [1952], 2043–2045 = Pompeiopolis, Nr. 1 und 2) sowie neuerdings A. A. Boyce, The Foundation Year of Pompeiopolis in Cilicia, in: Hommages à M. Renard 3 = Coll. Latomus, Vol. 108, Brüssel 1969, 87–103, hierzu 87 mit Anm. (= Boyce 1969). Einen Teilaspekt der kilikischen Stadt behandelt A. A. Boyce außerdem in: The Harbour om Pompeiopolis, in: AJA 62 (1958), 67–78, hierzu bes. 67 (= Boyce 1958).

[2] Vgl. zu dem genauen Ansatz und dem Beginn der Ära von Pompeiopolis Boyce 1969.

[3] A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum, Vol. 21: Lycaonia, Isauria and Cilicia, by G. F. Hill, London 1900 (Nachdruck Bologna 1964), 152–156 (= BMC); Sylloge Nummorum Graecorum, Deutschland, Sammlung von Aulock, Heft 13: Kilikien, Berlin 1966, Nr. 5884–5896 sowie Heft 18: Nachträge 4, Berlin 1968, Nr. 8712 (= v. Aul.); F. Imhoof-Blumer, Zur Münzkunde Kilikiens, in: ZfN 10 (1883) 267–298, hierzu: Pompeiopolis (296–298) (= Imh.-Bl. 1883); ders., Coin-Types of some Kilikian Cities, in: JHS 18 (1898) 161–181, hierzu: Soloi-Pompeiopolis (165–169) (= Imh.-Bl. 1898); ders., Kleinasiat. Münzen, Band 2 = Sonderschriften des österreich. archäolog. Instituts 3, Wien 1902, 490 (= Imh.-Bl. 1902); Boyce 1958; Boyce 1969; sowie dies., Festal and Dated Coins of the Roman Empire: Four Papers = Numismatic Notes and Monographs 153, New York 1965, hierzu: The Dated Coins of Pompeiopolis (12–21) (= Boyce 1965). – Das geplante Corpus der Münzen von Pompeiopolis (vgl. Boyce 1958, 72, Anm. 34 und 78) ist noch nicht erschienen. – Einen kurzen Überblick bietet auch B. V. Head, Historia Numorum, Oxford ²1911 (Nachdruck London 1963), 729, während die Zusammenstellung bei T. E. Mionnet, Description de Médailles Antiques, Grecques et Romaines, Tome 3, Paris 1808 (Nachdruck Graz 1972), 612–615 und Suppl. Tome 7, Paris 1835, 248–252 vor allem noch ihren Wert für die Geschichte der Numismatik besitzt.

[4] Recueil Général des Monnaies Grecques d'Asie Mineure, commencé par feu W. H. Waddington, continué et complété par E. Babelon et Th. Reinach, Vol. I, 1: Pont et Paphlagonie, Paris ²1925, 194–196 (¹1904, 173–175) (= Rec.). Vgl. kurz auch wieder Head, HN ² 507, der den Recueil zusammenfaßt. – Eine Aufzählung der wenigen seit der Publikation des Recueil aufgetauchten Stücke, von denen allerdings die fälschlicherweise auf Pompeiopolis bezogenen mit dem Stadtnamen Sebaste auszuscheiden sind (vgl. u. Anm. 14), gibt H. A. Cahn, Münzen aus fernen Gegenden in Augst, in: Provincialia, Festschrift für R. Laur-Belart, Basel/Stuttgart 1968, 57–69, hierzu 62, Anm. 12 (= Cahn 1968).

recht zahlreich und tragen auf der Vorderseite meist ein Porträt des Stadtgründers. In der Reihe der paphlagonischen Emissionen ist dagegen nur ein einziger Typ aufgeführt, dessen Zuweisung überdies als fraglich bezeichnet wird («pourrait être cilicien»). Seine Beschreibung lautet:

Vs. Kopf des bärtigen Zeus nach rechts

Rs. Große Fackel in der Bildmitte, im Feld jeweils links und rechts Ortsbezeichnung ΠΟΜ/ΠΗΙΟ//ΠΟΛΙ/ΤΩΝ, das Ganze in einem (Lorbeer-)Kranz [5]

Bei dieser Münze ist besonders bemerkenswert, daß sie eine Rückseitenbeschriftung hat, die sich deutlich von der der anschließend im Recueil genannten Gepräge absetzt, die alle den Titel einer «Metropolis» tragen. Die Legende scheint sich in ihrer Aufteilung und in der Gestaltung einzelner Buchstaben vielmehr recht eng an die der hier erstmals vorgestellten Prägung anzuschließen. Auch ein Vergleich der jeweils aus einem Götterporträt bestehenden Vorderseitenbilder sowie eine gewisse Übereinstimmung in Größe und Machart lassen es vertretbar erscheinen, beide Stücke ein und derselben Münzstätte zuzuweisen [6]. Als Unterschied bleibt allerdings festzuhalten, daß der Typ mit Stadtgöttin und Ähre offensichtlich eine Datierung trägt.

Gerade dieser Umstand ist jedoch zugleich auch ein erstes Kriterium für eine Zuschreibung an das kilikische Pompeiopolis. Sowohl die quasi-autonomen wie

[5] Vgl. Recueil 194, Nr. 1 (danach auch unsere Abbildung = Rec. Taf. 23, 18) und Head 507, der fälschlicherweise «*second* or first century B.C.» schreibt, was bei einer Gründung des Pompeius nicht zutreffen kann. Eine kurze Beschreibung dieser Prägung und eine Abbildung in Form der hier wiederholten Strichzeichnung gibt bereits L. Friedlaender als Ergänzung zu einem Aufsatz von A. Löbbecke in: ZfN 10 (1883), 83 f., Anm. 1. Friedlaender erwähnt darin

auch Soloi-Pompeiopolis, ohne jedoch Zweifel an der Zuordnung dieses Typs zu äußern, den seine «äußeren Kennzeichen den Küsten des Pontus Euxinus» zuweisen. Er versucht vielmehr, freilich unter Betonung des Hypothetischen, aus einer anderen Münze eine etwaige Vorgängerstadt des paphlagonischen Pompeiopolis zu erschließen.

[6] Dabei stehen außer den beiden genannten Städten wohl keine weiteren zur Auswahl. Wenn in den Quellen vereinzelt welche begegnen (so bezeichnet z. B. Plin. Nat. Hist. 6, 2, 7 Amisos als Pompeiopolis), handelt es sich um Irrtümer, die angesichts der zahlreichen Gründungen wie Magnopolis, Nikopolis oder Pompeiopolis nicht zu verwundern brauchen (vgl. dazu auch Boyce 1969, 87, Anm. 3 sowie unten Anm. 22).

auch die kaiserlichen Emissionen haben in der Mehrzahl ein Datum, das vom Anfang des Jahres 66 v. Chr. an rechnet und in mehr oder weniger direktem Zusammenhang mit dem Zeitpunkt der Neugründung steht [7]. Als Jahreszahlen aus den ersten beiden Jahrhunderten der Stadt begegnen beispielsweise 96, 130 oder 131, 149 und 196, was den Jahren 30/31, 64/65 oder 65/66, 83/84 und 130/131 n. Chr. entspricht [8]. In diesen Rahmen fügt sich auch die wohl ebenfalls als Datum geltende Zahlenangabe auf der Rückseite unserer Prägung [9], die man als ϟΕ (= 95 = 29/30 n. Chr.) lesen wird. Außerdem stimmt mit diesem Ansatz die Namensform ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΙΤΩΝ überein, während die späteren Prägungen des zweiten und dritten Jahrhunderts meist ΠΟΜΠΗΙΟΠΟΛΕΙΤΩΝ haben. Ganz ohne Datum sind dagegen – wie auch im Recueil hervorgehoben wird [10] – die Münzen des paphlagonischen Pompeiopolis, obwohl auf einer gleichzeitigen Inschrift nach einer Ära gerechnet wird, die mit der Eingliederung der Stadt in die Provinz Galatien im Jahre 6/5 v. Chr. beginnt.

Ein weiteres, wenn vielleicht auch für sich allein nicht unbedingt zwingendes Indiz liefert dann ein Vergleich mit den sonst verwendeten Münzbildern der zwei Städte. Hierbei bleiben in beiden Fällen die kaiserlichen Emissionen mit einem ganzen Pantheon schreitender, stehender oder sitzender Gottheiten auf der Rückseite, zu denen in Soloi-Pompeiopolis beispielsweise Athena Nikephoros, Zeus, Poseidon, Apollon, Dionysos, Helios oder Artemis gehören und die im paphlagonischen Pompeiopolis von Asklepios, Dionysos, Tyche und Demeter bis zu Herakles reichen, mehr abseits. Andererseits bieten allerdings auch die quasi-autonomen Ausgaben der kilikischen Stadt keinen besonderen Anhaltspunkt, da bei ihnen das Pompeiusporträt dominiert und als gegenständliches Münzbild sonst nur Weintrauben begegnen, die auf Motive des früheren Soloi zurückgreifen. Doch gerade die letzten Typen mit dem alten Namen zeigen durchgängig eine Verwendung von Götterporträts auf der Vorderseite und stehen deshalb den beiden hier betrachteten Geprägen näher [11]. Daß dazu auch eine Tyche (bzw. Stadtgöttin) mit Mauerkrone gehört (BMC 42–44, v. Aul. 5879), mag immerhin die Annahme nahelegen, daß dieses Motiv nach der Neugründung der Stadt noch einmal aufgenommen wurde, auch wenn es natürlich eine der am weitesten verbreiteten Darstellungen in der kleinasiatischen Münzprägung des ausgehenden Hellenismus ist und so von überall her genommen sein kann [12].

[7] Vgl. zum Problem einer genauen Festlegung Boyce 1969.

[8] Vgl. dazu besonders Boyce 1965, 14–20, die die bisher vorgetragenen Entzifferungen von Daten kritisch durchmustert und nachweist, daß es sich u. a. bei den frühen Jahren 16 und 45 (= 51/50 und 22/21 v. Chr.) um falsche Lesungen handelt und daß die datierten Münzen von Pompeiopolis erst nach der Zeitenwende einsetzen. Damit ist vor allem auch die Meinung überholt, daß die frühesten *datierten* Ausgaben mit dem Pompeiusporträt noch zu Lebzeiten des Inperators vorgelegen hätten (vgl. unten Anm. 22. Imh.-Bl. 1883, 297 sowie Boyce 1965, bes. 12 und 20 f.).

[9] Zwar befremdet im Vergleich mit den Geprägen des Jahres 96, daß auf ihnen in Fortsetzung der umlaufenden Legende das Wort ETOYC der Jahreszahl vorausgeht, während hier die beiden Zeichen allein und getrennt im Felde stehen. Doch bloße Jahreszahlen sind im Grunde nicht ungewöhnlich, und Abkürzungen von Magistratsnamen (vgl. dazu auch Boyce 1965, 13, Anm. 5) liegen in unserem Falle nicht vor.

[10] Vgl. ferner Boyce 1969, 87, Anm. 3.

[11] Vgl. zur Wiederkehr früherer, schon in Soloi verwendeter Motive kurz auch Boyce 1969, 99 mit Anm. 3.

[12] Vgl. dazu schon allein weitere kilikische Städte wie Aigeai, Hieropolis, Kelenderis, Korykos, Mopsos oder Tarsos. Parallelen zu der Ähre auf der Rückseite sind dagegen selten, wie beispielsweise auch den Zusammenstellungen von L. Anson, Greek Coin-Types, Part 3, London 1912 (Nachdruck Bologna 1967), Nr. 1165 ff. zu entnehmen ist.

Jedenfalls wird man somit die beiden betrachteten Gepräge zumindest mit einiger Wahrscheinlichkeit dem kilikischen Pompeiopolis zuweisen und auf den Beginn des ersten Jahrhunderts n. Chr. datieren.

II

Da in den vorstehenden Ausführungen zum Teil über die zwei betrachteten Münztypen hinaus auch auf die weiteren Emissionen der beiden Pompeiopolis verwiesen wird, sei zur Ergänzung noch eine kurze Zusammenstellung der verschiedenen Geprägetypen angefügt. Sie versteht sich lediglich als eine Art Index der etwas verstreuten Publikationen und soll bis zum Erscheinen des von A. A. Boyce angekündigten Corpus der Münzen des kilikischen Pompeiopolis [13] als erste Übersicht dienen. Daher wird hier bewußt auf Autopsie und auf Abbildungen verzichtet. Außerdem müssen Einzelheiten – besonders bei der Bildbeschreibung und bei der Wiedergabe der Legenden und Beizeichen – unberücksichtigt bleiben.

A. Pompeiopolis in Paphlagonien, nur undatierte Gepräge [14]:

Zeit/Kaiser	Vs./Rs.	Beleg [15]
1. Antoninus Pius	Kopf r. / steh. Asklepios	Rec. 2 *. Imh.-Bl. 1901, 1 [16]
2. Antoninus Pius	Kopf r. / steh. Dionysos	Rec. 3
3. Marcus Aurelius	Büste r. / steh. Tyche	Rec. 4 *
4. Marcus Aurelius und Lucius Verus	Büsten einander zugewandt / beide Kaiser zu Pferd	Cahn 1968, 17 *
5. Faustina Filia	Büste r. / steh. Dionysos	Rec. 5 *. 5 a *. BMC 1 * [17]
6. Faustina Filia	Büste r. / steh. Demeter	Rec. 6 *
7. Faustina Filia	Büste r. / thron. Göttin	v. Aul. 6829 * [18]
8. Lucilla	Büste r. / steh. Nemesis	Rec. 7 *
9. Septimius Severus	Kopf r. / steh. Herakles	Rec. 8 *
10. ? Iulia Domna	Kopf / steh. Athena	vgl. Rec. S. 196

[13] Vgl. Boyce 1958, 72, Anm. 34 und 78.

[14] Hier bleibt der Recueil das umfassendste Repertorium. Außerdem ist die Zusammenstellung bei Cahn 1968, 62, Anm. 12 heranzuziehen, der den Katalog der bekannten Stücke um eine 1967 zutage gekommene, a. O. als Nr. 17 beschriebene unikale Augster Fundmünze bereichert. Die ebda. noch vorgetragene, auf der älteren Literatur (vgl. z. B. Recueil, S. 197) basierende Feststellung, daß Pompeiopolis zeitweilig Sebaste hieß, hat H. v. Aulock als gelehrte Konstruktion erwiesen. In seinem Aufsatz über Kleinasiatische Münzstätten I: Die vermeintliche Stadt «Sebaste in Paphlagonien», in: JNG 18 (1968), 43–46, hierzu bes. auch 45, Anm. 1, ordnet er die fraglichen Gepräge dem in Kilikien gelegenen Sebaste Elaiusa zu und schließt mit der Bemerkung, daß es eine paphlagonische Stadt namens Sebaste nie gegeben hat.

[15] Die in den angeführten Publikationen abgebildeten Stücke sind durch einen Stern gekennzeichnet. Die bloßen Zahlenangaben bedeuten immer die betreffenden Nummern.

[16] F. Imhoof-Blumer, Kleinasiat. Münzen, Bd. 1 = Sdrschr. 1 (vgl. o. Anm. 3), Wien 1901, 6.

[17] A Catalogue . . . , Vol. 13: Pontus, Paphlagonia . . . , by W. Wroth, London 1889 (Nachdruck Bologna 1963), 94.

[18] Sylloge . . . , Smlg. von Aulock, Heft 15: Nachträge 1, Berlin 1967.

B. Pompeiopolis in Kilikien [19]

1. Undatierte Gepräge:

Zeit/Kaiser	Vs./Rs.	Beleg
1. etwa 67/66 v. Chr.	Kopf des Pompeius r. / schreit. Nike mit ΠΟΜΠΗΙΑΝΩΝ	Imh.-Bl. 1898, 13. 14 * (vgl. Boyce 1969, S. 99 mit Anm. 1 und 4)
2. etwa 1. Jh. v. Chr.	zwei Trauben an Zweig / sechsstr. Stern mit ΠΟΜΠΗΙ	BMC 47 *. v. Aul. 5884 *. 5885 *
3. etwa 1. Jh. v. Chr.	Kopf des Pompeius r. / sitz. Athena	BMC 52. v. Aul. 5886 *. Boyce 1965, 9 *
4. etwa 1. Jh. v. Chr. [20]	männl. Kopf r. / sitz. Athena	BMC 53 *
5. etwa 1. Jh. v. Chr.	Kopf des Pompeius (?) r. / schreit. Nike	BMC 54. Kop. 246 *. v. Aul. 5887 *. 5888 *
6. Anf. 1. Jh. n. Chr.	Kopf des Zeus r. / Fackel	Rec. 1 *. Friedlaender ZfN 10 (1883), S. 84 *
7. 180–192 (Commodus)	Büste des Commodus r. / Quelle Sunias	BMC 58 *. Boyce 1958, T. 15, 1 * (vgl. S. 69, Anm. 17)
8. 180–192 (Commodus)	Büste des Commodus r. / Kranz mit Siegeskronen	M & M 41, 573 *
	(Büste des Geta usw.	BMC 61 s. u. B 2. 26)
	(Büste des Gord. III usw.	BMC 65 s. u. B 2. 39)
9. 251–253 (Trebonianus Gallus)	Büste des Treb. Gallus r. / steh. Apollon	Imh.-Bl. 1898, 24

2. Datierte Gepräge [21]:

Jahreszahl	Vs./Rs.	Beleg
1. 95 = 29/30	Kopf der Stadtgöttin r. / Ähre	hier S. 47
2. 96 = 30/31	Kopf des Pompeius r. / steh. Athena	Imh.-Bl. 1883, 1. BMC 48 *. 49. Kop. 245 *. Boyce 1965, 10 *
3. 96 = 30/31	Kopf des Pompeius r. / sitz. Athena	Imh.-Bl. 1902, 17
4. 130/1 = 64/66	Kopf des Nero r. / steh. Athena	Boyce 1965, 11 *. 12 *
5. 149 = 83/84	Kopf des Pompeius r. / steh. Athena	Imh.-Bl. 1883, 2. BMC 50. Boyce 1965, 14 *. 15 *. 16 *. 17 *. M & M 41, 572 *

[19] Zusätzlich zu den oben (Anm. 3) genannten Publikationen sind die Sylloge Nummorum Graecorum, Dänemark, The Royal Collection ..., Heft 33: Lycaonia-Cilicia, Kopenhagen 1956, T. 9, Nr. 245–249 (= Kop.) sowie der Auktionskatalog Nr. 41 der Münzen und Medaillen AG, Basel, vom 19. 6. 1970 ausgewertet (= M & M 41).

[20] Diese Münzen sind dem Typ nach möglicherweise jeweils mit der vorgenannten identisch. Wahrscheinlich handelt es sich bei der Nummer B 1. 4 auch um ein Pompeiusporträt.

[21] Überholte Datierungen sind in den Belegen entsprechend den Korrekturen von Boyce 1965 eingeordnet.

Zeit/Kaiser	Vs./Rs.	Beleg
6. 149 = 83/84	Kopf des Domitian r. / steh. Athena	Imh.-Bl. 1883, 3. BMC 57. Boyce 1965, 13 *. 18 *. 19 *. v. Aul. 5891 *. Boyce 1969, T. 33, 6 * (S. 95 f.)
7. 196 = 130/1	Kopf des Hadrian r. / steh. Athena	Boyce 1965, 20 *
8. 209 = 143/4	Kopf des Pompeius r. / ?	Boyce 1958, S. 72, Anm. 34
9. 209 = 143/4	Kopf des Antoninus Pius r. / steh. Athena	Boyce 1965, 21 *
10. 209 = 143/4	Kopf des Antoninus Pius r. / Hafendarstellung mit Gott	Boyce 1958, T. 10, 1 * (vgl. S. 68)
11. 229 = 163/4 [22]	Kopf des Pompeius r. / sitz. Tyche, Flußgott	Imh.-Bl. 1898, 15 *. BMC 51
12. (229 = 163/4)	Kopf des Pompeius r. / steh. Dionysos	v. Aul. 5889 *
13. 229 = 163/4 [20]	Kopf des Pompeius r. / steh. bärt. Gestalt	Imh.-Bl. 1898, 16
		vgl. Boyce 1958, S. 76, Anm. 52
14. 229 = 163/4	Schreit. Nike l. / steh. bärt. Gestalt	Imh.-Bl. 1898, 17 *
15. 229 = 163/4	Sitz. Zeus l. / steh. bärt. Gestalt	Imh.-Bl. 1898, 18 *
16. 229 = 163/4	Büste der Athena r. / steh. Apollon	Imh.-Bl. 1898, 19 *
17. 229 = 163/4	Büste des Chrysippos (?) r. / Büste des Aratos (?) r.	Imh.-Bl. 1898, 20 *. BMC 55 *. v. Aul. 8712 *
18. 229 = 163/4	Weintrauben an Rebe / achtstr. Stern	BMC 56 *. v. Aul. 5890 *
19. 229 = 163/4	Büste des L. Verus r. / L. Verus u. M. Aurelius stehend	Boyce 1965, 22 * (vgl. Boyce 1969, S. 102 f.)

[22] Dieser Typ scheint bereits in der «Dissertation de l'utilité des médailles pour l'étude de la physionomie» des zu seiner Zeit berühmten französischen Arztes und Antiquars Jacques (Jacobus) Spon (1647–1685) beschrieben und abgebildet (z. B. als 24. Abhandlung in den «Recherches curieuses d'antiquité», Lyon 1683, 353–396, hierzu 361 f. oder in: Iuliani Imp. Caesares ..., rec. .... Io. M. Heusinger, Gotha 1736, 231–264, hierzu 238 f. mit Taf. IV, Nr. 48/49, danach unsere Wiedergabe). Dabei wird die Datierung und die Darstellung des

Flußgottes unterschlagen. Der Verfasser vergleicht das Porträt des Pompeius mit dem zuvor behandelten Alexanders des Großen und gibt dieser Prägung deshalb den Vorrang vor den römischen Münzen, weil sie im Gegensatz zu diesen ein Porträt noch aus Lebzeiten des Pompeius zeige (vgl. dazu auch oben Anm. 8). Zu Pompeiopolis als dem Prägeort wird mit einem Hinweis auf Cassius Dio vermerkt, daß die Stadt vor der Unterwerfung Eupatoria geheißen habe. Dies ist ein doppelter Irrtum, da Cassius Dio nur Soloi-Pompeiopolis (36, 37, 6) und Nikopolis in Kleinarmenien (36, 50, 3; vgl. auch Strabon 12, 555) erwähnt, während Eupatoria u. a. nach dem Zeugnis Strabons (12, 556) in Magnopolis umbenannt wurde.

	Jahreszahl	Vs./Rs.	Beleg	
20.	229 = 163/4	Büsten des L. Verus und M. Aurelius / steh. Gestalt (Pompeius ?)	Boyce 1969, S. 102 f.	
21.	263 = 197/8	Büste des Caracalla r. / steh. Dionysos	Boyce 1969, T. 33, 4 * (S. 90. 93)	
22.	263 = 197/8	Büste des Caracalla r. / thron. Zeus	Imh.-Bl. 1883, 4. Boyce 1969, T. 33, 5 * (S. 90. 93)	
23.	263 = 197/8	Büste der Julia Domna r. / thron. Dionysos (Zeus BMC ?)	BMC 59. 60. Boyce 1965, 23 *. Boyce 1969, T. 34, 7 * (S. 95 f.)	
24.	273 = 207/8	Büste des Sept. Severus r. / Caracalla u. Geta stehend	Boyce 1965, 24 *. M & M 41, 574 *	Boyce, 1969, S. 94, Anm. 5
25.	273 = 207/8	Büste des Caracalla r. / Quelle Sunias	Imh.-Bl. JIAN 11 (1908) 469 * [23] (vgl. Imh.-Bl. 1883 zu Nr. 4. Boyce 1958, S. 69 Anm. 17)	
26.	273 = 207/8	Büste des Geta r. / Büste des Aratos r.	BMC 61. Boyce 1969, T. 34, 9 *	
27.	273 = 207/8	Büste der Julia Domna r. / sitz. Tyche	Boyce 1969, T. 34, 8 * (S. 96)	
28.	282 = 216/7	Büste des Caracalla r. / steh. Athena	Imh.-Bl. 1883, 5. Boyce 1965, 25 *. Boyce 1969, T. 33, 3 * (S. 93)	
29.	283 = 217/8	Büste des Macrinus r. / steh. Athena	Boyce 1969, T. 33, 1 * (S. 90)	
30.	283 = 217/8	Büste des Diadumenianus r. / steh. Dionysos	Boyce 1965, 26 *. Boyce 1969, T. 33, 2 * (S. 90)	
31.	298 = 232/3	Büste der Julia Mamaea r. / zwei steh. Gestalten	Boyce 1965, 27 *	
32.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. Apollon mit Altar	Imh.-Bl. 1898, 21 *. BMC 63. v. Aul. 5894 *	
33.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. Apollon ohne Altar	BMC 64. v. Aul. 5895 *	
34.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / männl. Büste r.	Imh.-Bl. 1898, 22 *	
35.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. Poseidon	BMC 62. M & M 41, 575 *	
36.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. Athena	Kop. 247 *. Boyce 1965, 28 *	
37.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. bärt. Gestalt	v. Aul. 5892 *	
38.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / sitz. Tyche, Flußgott	v. Aul. 5893 *	
39.	306 = 240/1	Büste des Gordianus III. r. / steh. Dionysos	BMC 65. Kop. 248 *	
40.	308 = 242/3	Büste des Gordianus III. r. / steh. Dionysos	Boyce 1965, 29 *	

[23] F. Imhoof-Blumer, Nymphen und Chariten auf griech. Münzen, in: Journ. Int. d'Arch. Num. 11 (1908), 1–213, hierzu 169 f.

	Jahreszahl	Vs./Rs.	Beleg
41.	311 = 245/6	Büste des Philippus I. r. / Büste des Chrysippos (?) r.	Imh.-Bl. 1898, 23 *
42.	311 = 245/6	Büste des Philippus I. r. / steh. Helios	BMC 66 *
43.	311 = 245/6	Büste des Philippus I. r. / steh. Athena	Kop. 249 *. Boyce 1965, 30 *
44.	311 = 245/6	Büste des Philippus Iun. r. / steh. Artemis	BMC 67 *. Boyce 1965, 31 *. v. Aul. 5896 *. Boyce 1969, T. 34, 10 * (S. 94. 96)

METHODISCHES ZUR KUNSTGESCHICHTLICHEN INTERPRETATION VON MÜNZBILDNISSEN DER AGRIPPINA MAIOR UND DER ANTONIA MINOR

Hans Jucker

In einem «Zur Formengeschichte von Bildnis-Typen» überschriebenen Aufsatz behandelt Walter Trillmich grundsätzliche Fragen der Porträtforschung, die auch in die Numismatik ausgreifen [1]. Er schöpft dabei offenbar aus Materialien und Erkenntnissen, die er bei der Bearbeitung der Ikonographie der älteren Agrippina und der jüngeren Antonia gesammelt hat. Eine breitere Grundlegung und gewisse Einzelnachweise, die man noch vermißt, werden wohl in der Monographie zu finden sein, die in der Reihe «Das römische Herrscherbild» erscheinen soll. Aus der scharfsinnig durchdachten Untersuchung möchten wir hier nur weniges aufgreifen und mit Gegenfragen verbinden.

1

2

3

4

[1] Jahrb. d. deutschen archäolog. Instituts 86, 1971, 179–213.

Zunächst vergleicht Trillmich die Bildnisse der Agrippina maior (14/13 v. Chr. bis 33 nach Chr.) eines Lyon zugewiesenen Aureus des Caligula von 37/38 n. Chr. (Abb. 1 und 3)[2] mit einem stadtrömischen von gleicher Titulatur (Abb. 2 und 4)[3] und stellt fest, daß die formalen Unterschiede, auch im Detail der Frisur (Wellenlocke in Abb. 1/3 – Korkzieherlocke in Abb. 2/4), durch den «Lokalstil», nicht durch einen Typenwechsel bedingt seien. Caligula trägt auf den Römer Ausgaben den Lorbeerkranz, auf den «Lyoner» Stücken nicht; aber auch der Kranz ist ein auswechselbares, nicht an Bildnistypen gebundenes Attribut.

Das zweite Problem betrifft den Stilwandel bei Agrippinaporträts von Sesterzen aus der Regierungszeit Caligulas (37–41 n. Chr.) (Abb. 5)[4] zu solchen des Claudius (zwischen 51 und 54 n. Chr.) (Abb. 6)[5]. Statt der Reproduktionen von Trillmichs Abbildungen geben wir die Originalaufnahmen zweier Neapeler Exemplare. Bei unserer Abb. 6 tritt die Formveränderung, um die es hier geht, noch deutlicher in Erscheinung als bei der Londoner Bronze Trillmichs. Für beide Gruppen schlägt der Verfasser eine neue Gliederung der Editionen vor, dazu bei der claudischen eine kleine zeitliche Verschiebung gegenüber Th. Fischers Ansätzen[6]. Die Differenzen zwischen den durch eine fünfzehnjährige Pause getrennnten Großbronzeporträts wäre nach Ansicht Trillmichs wieder nicht typologischer Natur, sondern durch den Stil, und zwar diesmal durch den «Zeitstil» bedingt. Die Modifikation des gleichbleibenden Grundtyps läßt sich vor allem im Ausdruck ablesen, der das Gesicht Abb. 6 reifer und gealtert erscheinen läßt. Es ist hagerer, die Locken liegen flacher an als bei der früheren Ausgabe Abb. 5.

Die gleiche Verwandlung wird ausführlich am «schlichten» Typ der Antonia-Augusta-Porträts der claudischen Edelmetallprägungen verdeutlicht (Antonia minor: 36 v. Chr.–1. 5. 37 n. Chr.). Sie zerfallen in zwei Vs.-Varianten mit der Rs. SACERDOS DIVI AVGVSTI zwischen 41/42 und 44/45 n. Chr. (Abb. 7)[7] und eine dritte mit der Rs. CONSTANTIAE AVGVSTI zwischen 46/47 und etwa 51/52 n. Chr. (Abb. 8)[8]. Wie Fischer einleuchtend darlegte, brach Claudius die Prägung seines verhaßten Vorgängers und Neffen Caligula für dessen Eltern, Agrippina maior (Abb. 5) und Iulius Germanicus, nach seinem Regierungsantritt ab und setzte an deren Stelle die Bilder der eigenen Eltern, Nero Drusus und Antonia minor. Nach der Heirat mit der jüngeren Agrippina, der Schwester Caligulas und der Tochter der älteren Agrippina, im Jahre 49 kamen diese (Abb. 6) und Germanicus aber erneut zu postumen Ehren. Den Anfang der Antonia-Reihe bildet ein Kopf von reicher Plastizität (Abb. 7), das Ende ein solcher von graphischer Flächenhaftigkeit und strenger Stilisierung[9] (Abb. 8). Die stilgeschichtliche Entwicklungsreihe ver-

[2] Abb. 1 nach Trillmich, Abb. 1 = BMC Emp. I 147, 7, Taf. 27, 6. Abb. 3 Au. Slg. Dr. H. K. in Steffisburg. Vgl. G. Mazzini, Monete imperiali romane, Bd. 1 (1957), 113, 4, Taf. 35.

[3] Abb. 2 nach Trillmich, Abb. 2 = BMC Emp. I 148, 14, Taf. 27, 11. Abb. 4 Au. Bern. Hist. Mus. Nr. 230, Photo K. Buri. Vgl. Mazzini a. O. 113, 2. 5. 7, Taf. 35 f.

[4] Neapel, Nat. Mus., Fiorelli,4165. Museumsphoto; jetzt auch L. Breglia, L'Arte romana nelle monete dell'età imperiale (1968), Taf. 7. Vgl. BMC Emp. I 159, 81–87. Trillmich, Abb. 3.

[5] Neapel, Nat. Mus., Fiorelli 4306. Museumsphoto. Vgl. BMC Emp. I 194, 219–223. Trillmich, Abb. 4.

[6] Fischer, SNR 46, 1967, 34 ff. Trillmich, Anm. 20. 198 mit Anm. 59, wo aber die Herabdatierung des Agrippina-minor-Typs auf 52/53 nicht stichhaltig ist, wie D. Kaspar in ihrer Dissertation zeigen wird.

[7] Au. Paris Cab. Méd., nach Gips. Trillmich, Abb. 7, nach Original in Privatbesitz. Vgl. BMC Emp. I 180, 112–114.

[8] Den. Berlin AR 8, nach Gips, für den ich H.-D. Schultz zu danken habe. Vs. und Rs. stempelgleich mit dem Londoner Aureus bei Trillmich, Abb. 4. Vgl. BMC Emp. I 180, 109–111.

[9] Trillmich, S. 199. 201.

liefe vom Anfang der Regierung des Gaius bis zum Ende der Herrschaft des Claudius so: Abb. 5–7–8–6.

Trillmich erprobt nun diese subtilen und zutreffenden Formbeschreibungen an zwei rundplastischen Marmorbildnissen des von ihm so benannten schlichten Typs der Antonia minor. Die Büste in Kopenhagen [10], die angeblich aus Tralles, jedenfalls aus Kleinasien stammt, soll mit ihrer präzisen, detailreichen, rundlich-vollen Modellierung die erste, frühclaudische Stufe des Münzporträts (vgl. Abb. 7) vertreten, während der zweite, auf moderner Büste montierte Kopf, wohl stadtrömischer Provenienz [11], in seiner «weniger voluminösen» Gestaltung der «stilleren Darstellung», den «zarteren und feineren» Formen der spätesten claudischen Dupondien

5

6

7

8

von 50/51 entspräche [12]. Trillmich setzt voraus, daß die Freiplastik der «konservativen Gattung» der Münzkunst in der formengeschichtlichen Entwicklung vorangeht [13]. Er räumt daher der Kopenhagener Büste einen erheblichen zeitlichen Vorsprung sogar vor dem ersten Auftreten ihres Typs in der Münzprägung ein und erklärt sie für spättiberisch, womit sie noch zu Lebzeiten der Dargestellten geschaf-

[10] Trillmich, Abb. 13–17. V. Poulsen, Les portraits romains I (1962), Nr. 42.

[11] Trillmich, Abb. 18–21. Münzen und Medaillen AG Basel, Auktion 26 vom 5. 10. 1963, Nr. 190. Jetzt im Fogg Art Museum, Cambridge/Mass. (ex Wilton House).

[12] Trillmich, 211 mit Abb. 12 = BMC Emp. I 193, Taf. 36, 9.

[13] Trillmich, 212.

fen wäre. Den Kopf in Rom dagegen datiert er in das Lustrum vor dem Jahr der verglichenen Prägung. Ich hatte die Antonia dieser, wie Trillmich auch gesehen hat, tiefgehend gereinigten Skulptur einmal als «alte Dame» bezeichnet, was der Autor als «positivistische Interpretation» verwirft, um aber alsbald selber zu erklären, daß sie «älter und reifer» wirkt als die Büste aus Tralles, bei der er «frische, blühende Lebendigkeit des Organischen» registriert [14]. Er meint damit aber anscheinend nicht die vom Künstler angestrebte Wiedergabe eines objektiven Zustandes, sondern einen Nebeneffekt des Zeitstils.

Hier nun stellen sich gewisse Bedenken gegenüber diesem als «Modell» [15] vorgestellten methodischen Exercitium ein; denn die «Reduzierung der anfangs sehr kräftigen Plastizität der Darstellung sowie fortschreitend abstrahierende Stilisierung der natürlichen Formen», von denen der Verfasser in bezug auf die Antoniaprägung spricht [16] und die als «Grundtendenz» auch aus der Gegenüberstellung der beiden Marmorköpfe wie auch der Agrippinamünzen resultieren – diese Bewegungen richten sich gegen den historischen Verlauf des Formenwandels. Am Caligulabildnis läßt sich die Abkehr von dem spröden, verhärteten tiberischen Klassizismus zuerst klar ablesen [17]. Dann wird die Modellierung zumindest bis in neronische Zeit zunehmend schmiegsamer und gewinnt an Lebenswärme. Wandmalerei und Architektur unterliegen den gleichen Veränderungen [18]. Betrachten wir aber unvoreingenommen zum Beispiel die beiden Antoniaporträts Abb. 7–8, so werden wir einräumen müssen, daß das spätere «ebenmäßig kühle», «begradigte» in Abb. 8 tatsächlich klassizistischer wirkt und damit seinem Wesen nach der augusteisch-tiberischen Kunst näher steht als das frühere, «der natürlichen Struktur entsprechend locker bewegte» [19] der Abb. 7. (Bei der Dupondienreihe ist der von Trillmich konstatierte Formenwandel weit weniger evident.)

Die von Trillmich angenommene Prägefolge stimmt gewiß, doch seine Deutung des Gestaltwandels aus dem Zeitstil kann nicht zutreffen. Er wägt zwar die verschiedenen Stilkategorien behutsam gegeneinander ab, doch die daraus abgeleitete Sonderung scheint mir in allzu abstrakter Weise zu erfolgen, zu sehr darauf abzuzielen, Modellfälle zu konstruieren, die es in reiner Form kaum je gibt. Kunstgeschichtliche Vorgänge werden immer vom Zusammenspiel verschiedenartiger Kräfte ausgelöst und getragen. Und ein in der Stempelschneidekunst herrschendes «Gattungsgesetz», das mir für die scheinbare Rückläufigkeit der Entwicklung zu einem in anderen künstlerischen Genera nicht existierenden spätclaudischen Klassizismus bei den Münzporträts der beiden Damen vor allem verantwortlich zu sein scheint, hat Trillmich außer acht gelassen. Allen voran hat A. Alföldi es nachgewiesen, zunächst bei seiner Behandlung der Caesarporträts [20] und soeben wieder an Hand einer großen Fülle von Quadrigati [21]. Weitgehend autonom waltend oder besser: der allgemeinmenschlichen Trägheit gehorchend, läßt es die plastische Form des originalen Stempels in den Kopien im Sinne der Linearisierung und Abstraktion mehr und mehr entarten. So möchte ich die Vereinfachung in der Wiedergabe der Frisuren, die Verwandlung der Knotenbinde der Antonia in ein glattes Band [22]

[14] Trillmich, 208 mit Anm. 81 und 204.
[15] Trillmich, 180. 213.
[16] Trillmich, 203. 201.
[17] Vgl. Verf. in «Arts in Virginia» 13, 2 (1973) 16 ff. zu einer stadtrömischen Togastatue Caligulas in Richmond.
[18] Vgl. Th. Kraus, Propyläen Kunstgeschichte, Bd. 2 (1967), 56 f.
[19] Trillmich, 199.
[20] Centennial Publications ANS 1958, 27 ff. und Antike Kunst 2, 1959, 27 ff.
[21] Röm. Mitt. 68, 1971, 1 ff., besonders 2–4. Vgl. Ders. RN 1969, 55 ff. Taf. 6 ff.
[22] Trillmich, 192.

und die Verflachung des Reliefs in Trillmichs Reihen eher als Degenerationserscheinungen denn als Ausfluß eines veränderten «Stilwollens» erklären.

Alle Münzporträts der Agrippina maior und der Antonia minor sind postum. Auch die «Bildnis-Vorlagen» neuer Ausgaben und Münztypen sind hier im besten Falle Kopistenvarianten, meistens offenbar Nach- und Umbildungen von Kopien, wenn nicht gar Reproduktionen noch höheren Grades. Der Unterschied zwischen den späteren und früheren Prägungen des Agrippina- und des Antoniaporträts (Abb. 6 und 5; 8 und 7) ist denn ja auch für einen unverbildeten Betrachter wohl zunächst der eines Qualitätsabfalls. Daraus ergibt sich die Forderung, einer Kunstgeschichte der Münzen nur Neuschöpfungen zugrunde zu legen. Auch wenn man sich dabei auf eine Abfolge von Geprägen des gleichen Orts beschränkt, wäre freilich innerhalb des «Lokalstils» noch der individuelle Freiraum der einzelnen Stempelschneider abzustecken.

Neben dem spätclaudischen Sesterz wie Abb. 6 bildet Mattingly ein Berliner Exemplar der «exzeptionellen römischen Ausgabe» mit Agrippina minor (15–59 n.

9

10

Chr.) von 51–54 n. Chr. ab (Abb. 9)[23]. Er nennt sie «somewhat mysterious», weil die wenigen ihm bekannten Vertreter alle im Balkan gefunden sind. Gegenüber der gleichzeitigen älteren Agrippina Abb. 6 fällt die in die Tiefe dringende Durchformung des neu geschaffenen Porträts der noch lebenden Augusta auf. Auch in dem Aureus Abb. 10[24] spiegelt sich das plastische Formgefühl seiner Zeit, von keinem merklichen Reduktions- und Abbauprozeß getrübt, in frischer Unmittelbarkeit. Die vom Rücken gesehene ägisgeschmückte Claudiusbüste des Griechen Skylax (Abb. 11)[25] übertrifft allerdings auch die beiden zuletzt betrachteten Münzporträts an Reichtum der Oberflächenbewegung, an Sensibilität und Zartheit der Modellierung, aber wohl alle westlichen Münzbildnisse des Claudius überhaupt, und noch weiter entfernt stehen diejenigen Caligulas (Abb. 1–2, 14–18). Eher lassen sich die kleinasiatisch-griechischen Kistophoren des Claudius vergleichen, von denen aus

[23] Berlin 683/1912, nach Gips, für den ich H.-D. Schultz danke, = BMC Emp. I 195 *, Taf. 37, 3, das beste der drei Berliner Exemplare. Weitere nach 1923 im Handel aufgetauchte Stücke sind stark abgenutzt. Dazu D. Kaspar an anderer Stelle.

[24] New York, ANS, nach Gips, den ich der Freundlichkeit M. Thompsons verdanke. Vgl. BMC Emp. I 174, 72–74.

[25] Amethyst, H. 1,7 cm. Leningrad, Ermitage Inv. Nr. P. 1894. 12, nach Originalaufnahme, für die ich K. C. Gorbunova danke. Zuletzt G. M. A. Richter, Engraved Gems of the Romans (1971) Nr. 691. Zum Typus des «Rückenporträts» H. Möbius, Alexandria und Rom, Bayr. Akad. d. Wiss., Phil.-Hist. Kl. Abhn. N. F. H. 59, 1964, 19 ff. Verf. demnächst in Festschrift J. Vogt.

bildnistypologischen Gründen keiner an den Anfang der Regierungszeit gehört (Abb. 12) [26]. Nach den datierten Reichsprägungen zu schließen, setzten sie schwerlich vor 44/45 n. Chr., wahrscheinlich erst 46/47 ein. Ebenso möchte ich die Arbeit des Skylax für mittel- bis spätclaudisch halten [27]. Sie wäre also in der Zeit der Constantia- (Abb. 8), nicht der Sacerdos-Serie (Abb. 7) der Antoniamünzen entstanden, obwohl sie nach Maßgabe ihrer Plastizität enger mit dem Aureus Abb. 7 verbunden ist. Entscheidend dafür ist die Qualität, beziehungsweise der Grad der Nähe zum Original; denn der Prägung Abb. 7 liegt ein hervorragender Stempel zugrunde, der unmittelbar nach dem originalen Entwurf geschaffen sein dürfte. Ein solches originales Meisterwerk einer der Stempelschneidekunst nächst verwandten Gattung ist uns in dem Amethyst in Leningrad (Abb. 11) erhalten.

11

12

Eine «Reduzierung» ähnlicher Art, wie sie das Spätere vom Früheren in den Nachbildungsreihen eines und desselben Prägeortes (Abb. 5–6 und 7–8) scheidet, kann in der Peripherie entstandene kunsthandwerkliche Erzeugnisse von deren im Zentrum geschaffenen Vorbildern trennen [27]. Bei seiner Scheidung eines Lyoner und eines Römer «Lokalstils» geht Trillmich von der radikalen These Mattinglys aus, nach welcher Gold und Silber von Augustus an ausschließlich in Lyon geprägt worden wäre, bis Caligula dieses Privileg nach den ersten Monaten seiner Regierung an die Hauptstadt übertragen hätte [28]. Er glaubt die Aufteilung der Edelmetallprägungen Caligulas in eine kurze erste Lyoner und in die danach einsetzende stadtrömische Folge durch die Feststellung eines «grundsätzlichen künstlerischen Unterschieds» bestätigen zu können: «Der gesamte Entwurf der Lyoner Bildnisse (der Agrippina maior) wirkt weniger konzentriert; die großen, etwas groben und wie in Eile zusammengesetzten Einzelformen geben den Porträts etwas Skizzen-

[26] Boston, Photo des Museums; stempelgleich? Münzen und Medaillen AG, Basel, Auktion 35, 1967, 23. BMC Emp. I 196, 227–236, Taf. 34, 1. Fischer, a. O. 40 f., Taf. 3, 17–20, ohne neue Datierungsvorschläge.

[27] Vgl. z. B. R. Bianchi Bandinelli, Storicità dell'arte classica (1950) 231 ff.

[28] BMC Emp. I (1923) CXLII f. Ebenso C. H. V. Sutherland, Coinage in Roman Imperial Policy, 21 B.C.–A.D. 68 (1951) 110 f. H. Mattingly, Roman Coins [2] (1960) 104.

haftes, eine letzte zusammenfassende Durchformung scheint zu fehlen (vgl. unsere Abb. 3). Anders die wesentlich ausgewogeneren, versammelten Darstellungen der Agrippina auf den stadtrömischen Münzen, die zudem häufig an Schärfe und Feinheit der Ausführung überlegen sind» (vgl. unsere Abb. 4) [29]. Das Lob der Leistung der Römer Offizin schränkt er in einer Anmerkung allerdings auf den Beginn ein; denn die späteren Editionen «haben im allgemeinen eine geradezu erstaunlich geringe Qualität der Ausführung» [30].

Ich muß bekennen, daß es mir nicht gelingt, in dieser stadtrömischen Qualitätsverringerung ein wesensmäßig anderes Phänomen zu erkennen als im Unterschied zwischen den ersten «Lyoner» und den ersten hauptstädtischen Prägungen, zumal mit dem Blick auch auf die Vs. bei Abb. 1 und 2. Auch die Charakterisierung der beiden «Lokalstile» enthält übrigens eine deutliche künstlerische Wertung, die zuungunsten Lyons ausfällt. Anders etwa als dem provinziellen Münzstil des römischen Ägypten (Abb. 13) [31] kann man den Lugudunum zugewiesenen Reichsprägun-

13

gen gegenüber den stadtrömischen keinen grundsätzlich anderen formalen Charakter zuerkennen. Von einem Einfluß keltischer Ornamentalisierungstendenzen etwa kann keine Rede sein, während derartige «bodenständige» Formkräfte in anderen Kunstgattungen des Rhonetals (so in der Bronzeplastik oder den Steinskulpturen) zu bestimmender Wirkung kamen. Der «Lokalstil», von dem Trillmich spricht, hat nichts zu tun mit dem, was wir unter der Eigenart einer Kunstlandschaft verstehen. Für die Lyoner Aurei und Denare waren offenbar keine einheimischen Stempelschneider eingesetzt. Im Unterschied zur alexandrinischen erhielt die gallische Münzstätte ihre Vorlagen, wenn nicht gleich die Stempel oder erste Proben eines neuen Typs, aus der Hauptstadt [32].

Die stilistischen Argumente Mattinglys hat M. Grant, zusammen mit den typologischen und geldgeschichtlichen, einer scharfen Kritik unterzogen [33]. Unter den Prämissen der für BMC und RIC angewandten lokalen und zeitlichen Trennung von Lyoner und Römer Edelmetallausgaben spielte im weiteren auch die mittlerweile von K. Kraft erledigte Annahme einer Prägehierarchie Kaiser–Senat eine Rolle [34]. Wenn die Fundverhältnisse heute beweisen, daß die Truppe vor allem Aes-Geld nötig hatte und auch diese Nominale oft halbiert wurden und daß im Bereiche Lyons bis Caligula und gleichermaßen unter und nach ihm zum Teil sehr alte, zum

[29] Trillmich, 182 f.

[30] Trillmich, 183, Anm. 12.

[31] Paris, Cab. Méd. 885. 42/ n. Chr. J. W. Curtis, The Tetradrachms of Roman Egypt (Repr. 1969) 13. Vgl. H. Jucker, Aegyptiaca, Jahrb. Bern. Hist. Mus. 41/42, 1961/62, 289 ff.

[32] H. R. W. Smith, NC 14, 1954, 230. M. Grant, NC 15, 1955, 42.

[33] M. Grant, The Mints of Roman Gold and Silver in the Early Principate, NC 15, 1955, 39 ff., von T. nicht berücksichtigt, von Mattingly, Roman Coins² 104, falsch zitiert (NC 1935) und leichthin abgetan.

[34] K. Kraft, S(enatus) C(onsulto), JbNG 12, 1962, 7 ff. 16 f. Dazu soeben A. Bay, JRS 62, 1972, 111 ff.

Teil gefütterte neue Denare zirkulierten [35], so leuchtet schließlich auch der Gedanke einer besseren Versorgung der gallischen Heere mit Edelmetallprägungen als Grund für die postulierte Monopolstellung der Lyoner Offizin nicht mehr ein. Man sollte daher auf Mattinglys locker gewordenem Fundament vorläufig nicht mehr aufstocken. Auch die Einzelbeobachtungen Trillmichs können der Basis, wie mir scheint, die nötige Verfestigung nicht bringen.

Zu einer gewissen Skepsis gab dem gelehrten Autor selbst schon seine Entdeckung des Denars Abb. 14 Anlaß [36]. Hier steht die unbekränzte «Lyoner» Caligulabüste mit TR POT (ohne COS) einer Agrippina mit der geschraubten «stadtrömischen» Korkzieherlocke gegenüber. Diese Ausnahme könnte dadurch entstanden sein, schreibt er, daß «ein Lyoner Stempelschneider bereits nach der neuen (also stadtrömischen) Vorlage gearbeitet hat». Die Möglichkeit der Überschneidung wenigstens des Endes der Prägetätigkeit in Lyon und des Beginns derjenigen in Rom wird damit eingeräumt. Nun gibt es aber umgekehrt auch Edelmetallstücke, die den belorbeerten Caligulakopf mit der Titulatur TR POT (ohne COS) der unbestritten stadtrömischen Reihe mit einer Agrippinabüste verbinden, bei der sich die Schulterlocke nicht zur Spirale dreht, sondern nach «Lyoner» Art eine flache, S-förmige Welle bildet. Zwei sehr ähnliche, aber nicht stempelgleiche Prägungen zeigen Agrippina mit zwei parallelen, aber bloß gewellten Hängelocken (Abb. 15–16) [37]. Die Zopfschleife reicht nur bis an das Gewand heran wie bei den stadtrömischen Büsten mit gedrehten Strähnen (vgl. Abb. 2/4. 6), während sie bei den «Lyoner» Ausgaben bis fast auf den unteren rückenseitigen Büstenrand reichen

14

15

16

17

18

[35] C. M. Kraay, Die Fundmünzen von Vindonissa (1962) 7 ff. 17. Kraft, a. O. 19 f.

[36] Trillmich, 182 mit Anm. 7; 183, Anm. 13: A. E. Cahn, Auktion 68 vom 26. 11. 1930, Nr. 216, danach unsere Abb.

[37] Den. Berlin AR 8, nach Gips, und Den. Ars Classica, Auktion 11 vom 18.–20. 6. 1925, Nr. 322, Taf. 13, danach Abb. 13, Hinweis D. Kaspar.

kann (vgl. Abb. 1/3); aber auch das ist keine verbindliche Regel [38]. Auf dem Denar Abb. 17 [39] ist nur noch eine sich in der Ebene schlängelnde Locke zu unterscheiden. Den Aureus Abb. 18 [40] darf man vielleicht als Vorstufe zu dieser linearen und ornamentalen Vereinfachung ansehen; denn bei dessen Agrippinabüstchen läßt sich auf der Originalaufnahme mit knapper Not noch erkennen, daß eine räumlich gedrehte Spirallocke angedeutet ist. Eine ausgedehntere Materialsammlung würde sicherlich noch mehr Zwischenglieder und Mischbildungen ans Licht bringen. Eigentliche Stempelkombinationen von «Lyoner» und Römer Vs. und Rs., die entscheidend zur Klärung dieser Lokalisierungsfrage beitragen könnten, sind mir vorläufig nicht begegnet; aber schon die erwähnten Ausbrecher und Überläufer verstärken die Zweifel an der Geschlossenheit der beiden «Stil»-Gruppen. Und wenn einmal eine Abgrenzung gelingt, wird man vorsichtiger und zutreffender von Offizin- als von Lokalstil sprechen.

Bei der Analyse der Antoniabüste aus Tralles dagegen spricht Trillmich gewiß mit Recht von lokaler Eigenart des Stils; er stellt dieses Moment hier indessen ganz zurück, wenn er beim Vergleich mit dem Kopf in Rom das ganze Gewicht auf die zeitliche Distanz legt. Es ließen sich nicht wenige Belege dafür anführen, wie sehr eine lineare kunstgeschichtliche Betrachtungsweise, die überall den Maßstab der stadtrömischen Kunst anlegt, bei der zeitlichen Einstufung plastischer Bildnisse aus dem östlichen Mittelmeergebiet in die Irre gehen kann. So gilt etwa ein leicht verstümmeltes, aber sicher identifizierbares Matidiaporträt aus Ägypten als Paradebeispiel der mittel- bis späthellenistischen Bildniskunst Alexandrias, ein Kopf Hadrians in Alexandria wurde dem 2. Jahrhundert v. Chr. zugewiesen [41]. Hier haben wir es nicht mit dem Verarmungsphänomen peripherer Kunst zu tun, sondern mit der Eigenständigkeit der Grundlagen und der Tradition, in der griechisches Erbe zumindest bis ins 2. Jahrhundert n. Chr. lebendig bleibt. Das «deutliche Hervortreten der stereometrischen Grundstruktur in dem kubischen Aufbau des Kopfes und die fast geometrische Festlegung der Physiognomie», wovon Trillmich bei der Kopenhagener Antonia spricht, zielt genau auf die Besonderheit ab, welche diese Skulptur auf den ersten Blick von jeder stadtrömischen oder italischen überhaupt absetzt und sie mit anderen kleinasiatischen verbindet [42]. Eine so genaue Frühdatierung, wie Trillmich sie vorschlägt, ist durch einen Formvergleich mit stadtrömischen Münzen und Skulpturen nicht erweislich. Das kunstgeschichtliche Problem scheint mir hier primär das des «Lokalstils» oder besser des Landschaftsstils zu sein [43].

Mit diesen Bemerkungen möchte ich nur andeuten, daß mir das «Modell» Trillmichs bei aller Genauigkeit der Beobachtung und trotz dem Bemühen um metho-

[38] Hess-Leu, Auktion vom 23. 3. 1961, Nr. 60, Taf. 3: Nackenschleife nicht länger als bei unserer Abb. 2.

[39] Egger, Wien, Auktion vom 14. 4. 1913, Nr. 382, Taf. 6, danach unsere Abb.

[40] Hess-Leu, Auktion vom 23. 3. 1961, Nr. 61. Die Aufnahme nach dem Gips hat mir L. Mildenberg zur Verfügung gestellt.

[41] Verf. demnächst in Festschrift J. Vogt.

[42] Vgl. J. Inan and E. Rosenbaum – Alföldi, Roman and Early Byzantine Portrait Sculpture in Asia Minor (1966), Nr. 13. 19. 23, alle drei aus Pergamon.

[43] K. Fittschens soeben vorgebrachte Einwände gegen Versuche kunstlandschaftlicher Gliederung in der römischen Kaiserzeit (Gött. Gel. Anz. 225, 1973, 49 f.) scheinen mir zum Teil in sich widersprüchlich und auf einer doch wohl sehr persönlichen Wertung zu beruhen. Danach wäre alles Eigenartige anderer Gebiete einfach hinter dem Stadtrömischen Zurückgebliebenes.

dische Sauberkeit die Komplexität der Probleme zu sehr zu vereinfachen scheint[44]. Auch das ist «modellhaft»; denn die Reduktion der Interpretation auf jeweils eine Stilkategorie (Lokal-, Zeit- und Gattungsstil) ist die Folge der in Mode gekommenen Überbewertung des Methodischen. Unbestreitbar muß sich der Forscher über die Wege seines Verfahrens Rechenschaft abgeben; aber je mehr er dieses selbst zu seinem zentralen Anliegen macht, um so mehr läuft er Gefahr, in ein weichenloses Schmalspurgeleise zu geraten. Das Schicksal der exklusiven Anwendung der Strukturanalyse etwa könnte vor allzu «modellhaftem» Denken warnen. Es ist unerläßlich, sich die Methoden seiner Disziplin dienstbar zur Hand zu halten, aber auch, sich ihrer Bedingtheit bewußt zu bleiben und sie dem Forschungsobjekt gemäß anzuwenden. Und das ist oft das Schwierigste, gleichsam eine Frage des wissenschaftlichen Taktes.

Besondere Anerkennung verdient der Wille zur Kopienkritik, zur Recensio, die der Verfasser an den Münzporträts vornimmt, wenn auch das bereitgestellte Quellenmaterial noch nicht für alle Schlußfolgerungen ausreichen dürfte. Schon in der vorliegenden, teilweise nur resümierenden Abhandlung vermag Trillmich auch für Numismatiker «relevante» (sic passim) Resultate und Anregungen einzubringen, und es steht zu hoffen, daß die archäologische Ikonographie allmählich doch von dem zwar viel bequemeren, aber willkürlichen Verfahren abgehe, Identifizierung und Datierung rundplastischer Porträts auf irgendein hübsches und ähnlich erscheinendes Münzbildnis abzustützen.

[44] Ein Modell muß dem Anspruch auf Gültigkeit genügen, wenn es anwendbar sein soll. Daß er in provokativer Absicht etwas überspitzt formulierte, räumte er in seiner Antwort auf einen Brief ein. Es geschieht in seinem Sinne, wenn wir hier die «Herausforderung» annehmen.

DIE MÜNZPRÄGUNG KILITSCH ARSLAN IV. IM JAHRE 1248/49 IN SIVAS

Hasso Pfeiler

Seldschuken und Mongolen

Die Gefahr, daß die Mongolen in Anatolien eindringen und dort die von den Seldschuken errichtete Ordnung umstürzen könnten, war seit der Vernichtung des Pufferstaates, den Dschalal al Din, der legendäre Schah von Chwarizm, in Westpersien, Armenien und Azerbeidschan kurzfristig aufgebaut hatte, in greifbare Nähe gerückt. Das Sultanat von Rum grenzte nach der Annexion des Fürstentums Erzerum und des armenischen Gebietes westlich des Van-Sees in den Jahren 1230/31 direkt an das von den Mongolen ungefähr gleichzeitig überrannte Azerbeidschan [1].

[1] Die Geschichte der Rum-Seldschuken wird zum erstenmal wissenschaftlich fundiert von Claude Cahen behandelt. Ich verwende hier die englische Übersetzung, die gleichzeitig mit der französischen Originalausgabe erschienen ist. Claude Cahen, Pre-Ottoman Turkey, London 1968, im folgenden als Cahen zitiert.

Zur Quellenfrage vgl. Cahen, S. 434 ff. Ich habe für den vorliegenden Aufsatz benutzt: Ibn Bibi, die Seldschukengeschichte des Ibn Bibi, übersetzt von Herbert W. Duda, Kopen-

Streifzüge in den folgenden Jahren und eine Aufforderung des Großkhans an Keykubat, sich der mongolischen Oberhoheit zu unterwerfen, mußten der Regierung in Konya gezeigt haben, daß mit einer mongolischen Invasion in absehbarer Zeit zu rechnen war. Als Keyhüsrev II. 634/1237 die Regierung antrat, schickte er eine Gesandtschaft mit Geschenken an den Großkhan, die die mongolische Forderung offenbar höflich ablehnen sollte. Er selbst konzentrierte seine Streitkräfte im Südosten, wo der Zusammenbruch der ayubidischen Machtstellung Möglichkeiten zu einer Expansionspolitik bot. Dort konnte 639/1241 die strategisch wichtige Festung Diyarbakr eingenommen und der seldschukische Einfluß auf Mossul und den Dschezireh ausgedehnt werden [2]. Ein weiteres Ausgreifen in den nordsyrischen Raum wurde dadurch verhindert, daß im Winter des folgenden Jahres eine mongolische Armee Erzerum eroberte.

Der Angriff der Mongolen traf Keyhüsrev II. offenbar völlig unvorbereitet. Im Frühsommer 641/1243 sammelte der Sultan seine Armee in Sivas und bezog dann eine Defensivstellung am Köse Dag östlich von Erzindschan. Am 26. Juni griffen die Mongolen an und zerschlugen die türkische Armee. Keyhüsrev rettete sich in die Festung Tokat. Von dort aus setzte er seine Flucht nach Konya fort. Die Mongolen plünderten Sivas und zogen weiter vor Kayseri. Nach kurzer Belagerung stürmten sie die Stadt und hinterließen bei ihrem Abzug einen menschenleeren Trümmerhaufen.

Die am Köse Dag gefallene Entscheidung war endgültig. Keyhüsrev hielt weiteren Widerstand für unmöglich und ließ mit Batu, dem Vertreter des Großkhans im Westen, einen Friedensvertrag abschließen. Der Sultan von Rum trat in ein Bündnis mit den Mongolen und verpflichtete sich zu jährlichen Tributzahlungen. Dafür wurde er von Batu als Sultan und Beauftragter des Großkhans in Anatolien anerkannt. Das Sultanat von Konya hatte seine Großmachtstellung verloren und war in die Rolle eines mongolischen Satellitenstaates gedrängt worden.

Sultan Keykavus II.

In dieser schwierigen außenpolitischen Situation, die auf die gesellschaftlichen Verhältnisse in Rum zurückwirkte und ihre Gegensätze verschärfte, starb unerwartet im Herbst 643/1245 der Sultan Keyhüsrev [3]. Er hinterließ drei Söhne: Izz al Din,

hagen 1959 (die wichtigste greifbare Quelle für die behandelte Zeit), und Bar Hebraeus (Gregory Abu'l-Faradj), The Chronography, English translation by E. A. Wallis Budge, Vol. II, Oxford 1932. Zu den hier geschilderten Ereignissen vgl. Cahen, S. 126 ff. und Ibn Bibi, S. 153 ff.

[2] Daß in Mossul und im Dschesireh Sultan Keyhüsrev als Oberherr anerkannt wurde, wird von Cahen (vgl. S. 134 f.) nicht erwähnt. Dinare des Bedr al Din Lulu aus Mossul der Jahre 637, 639, 642 und 643 tragen den Namen Keyhüsrev II. und beweisen die Ausdehnung der seldschukischen Macht. Vgl. I. Ghalib Edhem, Catalogue des Monnaies Turcomanes, Constantinople 1893, Nr. 140 b (637), Nr. 141 (639), Nr. 142 (642) und Ibrahim und Cevriye Artuk, Katalog der islamischen Münzen des archäologischen Museums in Istanbul (türkisch), Band I, Istanbul 1970, Nr. 1266 (639) und Nr. 1267 (643). El Zahir prägt im Dschesireh Bronzen mit dem Protokoll Keyhüsrev II. im Jahre 639. Vgl. Edhem, a. a. O., Nr. 177 f. und Artuk, a. a. O., Nr. 1291.

[3] Vgl. Cahen, S. 271. Das Datum wird von Bar Hebraeus (S. 140) genannt. Danach erreichte die Nachricht vom Tode des Sultans die seldschukische Armee vor Tarsos, als bereits keine Hoffnung mehr auf die Einnahme der Stadt bestand. Sie gibt die Belagerung auf, bevor die Armenier es erfahren. Das geschah im Herbst, zu Beginn des Jahres 1557, also im Herbst 643/1245. Ibn Bibi gibt kein Datum. Er spricht nur davon, daß der Rückmarsch in die Regenzeit fiel. Die Münzprägung Keyhüsrev II. endet im Jahre 643. Wir besitzen Dirchems des Keykavus II. mit der Jahreszahl 643. In der Numismatik wird immer noch das Jahr 644 als

11 Jahre alt, Rukn al Din, 9 Jahre alt, und Ala al Din, 7 Jahre alt. Die fünf einflußreichsten Politiker in Rum, unter ihnen der Kanzler (wesir) Schams al Din und der Oberbefehlshaber der Streitkräfte (naib) Dschalal al Din Karatay, erhoben den Izz al Din als Keykavus II. zum Sultan und ernannten seine beiden Brüder zu regierenden Prinzen (melik), während sie selbst die höchsten Staatsämter unter sich aufteilten [4].

Schams al Din verdankte seinen überragenden Einfluß den Mongolen, die ihn beim Abschluß des Friedensvertrages im Jahre 642/1244 zu ihrem Interessenvertreter in Rum ernannt hatten. Als Kanzler sicherte er die Kontinuität der Regierungsgeschäfte und baute seine Macht weiter aus, indem er während des Jahres 644/1246 die Teilhaber an der Macht gegeneinander ausspielte und ermorden ließ. Nur Karatay überlebte die Säuberung.

Die Gesandtschaft nach Karakorum

Bald nach der Thronerhebung Keykavus II. hatte der Wesir den Melik Rukn al Din an der Spitze einer Gesandtschaft an den Hof des Großkhans nach Karakorum geschickt, um die offizielle Anerkennung des mongolischen Oberherrn für seine Neuordnung der politischen Verhältnisse in Rum zu erhalten.

Die Opposition gegen das Regime Schams al Din sah ihre Chance darin, den neuen Großkhan Güyük dazu zu bewegen, daß er den Melik Rukn al Din zum Sultan ernannte. Dann konnten ihre Vertreter in seinem Namen die Regierungsgeschäfte übernehmen und Schams al Din entmachten. Daß eine solche Politik natürlich ein ständiges Eingreifen der Mongolen in die inneren Verhältnisse von Rum zur Folge haben mußte, lag auf der Hand; aber die Gegner des Wesirs gingen nur den Weg, den er ihnen beim Griff nach der Macht selbst gewiesen hatte. Dem ehrgeizigen Baha al Din Yusuf, einem Mitglied der Gesandtschaft, gelang es schließlich, das Ziel zu erreichen. Rukn al Din wurde von Güyük zum Sultan ernannt und Baha al Din erhielt ein Diplom, das ihn als Wesir und Atabeg (Vormund) einsetzte [5].

Sultan Kilitsch Arslan

Im Jahre 646/1248 kehrten die Verschwörer, von einer mongolischen Reitertruppe begleitet, nach Anatolien zurück und wurden im östlichen Teil des Landes (Erzindschan, Sivas, Kayseri, Malatya und Amid) als offizielle Regierung anerkannt. Als Sitz und provisorische Hauptstadt der Gegenregierung wählten sie Sivas, damals neben Konya die größte Stadt in Anatolien.

Beginn der Regierung Keykavus II. genannt, so zum Beispiel bei Artuk, a. a. O., S. 367. Auf der folgenden Seite ist dann ein Dirchem des Keykavus aus dem Jahre 643 beschrieben (Nr. 1122) – so groß ist die Autorität des BMC! In meiner Sammlung befinden sich zwei weitere Stücke mit der Jahreszahl 643.

[4] Vgl. Ibn Bibi, S. 239 f. Bei Cahen, S. 271, wird der Vorgang falsch dargestellt. Daß Ala al Din zum Sultan erhoben worden sein soll, ist wahrscheinlich ein Druckfehler, aber daß seine Brüder als «associates» bezeichnet werden, ist mißverständlich.

[5] Ibn Bibi verschweigt die Hintergründe (S. 253 ff.). Was sich wirklich in Karakorum abgespielt hat, wird von Bar Hebraeus, S. 412, berichtet. Cahen läßt S. 272 die Gesandtschaft fälschlicherweise zu Batu gehen!

Mit der Ankunft des Rukn al Din Kilitsch Arslan IV. in Sivas und seiner offiziellen Inthronisation, die zweifellos dort vorgenommen wurde, weil Konya von den Gegnern besetzt war, wurde die Prägung für Izz al Din Keykavus II. eingestellt und für Kilitsch Arslan aufgenommen [6].

Der neue Münztyp

Beschreibung

Vs. Der Sultan reitet auf einem nach rechts schreitenden Pferd und spannt den Bogen. Außer dem eingelegten Pfeil hält er in der Rechten zwei weitere Pfeile. Sein Gesicht ist dem Betrachter zugewendet. Auf dem Kopf trägt er eine hohe Mütze; sein Körper ist mit einem kostbaren Kaftan bekleidet. Links im Feld ein Halbmond, unter dem Pferd eine sechsblättrige Blüte.
Die Darstellung wird von einer achteckigen Rosette begrenzt. Darum im Schriftkreis, beginnend bei 12 Uhr, gegen den Uhrzeigersinn, das Protokoll des Sultans. Das Ganze im Punktkreis:

السلطان الاعظم ركن الدنيا والدين قلج ارسلان
بن كيخسرو قسيم امير المومنين

Rs. Das Protokoll des Abbasidenkalifen Al Mustasim, umgeben von einer ähnlichen Rosette, die aber aus Punkten und Linien doppelt gebildet ist:

الامام
المستعصم بالله
امير المومنين

Darum in vier Abschnitten die Prägeformel, beginnend im zweiten Quadranten, gegen den Uhrzeigersinn. Das Ganze im Punktkreis:

2 1 4 3 2
ضرب هذا الدرهم بسواس | سنة ست واربعين وستمائة

Das Protokoll des Sultans lautet übersetzt: «Der erhabene Sultan, die Stütze der Welt und des Glaubens, Kilitsch Arslan, Sohn des Keyhüsrev, Statthalter des Beherrschers der Gläubigen».

[6] Wie aus den Verhandlungen in Konya, über die Ibn Bibi S. 252 f. und S. 255 f. berichtet, hervorgeht, vertrat die neue Regierung in Sivas, gestützt auf den «yarligh» des Großkhans und die mongolische Schutztruppe, anfangs den Anspruch, die einzige legitime Regierung zu sein. Sivas war seit der Regierung Keykavus I. (606/1209–616/1219) neben Konya die bedeutendste Münzstätte in Rum.

Das Protokoll des Kalifen heißt übersetzt: «Der Kalif Al Mustasim billah, der Beherrscher der Gläubigen.»

Die Prägeformel lautet: «Geprägt wurde dieser Dirchem in Sivas im Jahre sechs und vierzig und sechshundert» [7].

Kommentar

Die bildliche Darstellung des Sultans als Reiter begegnet uns schon auf früheren Münzen der Seldschuken. Kilitsch Arslan II. und Süleyman II. haben sich so darstellen lassen. Als Keykubat I. gegen seinen Bruder Keykavus II. rebellierte, ließ er Dirchems und Kupfermünzen prägen, auf denen abgebildet ist, wie der reitende Sultan einen Panther mit der Lanze erlegt [8]. Allerdings kann keine von den Münzen als Vorbild für den von Kilitsch Arslan IV. gewählten Typ in Anspruch genommen werden.

Dagegen gibt es in Azerbeidschan während der Regentschaft der Töregene (1241–1246) geprägte Dirchems, die eine deutliche Parallele zu dem oben beschriebenen Typ darstellen. Sie zeigen auf der Vorderseite einen behelmten Reiter, der nach links galoppiert und sich mit gespanntem Bogen zum berühmten «Partherschuß» zurückwendet. Der Reiter wird von einem neben ihm laufenden Hund begleitet. Über dem Reiter befindet sich eine Inschrift in mongolischen Buchstaben. Die Rückseite trägt das Glaubensbekenntnis (Kalimah) in arabischer Schrift [9].

Da auf diesen Prägungen ebenfalls ein bogenschießender Reiter dargestellt ist, sie bis zum Regierungsantritt des neuen Großkhans Güyük im Jahre 644/1246 herausgegeben wurden – im selben Jahr reisten Rukn al Din und seine Begleiter nach Karakorum – sind sie zweifellos als Vorbilder für den neuen seldschukischen Münztyp anzusehen. Auch die politische Situation, die Abhängigkeit der neuen Regierung von der mongolischen Supermacht, weist auf die Übernahme des Typs aus dem mongolischen Azerbeidschan hin.

Indem ich so die Abhängigkeit des neuen Münztyps von den ungefähr gleichzeitigen Prägungen der Mongolen in Azerbeidschan nachgewiesen habe, ist es naheliegend zu vermuten, daß der für den Gegensultan Kilitsch Arslan entworfene Münztyp, der sich von den Prägungen seines in Konya regierenden Bruders deutlich unterscheidet, gleichzeitig der politischen Propaganda gedient hat. Er sollte erzählen, daß der neue Sultan vom mongolischen Großkhan eingesetzt war und damit einen legitimen Anspruch auf den Thron von Rum hatte, der von mongolischen Truppen durchgesetzt werden konnte.

Da die mongolischen Herrscher ihre Vasallen mit bestimmten Machtinsignien, zu denen Bogen, Kaftan und Mütze gehörten, zu investieren pflegten, liegt der Schluß nahe, daß der oben beschriebene Münztyp den Sultan im Schmuck der mongolischen Investiturgeschenke darstellt [10]. Die der seldschukischen Münzprägung unbekannte

[7] Die Münzen sind unten im Katalog mit Herkunftsangabe aufgeführt.

[8] Vgl. z. B. Serafettin Erel, Nâdir birkaç Sikke, Istanbul 1963, S. 4 f. Dort sind ein Dinar Süleyman II. (Nr. 5) und ein Dirchem Keykubat II. (Nr. 6) beschrieben und auf Tafel 1 abgebildet.

[9] Vgl. zur Lesung der Schrift BMCO VI, Introd. S. 53 f., zum Typ BMCO IV, S. 5, Nr. 1 f. und Erel, a. a. O., S. 8, Nr. 10 (ein Dirchem aus Nahçivan ohne Jahreszahl mit arabischer Schrift auf der Vorderseite).

[10] Vgl. Ibn Bibi, S. 236 f.: «An jedem Tag gewährte der Khan (Batu) dann den drei Männern Audienz und erwies ihnen solche Huld, daß sie von der Menschheit beneidet wurden. Nach einiger Zeit gewährte er ihnen die Erlaubnis, abzureisen und gab ihnen als Geschenk für den Sultan Köcher, Bogenfutterale, Schwerter, (Bogen) (AS, S. 542), Kaftane und mit Edelsteinen besetzte Mützen und einen yarligh mit . . .». Es handelt sich bei der Beschreibung um die von Schams al Din geführte Gesandtschaft des Jahres 642/1244.

Einrahmung des Feldes auf der Vorder- und Rückseite in Form einer achteckigen Rosette ist von den gleichzeitigen Münzen des Abbasidenkalifen Al Mustasim übernommen worden.

Die Teilung von Rum

Sobald sich die neue Regierung in Sivas etabliert hatte, wurde von Baha al Din, dem Kanzler und Atabeg Kilitsch Arslans, das Todesurteil für Schams al Din, den Premier des Keykavus, ausgefertigt. Bezeichnenderweise wurde eine mongolische Abteilung mit der Exekution beauftragt. In Konya verhinderte der Naib Karatay die Flucht des Wesirs, und Schams al Din wurde vier Tage lang gefoltert und dann geköpft [11].

In den folgenden Verhandlungen in Konya zwischen den Parteigängern der beiden Brüder wurde der drohende Bürgerkrieg durch einen Kompromiß verhindert. Der Staat von Rum wurde geteilt. In Ostrum regierten die Anhänger des Kilitsch Arslan, während in Westrum mit der Hauptstadt Konya Karatay einen wachsenden Einfluß auf die Regierungsgeschäfte und den Sultan Keykavus gewann. Der Teilungsvertrag bestätigte den gegenwärtigen Besitzstand der rivalisierenden Parteien [12].

Die Teilung in West- und Ostrum wird durch die Münzprägung bestätigt. In Sivas wurden weiter Dirchems vom oben beschriebenen Typ herausgegeben, während in Konya die Prägung für Izz al Din Keykavus ohne sichtbare Unterbrechung weiterlief. Da alle Dirchems des Kilitsch Arslan die Jahreszahl 646 tragen, ist offenbar aus bis jetzt nicht bekannten Gründen die Münzprägung in Sivas Ende 646 eingestellt worden, während Dirchems des Keykavus aus Konya mit der Jahreszahl 647 beweisen, daß Westrum als Teilstaat weiterexistierte.

Bürgerkrieg und Wiedervereinigung

Der von Karatay im Jahre 1248/646 verhinderte Zusammenstoß der beiden Parteien fand wenige Monate später im folgenden Jahr statt. Die Regierung in Sivas hatte das mongolische Reiterregiment entlassen, ein Putsch der Emire stürzte den Wesir Baha al Din. Damit war für Karatay der Weg zum Handeln frei, denn die Parteigänger des Kilitsch Arslan hatten selber den Mann von der Macht verdrängt, den der mongolische Oberherr eingesetzt hatte. Die folgende militärische Auseinandersetzung konnte also nicht als Rebellion gegen die vom Großkhan legitimierte Regierung interpretiert werden.

Die Streitkräfte der beiden Teilstaaten trafen am Sultanhan zwischen Aksaray und Konya aufeinander. Karatay erlangte für Keykavus einen leichten und unblutigen Sieg. Der gefangene Kilitsch Arslan wurde nach Konya gebracht und söhnte sich mit seinem Bruder aus. Dort proklamierte dann Karatay die Wiederherstellung

[11] Bei Ibn Bibi wird die Beteiligung des naib Karatay an der Hinrichtung Schams al Dins sorgfältig verschwiegen (S. 253). Dagegen wird sie von Bar Hebraeus, S. 413, deutlich herausgearbeitet. Ansonsten stimmen die Berichte überein und ergänzen sich gegenseitig. Als Datum wird von Bar Hebraeus das Jahr 560 = 1248/49 genannt, das im Herbst 1248 begann.

[12] Ich folge hier Bar Hebraeus, S. 413; die Darstellung bei Ibn Bibi schildert die Lösung, die dann im folgenden Jahr gefunden wurde.

der Einheit von Rum unter dem gemeinsamen Sultanat der drei Söhne Keyhüsrev II. In den folgenden fünf Jahren regierte Karatay den Staat von Rum mit Hilfe von ihm eingesetzter Wesire. Das Oberkommando der Armee blieb in seiner Hand.

Mit der Wiedervereinigung der Teilstaaten im Jahre 647 wurde auch die Münzprägung reorganisiert. Auf den Vorderseiten der Münzen erscheinen von nun an die Namen aller drei Sultane, Keykavus, Kilitsch Arslan und Keykubat [13].

Katalog

Im nachfolgenden Katalog sind alle mir bekannt gewordenen Stücke zusammengetragen. Ihre Seltenheit hängt mit der Tatsache zusammen, daß für die Ausprägung der Münzen nur wenige Monate des Jahres 646 zur Verfügung standen und dementsprechend nur eine begrenzte Anzahl von Stempeln verwendet wurde.

Serie 1 Blüte unter den Hufen des Pferdes, verschiedene Emissionszeichen auf Vorder- und Rückseite.

A 1–P 1	Kopenhagen 1377, 2,76 g	Abb. 1
A 1–P 2	im Handel	Abb. 2
A 1–P 3	Sammlung P, 2,59 g	Abb. 3
A 2–P 3	Istanbul II, 509, 2,70 g; im Handel, 2,77 g	Abb. –
A 2–P 4	Paris 1, 2,83 g	Abb. 4
A 3–P 4	Sammlung P, 2,75 g	Abb. 5

Serie 2 Blüte zwischen den Beinen des Pferdes, Emissionszeichen wie bei Serie 1.

A 4–P 5	Sammlung P, 2,80 g; BMCO III (Seljuqs) 246	Abb. 6
A 4–P 6	im Handel, –	Abb. 7
A 5–P 7	im Handel, –	Abb. 8
A 6–P 7	im Handel, –; Istanbul III, 95, 2,97 g	Abb. 9
A 6–P 8	ANS, 2,84 g; Istanbul Kat. 1129, 2,77 g	Abb. 10
A 6–P 9	Berlin, 2,75 g	Abb. 11
A 6–P 10	Paris 2, 2,73 g	Abb. 12
A 6–P 11	im Handel, –	Abb. 13
A 7–P 11	Paris 3, 2,77 g	Abb. 14
A 7–P 12	im Handel, –	Abb. 15

Bei zwei Exemplaren ist jeweils das erste abgebildet.

[13] Der Kuriosität wegen möchte ich einen Satz von Cahen zitieren, der die Notwendigkeit der Zusammenarbeit zwischen Historikern und Numismatikern bei der Erforschung der Geschichte der Seldschuken beweist; Cahen spricht S. 273 über die Probleme, die das Protektorat der Mongolen über einen muslimischen Staat für die Regierung in Konya mit sich brachte, und belegt dann den inneren Widerstand mit der Feststellung: «A remarkable feature is that, on the coins of that period, as a general rule only the Caliph's name appears, without those of the Sultan or the Mongol overlord.» Das ist schlicht falsch, auch wenn die Namen der Mongolenkhane auf den Münzen nicht erscheinen. Vgl. Bar Hebraeus, a. a. O., S. 414: «And the three brothers sat together on the throne of this kingdom, and money was stamped with the three names.» Unsere Abbildung 16 zeigt ein solches Stück, das 647/1249 in Sivas geprägt worden ist.

Emissionszeichen

Auf den Vorder- und Rückseiten der verschiedenen Stempel sind bestimmte Zeichen, meist Kugeln oder Punkte, in variabler Anordnung angebracht, die offenbar dazu gedient haben, die Menge der aus den Stempeln geprägten Stücke zu kontrollieren.

Vorderseitenstempel

A 1 Kugel am Rücken unterhalb der Reservepfeile und eine Kugel zwischen den Zügeln und dem gehobenen rechten Vorderbein.
A 2 Kugel rechts im Feld. Kugeln im Protokoll.
A 3 wie 2, aber andere Anordnung der Kugeln im Protokoll.
A 4 Kugel rechts im Feld.
A 5 Stern rechts im Feld, zwei Kugeln und **v** im Protokoll.
A 6 Kugel rechts im Feld, zweimal **v** im Protokoll.
A 7 Kugel rechts im Feld, drei Kugeln statt ш über dem Wort «al sultan» und **v** im Protokoll.

Rückseitenstempel

Jeweils zwei bis fünf Kugeln im Protokoll des Kalifen in verschiedener Anordnung.

Zwei Kugeln: P 2, P 3, P 6, P 8
Drei Kugeln: P 1, P 5, P 7, P 9
Vier Kugeln: P 4, P 11, P 12
Fünf Kugeln: P 10 (Schriftvariante! Prägeformel beginnt mit «durib»)

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

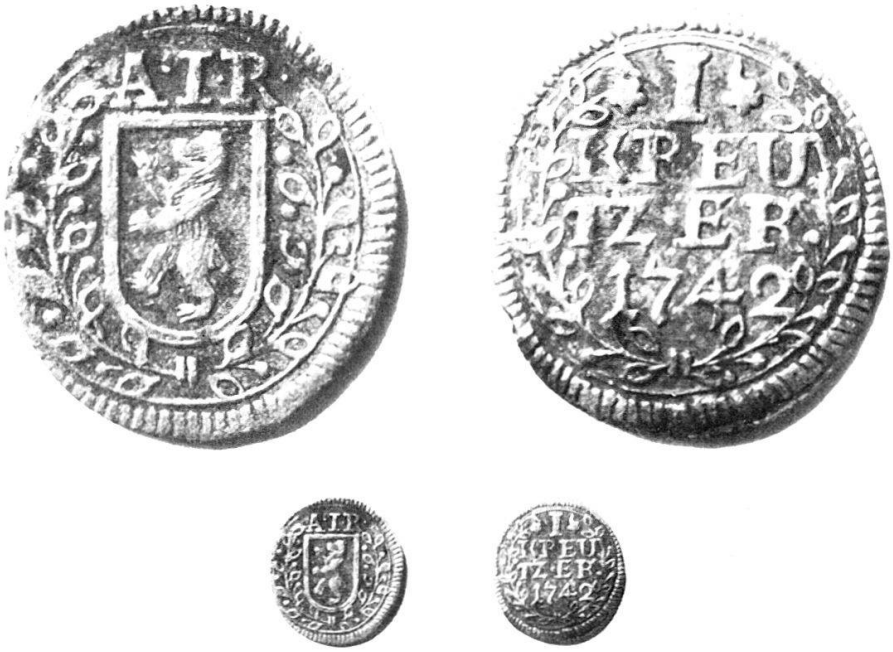
15

16

ZWEITER NACHTRAG ZUM SCHWEIZERISCHEN MÜNZKATALOG V APPENZELL INNERRHODEN

Edwin Tobler

Erneut bin ich auf eine bisher unbekannte Münze von Appenzell Innerrhoden gestoßen:



18 b (Nachtrag) 1 Kreuzer 1742

Vs. In einem schmalen, spanischen Wappenschild mit doppelter Einfassung der – heraldisch gesehen – nach rechts schreitende Appenzeller Bär. Über dem Wappen die Buchstaben A · I · R ·, zu beiden Seiten des Wappens zwei verbundene Lorbeerzweige mit Beeren.
Außen Kreislinie und Strichelkreis.

Rs. Zwischen zwei unten verbundenen Lorbeerzweigen mit Beeren die Schrift in vier Zeilen:

❀ I ❀
KREU
TZ · ER
1742

Die Zweige enden oben in den beiden Röslein. Außen doppelte Kreislinie und Strichelkreis.

Rand: roh Taschenprägung
Billon 15,2 mm ovaler Flan 0,485 g
H. – W. – S. –
Privatbesitz
1 Vs.-Stempel in Appenzell

Im Stil ist dieser Kreuzer sehr ähnlich den Nummern 17, 18 und 18 a und stammt zweifellos vom gleichen Stempelschneider.

Ich habe im Katalog schon auf die Möglichkeit hingewiesen, daß von Appenzell Innerrhoden noch unbekannte Münzen zum Vorschein kommen könnten, da ja in Appenzell einige Stempel aufbewahrt werden, von denen wir bisher keine entsprechenden Münzen kennen.

Die oben beschriebene Münze entstammt dem Stempel Nr. 6 des Stempelverzeichnisses auf Seite 62 des Münzkataloges. Die Echtheit der Münze dürfte dadurch ebenfalls belegt sein.

Die Erhaltung des Stempels ist so vorzüglich, daß man glauben könnte, es sei überhaupt nie damit geprägt worden. Das Prägequantum dieser Münzen muß demzufolge sehr bescheiden gewesen sein.

Dieser Kreuzer ist in verschiedener Hinsicht bemerkenswert. Einmal ist er außerordentlich selten und war meines Wissens bisher völlig unbekannt. Durch die vielen Reklamationen und Verrufungen waren die Ausmünzungen in Appenzell schon früh ins Stocken geraten, und im Jahr 1742 blieb die Münzstätte fast immer geschlossen (vgl. im Katalog Seite 34 und P. Rainald Fischer, Neue Quellen zur Münzgeschichte von Appenzell Innerrhoden, SM 22, 1972, S. 21 f.).

Mit der Jahrzahl 1742 ist diese Münze das letzte bekannte datierte Gepräge Innerrhodens, wofür bis jetzt das 1- und das 20-Kreuzer-Stück von 1740 gehalten wurden. Der Feingehalt scheint besser zu sein als bei den Kreuzern der Jahre 1737 bis 1740, was durchaus mit den Beteuerungen Krauers vor dem Rat übereinstimmt, daß er nur noch probehaltige Münzen machen wolle, wenn man ihm nochmals erlaubte, einiges Geld zu prägen.

Einmalig sind die drei Buchstaben A I R über dem Standeswappen, die wohl kaum anders zu verstehen sind als eine Abkürzung für APPENZELL INNER RHODEN.

Karel Castelin zum 70. Geburtstag

Bibliographie 1929–1972

Wenn am 2. Mai dieses Jahres unser Ehrenmitglied Dr. Karel Castelin in Prag seinen 70. Geburtstag feiern darf, wird er seine Arbeit wohl nur für wenige Stunden unterbrechen. Kaum einer ist mit Leib und Seele so Numismatiker wie gerade er, und jetzt erst recht, seit er vor zwei Jahren pensioniert wurde und sich ganz seiner geliebten Wissenschaft widmen kann. Die hier publizierte Bibliographie gibt einen Überblick über das wissenschaftliche Oeuvre des Mannes, der sein ganzes Studium an der Karls-Universität in Prag neben einem vollen Arbeitspensum im Stahlwerk von Kladno absolvierte, wo er bis vor kurzem in leitender Stellung tätig war. Mancher, der hauptamtlich in der Wissenschaft tätig ist, könnte ihn darum beneiden. So ist es verständlich, daß die Tschechoslowakische Numismatische Gesellschaft Dr. Castelin immer wieder zur Mitarbeit heranzog und ihm ausländische Ehrungen mehr und mehr zuteil wurden. Neben seinen profunden Kenntnissen der Münzgeschichte Böhmens im späteren Mittelalter ist er im Laufe der Jahre zu einem der besten Spezialisten keltischer Numismatik geworden. Immer auch die ökonomischen Grundlagen und Auswirkungen der Münzprägung in Betracht ziehend, gelingt es ihm, komplizierte Zusammenhänge klar herauszuarbeiten. So sind denn auch seine Diskussionsvoten unvergeßlich, in denen er auf ruhige Art die Probleme verständlich zusammenfaßt und die jeweils wesentlichen Punkte plastisch herausstellt.

Dr. Castelin ist noch so rüstig und geistig beweglich, daß wir hier vielmehr Ausblick als Rückschau halten dürfen. Mit ungebrochener Energie, der auch die Entbehrungen des Zweiten Weltkrieges nichts anhaben konnten, steht er mitten in der Arbeit. Auf dem Schreibtisch liegt der Katalog der keltischen Münzen des Schweizerischen Landesmuseums, den wir hier in der Schweiz mit Spannung erwarten. Für manche weitere Publikationen sind Pläne entworfen, ist das Material bereits gesammelt. Wir können nur hoffen und wünschen, daß es Karel Castelin vergönnt sei, möglichst viel davon zu vollenden. *Hans-Ulrich Geiger*

In der vorliegenden Bibliographie sind kleinere Nachrichten, Referate und Besprechungen (insgesamt etwa 70 Titel) nicht berücksichtigt.

Abkürzungen

HBN = Hamburger Beiträge zur Numismatik
JNG = Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte
MÖNG = Mitteilungen der Österreichischen Numismatischen Gesellschaft
NČČsl = Numismatický časopis československý
NIM = Numismatik Internationale Monatsschrift, München
NK = Numizmatikai Közlöny
NListy = Numismatické listy
NNM = Numismatic Notes and Monographs ANS, New York
NS(t) = Numismatický sborník, Praha
NV = Numizmatičke Vijesti
NZ = Numismatische Zeitschrift
RBN = Revue belge de numismatique et de sigillographie
RN = Revue numismatique, Paris
RNS = Schweizerische Numismatische Rundschau
SM = Schweizer Münzblätter
SN = Slezský numismatik
WN = Wiadomósci Numizmatyczne

1929

1 Tessera nebo forma? (Tessera oder Gußform?), NČČsl 5, 1929, 1–2.

1930

2 Ke chronologii bílých peněz Vladislava II. (Zur Chronologie der Wladislaus-Weißpfennige), NČČsl 6, 1930, 75–94.

1931

3 Die Weißpfennige Wladislaus II. und Ludwigs von Böhmen, Der Münzensammler 4, Beilage zur Nr. 41 (5), Č. Budějovice 1931.

1932

4 Příspěvky k chronologii haléřů Vladislavových a Ludvíkových, nález mělnický (Beiträge zur Chronologie der Wladislaus- und Ludwigs-Heller, der Fund von Mělník), NČČsl 8, 1932, 63–73.
5 Nález v Dolních Hořicích (Der Fund von Dolní Hořice), NČČsl 8, 1932, 110.

1933

6 Die schwarzen Heller Wladislaus II. und Ludwigs von Böhmen, Der Münzensammler 6, Beilage zur Nr. 67 (7), Č. Budějovice 1933.
7 Die Dukaten Wladislaus II. von Böhmen (1471–1516), NIM 2, 1933, 30–32.
8 Böhmische Kleinmünzen des XIV. und XV. Jahrhunderts, NIM 2, 1933, 77–81.
9 Nález ve Strýčkovech (Der Fund von Strýčkovy), NČČsl 9, 1933, 91.
10 Nález ve Kbelnici (Der Fund von Kbelnice), NČČsl 9, 1933, 91–92.

1934

11 Die Prager Groschen Wladislaus II. von Böhmen, Der Münzensammler 7, Beilage zur Nr. 73/75 (1–3), Č. Budějovice 1934.
12 Heller und Pfennig in Böhmen in den Jahren 1378–1471, Der Münzensammler 7, Beilage zur Nr. 83 (11), Č. Budějovice 1934.

1935

13 Nález v Lužanech (Der Fund von Lužany), NČČsl 11/12, 1935/36, 120–122.
14 Zum Münzwesen der Stadt Eger, Beihefte zu den Mitt. d. nordböhm. Vereins f. Heimatforschung u. Wanderpflege, H. 2, Č. Lípa 1935, 12.

1936

15 Dva nálezy pražských grošů (Zwei Funde von Prager Groschen, NČČsl 11/12, 1935/36, 99–102.
16 Nález pražských grošů z doby husitské v Mravišti u Benešova (Der Fund von Prager Groschen aus der Hussitenzeit in Mraviště bei Benešov), NČČsl 11/12, 1935/36, 105–107.

1946

17 The Coinage of Rhesaena in Mesopotamia, NNM, Nr. 108, 1946.

1947

18 Nejstarší česká svatováclavská medaile (La plus ancienne médaille tchèque de Saint Venceslas), NLisy 2, 1947, 12–15.
19 České mincovnictví v letech 1305–1310 (Le monnayage tchèque de 1305 à 1310), NListy 2, 1947, 49–52.
20 O drobných ražbách Jana Lucemburského (1310–1346) (La petite monnaie de Jean de Luxembourg), NListy 2, 1947, 83–89.

1948

21 Začátek rožmberské mincovny (Les débuts de l'atelier des monnaies de Rožmberk), NListy 3, 1948, 80–83.
22 Numismatický slovníček anglicko-český a česko-anglický, Numismatic pocket-dictionary of English and Czech languages, Brno 1948.

1949

23 Mincovna Zelenohorské jednoty v Plzni (L'Atelier des monnaies de l'Union de «Zelená Hora» [Mont Vert] à Plzeň), NListy 4, 1949, 52–54.
24 První mincovní reforma Karla IV. (La première réforme monétaire de Charles IV.), NListy 4, 1949, 80–83.

1950

25 O českých dukátech 14. století (Les monnaies d'or de la Bohème au 14e siècle), NČČsl 19, 1950, 55–72.
26 Renovatio monetae v době grošové (Die Renovatio monetae in der Groschenperiode), NListy 5, 1950, 14–18.
27 Markrabská mincovna v Brně za Václava IV. (Die markgräfliche Münzstätte in Brno unter Wenzel IV.), NListy 5, 1950, 61–63.

1951

28 O chebském mincovnictví v 12. a 13. století (Über das Münzwesen von Cheb im 12. und 13. Jahrhundert), NČČsl 20, 1951, 51–71.
29 Uherská mincovna v Českých Budějovicích (Die ungarische Münzstätte in České Budějovice), NListy 6, 1951, 8–12.
30 Česká mincovna v Heidingsfeldu u Würzburku (Die böhmische Münzstätte in Heidingsfeld bei Würzburg), NListy 6, 1951, 44–49.
31 Morava nebo Slezsko? Poznámky k nálezu mincí s IO v Kyjově (Mähren oder Schlesien? Bemerkungen zum Fund von Münzen mit IO in Kyjov), NListy 6, 1951, 65–80.
32 O české mincovní reformě roku 1450 (Über die böhmische Münzreform des Jahres 1450), NListy 6, 1951, 113–116.

1952

33 O písmenu «I» na jihlavských mincích (Über den Buchstaben «I» auf den Münzen aus Jihlava), NListy 7, 1952, 10–11.
34 O zavedení černých mincí se čtyřrázem v Čechách (Über die Einführung schwarzer Münzen mit Vierschlag in Böhmen), NListy 7, 1952, 53–61.
35 O rýžování zlata ve středověku (Über die Goldwäscherei im Mittelalter), NListy 7, 1952, 68–69.
36 Pražská mincovna v husitské revoluci (Die Prager Münzstätte in der Hussitenrevolution), NListy 7, 1952, 77–89.
37 Učty hradu Karlštejna a husitské mincovnictví (Die Rechnungen der Burg Karlstein und das hussitische Münzwesen), NListy 7, 1952, 108–117.

1953

38 Česká drobná mince doby předhusitské a husitské (1300–1471) (Die böhmische kleine Münze der vorhussitischen und hussitischen Zeit [1300–1471]), Praha 1953.
39 Heidingsfeldský haléř (Der Heidingsfelder Heller), NListy 8, 1953, 41–42.
40 Dukát a groš (Dukaten und Groschen), NListy 8, 1953, 88–91.
41 O brněnské mincovně za markraběte Jošta (Über die Münzstätte in Brno unter dem Markgrafen Jodocus), NListy 8, 1953, 103–105.

1954

42 Peníze Joštovy (Die Münzen des Markgrafen Jodocus), NListy 9, 1954, 16–24.
43 Ještě o písmenu «I» na jihlavských mincích (Nochmals über den Buchstaben «I» auf den Münzen aus Jihlava), NListy 9, 1954, 54–55.
44 O «litých» střížcích keltských duhovek (Über «gegossene» Schrötlinge keltischer Regenbogenschüsselchen), NListy 9, 1954, 73–76.
45 Neznámá varianta moravských penízů se čtyřrázem (Eine unbekannte Variante mährischer Pfennige mit Vierschlag), NListy 9, 1954, 101–102.
46 O chebských falešných mincích (Über falsche Münzen aus Cheb), NListy 9, 1954, 142–149.

1955

47 Keltské duhovky v Čechách (Keltische Regenbogenschüsselchen in Böhmen), NListy 10, 1955, 33–40.
48 Poznámky k Rožmberským dluhopisům z let 1457–1481 (Bemerkungen zu den Schuldverschreibungen der Rožmberks aus den Jahren 1457–1481), NListy 10, 1955, 76–83.
49 Moravské kruhové peníze z 15. století (Mährischer Rundpfennig aus dem 15. Jahrhundert), NListy 10, 1955, 145–154.

1956

50 Chebské mincovnictví v době grošové, 1305–1520 (L'activité de la monnaie de Cheb [Eger] pendant la période des gros, 1305 à 1520), NS(t) 3, 1956, 73–113.
51 Ke keltskému mincovnictví našich zemí (Les statères celtiques de nos pays. Essai d'un classement chronologique), NListy 11, 1956, 34–48.
52 Pražské groše v cizině (Les gros pragois à l'étranger), NListy 11, 1956, 69–76.
53 Antická numismatika a egyptské papyry (La numismatique de l'antiquité et les papyry grecs), NListy 11, 1956, 111–117.
54 Za Gustavem Skalským (In memoriam Gustav Skalský), NListy 11, 1956, 129–130.
55 Drobné keltské mince typu Alkis (Les menues monnaies celtiques du type «Athéna-Alcis»), NListy 11, 1956, 130–139.
56 Šedesáté výroči + Františka Kraumanna (La soixantaine de + František Kraumann), NListy 11, 1956, 161.

1957

57 Naše publikační činnost kdysi a dnes (Les publications de notre Société d'autrefois et d'aujourd'hui), NListy 12, 1957, 15–19.
58 K periodisaci našeho keltského mincovnictví (Les périodes du monnayage celtique en Bohème), NListy 12, 1957, 44–53.

59 Pruské peníze v Čechách v letech 1778–1779 (La monnaie prussienne en Bohème pendant la guerre de 1778–1779), NListy 12, 1957, 76–79.
60 O slezských duhovkách (Sur quelques statères celtiques de la Silésie), NListy 12, 1957, 96–100.
61 Nový půlgroš Václava IV. (Un nouveau demi-gros du roi Venceslas IV.), NListy 12, 1957, 136–139.
62 Biatec a Nonnos. Příspěvek k pannonské metrologii (Biatec et Nonnos. Contribution à la métrologie celtique de la Pannonie), NListy 12, 1957, 157–168.

1958

63 Keltské zlaté mince s kancem a s býkem (Nos statères celtiques du type du sanglier et du taureau), NListy 13, 1958, 6–14.
64 Dva nové chebské feniky (Deux nouveaux phennigs de la ville de Cheb), NListy 13, 1958, 52–54.
65 Keltové na počátku druhého století před n. l. (Les Celtes au commencement du IIe siècle avant notre ère), NListy 13, 1958, 77–82.
66 Ještě dukát a pražský groš (Encore sur la relation entre le «ducat» et le gros pragois en 1300–1536), NListy 13, 1958, 86–92.
67 Ke keltské mincovní technice (Sur la technique des monnayeurs celtiques), NListy 13, 1958, 126–138.
68 Rýnský zlatý a pražský groš (Le florin d'or du Rhin et le gros pragois), NListy 13, 1958, 165–169.

1959

69 Ein keltischer Goldstater aus dem Funde von St. Louis, SM 9, 1959, 37–40.
70 O keltských zlatých mincích vedlejších řad (Les groupes secondaires des monnaies d'or celtiques. Chronologie relative et absolue), NListy 14, 1959, 3–14.
71 K našim Numismatickým listům (Notes sur notre Journal Numismatique), NListy 14, 1959, 52–53.
72 Ke chronologii keltských stříbrných mincí s koníčkem (Sur la chronologie des petites monnaies d'argent celtiques au type du cheval, trouvées à Stradonice), NListy 14, 1959, 70–74.
73 K moravskému oběživu 14. století (Quelques notes sur le numéraire morave au 14e siècle), NListy 14, 1959, 77–81.
74 Kdy byly raženy první míšeňské groše? (Quand furent frappés les premiers gros de Meissen?), NListy 14, 1959, 82–85.
75 Moravské duhovky (Sur quelques monnaies d'or celtiques, frappées en Moravie), NListy 14, 1959, 129–133.
76 Dědictví babičky Boženy Němcové (L'héritage de la grand-mère de Božena Němcová), NListy 14, 1959, 172–176.
77 Jak vznikly jáchymovské tolary (L'origine des «thalers» de Jáchymov), NListy 14, 1959, 168–172.
78 Keltské zlaté mince ve Slezsku (Keltische Goldmünzen in Schlesien), SN 9, 1959, H. 17, 1–3, H. 18, 3.

1960

79 Keltische Münzformen aus Böhmen, Germania 38, 1960, 32–42.
80 Eine böhmische Falschmünzerwerkstätte der Schinderlingszeit, MÖNG 11, 1960, 80–81.
81 Österreichische Schinderlinge in Böhmen, MÖNG 11, 1960, 126–127.
82 O chronologii pražských grošů Jana Lucemburského (Contribution à la chronologie des gros pragois de Jean de Luxembourg), NS(t) 6, 1960, 129–167.
83 Vzácný denár Crispiny (Un rare denier de l'impératrice romane Crispine), NListy 15, 1960, 5–8.
84 Vindelický stater s nápisem ATV/ATVLL (Le statère vindélicien avec l'inscription ATV/ATVLL), NListy 15, 1960, 33–40.
85 K nejstarším mincovním počtům českým (Les plus anciens comptes de monnayage de Kutná Hora), NListy 15, 1960, 70–79.
86 Ještě k moravským kruhovým penízům (Encore sur les menues monnaies des villes moraves au 15e siècle), NListy 15, 1960, 133–135.

87 Kdy byly raženy první pražské groše? (Quand furent frappés les premiers gros pragois?), NListy 15, 1960, 164–168.
88 Vzácná keltská mince ze Stradonic (Eine seltene keltische Münze aus Stradonice), SN 1960, H. 1–2, (21–22), 2–3.
89 O tvaru české koruny (Über die Form der böhmischen Krone auf den Münzen), SN 1960, H. 4–5 (24–25), 14.

1961

90 Zur sogenannten «Basler Gruppe» keltischer Goldstatere, SM 11, 1961, 35–37.
91 Zur Passauer Kontermarke auf Prager Groschen, HBN 15, 1961, 45–48.
92 Zur Prägezeit der ersten Prager Groschen, MÖNG 12, 1961, 21–25.
93 Les statères Arvernes à la lyre, RBN 107, 1961, 71–81.
94 Keltská mincovna na Kladensku? (Monnayage celtique aux environs de Kladno?), NListy 16, 1961, 41–44.
95 Mince tektosagského typu v jižním Německu (Sur les monnaies «à la croix» du type tectosage), NListy 16, 1961, 78–84.
96 Naše první keltské mince s «tektosagským křížem» (Nos plus anciennes monnaies du type tectosage), NListy 16, 1961, 161–168.

1962

97 Zur Chronologie des keltischen Münzwesens in Mitteleuropa, JNG 12, 1962, 199–207.
98 TVRCK BLEGERT WIEN 1529, MÖNG 12, 1962, 59–60.
99 Ein kleiner keltischer Münzfund aus Prag, MÖNG 12, 1962, 114–116.
100 Dwa znaleziska groszy praskich z Kalisza (Two Findings of Prague Groshes in Kalisz), WN 6, 1962, 245–250.
101 Metrologické problémy kolem mincí s IO (Au sujet des problèmes métrologiques des monnaies portant les initiales IO), NS(t) 7, 1962, 149–166.
102 Mincovní systém našich zlatých keltských ražeb (Le système monétaire de nos monnaies d'or celtiques), NListy 17, 1962, 36–42.
103 Kontramarky pražských grošů (Les contremarques des gros pragois), NListy 17, 1962, 71–94.
104 Konec stradonické mincovny (La fin de l'atelier monétaire celtique à l'oppidum de Stradonice), NListy 17, 1962, 165–169.

1963

105 – und H.-J. Kellner, Die glatten Regenbogenschüsselchen, JNG 13, 1963, 105–130.
106 Zur Entstehung der ältesten Joachimstaler, NZ 80, 1963, 72–77.
107 Keltische Numismatik in der Tschechoslowakei 1955–1959, Numismatische Literatur Osteuropas und Balkans I/2, Graz 1963, 86–97.
108 Keltské zlato (L'or celtique), NListy 18, 1963, 42–47.

1964

109 Der böhmische Rolltierstater und die süddeutschen Regenbogenschüsselchen, JNG 14, 1964, 117–145.
110 Razidlo neznámé teplické medaile (Der Prägestempel einer unbekannten Teplitzer Medaille), NListy 19, 1964, 115–116.
111 K česko-slezským stykům v době keltské (Zu den böhmisch-schlesischen Beziehungen in der keltischen Zeit), SN 1–2 (41–42), 1964, 2–3.

1965

112 Die Goldprägung der Kelten in den böhmischen Ländern, Graz 1965.
113 Le Monnayage d'or celtique dans les pays Tchèques, RN VI, 1965, 69–78.
114 Zur Vergrabungszeit des keltischen Münzschatzes von St. Louis 1883, SM 15, 1965, 133–137.
115 Oro celtico in Italia settentrionale, CIN (Roma 1961), II. Atti, Roma 1965, 185–194.
116 Besprechungen, Antike (Kelten), HBN 18–19, 1964/65, 230–239.
117 K mincovnictví norických Keltů (Zum Münzwesen der Kelten in Noricum), NListy 20, 1965, 1–9.
118 Keltský statér z Ptení (Ein keltischer Stater aus Ptení), NListy 20, 1965, 129–135.

119 Tři měnové reformy roku 1338. Koreferát (Die drei Währungsreformen des Jahres 1338. Korreferat), SN 1965, H. 8–9 (48–49), 52–54.

1966

120 Der Prägeort der Florene König Johanns, Numisma 7, 1966, 334–336.
121 Złote monety celtyckie w Czechosłowacji i w Polsce (Gold Celtic Coins in Czechoslovakia and Poland), WN 10, 1966, 163–172.
122 Z keltského mincovního údobí na Moravě (Aus der Zeit der keltischen Münzprägung in Mähren), Sborník I. numismatického symposia 1964, Brno 1966, 16–23.
123 Janek z Chotěmic a mincovna svidnická (Janek von Chotěmice und die Münzstätte in Svídnice/Schweidnitz), NListy 21, 1966, 147–156.
124 – und Z. Nemeškalová-Jiroudková, E. Kolníková, K některým otázkám keltského mincovnictví. Diskuse (Zu einigen Fragen des keltischen Münzwesens. Diskussion), NListy 21, 1966, 10–12.

1967

125 Studien zur Groschenprägung im 14. Jahrhundert, RNS 46, 1967, 58–67.
126 Besprechungen, Antike (Kelten), HBN 21, 1967, 283–290.
127 Zur Vergrabungszeit des Fundes von Lauterach 1880, MÖNG 15, 1967, 1–2.
128 Grossus Pragensis. Der Prager Groschen und seine Teilstücke, Arbeits- u. Forschungsberichte zur sächsischen Bodendenkmalpflege 16/17, Dresden 1967, 665–714.
129 Die keltische Numismatik in den Jahren 1960–1965. A survey of Numismatic Research (ed. by O. Mörkholm), INC Copenhague 1967, 119–149.
130 Keltské mince z Hrazan (Die keltischen Münzen aus Hrazany), NListy 22, 1967, 33–39.

1968

131 Zum Münzrecht der Kelten in Böhmen, JNG 18, 1968, 119–125.
132 Keltische Tetradrachmen und ihre Teilstücke in Noricum, NV 15/26, 1968, 37–44.

1969

133 R. Forrer, Keltische Numismatik der Rhein- und Donaulande (ergänzte Neuauflage des Werkes aus dem J. 1908, Redaktion K. Castelin), Graz 1968/69.
134 Praški groš 1300–1547 (Der Prager Groschen 1300–1547), NV 16, 1969, 27–33.
135 Nové keltské objevy v Čechách (Neue keltische Entdeckungen in Böhmen), NListy 24, 1969, 58–59.
136 K nálezu českých duhovek v Jugoslávii (Zum Funde böhmischer Regenbogenschüsselchen (Statere) in Jugoslawien), NListy 24, 1969, 97–100.
137 Mincovní právo u českých Keltů (Das Münzrecht der Kelten in Böhmen), SN 1969, H. 1 (61), 1–2, H. 2–4 (62–64), 5–6.

1970

138 Die Kreuzmünzen in Süddeutschland, RNS 49, 1970, 77–108.
139 Numismatische Beiträge zur Datierung des Untergangs von Manching, SM 20, 1970, 70–73.
140 Zu zwei Stateren der Parisii, SM 20, 1970, 81–87.
141 Nochmals zur Vergrabungszeit des Fundes von Lauterach, MÖNG 16, 1970, 115–116.
142 Le statère BN 8744 – une frappe «Ménapienne»?, RBN 116, 1970, 91–96.
143 Keltische Kleinsilbermünzen von Brigetio, NK 68/69, 1969/70, 3–12.
144 Einige chronologische Aufgaben der keltischen Numismatik Mittel-Europas, Actes du VIIe Congrès International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (Praha 1966), Praha 1970, 1350–1353.

1971

145 Die Kreuzmünzen bei den Rätern und den Alaunen, RNS 50, 1971, 92–124.
146 Zur Datierung der spätnorischen Kleinsilbermünzen, SM 21, 1971, 33–37.
147 Wann endete der keltische Münzumlauf in Österreich?, MÖNG 17, 1971, 10–13.
148 Keltske tetradrahme i njihovi dijelovi u Norikumu (Keltische Tetradrachmen und ihre Teilstücke in Noricum), Bilten Horvatskog numizmatičkog društva 9, 1971, 20.

149 J. Smolík, Pražské groše a jejich díly (ergänzte und kommentierte Reedition des Werkes aus dem J. 1894, Redaktion K. Castelin und I. Pánek), Praha 1971.
150 Znovu o konci keltské mincovny na Hradišti u Stradonic (Nochmals zum Ende der keltischen Münzstätte am Hradiště bei Stradonice), NListy 26, 1971, 65–70.
151 Haléře Karla IV. a mincovní řád z roku 1378 (Die Heller Karls IV. und die böhmische Münzordnung vom J. 1378), NListy 26, 1971, 139–158.
152 Nová Cerkev (Nowa Cerekwia) a Karlstein (Altstett [Nowa Cerekwia] und Karlstein), SN 1971, H. 6–7 (66–67), 21–23.
153 Unikátní aureus římského císaře Kara z roku 282 po Kr. (Das Unikat eines Aureus des römischen Kaisers Carus aus dem Jahre 282 nach Chr.), SN 1971, H. 8–10 (68–70), 29–30.

1972

154 Spätkeltische «Didrachmen» in Noricum und im Karpatenbecken, SM 22, 1972, 42–50.

Jarmila Hásková

ALTES UND NEUES – NOUVELLES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Prägungen der Eidgenössischen Münzstätte 1972

2 Fr.: 5 003 000 Stück ½ Fr.: 9 996 000 Stück
10 Rp.: 7 877 000 Stück.

Bitte um Unterstützung einer wissenschaftlichen Arbeit

Für die Vorbereitung eines Corpus der Münzen von Lykaonien (mit Ausnahme der Städte Lystra, für die ich bereits einen Münz-Corpus veröffentlichte, und Parlais, das in Pisidien liegt) bitte ich alle Privatsammler, die derartige Münzen besitzen, um Mitteilung.

Eventuelle Photos mit Gewichten an meine untenstehende Adresse, Gipsabdrucke an mich, c/o Direktor U. Orth, Dresdner Bank AG, 6 Frankfurt a. M.

Dr. H. von Aulock, Istanbul / Türkei,
Arnavutköy, Set Sokak No. 10

PERSONALIA

Die Société française de numismatique hat unser Ehrenmitglied Dr. *Karel Castelin* zum Membre honoraire gewählt und Prof. Dr. *Herbert A. Cahn* für seine numismatischen Arbeiten mit dem Jeton de vermeil ausgezeichnet. Wir freuen uns über die hohe Ehrung unserer beiden Mitglieder und gratulieren ihnen herzlich.

DER BÜCHERTISCH – LECTURES

Sylloge Nummorum Graecorum, Vol. VI, The Lewis Collection in Corpus Christi College, Cambridge. Part I: The Greek and Hellenistic Coins (with Britain and Parthia). Published for the British Academy, by the Oxford University Press.

Das vorliegende Faszikel enthält die 1212 griechischen und hellenistischen Münzen jener Sammlung, die einst Revd. S. S. Lewis (1836–1896) dem Corpus Christi College in Cambridge geschenkt hat. Jeder Band der SNG weicht in seiner Konzeption von den anderen ab: diesmal ist das alle drei Metalle umfassende Material zweigeteilt. Die griechischen Münzen der römischen Kaiserzeit werden im zweiten Faszikel folgen. Eine wärmstens zu begrüßende und in der Zukunft unbedingt nachzuahmende Neuerung bilden die Indizes.

Die reichhaltige Sammlung (mit Rarissima, wie ein Goldstater des Vercingetorix und das frühe Tetradrachmon des sizilischen Naxos) bietet einen guten Querschnitt der griechischen Münzprägung. Der von M. Price verfaßte Katalog enthält die nötigen Referenzen, auch die Datierungen fehlen nicht. Auf die Abbildung von schlechterhaltenen Stücken wurde verzichtet. Die Aufnahmen von R. Gardner sind gut, wenn auch gelegentlich im Druck etwas dunkel geraten.

B. Kapossy

A. U. Stylow, Libertas und Liberalitas, Untersuchungen zur innenpolitischen Propaganda der Römer. Diss. München 1970, gedruckt 1972. Bezug beim Verfasser- p. A. Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des DAI, D - 8 München 40, Amalienstraße 73 b. 239 S., brosch., DM 22,–.

In seiner Dissertation beschreibt der Verfasser, bekannt durch einen Aufsatz über die Quadranten des Caligula als Propagandamünzen (Chiron, Bd. 1, 1971, S. 285–290), den stillen Übergang von der republikanischen *libertas*, der politischen Selbstbestimmung einer mündigen Bürgerschaft, zur *liberalitas* der Kaiserzeit, als der Herrscher einem gesättigten Bürgertum Ruhe und Wohlstand verspricht. Meister der Politik und Propaganda gelingt den Kaisern diese Annäherung, so daß sogar am Ende des Altertums das Wort *libertas* aus der Volkssprache verschwindet. Neben den linguistischen, epigraphischen und literarischen Zeugnissen erweisen sich die Münzen von höchstem Quellenwert. Der Verfasser gibt S. 202–205 eine Zusammenstellung aller Libertas-, Liberalitas- und Ubertas-Typen auf römischen Münzen, S. 206–237 eine «Münzliste», die von der Republik bis zu Konstantin reicht. Jeder Numismatiker, der sich über das Antiquarische hinaus für den geschichtlichen Hintergrund interessiert, wird diese gehaltvolle und flüssig geschriebene Arbeit mit Gewinn und Freude lesen. *Th. Fischer*

Süddeutsche Wallfahrtsmedaillen

Zwei Beiträge, verfaßt vom profunden Kenner dieses Gebietes, *Busso Peus*, seien hier angezeigt. Der erste, *Die Wallfahrtsmedaillen von Vierzehnheiligen* ist ein Sonderdruck aus S. v. Pöllnitz, Vierzehnheiligen. Eine Wallfahrt in Franken (1971). Er erläutert die wohl vollständige Typologie der Medaillen von der Barockzeit bis in die Gegenwart. Ihre Datierung ist schwierig, da Jahreszahlen meistens fehlen und liebgewordene Typen etliche Jahrzehnte lang immer wieder nachgefertigt wurden. Der Konservativismus, der sich wenig um die Stilentwicklung kümmert, ist gerade auf diesem Gebiet verständlich.

Der zweite ist im *Katholischen Volks- und Hauskalender 1972* erschienen. Zu jedem Monat wurde die beidseitige Abbildung einer Barockmedaille, zusammen mit kurzem Kommentar, beigefügt. Die Wallfahrtsorte sind: Wiblingen, Berkheim und Haisterich, Mariabuch bei Neresheim, Dozburg, Weingarten, Obermarchtal, Steinhausen bei Bad Schussenried, Steinhausen a. d. Rotturm, Hohenrechberg, Weißenau, Reute bei Waldsee, Zwiefalten. – Eine vorzügliche Art, dieses sowohl in die Medaillen- als in die religiöse Volkskunde gehörende Gebiet einem breiten Publikum näherzubringen. *B. Kapossy*

Jarmila Hásková, Chebské mince z 12. a. 13. století (Egerer Münzen des 12. und 13. Jahrhunderts), Chebské muzeum, Cheb 1972, 87 S., Abb. (Mit deutscher Übersetzung.)

Eger (Cheb), im böhmisch-fränkischen Grenzgebiet gelegen, war durch eine wichtige Handelsstraße mit Nürnberg verbunden und bildete eine Filiale der Nürnberger Münzstätte. Das erklärt weitgehend die Abhängigkeit der Egerer Münzen von den Geprägen Nürnbergs, die sich in manchen Fällen nur durch kleine Details voneinander unterscheiden lassen. In einem kurzen, aber substantiellen Überblick skizziert die Autorin die Entwicklung der Münzprägung bis 1300, in welchem Jahre Wenzel II. alle Münzstätten Böhmens und so auch jene von Eger in der großen, neueröffneten Landesmünze von Kuttenberg (Kutná Hora) zusammenfaßte. Gegenüber der früheren Forschung kommt Jarmila Hásková vor allem in der Frage der Chronologie zu neuen Resultaten, die zu beurteilen mir nicht anstehen. In einer regestartigen Liste verzeichnete sie die Funde, in denen Münzen von Eger vorkommen. Der Katalogteil umfaßt 43 Typen für die Zeit von 1180 bis 1300, die in guten Aufnahmen vergrößert wiedergegeben werden. Dadurch kommt die zum Teil eigenartige Gestaltung des Münzbildes plastisch zum Ausdruck, doch wäre für den numismatisch nicht gebildeten Leser ein Hinweis auf den Maßstab der Vergrößerung nützlich gewesen, da die Angabe der Maße zu wenig anschaulich ist. Verweise auf Katalog und Abbildungen würden den Text dieser in gleicher Weise zuverlässigen wie ansprechenden Publikation anschaulicher machen. *H. U. Geiger*

Etienne Fournial, Histoire monétaire de l'occident médiéval. Nathan, Paris, 1970.

Beaucoup de problèmes monétaires, et par conséquent économiques restent à résoudre; l'étude de la circulation monétaire peut jeter une vive lumière sur les relations et les échanges. C'est un chapitre qui est à peine abordé par les historiens. Si l'époque mérovingienne a été étudiée par P. Le Gentilhomme et M. Jean Lafaurie, il n'en est pas de même du monnayage des barons: les dépôts d'archive n'ont pas été exploités et il reste beaucoup à découvrir. Telle est résumée la présentation que l'auteur fait de son livre; les numismates, même les plus avertis y trouveront des pages captivantes, des idées nouvelles, une foule de renseignements, une bibliographie spéciale par chapitre et une, plus générale et méthodique.

Tout un chapitre est consacré aux mutations monétaires des successeurs de saint Louis. L'auteur réhabilite Philippe le Bel que chacun se plait à traiter de faux-monnayeur,

alors que la grande crise monétaire n'a commencé que sous le règne de ses successeurs, contraints à cela par la hausse des métaux précieux. Personne, sinon Nicolas Oresme, deux siècles avant Gresham, ne s'est rendu compte que toute l'instabilité monétaire provenait du bimétallisme introduit par saint Louis: les métaux précieux augmentant de prix d'une manière inégale – l'argent plus que l'or – une des monnaies chassait l'autre; il fallait constamment modifier la loi de la frappe, et le retrait des anciennes monnaies s'avérait impossible.

Un chapitre extrêmement important pour les numismates et les historiens est celui consacré aux monnaies de compte, dont l'usage et le mécanisme sont si ardus à saisir. L'auteur expose admirablement l'origine des différentes monnaies de compte; florins petits poids, florins bon poids, francs et écus (couronnes dans les cantons suisses). Ces systèmes ayant été utilisés simultanément chez nous les numismates et historiens suisses liront avec profit les pages 140 à 147.

Disons en forme de résumé que cet ouvrage est le complément indispensable de la publication, elle aussi remarquable, de Jean Lafaurie sur Les monnaies des rois de France.

Colin Martin

Jean L. Martin, Les médailles de tir suisses – Die Schützenmedaillen der Schweiz – Le medaglie di tiro della Svizzera – Swiss shooting Medals, 1612–1939. Lausanne, 1972.

Précédé d'une fort intéressante préface de notre collègue Chs. Lavanchy, l'ouvrage au format 4°, cartonné, compte 254 pages, en fait toutes illustrées. Canton par canton, classés ici par ordre alphabétique, l'auteur reproduit toutes les médailles de tir; il y ajoute soit la reproduction d'une gravure de l'époque, soit celle de l'une ou l'autre de ces coupes distribuées comme prix de tir. Toutes les pièces sont photographiées, droit et revers; leur description est complète: diamètre, métal, poids (pour l'or) nom du graveur, références.

En résumé, un ouvrage utile aux collectionneurs et chercheurs. *Colin Martin*

Robert Chalmers, A History of Currency in the British Colonies. Réimpression de l'édition de 1893, Colchester, 1972.

Il est piquant de voir réimprimer un volume sur le monnayage de ses colonies au jour où l'Angleterre en a perdu la presque totalité. Cet ouvrage méritait, à la vérité, d'être mis à la disposition des historiens du XIXe siècle, ère par excellence de l'expansion coloniale de l'Europe. Il expose, colonie par colonie, la circulation monétaire antérieure, puis celle de l'occupation britannique, apportant au lecteur une documentation très riche sur la législation, la réglementation de la circulation des monnaies, le cours des monnaies étrangères, la frappe dans les ateliers coloniaux. Un index de 20 pages complète cette précieuse documentation qui ne comporte, disons-le, aucune reproduction de monnaies. *Colin Martin*

Burton Hobson, Les monnaies d'or de Crésus à Elisabeth II. Bordas-Paris-Montréal, 1971. – Les membres de la Société suisse de numismatique bénéficient d'un rabais de 30 %, Fr. 95.50 / Fr. 66.85.

Magnifique publication, richement illustrée en couleurs; la plupart des pièces sont agrandies deux fois et demie. L'ouvrage est divisé chronologiquement: Antiquité, Byzance et empire musulman, Moyen Age et Renaissance. Puis viennent les frappes mécaniques de monnaies du XVIe à nos jours. Au regard de chaque pièce une brève page de commentaire, ce qui fait de ce volume un superbe livre d'histoire monétaire et économique et un bon répertoire pour les numismates. Pour les historiens et les amateurs d'art ce volume sera un bon instrument de travail et de recherche. *Colin Martin*

Numismatica e antichità classiche, Quaderni ticinesi. Lugano, 1972.

Nouvelle collection de travaux, dirigée par notre collègue Ernesto Bernareggi, présentée par un autre des membres de notre Société, Ferruccio Bolla.

Nous ne saurions mieux faire que d'en donner la table des matières, où les amateurs de monnaies antiques, gauloises ou suisses trouveront leur plaisir. Nous ne voulions pas attendre notre prochaine assemblée générale, qui se tiendra au Tessin les 13 et 14 octobre, pour en féliciter de vive voix nos amis ultramontains.

Andrea Pautasso, Monetazione celtica e monetazione gallica cisalpina; Ignazio Cazzaniga, Un'ipotesi sul significato dell'emblema del granchio nella monetazione di Akragas sicula; Stella Patitucci-Uggeri, Kylix di Psiax in una collezione ticinese; Marisa Garlaschelli, L'iconografia monetale dei Seleucidi; Vittorio Picozzi, Le monete nei Vangeli; Adriano Savio, La riforma monetaria di Nerone; Anna Concia, Tipi monetari originali di Nerva; Lino Rossi, Il Danubio nella storia, nella numismatica e nella scultura romana medio-imperiale; Oscar Ulrich Bansa, Note sul semisse e le frazioni auree votive; Mario Brozzi, Strumenti di orefice longobardo; Franco Chiesa, L'unica moneta datata della zecca di Bellinzona; Ernesto Bernareggi, Notizie sulla zecca di Bellinzona in documenti milanesi dell'inizio del XVI secolo.

Colin Martin

Taisei. Revue numismatique japonaise, consacre son numéro de janvier 1973 à la monnaie et aux médailles suisses, reproduisant une cinquantaine de pièces. Le tout précédé d'une introduction de notre ambassadeur, S. E. G.-E. Bucher. *Colin Martin*

P. de Mazis, Problèmes de langage à propos de la monnaie, in: Vie et Langage. Paris. Janvier 1973.

Etude sémantique sur les notions de *pecunia, summa pecuniae, numus et moneta* et leurs correspondants dans les langues modernes. Les nuances importantes des expressions latines ne sont plus rendues par la langue française avec les mots: argent, somme d'argent et numéraire. Seul le mot «monnaie» serait chargé de l'ensemble des significations. *Colin Martin*

César E. Dubler, Das russische Fellgeld des Mittelalters nach einem arabischen Bericht, in: Revue suisse d'économie politique et de statistique, Berne, 1947, pp. 61–63.

Abú Hámid el Granadino y su relación de viaje por tierras eurasiáticas. Madrid, 1953.

Un heureux hasard nous a fait découvrir chez un bouquiniste un exemplaire de la publication de 1953, qui nous a renvoyé à l'article paru en Suisse en 1947, que notre société n'avait pas signalé. Il mérite toutefois de l'être, car les documents monétaires du Moyen Age en Orient sont rares.

Abú Hámid, né à Grenade en 1080, quitta l'Andalousie vers 1106. Il fit plusieurs voyages qui l'amenèrent dans la région de la Volga, de la mer Caspienne et du lac d'Aral. Observateur sagace il a vu dans la région de Boukhara les indigènes se servir pour leurs échanges de lingots de plomb blanc, non estampillés, et que dans les contrées sises à l'est de la Caspienne circulaient librement les dinars d'argent frappés à Bagdad.

Dans la haute Volga, par contre, on utilisait comme monnaie des peaux de petit gris, d'hermine et de martre. Ces peaux étaient liées en petits paquets, munis d'un sceau. Chose remarquable observée par notre voyageur, c'est que ces peaux élimées, gâtées par les manipulations n'avaient plus aucune valeur marchande, étant devenues inemployables pour la mégisserie: il ne s'agissait donc plus d'objets-monnaie, mais d'une véritable monnaie fiduciaire, ayant perdu toute valeur intrinsèque.

Plus au nord, en Laponie, l'auteur a assisté aux «échanges muets». Les indigènes déposent leurs marchandises en un lieu convenu puis se retirent. Les marchands du sud placent en face ce qu'ils offrent en échange, puis, à leur tour se retirent. Les indigènes reviennent: s'ils acceptent, ils emportent ce qui leur est offert, laissant leurs propres marchandises et disparaissent. S'ils ne sont pas d'accord, ils ne prennent rien attendant une offre meilleure. Il n'y a de la sorte aucun contact entre acheteurs et vendeurs, qui d'ailleurs seraient incapables d'engager une conversation quelconque. Cette pratique a été observée, à notre connaissance, aussi entre Indiens d'Amérique et les premiers conquérants; également dans certaines régions d'Afrique. *Colin Martin*

G. Savès, Le nouveau chemin des monnaies «à la croix», in: Acta Numismatica II, Barcelone, 1972.

Ces monnaies du sud-ouest de la France n'ont pas fini d'intriguer (cf. SM 22, 1972, 31). L'auteur propose une nouvelle chronologie, il conteste qu'elles soient dérivées toutes des monnaies frappées à Rhodes: «on est surpris de constater que tout a été pris à contre sens». C'est possible, sa démonstration toutefois ne nous a pas convaincu. *Colin Martin*

Maurice Lombard, Monnaie et histoire d'Alexandre à Mahomet. Paris-La Haye, 1971.

Ouvrage posthume, rédigé à partir des notes laissées par l'auteur, décédé il y a sept ans. Les sources comportent 734 titres, suivis de leur index sur 5 pages: c'est dire que l'œuvre est digne de ses parrains, MM. F. Braudel et J. Le Goff. Le texte lui-même est dense, riche d'enseignements; il traite des métaux monétaires et des routes de leur commerce chez les Grecs et les Phéniciens, puis dans le monde égéen, en Asie, en Nubie, enfin les premiers systèmes de monnayage en Méditerranée orientale.

L'évolution du rapport or-argent et de toutes les questions qu'à l'époque déjà soulevait le bimétallisme, font l'objet d'un important chapitre. En résumé l'auteur montre les courants commerciaux des métaux, avant la conquête musulmane. A la veille de ces événements, ces courants s'orientent d'Ouest en Est: l'Occident perd son or au profit de Byzance, Byzance au profit de l'Orient sassanide. Avant les conquêtes musulmanes ce mouvement épuise l'Occident au profit de l'Orient: au début du 7e siècle le déséquilibre est complet: la pénurie d'or affecte les royaumes barbares et l'empire byzantin, le volume d'or circulant sous forme de monnaies se restreint toujours plus. A la fin du 8e le mouvement se renverse et s'amplifie du 9e au 11e siècle. L'Occident fournit dès lors l'étain, des armes, du bois de construction navale et surtout des esclaves: il en est payé en dinars, donc en or, qui pénètre par les fleuves de la Russie, le Danube et la Méditerranée dans le monde occidental.

Etude passionnante, solidement étayée, dont la lecture ouvrira des horizons nouveaux aux historiens du haut Moyen Age.

Colin Martin

ZÜRICH-BIBLIOTHEK
A IY 76 L
26. SEP. 1973 - 8. Sep 1973
L. 90

Jahrgang 23 August 1973 Heft 91

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft
Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktionskomitee: Prof. Dr. H. A. Cahn/Basel, Prof. Dr. H. Jucker/Bern, Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. L. Mildenberg/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich
Redaktion: Dr. H.-U. Geiger, Zürich, Dr. B. Kapossy, Bern. Bernisches Historisches Museum, Münzkabinett, Helvetiaplatz 5, CH - 3000 Bern
Administration: Mme A. Schwartz, 1, rue Pépinet, 1003 Lausanne, Compte de chèques 10 - 23071

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis: Fr. 40.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz. Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis: Viertelseite Fr. 40.– pro Nummer, Fr. 120.– im Jahr. Die Mitglieder der SNG erhalten gratis: Münzblätter und Numismatische Rundschau. Beitrag für lebenslängliche Mitgliedschaft Fr. 650.–, Jahresbeitrag Fr. 60.–

Revue trimestrielle · Prix d'abonnement: fr. 40.– par an (envoi gratuit aux membres de la SSN) · Prix d'annonces: Un quart de page fr. 40.– par numéro, fr. 120.– par an. Les membres de la SSN reçoivent gratuitement: Gazette numismatique et Revue de Numismatique. Cotisation de membre à vie fr. 650.–, cotisation annuelle fr. 60.–

Inhalt – Table des matières

Colin Martin: Hommage, S. 85. – *Hans Voegtli:* Der Schild des Philadelphos, S. 86. – *Niklaus Dürr:* Bemerkungen zur hellenistischen Münzprägung, S. 90. – *Rudolph H. Storch:* The Coinage from Commodus to Constantine . . ., S. 95. – *Michel Amandry:* A propos du trésor de Seltz, S. 103. – *Ilona Pfeiler:* Der Thron der Achaimeniden als Herrschaftssymbol auf sasanidischen Münzen, S. 107. – *Charles Lavanchy:* Médailles Antoine Matthieu, S. 111. – Der Büchertisch - Lectures, S. 113.

HOMMAGE

Trois membres éminents de notre société viennent de fêter leur 60e anniversaire: LEO MILDENBERG, le 14 février, ERICH CAHN, le 24 du même mois, DIETRICH SCHWARZ, le 2 juin.

A tous trois nos vives félicitations, auxquelles nous nous devons d'ajouter nos remerciements pour ce que tous trois apportent à notre science. Notre société leur doit beaucoup:

L. Mildenberg a consacré à la rédaction de la Revue son temps et sa science; E. Cahn ne s'est jamais laissé rebuter par l'étude des monnaies et des trouvailles du Moyen Age. Quant à notre ancien président et rédacteur, D. Schwarz, il n'a cessé, depuis son entrée dans notre société, il y aura trente-cinq ans, de nous faire bénéficier de sa science, de son expérience et de ses judicieux conseils.

Il n'est pas possible de faire ici la biographie ni le tableau des savantes publications de nos trois jubilaires. Nos lecteurs les connaissent et les apprécient d'ailleurs depuis fort longtemps. Qu'ils veuillent bien accepter, avec tous nos meilleurs vœux, nos remerciements pour leur fidèle amitié.

Colin Martin

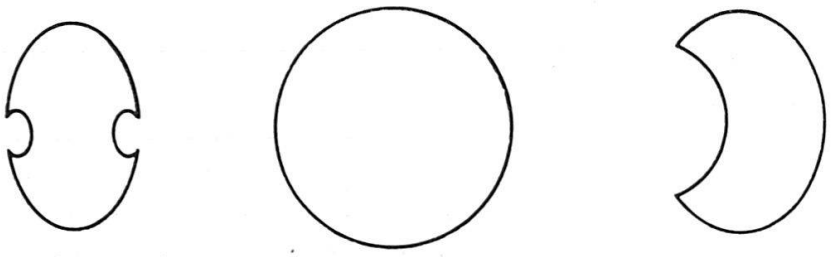
DER SCHILD DES PHILADELPHOS *

Hans Voegtli

Von jeher wurde das Beizeichen des Schildes auf den Münzen des Ptolemaios II. Philadelphos als sein persönliches Wappen interpretiert (Abb. 1). Dies aus Analogie

Abb. 1

zu Ptolemaios I. (Blitz und Adler) und Ptolemaios III. Euergetes (Füllhorn). Soweit ich die einschlägige Literatur überblicken kann, hat man sich aber kaum mit Form und Bedeutung dieses Schildes auseinandergesetzt. Svoronos [1] spricht nur von einem «eiförmigen Schild, auf dem sich ein einem Blitze gleichendes Schildzeichen befindet». Vergleichende Beispiele aus Malerei oder Plastik werden nicht herangezogen. Es fehlt in der Tat aber auch an Analogien zwischen unserem Schild und den verschiedenen griechischen Formen dieser Defensivwaffe: Der böotische Schild, der attische Rundschild sowie die Pelta sind verschieden (Abb. 2) [2].



Böotisch Rundschild (Aspis) Pelta

Abb. 2

* Das Folgende entstand aus einem Referat über die frühen Ptolemäerprägungen, das im Sommersemester 1972 in der numismatischen Übung von Prof. Dr. H. Cahn in Heidelberg gehalten wurde. Ihm danke ich an dieser Stelle für die Anregung zur vorliegenden Arbeit.

[1] J. Svoronos, Ta Nomismata tou kratous ton Ptolemaion, Bde. I–IV, Athen 1904–1908, Sp. 99 ff.

[2] Zum griechischen Schild siehe G. Lippold, Münchener archäologische Studien, München 1909, 399 ff.

Auf einer ganz bestimmten Gruppe großplastischer Werke aber finden wir unseren Schild wieder: den pergamenischen Gallier-Weihgeschenken. Die Gruppe vom «Gallier mit seiner Frau» als auch der «sterbende Gallier» (Abb. 3) haben als Attribute den keltischen Schild, wohl nicht zuletzt, um die Personen eindeutig zu charakterisieren. Die ovale Form und der längliche Buckel in der Mitte stimmen mit unserem Schild der Philadelphos-Münzen überein.

Eine weitere Denkmälergruppe bestätigt unsere Vermutung, das Münzsymbol des Philadelphos sei ein gallischer Schild: das Aes grave der umbrischen Stadt Ariminum [3]. Auf der Vs. ein Gallierkopf mit dem typischen struppigen Haar und der Torques, auf der Rs. der uns nun schon bekannte Schild. Geprägte Münzen derselben Stadt zeigen auf der Vs. ebenfalls einen Keltenkopf nach links, auf der Rs. einen gallischen Krieger in Kampfstellung nach links mit Schwert und großem Schild (Abb. 4). Diese Beispiele sind in der italischen Münzkunst nicht singulär, ist doch auch auf dem römischen Barren mit Schwert/Scheide eine keltische Waffe dargestellt, wie A. Alföldi nachgewiesen hat [4]. Ob der Barren mit einem ovalen Schild und Buckel ebenfalls den keltischen Typ meint, kann nicht nachgewiesen werden, doch möchte man es annehmen.

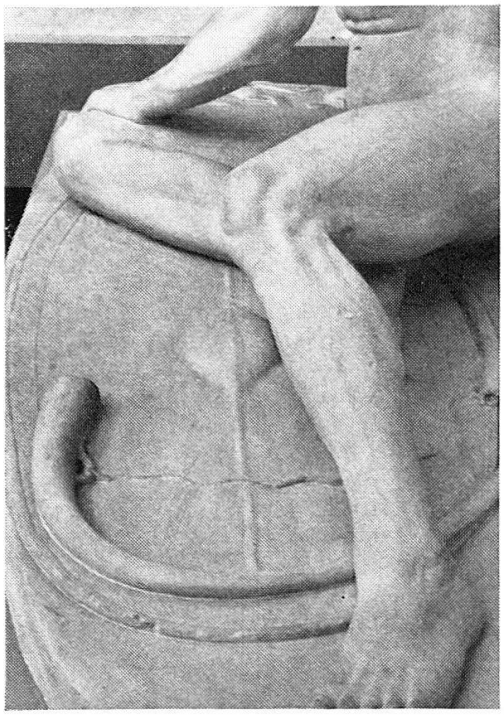


Abb. 3

Abb. 4

Ist der Schild auf den Münzen des Philadelphos somit als ein keltischer Typ bestimmt, so stellt sich nun die Frage, wie Ptolemaios II. dazu kam, einen keltischen Schild als persönliches Symbol zu erwählen. Hinfällig scheint jetzt auf jeden Fall die Theorie zu sein, es sei «einfach ein Symbol», oder es dokumentiere die Abkunft des Philadelphos von Zeus, wie es Svoronos, Sp. 100, aus einer Stelle des Suidas-Lexikons (unter dem Stichwort Λάγος) herauslesen wollte. Denn dazu hätte ein Schild griechischen Types sich wohl besser geeignet, allenfalls würde man auch noch einen ägyptischen annehmen, aber kaum einen keltischen.

[3] Siehe E. J. Haeberlin, Aes grave, 1910, Taf. 77, 1–3.

[4] Römische Mitteilungen 68, 1961, 64 ff.: Timaios' Bericht über die Anfänge der Geldprägung in Rom.

Die Lösung auf diese Frage gibt Pausanias. Er schildert in Buch I, Kap. 7, 1 und 2 den Aufstand des Magas von Kyrene gegen seinen Halbbruder Ptolemaios II.: «... Er (sc. Magas) erhielt auf dem Marsche die Nachricht, daß die Marmariden, ein libyscher Nomadenstamm, abgefallen seien, und kehrte nach Kyrene zurück. Den Ptolemaios aber, der schon im Begriffe war, ihn zu verfolgen, hielt folgende Ursache zurück: Als er sich zur Abwehr des anrückenden Magas rüstete, nahm er außer anderen Fremden auch ungefähr 4000 Galater in Sold; da er aber entdeckte, daß diese mit dem Plane umgingen, sich in den Besitz Ägyptens zu setzen, so führte er sie auf dem Fluß (= Nil) auf eine öde Insel, wo sie sich teils gegenseitig umbrachten, teils verhungerten.» Soweit also Pausanias. Durch den gleich anschließenden 1. Syrischen Krieg wird diese Episode um 275 v. Chr. datiert. Es ist dies das einzige Mal, wo wir Philadelphos mit den Kelten in Verbindung bringen können. Man darf also annehmen, Ptolemaios II. habe den keltischen Schild zum Zeichen seines «Sieges» über die aufständischen Söldner auf seine Prägungen gesetzt. Da die wilden und kriegerischen Galaterhorden für die hellenistischen Königreiche und die gesamte griechische Kultur eine echte Gefahr darstellten, konnte ein noch so kleiner Teilerfolg zu einem bedeutenden Sieg umfunktioniert werden. Erfolge auf Münzen darzustellen war ja üblich, wie zum Beispiel die Prora mit Nike auf den Prägungen des Demetrios Poliorketes auf den Seesieg von 306 über Ptolemaios I. anspielt. In gleicher Weise dürfte der römische Schwert-Barren als Siegesmonument über die Gallier zu interpretieren sein.

Welches sind nun die Konsequenzen, die daraus für die Prägungen des Philadelphos zu ziehen sind?

Svoronos hatte die Münzen mit dem Schild als Symbol in zwei Hauptgruppen aufgeteilt: die erste in der Serie B seiner Klasse Z, vgl. Sp. 98 f., und die zweite in seiner Klasse E, vgl. Sp. 124 f. Serie B, Klasse Z umfaßt die datierten Schild-Emissionen und geht über einen Zeitraum von zwanzig Jahren (A–Y). Nach Svoronos wurden diese Prägungen auf Zypern geschlagen. Da aber Ptolemaios nach Svoronos die Insel als Folge der Niederlage von Kos gegen Antigonos im Jahre 266 verloren hatte und um dieses Jahr die datierten Emissionen der phönikischen Städte beginnen, so bleibt für die zwanzig Jahre der Schild-Emissionen nur der Zeitraum von 285 (Beginn der Mitregentschaft) bis 266, dem Jahre der Niederlage von Kos. Es gibt allerdings kaum genügend Beweise, um die Emissionen nach Zypern zu verlegen, so daß also diese «passende» Chronologie nicht allzu stark gefestigt ist. Es scheint auch nicht sehr wahrscheinlich, daß Philadelphos schon 285 selbst zu prägen begann, wurde er doch erst 283 nach dem Tod seines Vaters zum Alleinherrscher.

So gut also diese Prägungen in den vermeintlich «prädestinierten» Zeitraum passen würden, müssen wir doch auf Grund der vorangegangenen Überlegungen diese Datierung aufgeben. Der Beginn dieser datierten Serie kann frühestens um 275 angesetzt werden. Warum sie dann nach zwanzig Jahren um das Jahr 255 unterbrochen wurde, läßt sich wohl kaum feststellen.

Die zweite Gruppe, Klasse E, umfaßt die undatierten Schild-Emissionen. Sie haben den Schild und zwei oder drei Monogramme gemeinsam und umfassen gegen zehn Jahre (Anzahl der Jahresbeamten). Alle führen sie das Monogramm ⊓ , ⊓ oder ⊓T, was Svoronos zur Annahme führte, die Emissionen seien im phönikischen Ptolemais-Akko geschlagen worden. Da nach ihm in Ptolemais von 271 bis 261 eine Prägelücke existiert, setzt er die Schild-Emissionen in diesen Zeitraum. Nach unseren vorherigen Überlegungen ist dieser zeitliche Ansatz nur wenig zu spät; wenn wir 275 als Fixpunkt nehmen, nur um drei bis vier Jahre. Ob Ptolemais sie prägte,

möchte ich nicht eindeutig bejahen, macht einem doch das Δ hinter dem Ohr des Vs.-Porträts etwas skeptisch, denn diese Stempelschneidersignatur – wenn es eine solche ist – findet sich seit der Gründung der Münzstätte Alexandria auf deren Emissionen. Es müßte sich demnach in Phönikien allenfalls um einen weiteren Künstler mit gleichem Anfangsbuchstaben oder um eine mechanische Kopie der ersten Soter-Tetradrachmen handeln. Zudem spricht auch der Stil der Prägungen eher für Alexandria.

Noch ein weiteres Problem wäre in diesem Zusammenhang untersuchungswert, sei aber nur kurz gestreift. Die goldenen ΘΕΩΝ-ΑΔΕΛΦΩΝ-Prägungen tragen auf der ΑΔΕΛΦΩΝ-Seite mit Philadelphos und Arsinoe II. ebenfalls den Schild (Abb. 5). Von Svoronos, Sp. 125 ff., in die Regierungszeit des Philadelphos gesetzt, wies sie E. T. Newell[5] erst seinem Sohne Ptolemaios III. Eeuergetes zu. Es scheint mir, die Zuweisung von Svoronos sei nach unseren Überlegungen doch wieder er-

Abb. 5

wägenswert, zumal ja auch Newell seine Datierung nicht begründet. Doch dieser Gedanke bedarf wohl noch einer gründlicheren Untersuchung, die den Rahmen dieser kleinen Arbeit sprengen würde.

Abbildungsnachweis

1 Tetradrachme Ptolemaios II., 283–246. Photo Münzen und Medaillen AG, Basel.
2 Zeichnungen des Verfassers
3 Sterbender Gallier, Photo nach dem Gipsabguß der Skulpturhalle Basel
4 Kleinbronze von Ariminum, Brit. Mus., BMC Italy 25, 7
5 Gold-Oktadrachmon (Mnaeion), Svor. Nr. 603, Münzen und Medaillen AG, Auktion 41, 1970, Nr. 305

Ich danke an dieser Stelle Herrn G. K. Jenkins, Keeper of Coins des Britischen Museums für seine Freundlichkeit, mir einen Gipsabguß der Münze von Ariminum zur Verfügung zu stellen, und Herrn P. Strauss, Münzen und Medaillen AG, für die Photos der Abb. 1, 4, 5.

[5] E. T. Newell, Royal Greek Portrait Coins, New York 1937, 86.

BEMERKUNGEN ZUR HELLENISTISCHEN MÜNZPRÄGUNG *

Niklaus Dürr

I. Das Horn des Seleukos VI.

Vs.: Gehörnter Kopf des Seleukos VI. mit Königsbinde in Wollkordelkreis nach rechts. Abb. 1, Münzkabinett Genf, und Abb. 2, Privatsammlung.

1

2

1a

2a

Rs.: Zeus Nikephoros von Daphne thront nach links zwischen je zwei vertikalen Schriftzeilen in Kranz. Beizeichen außerhalb der Schriftzeilen links und unter dem Thron (Abb. 1a und Abb. 2a).
Tetradrachmon, Münzstätte Antiochia, 216–217 der seleukidischen Ära = 96–95 v. Chr. (nach Babelon). Durchmesser beider Münzen 28 mm.

* Anmerkung der Redaktion: Der erste Teil des Manuskriptes lag bereits im Januar 1973 vor, aus technischen Gründen konnte er aber erst jetzt erscheinen.

E. Babelon, Les Rois de Syrie, Paris 1890, Nr. 1513 und Nr. 1513 var.
E. T. Newell, The Seleucid Mint of Antioch, New York 1918, Nr. 422
F. Imhoof-Blumer, Porträtköpfe auf antiken Münzen hellenischer und hellenisierter Völker, Leipzig 1885, Taf. IV, 7.

Es geht hier nicht darum, den Ablauf und den Zusammenhang der beiden kurzen Emissionen des Seleukos VI. Epiphanes Nikator der Münzstätte Antiochia zu diskutieren. Meine vorläufig einzige Absicht ist, den Leser auf das kleine Horn, welches kaum bis in die Mitte der Breite des Diadems ragt, aufmerksam zu machen.

Dieses Horn, bisher in der numismatischen Literatur übersehen, hat sicherlich eine bestimmte ikonographische Bedeutung und scheint in keinem direkten Zusammenhang mit den verschiedenen Hornformen der Diadochenbildnisse zu stehen. Auch für eine Zuteilung an den dionysischen Kreis fehlt vorläufig jede Grundlage. Hier drängt sich also die Identifizierung oder Gleichstellung mit einer andern Gottheit auf. Als erstes könnte an den Flußgott Orontes, dem Lebensspender der Weltstadt Antiochia, gedacht werden, doch sind uns bisher noch keine gehörten Darstellungen dieses Flußgottes bekannt. Wenn wir aber auf die Gründungslegende Antiochias, überliefert von Malalas, zurückgreifen, so finden wir dort einen sehr verführerischen Anhaltspunkt. Nach dieser Legende soll Io, die von Zeus in eine Kuh verwandelte Nebenbuhlerin der Hera, auf ihren Irrwanderungen und Abenteuern von Ägypten nach Syrien gelangt und dort, krank und in erschöpftem Zustande, von den auf ihre Suche ausgegangenen Argivern am Berge Silphios aufgefunden worden sein. Nach ihrem darauffolgenden Tode wurde ihr an Ort und Stelle ein Grabmal und ein Heiligtum errichtet, und bald bildete sich dort eine Stadt, Iopolis, das spätere Antiochia.

Untersucht man nun die Lage Antiochias an Ort und Stelle, so fällt besonders auf, wie strategisch wichtig der Berg Silphios, an dessen Fuß und bis an dessen Hänge sich die Stadt Antiochia hinzieht, für den Schutz der Metropole ist. Dies erkannten im Mittelalter auch die Fürsten Antiochias, weshalb sie ihre Festungen und Schutzmauern auf der Berghöhe errichteten. Doch zurück zu unserer Legende. Wo sucht eine herumirrende, verwundete und erschöpfte Kuh Zuflucht? Sicher in einer Höhle oder Grotte. Ich suchte in den letzten Jahren mehrmals die Hänge des Berges Silphios nach hellenistischen und römischen Spuren ab und fand nur eine einzige Grotte von bedeutenderem Ausmaße. Es ist dies bezeichnenderweise die sogenannte «erste» Kirche der Christenheit, der Überlieferung nach von Petrus selbst gegründet – und heute die Touristenattraktion von Antiochia. Wie wir an unzähligen Beispielen erkennen, war das «Aufpfropfen» christlicher Kirchen auf heidnische Kultstätten und Mysterienkulte üblich. Etwa hundert Meter östlich, auf gleicher Höhe der Petruskirche, befindet sich, in den Felsen gehauen, eine hellenistische Kolossalbüste, flankiert von einer stehenden Figur, wohl eines Herrschers. Leider ist der Felsen dermaßen verwittert, daß eine nähere Identifizierung der Darstellungen uns nicht mehr möglich ist. Sie deuten jedoch darauf hin, daß in der nahegelegenen Grotte ein Heiligtum gewesen sein muß. Auch überliefert Malalas, daß bis zu seinen Zeiten (6. Jh. n. Chr.) der am Hange des Berges liegende Stadtteil Antiochiens der Bezirk der Ioniten genannt wurde.

Auf den ersten Blick scheint es nicht ausgeschlossen zu sein, daß Seleukos VI., an die Überlieferung der Gründung Antiochias anknüpfend, sich als besonderer Beschützer dieses nationalen Kultes ausgab und sich auf seinen Tetradrachmen – einzig auf den in der Münzstätte Antiochia geprägten – mit den Attributen der Io, den kurzen Kuhhörnern, abbilden ließ.

Andererseits kann ein Zusammenhang mit synkretistischen ägyptisch-syrischen Kulten nicht von der Hand gewiesen werden. Der Einfluß Alexandriens war in Antiochia bedeutend, ja das Königshaus der Seleukiden war mit den Ptolemäern verschwägert. So stellt ein Marmorkopf des Genfer Museums Isis mit den Hörnern der Io dar (Fig. 3) [1].

Abb. 3

Die Besonderheit des Seleukoskopfes wurde bei der Durchsicht eines Fundes von etwa 40 Tetradrachmen der Münzstätte Antiochia (Antiochos VIII. Grypos, Antiochos IX. Kyzikenos, Seleukos VI. und Antiochos X. Eusebes) bemerkt. Der Fund besteht aus stempelfrischen Exemplaren und scheint im gleichen Jahre, 96 oder 95 v. Chr., gemünzt worden zu sein, eine Feststellung, welche viele neue historische und numismatische Probleme aufwirft. Die neun im Funde vertretenen Exemplare des Seleukos VI. weisen sieben verschiedene Vorderseitenstempel und neun verschiedene Rückseitenstempel auf.

Sollte diese Beobachtung des Seleukoshornes eine Anregung für Historiker, Numismatiker und Archäologen ergeben, dieses ikonographische Rätsel zu lösen, so ist der Zweck dieser Zeilen erreicht.

[1] Inv. Nr. 15203, W. Déonna, Genava 16, 1938, 72; Karl Schefold, Meisterwerke griechischer Kunst, Basel 1960, S. 271, Nr. 367.

II. Lysimachika

Abb. 4

Vs.: Kopf Alexanders des Großen mit Königsbinde und Widderhorn nach rechts.

Rs.: ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ, thronende, behelmte Athena mit Zepter nach links, den linken Arm auf Rundschild gestützt, auf der Rechten Nike den Königsnamen bekränzend. Links innen Monogramm ⊢P, im Abschnitt teilweise getilgter Halbmond, außen links Stern (Emissionswechsel). Tetradrachmon. Durchmesser 30 mm.

Margaret Thompson, The Mints of Lysimachos, Essays in Greek Coinage, Oxford 1968, Nr. 46 und 47. Münzstätte Lampsakos. Privatsammlung (vergrößert).

Abb. 4

Abb. 5

Abb. 5

Vs.: Kopf Alexanders des Großen mit Königsbinde und Widderhorn nach rechts.

Rs.: Gleicher Typus, im Felde links innen Leier, im Abschnitt M. Tetradrachmon. Durchmesser 28,5 mm.

Margaret Thompson 133. Münzstätte Mytilene. American Numismatic Society, New York (vergrößert).

Abb. 4 kam letzten Sommer in der Nähe von Pergamon unter nicht näher bekannten Umständen als Streufund zutage. Nach sorgfältiger Reinigung stellte sich heraus, daß Nr. 4 und Nr. 5 mit demselben Kopf(Unter)-stempel geprägt wurden. Der Kopfstempel wurde von einem der hervorragenden Stempelschneider unter Lysimachos geschnitten. Das Relief des Kopfes ist bedeutend, Ohrmuschelgang und Stelle zwischen äußerem Ende des Widderhorns und Diadems ist ungewöhnlich tief eingeprägt. Leider kommen im Gipsabguß die Tiefen aus technischen Gründen des Abformens nicht recht zur Geltung. Im Profil muß der Stempel folgendermaßen ausgesehen haben: Eine tiefe Mulde für den Kopf; in der Mitte der Mulde ragen gleich Bergzacken die oben angegebenen Stellen hervor. Offensichtlich kann ein solch delikater Stempel keine große Emission aushalten. So kennen wir eine Reihe Münzen, die, aus Kopfstempel von derselben Hand geschnitten, aus der Münzstätte Lampsakos stammen – doch keine zeigt dieselben Tiefen. Der Stempelschneider scheint aus der vorausgesetzten Kurzlebigkeit des Stempels eine Lehre gezogen zu haben.

Mein Dank gebührt Margaret Thompson, welche mir in großzügiger Weise erlaubt, das Stück der American Numismatic Society abzubilden. Ohne nur im geringsten die gründliche, nützliche und lang genug ersehnte Arbeit von M. Thompson, auf Notizen von Newell beruhend, kritisieren oder anfechten zu wollen, drängen sich bei Gegenüberstellung dieser beiden Stücke mehrere Fragen auf, welche die Organisation der königlichen Münzstätten unter Lysimachos betreffen. Wanderten die Kopfstempel, oder wurden an einigen zentralen Orten die Münzen für die verschiedenen Münzstätten geschlagen? In dem hier vorliegenden Falle besteht auch die Möglichkeit, daß der Kopfstempel von Lampsakos für die nur kurzen Emissionen nach Mytilene geschickt wurde. Das Gegenteil scheint ausgeschlossen, da wir in Lampsakos Stempel von gleicher Hand beobachten. Newell und andere Numismatiker machten auf das Problem der Stempelwanderung aufmerksam [2], ohne jedoch zu einer klaren Lösung zu gelangen.

Es wäre nun äußerst interessant, die Prägungen des Lysimachos nach Stempelschneidern oder Stempelschneidergruppen zu ordnen – eine Arbeit, die uns möglicherweise neue Aufschlüsse über Stempelschneiderzentren und Organisation der Münzstätten des Lysimachos bringen könnte.

[2] Edward T. Newell, The Coinage of the Western Seleucid Mints, New York 1941, S. 328, 329, Nr. 1555–1560–1563 (Alexandria Troas-Abydos-Ilion); 1557–1548 (Abydos-Lampsakos). – J. M. F. May, The Coinage of Damastion, S. 152. – F. Imhoof-Blumer, N. Z. 18, 1886, S. 205–286 (Zur Münzkunde Großgriechenlands, Siziliens, Kretas usw., mit besonderer Berücksichtigung einiger Münzgruppen mit Stempelgleichheiten).

THE COINAGE FROM COMMODUS TO CONSTANTINE: SOME TYPES THAT MIRROR THE TRANSITION FROM PRINCIPATE TO ABSOLUTE MONARCHY

Rudolph H. Storch

Although the sources for Roman history from Commodus [1] to Constantine [2] are notoriously inadequate, major historical trends are well-known including (1) an increased attention to the military and (2) the breakdown of traditional narrow formulas of the principate in favor of wider viewpoints inherent in the monarchy of Diocletian and Constantine [3]. The imperial coinage most vividly mirrors these changes. Militarism of the age is reflected in developments connected with the legends PIETAS, FELICITAS, SALUS, SECURITAS, and PAX [4]. Modification of precise formulas of the principate is indicated by the novel suggestions of «perpetuity» and «eternity» on the coins [5]. Moreover, both trends are consummated in two new

[1] The reign of Commodus was a watershed (W. Weber in CAH XI, 386–392). This is most obvious in the light of his coins, his titulary, his association with Hercules, and in the forced adulation of Commodus imposed on the Senate (The coins – BMC: Emp. IV, clxxxiii and the catalogue of Commodus' coins. The titulary – Dio LXXI, 15; L. Berlinger, Beiträge zur inoffiziellen Titulatur der röm. Kaiser [Breslau, 1935], 16–17, 21; O. Th. Schulz, Die Rechtstitel und Regierungsprogramme auf röm. Kaisermünzen [Paderborn, 1925], 46, 75–76; Th. Ulrich, Pietas [pius] als politischer Begriff im röm. Staate bis zum Tode des Kaisers Commodus [Breslau, 1930], 74–82. The association of Commodus with Hercules – SHA, Comm., 8, 11, 17; Dio LXXII, 7, 15, 20; Herod. I, 14. J. Babelon, «Commode en Hercule», RN, 15 [1953], 23–36; F. S. Dunn, «The Monetary Crown Titles of the Emperor Commodus», The Numismatist, 32 [1919], 189–196; H. J. Stein, «Herculi Romano Augustus», The Numismatist, 47 [1934], 785–786. M. Rostovtzeff, «Commodus-Hercules in Britain», JRS, 13 [1923], 91–109 including the appendix by Mattingly treating the history of Hercules on the imperial coinage; J. Aymard, «Commode-Hercule Fondateur de Rome», REL, 14[1936], 350–364. The forced adulation of the senators – Dio LXXII, 20; M. P. Charlesworth, «The Virtues of a Roman Emperor: Propaganda and the Creation of Belief», ProcBritAc [1937], 123). The best summary is RE II/2, «Aurelius» (89), 2464–2481.

[2] Bruun in RIC VII («The Message of the Reverses», 46–56) argues that Constantinian reverses lay foundations for the Byzantine state. The current essay points to the reverses of Constantine's coins as the culmination of imperial trends since Commodus. For a comparison of Diocletian's and Constantine's reverses with those of the early empire: H. Mattingly, Roman Coins (London, 1960), 229–244. For the reign of Alexander Severus and the transition: E. Görlich, «Alexander Severus und der Ausgang des Prinzipates», Aevum (1937), 197 ff.

[3] The end of the principate: O. Th. Schulz, Vom Prinzipate zum Dominat (Paderborn, 1919 – this discussion begins with Septimius Severus, not Commodus. See esp. 247–257 for changes in titulary); W. Ensslin in CAH XII, 352–382 (356–361 for a discussion, based primarily on the coins, of the divinity of the imperial office); G. C. Picard, Les Trophées Romains (Paris, 1957 – 451 ff.: the development of an «absolutist» theology of victory beginning with Commodus). For the breakdown of the traditional formulas of the principate seen in the light of the imperial title *invictus*, and in the coin legends CONSERVATOR and RESTITUTOR see my article soon to appear in ClMed («The ‚Absolutist' Theology of Victory: Its Place in the Late Empire») and M. Imhof, «Invictus», Mus Helv, 14 (1957), 208 ff.

[4] Cicero argued that worship of the virtues had an uplifting effect on the worshipper (De legibus II, 11, 28) while Pliny saw no value (N. H. II, 14). G. Wissowa, Religion und Kultus der Römer (Berlin, 1912), 52 ff. for the origins of the virtues among the Romans. More general discussions of the virtues of the emperor: Mattingly, Roman Coins, 159–164, 241–242, and The Man in the Roman Street (New York, 1947), 75–81 and «The Roman Virtues», HarvTheolRev, 30 (1937), 103–117; M. P. Charlesworth, «The Virtues of a Roman Emperor», ProcBritAc, 15 (1937), 105–133. The virtues as imperial propaganda: Schulz, Rechtstitel und Regierungsprogramme, 51–81. The virtues are often discussed in P. L. Strack, Untersuchungen zur röm. Reichsprägung des zweiten Jahrhunderts, I–III (Stuttgart, 1931–1937. See below for specific citations).

[5] Ensslin in CAH XII, 358.

legends dramatically appearing for the first time under Constantine: GLORIA and GAUDIUM.

Indicative of the endless stream of virtues on the imperial coinage were piety. felicity, health, security, and peace. These suggestions appeared in connection with a variety of types but most frequently with a personification of the virtue in the form of a goddess who usually had a characteristic attribute (there were variations but, for example, Pietas was pictured at an altar or with little children, Securitas leaned on a column, Felicitas held a caduceus, Salus a snake, and Pax an olive branch). It is well-known that types and attributes were carefully chosen to present the goddess and the positive contribution made by the government to the citizens of the empire. Any alterations were the result of a deliberate decision which modified the message of the coin.

Before the third century these virtues were, with few exceptions, not connected with military types and attributes. However, there was a general pattern of change during the period from Commodus through Constantine when the influence of the military became paramount.

Piety was a persistent theme on the coinage of the empire [6]. Often the virtue is celebrated in the abstract, i.e., the legend PIETAS. Although this legend bore various types such as an altar or temple or a bust of the empress [7], most frequently *pietas* was personified. As piety in a religious sense she often appeared at an altar dropping incense, praying, or raising her hand sometimes holding a sacrificial box or sceptre. A piety in a familial sense she was shown touching the head of a little girl while holding a child, or, in a variation, while holding a flower bud and cornucopiae to suggest the additional benefit of abundance.

There were other *pietas* legends. The «Piety of the Augustus» was a favorite message of imperial propaganda. PIETAS AUGUSTI was connected with the type of a temple or priestly implements to denote the emperor's religious devotion to the gods or with the type of Mercury perhaps to suggest that through the ruler's piety commerce was flourishing (RIC IV/3, 149, no. 213). Occasionally the emperor himself was pictured. Titus and Domitian appeared holding a sceptre in clasped hands which were held, in turn, by a female (BMC II, 258, no. 177). Septimius Severus, in an act of piety, was veiled, holding a roll while sacrificing (RIC IV/1, 146, no. 413). Aurelian, performing the same ceremony was accompanied by a priest (RIC V/1, 280, no. 138). Generally, however, the «piety of the Augustus» was represented by Pietas herself in her traditional activities [8].

[6] Pietas often appears in the XII Panegyrici Latini as a virtue most desirable in a ruling prince (Pan. II, 14; III, 6, 13; IV, 3; VI, 7; VII, 7, 22; X, 6, 7, 12, 16; XI, 3; et. al.). Pietas from Trajan to Antoninus Pius in Strack, Untersuchungen, I, 75–76; II, 51–57, 169–171; III, 107. For piety and military success: M. P. Charlesworth, «Pietas and Victoria: the Emperor and the Citizen», JRS, 33 (1943) pp. 1–10; and Ulrich, Pietas als pol. Begriff, 41–49. C. H. Dodd discusses Pius on the coins of Antoninus: «The Cognomen of the Emperor Antoninus Pius», NC, 11 (1911), at 14–33. J. Liegle, «Pietas», ZfN, 42 (1935), 60–71 discusses Pietas as a personification of cult devoutness and the propaganda use made of this concept by Augustus in his wars (86 ff.). Also Koch, «Pietas», RE XX/1, 1221–1232.

[7] E.g. BMC I, 133, no. 98; II, 287, no. 291; IV, 47, no. 319, 236, no. 1468, 310, no. 1869; RIC V/1, 217, no. 83.

[8] Other *pietas* legends appeared, however rarely: PIETATI AUGUSTAE (Iulia Domna placing her hands on Caracalla and Geta); PIETAS PUBLICA (Pietas at an altar); PIET(*as*) SENAT(*us*) (Commodus clasping hands with the Genius Senatus); PIETAS SAECULI (on an obverse, a draped bust of Valerian II).

As piety, felicity was an important message on the coins [9]. FELICITAS AUGUSTI legends were generally represented by Felicitas herself, perhaps sacrificing on behalf of the emperor, holding a sceptre and cornucopiae, sitting on a throne, standing, or clasping hands with the fortunate ruler [10]. A variant type was that of a galley and its crew with Neptune occasionally in the stern, a type designed to show the Roman mastery of the seas or commercial advantages of the empire (BMC IV, 660, no. 1615).

Celebrated, too, were the «public felicity», the «felicity of the times», and the «felicity of the age». FELICITAS PUBLICA generally was represented by the goddess herself [11]. FELICITAS TEMPORUM was connected with a variety of types designed to propagandize abundance and plenty: two cornucopiae or a basket containing corn, fruit, and grapes. An interesting FELICIA TEMPORA type depicted the four seasons as children at play emphasizing the continuing felicity of the empire (RIC V/2, 239, no. 189). FELICITAS SAECULI was generally denoted by Felicitas although there were exceptions such as the series under the Severi picturing Septimius, Geta and Caracalla seated with Libertas in front with a citizen (RIC IV/1, 124, no. 263). On a variant, Septimius and his sons sat on a platform with officiers behind and citizens receiving gifts (RIC IV/1, 289, no. 470) or, with the rulers seated, a citizen dipped his hand in an urn (RIC IV/1, 202, no. 815) [12].

Clearly Felicitas was not a military goddess. Her presence on the coins was designed to propagandize certain benefits of the regime including an emperor blessed by the gods and a state characterized by good fortune, generosity and abundance [13].

A third imperial benefit, «soundness» or «health», played an outstanding role in imperial propaganda. Almost invariably SALUS appeared with the type of the goddess personified. She often held a snake, the symbol of health-restoring faculty, which is either in her arms, rising from an altar, or coiled before her on a column. Salus' attributes indicate abundance (corn ears and poppy), imperial power (sceptre), or her divine honors (patera). Two interesting types depict Salus sacrificing with her foot on a globe while holding a rudder to reflect the sound direction in which the state was being guided and Salus holding a sceptre with a serpent coiled around it while raising a kneeling man indicating the emperor's return to health. The legends include: SALUS, SALUS AUGUSTA, SALUS AUGUSTI, and the broader, SALUS PUBLICA and SALUS GENERIS HUMANI [14].

[9] Otto, «Felicitas», RE VI/2, 2163–2166; H. Erkell, Augustus, Felicitas, Furtuna Latinische Wortstudien (Göteburg, 1952), 120–127 for a discussion of felicitas on the coins. For the *felicitas* of the Roman emperors: Berlinger, Bei. z. inoffiziellen Titulatur, 9 ff. und Strack, Untersuchungen, I, 170–175. Felicitas in the XII Panegyrici Latini: I (Pliny), 1, 4, 5, 8, 11, 14; II, 13; VI, 10; X, 2, 38, et. al. See esp. Pan III, a eulogy on the emperors's felicity.

[10] E.g. BMC II, 255, no. 156; III, 319, no. 610, 468, no. 1501; VI, 158, no. 470.

[11] BMC I, 329, no. 120; II, 255, 158; VI, 160–161, nos. 483–495; RIC V/1, 340, no. 137.

[12] Other infrequent felicity legends: FELIC(*itati*) COM(*modo*) with the type of Felicitas; FELIC(*itati*) PERPETUAE pictured Commodus clasping hands with Felicitas; a type of Felicitas holding a branch and cornucopiae bore the legend FELICITAS PR; under Gallienus FELICI(*tas*) AET(*erna*) was connected with Felicitas leaning on a column.

[13] There were exceptions. A coin of Hadrian (FELICITAS AUG) bore a representation of Felicitas holding a spear and not a normal attribute (BMC III, 548, no. 1941). Another felicity legend depicted a galley with a standard and vexillum and Minerva on the prow brandishing a javelin and holding a spear. In variations of the galley type a vexillum stands on the prow or two legionary eagles appear behind the steersman (BMC III, 450–455, nos. 1385a–1414; IV, 552–553, nos. 1047–1052; V, 573, no. 277).

[14] *Salus* personified: BMC I, 212–213, nos. 87–99, 328, no. 119, 361, no. 265; II, 16, nos. 87–89, 124, nos. 574–575, 309, no. 54; III, 3, no. 19, 87, no. 410, 279–280, nos. 313–322; RIC V/1, 227,

Another outstanding message of the imperial coinage was that of «security» [15]. From the beginning of the empire to the reign of Constantine, legends denoting the security of the Augustus (SECURITAS AUGUSTI), the security of the empire (SECURITAS PUBLICA, SECURIT[*as*] IMPERII), the security of the world (SECURITAS ORBIS), or the security of the age (SECURITAS SAECULI) were connected solely with the type of *securitas* personified [16]. She was depicted always at ease perhaps leaning on a column or seated with her head in her hand. Occasionally, to add the notion of divinity, she held a wreath and sceptre or, to suggest abundance, cornucopiae are present. The security of the world was sometimes denoted by the goddess holding a globe. To indicate security gained through the state religion the goddess was pictured looking at an altar [17].

Finally, an outstanding theme of the propaganda of the empire was that of «peace» [18]. Various legends proclaimed aspects of the imperial peace (e.g. PAX AUGUSTA, PAX AUGUSTI [19], PAX ET LIBERTAS, PAX ORBIS TERRARUM, PAX PUBLICA, PAX ROMANI), most of which bore a personification of *pax* in various poses. She was presented with a variety of attributes indicating abundance (corn ears and poppy, cornucopiae), wordly peace (globe, rudder), dignity (sceptre), and she often carried the olive branch as the symbol of peace. A favorite *pax* type shows the goddess setting fire to a pile of arms while holding a cornucopiae to indicate plentiful times following a period of war [20].

The evidence is clear: on pre-third century imperial coinage the virtues *pietas, felicitas, securitas, salus,* and *pax* were not connected with military types or attributes. This ideal was lost during the period beginning with Commodus and the Severi when an increased interest in the military became an underlying influence on the propaganda effort.

The traditional view of piety was modified when a PIETAS issue of Julia Domna showed the goddess holding Victoria and a sceptre thus connecting piety, victory, and royal power (RIC IV/1, 174, no. 612). On a PIETAS AUG coin of Gallienus, the

no. 190, 331, nos. 56–57, 342, nos. 158–161. During the principate SALUS legends were given a military flavor on only one issue which appeared during the civil wars of A.D. 68. The legend SALUS GENERIS HUMANI bore the type of Victoria on a globe (BMC I, 298, no. 34). Strack, Untersuchungen, I, 171–173; II, 63, 93–94, 172–173.

[15] Hartmann, «Securitas», RE II A/1, 1000–1003. Strack, Untersuchungen, I, 65–67, 170–171; II, 61.

[16] The sole exception was a series appearing under Caracalla Caesar, A.D. 196–197, depicting Minerva (BMC V, 50, no. 181).

[17] Securitas personified: BMC I, 241, nos. 212–213, 366–367, nos. 13–20; III, 331–332, nos. 730–731; IV, 209, nos. 1311–1312, 737, no. 261; RIC IV/3, 127, no. 54 and 129, no. 71.

[18] Berlinger, Beit. z. inoffiziellen Titulatur, 52–54 for Pax Augusta on coins and inscriptions; Koch, «Pax», RE XVII/4, 2430–2436. Strack, Untersuchungen, I, 52–56, 125; II, 47–49. Good background for an understanding of pax as related to Roman imperialism is in S. Weinstock, «Pax and The Ara Pacis», JRS, 50 (1960), esp. 44–52.

[19] Strack (Untersuchungen, I 54) distinguishes between Pax Augusta as a Roman cultural notion of a state of peace arrived at through such things as leges and iustitia and Pax Augusti as a condition of peace earned by the emperor through military success.

[20] Pax personified: BMC I, 112, no. 691, 305, no. 58, 320, no. 76, 331, nos. 131–133, 352, no. 242, 364, nos. 1–4, 377, nos. 54–57; III, 483; RIC IV/3, 73, nos. 40–42, 195, no. 8. Pax igniting a pile of arms: BMC II, 369; III, 85, no. 400; IV, 274, no. 1698. Other types were connected with PAX legends: clasped hands holding a cadeceus; Nemesis advancing with a snake preceding; an altar and priests; a naked Bonus Eventus holds a patera and corn ears; Vitellius being welcomed by Roma and being ushered in by Pax (BMC I, 289–290, nos. 3–6, 296–297, nos. 26–27, 377, nos. 54–57; II, 82, no. 399, 86, no. 421, 249, no. 148, 384. For *Bonus Eventus:* 58–61 in W. Koehler, Personificationen Abstrakter Begriffe auf röm. Münzen (Königsberg, 1910).

emperor was depicted in the act of sacrificing while holding a spear instead of a usual sacrificial implement (RIC V/1, 186, no. 618). Under Claudius Gothicus the same legend bore an image of Pietas herself holding a spear (RIC V/1, 235, no. 284). An issue of Maximian suggesting piety presented the emperor holding a spear as a symbol of military prowess while raising a kneeling woman, the symbol of a defeated enemy (RIC V/2, 274, no. 478). With Constantine the legend PIETAS AUGUSTI N(*ostri*) bore a type of the emperor in military dress raising a kneeling woman as he is crowned by the military goddess Victoria. In a variation the military element is stronger as a soldier presents the female figure (RIC VII, 219, nos. 569–570 and 612 no. 69).

Just as the earlier conception of *pietas* was altered, the nature of *felicitas* changed. An issue of Valerian (FELICIT[*as*] AUGUSTORUM) bore a representation of the emperor and his sons in a triumphal car with accompanying soldiers (RIC V/1, 50, no. 156). Under Gallienus the suggestion of felicity was related to the emperor and three children seated before the bringer of military victory, Victoria (RIC V/1, 191, no. 6). Carausius was pictured holding a spear and globe indicating the military domination of Rome (FELICITAS SAECULI). Types of Postumus included a bust of Felicitas next to a bust of Victoria (FELICITAS AUG) reflecting the desire for good fortune in military exploits, and, more dramatically, FELICITAS was inscribed on a triumphal arch under which there were two captives and a trophy, the cardinal symbol of the universal Roman victory [21].

On Constantine's coinage military types and felicity were intimately related. A FELICITAS ROMANORUM issue pictured the emperor and two princes standing under a triumphal arch. On another, a prince was shown mounted, in military dress with his cloak flying and bearing a spear (FELIX ADVENTUS CAESS NN). A type depicting the emperor on a platform with a prince in military dress on either side holding a spear and shield had the legend FELICITAS PERPETUA AUG ET CAESS N. The Constantinian types that most directly connected *felicitas* with the military were the numerous FELICITAS PERPETUA SAECULI issues on which the emperor was shown in military dress receiving Victoria on a globe from Sol. Between them is a suppliant [22].

The third century also witnessed a change in the nature of Salus. Two new and revolutionary legends reflected the importance of the army for emperors whose reign depended upon sound military forces: SALUS MILITUM under Probus (RIC V/2, 28, no. 98) and SALUS EXERCITI under Postumus (RIC V/2, 363, no. 327). There were tradition-breaking types and attributes as well. Subtle reference to the military came on coins of Gallienus when the legend SALUS ITAL(*iae*) bore a type of Salus offering health-giving fruits to the emperor who appears holding a spear (RIC V/1, 99, no. 400). Two additional *salus* issues of Gallienus depict a soldier holding a spear leaning on a shield to indicate that the emperor's health was dependent on his soldiers (RIC V/2, 425, 291) and Victoria was presented (RIC V/2, 410, no. 125).

The full triumph of the connection between «health» and the military came under Constantine. On one issue the emperor in military dress is standing on a cuirass while receiving Victoria on a globe as he is crowned from behind by the same goddess (SALUS ET SPES REIPUBLICAE) to suggest that the empire depended on its ruler's military success for soundness and hope. Constantine's SALUS REIP/ DANUBIUS message bore the type of a bridge with the emperor advancing and

[21] RIC V/2, 347, no. 118, 353, no. 195, 359, no. 267, 483, no. 222.
[22] RIC VII, 470, no. 19, 500, no. 10, 628, no. 169, 631, no. 173.

holding a spear and shield. Before him is Victoria *portans tropaeum*. A final outstanding type has Constantine with a trophy across his shoulder being crowned by Victoria with nine soldiers present (SALUS REIPUBLICAE) again reflecting dependence on the emperor's military success [23].

Of the long series of imperial coins suggesting «security» none was connected with the military until the reign of Florian (A.D. 276) when the goddess Securitas was shown holding a spear in place of her peacetime attributes (RIC V/1, 358, no. 94).

The major change came with Constantine when a number of new military-security types appeared. On one, Securitas is shown leaning on a column with her head in her hand holding a sceptre but with the addition of a captive on either side to propagandize the security brought about by the successful military exploits of the emperor. The legend: SECURITAS AUGUSTI N. A SECURITAS PERPETUA issue depicted the emperor holding a parazonium and army standard with three princes in military garb indicating the intimate tie between the military and the security of the empire. In a variation there were four princes two of whom hold a parazonium and spear. Two SECURITAS REIPUBLICAE series included Securitas holding a spear and the goddess, again with a spear, offering Victory on a globe to a turreted Respublica. Constantine's SECURITAS PERPETUA (PERPETUAE) coinage most dramatically connected imperial security with a military theme. These types depicted the emperor in military dress leaning on a sceptre while erecting a trophy with a cuirass and shield below. Here is the full portrayal of a military-security message as the army is regarded as the basis of the empire's safety [24].

Finally, the most ironic transition in the nature of imperial virtues was the consistent connection of PAX with the military. This, too, occurred during the anarchy [25] when unprecedented legends and types became common. Under Claudius Gothicus emerged the remarkable PAX EXERC (RIC V/1, 224, nos. 159–160). Carus issued a PAX EXERCITI series depicting Pax holding a branch, and, in place of a traditional attribute, an army ensign (RIC V/2, 143, no. 72). New «peace» types completed the break with tradition. Under Gordian III, PAX AUGUSTI was connected with a warrior holding a spear with a shield at his feet (RIC IV/3, 35, no. 190). Later series depicted the emperor holding a spear while addressing suppliants (Probus), the emperor being crowned by the goddess Victoria as he stands before an altar (Probus), and the emperor attacking a falling enemy (Numerian) – all in the name of peace [26]. The most outstanding of the military-peace series was that of Gallienus reading PAX FUNDATA with the type of a trophy and two captives (RIC V/1, 188, no. 652). The emperors of this period were much more interested in their ability to bring peace through warfare than in the benefits of a peaceful empire.

Thus, in an age of prolonged warfare, the essential nature of the imperial virtues was altered. During the first two centuries of the empire the virtues on the coins conveyed a notion of benefits provided by the government to the people of the

[23] Id., 331, no. 298, 364, no. 36, 555, no. 99.

[24] Constantine's security legends: RIC VII, 162, no. 2, 332, no. 299, 346, no. 402, 580, no. 67, 583, no. 89. SECURITAS PERPETUA (E) with the emperor erecting a trophy: 367, no. 49, 397, no. 33, 609–610, nos. 53–54.

[25] Under the principate PAX legends had been joined with military types in a rare number of instances: Nerva appeared with the war-god Mars (BMC III, 9); a PACI AUGUSTAE legend of Vespasian bore the type of Victoria advancing (BMC II, 89, no. 431); under Titus Pax appeared before a kneeling suppliant (BMC II, 237 and 250, no. 6 A); a type of Trajan had Pax placing her foot on a Dacian (BMC III, 170, no. 800); under Trajan Pax held a Victoria and cornucopiae (BMC III, 33, note 14).

[26] RIC V/2, 21, no. 7, 32, no. 136, 193, no. 390.

empire. There were many: a blessed, healthy, and pious emperor; seas rich with steady commercial endeavor; a sound and secure empire whose subjects enjoyed the generosity of their rulers and an empire blessed with the benefits of peace.

But these emphases were modified during the third century under the weight of military aspirations of the rulers. Piety related now to victory and dominance over conquered people; felicitas was directed to the triumph and to world domination; Salus' benefits included the health of the army; security was achieved through victory as well as through good government; as for Pax, the victory that gained the peace was now important and the peace of the army deemed necessary.

The realities of the times had dictated a change in the imperial propaganda effort whereby the nature of the Roman virtues was enlarged to include aspirations of military success.

As the coins indicate an increased interest in the military during the third century, so they mirror another trend – a breakdown of traditional narrow formulas of the principate in favor of wider claims on the part of the emperors. This is most striking in the notions of «perpetuity» and «eternity».

The suggestion of perpetuity, a rather broad propagandistic claim, did not appear on the coinage of the principate. During the period beginning with Commodus this narrow tradition came to an end as PERPETUA was used in a number of contexts. A new legend was PERPETUITAS AUG (or PERPETUITATI AUG) which appeared under Severus, Severus Alexander, Gallienus, Florian, Probus and Carus [27]. Certain obverses of Probus bore the legend PERPETUO IMP C PROBO INVICT AUG (RIC V/2, 111, no. 859).

During this transitional age perpetuity was further connected for the first time with the traditional themes of *felicitas, securitas,* and *pax.*

Felicitas, of course had consistently appeared on the coins of the early emperors but, characteristically, always within a narrow framework. Celebrated were FELICITAS AUGUSTI, FELICITAS PUBLICA, FELICITAS TEMPORUM, or the felicity of the age (FELICITAS SAECULI). But Commodus' legend FELIC(*itati*) PERPETUAE AUG marked a sharp break with the past (RIC III, 395, no. 249). «Perpetual felicity» then became a theme on the third century coinage [28] and on that of Constantine [29].

Securitas, too, had been contained within narrow formulas during the principate: e.g. SECURITAS AUGUSTI, SECURITAS PUBLICA, SECURITAS P ROMANI, SECURITAS. «Perpetual security», a wider claim, was introduced under Caracalla [30]. SECURITAS PERPETUA later became a frequent message during the war-torn years of the anarchy [31] and under Diocletian, Maximian, and Constantine [32].

The same development occurred with the traditional legend PAX. Certain fixed formulas were standard during the principate and even into the third century: e.g. PAX, PAX AUGUSTA, PAX AUGUSTI. The broader notion of «perpetual peace»

[27] BMC VI, 159, no. 472, 161–162, nos. 499–502, 164, no. 534; RIC V[1], 175, no. 504, 352–353, no. 21, 357, nos. 76–77; RIC V/2, 50, no. 317, 143–144, nos. 76–79.

[28] BMC VI, 165, no. 537; RIC V/2, 232, no. 127 (gold medallion), 262, no. 357.

[29] RIC VII, 474, no. 46, and 631, no. 173. A new Constantinian legend was FELICITAS PERPETUA SAECULI (500, no. 10).

[30] BMC V, 374, no. 101, 411–412, nos. 248–252 and 255–256, 484, no. 272.

[31] RIC IV/3, 31, no. 151, 32, no. 164, 39, no. 228; V/1, 39, no. 17, 40, no. 25, 57, no. 256 1, 136, no. 69, 140, no. 118, 155, no. 280, 162, no. 355, 163, no. 372, 170, no. 452, 176, no. 515, 178, no. 543, 194, no. 27, 195, no. 39, 232, no. 243, 342, no. 163; V/2, 77, no. 572, 99, no. 759.

[32] RIC V/2, 228, nos. 80–84, 269, no. 427, 478, no. 167, 542, no. 1004; VII, 367, no. 49, 397, no. 33, 580, no. 67, 583, no. 89.

was not introduced until Tacitus [33] who was followed by Probus (RIC V/2, 21, no. 7), and, characteristically, by Constantine (RIC VII, 314, no. 143).

Aeternitas [34] on the coins is equally indicative of the breakdown of the more precise conceptions of the principate. Eternity was a common theme of the early empire most often in connection with the type of a personification of *aeternitas* [35] but occasionally with other deities [36] or the current empress (BMC IV, 241, nos. 1501 and 1505). The «eternity of the Augustus» was a persistent legend.

But when «eternity» was linked to *felicitas, pax,* and Victoria the rigid traditions of the past became obsolete.

As indicated above, *felicitas* and *pax* were confined within narrow formulas during the principate. Gallienus was an innovator when he introduced the new legend FELICI(*tas*) AET(*erna*) (RIC V/1, 147, no. 185 and 181 no. 564). Although «eternal peace» had appeared first under Marcus Aurelius (on two series A.D. 175–177) [37] it did not become common until later, under Commodus [38] and the Severi [39] and during the anarchy [40].

The goddess Victoria was a frequent imperial coin type. Most often the suggestion was VICTORIA AUGUSTI but also an important effort was made to announce victories over specific enemies (e.g. Germans, Britons, Parthians). The precise claims of victory were modified when the new, and wider, legend VICTORIA AETERNA appeared under Septimius Severus [41]. The emperors of the anarchy [42] continued the theme of «eternal victory» as did Constantine (RIC VII, 239, no. 70).

Clearly coin types and legends vividly reflect two major trends from Commodus to Constantine, an increased interest in the military and a breakdown of traditional narrow formulas of the principate. These trends are consummated in two legends, both of which dramatically appeared for the first time under Constantine: GLORIA and GAUDIUM [43].

The suggestion of glory had been absent from the coinage until Constantine when it became a major part of the propaganda effort with legends including GLORIA CONSTANTINI AUG, GLORIA PERPET, GLORIA ROMANORUM, and GLORIA SECULI (*sic*). Remarkably, these suggestions were often connected with military types. On one, the emperor was shown in military dress with a trophy across his shoulder holding a spear with a captive on either side, or, in a variation, dragging a captive by the hair while spurning another. Also in the interest of «glory» he appeared between two captives holding Victoria on a globe and leaning on a spear

[33] RIC V/1, 333, no. 72 (on the PACI PERP of BMC I, 188 note, see M. Grant, Aspects of the Principate of Tiberius, 77 ff.).

[34] Aust, «Aeternitas», RE I/1, 694–696; Koehler, Personificationen Abstrakter Begriffe, 22–43; Fr. Cumont, «L'Eternité des Empereurs Romains», Rev. d'histoire et de littérature religieuses, I (1896), 435; Charlesworth, «The Virtues of a Roman Emperor», 124; R. Reitzenstein, Das iranische Erlösungsmysterium (Bonn, 1921), 210–231 for a discussion of the notion of an «eternal state» among the Romans.

[35] E.g. BMC II, 48, no. 271, 348, no. 1; III, 81–82, nos. 373–377, 378, no. 7; IV, 240–242, varia.

[36] BMC IV, 240–241, nos. 1498 and 1500, 651, nos. 1558–1562.

[37] BMC IV, 648–649, no. 1549, 660, no. 1617, 663, no. 1631.

[38] Id., 732, no. 236, 737, 814, no. 606, 822.

[39] BMC V, 154, 227, no. 16; VI, 126, nos. 127–137.

[40] RIC V/1, 147, no. 185 and 181 no. 564.

[41] BMC V, 188, no. 174, 194, nos. 209–210, 200, nos. 247–248. I have alluded to the connection between «eternity» and Victoria in my article cited in note 3.

[42] RIC IV/2, 141; IV/3, nos. 154–156, and 32, no. 165; V/1, 51, no. 176 and 156, no. 291.

[43] Note that the Gallic emperor Victorinus introduced GAUDIUM to the coinage but it disappeared after him, not to be revived until Constantine (RIC V/2, «Corrigenda and Addenda», 387).

with his foot on a captive, or, in military garb, standing and holding a vexillum and sceptre. Other GLORIA types included that of a soldier holding a spear and that of two soldiers facing, each holding a spear with two standards between them [44].

The notion of «joy» likewise had not appeared on pre-Constantinian coinage. He introduced various legends, GAUDIUM ROMANORUM, GAUDIUM ROMANORUM/ ALAMANNIA, GAUDIUM ROMANORUM/FRANCIA, GAUDIUM ROMANORUM/ FRANC ET ALAM., and GAUDIUM REIPUBLICAE. Militarism was most intimately connected with the imperial *gaudium*. Often a personification of the Francs or Alamanns or Sarmatians as a female figure is shown before a *tropaeum*, symbol of the Roman victory. On another type Constantine is between his sons. He is being crowned by a heavenly hand as one son is crowned by a soldier, the other, by Victory. «Joy of the Romans», was connected with two further typs: Mars in military dress with a trophy and spear as he put his foot on a suppliant; a soldier holding a shield was shown dragging a captive to the emperor [45].

The keynotes of Constantine's monarchy are summed up in his GLORIA and GAUDIUM coinage. These novel claims broad in scope, reflect the trend of the third century resulting in the disappearance of rigid, legalistic, formulas of the principate. When the suggestions of glory and joy appeared in connection with military types a further third century development was evident: the marked increase in the influence of the military. The messages of Constantine's coins firmly rooted in developments of the previous age, openly conveyed the reality that the benefits of empire were intimately linked to the pillar of society, the armed forces.

[44] RIC VII, 451, nos. 206–207, 520, no. 163, 572, nos. 16–17, 573, nos. 22–23, 621, no. 132, 624–625, nos. 151–152. For the two soldiers type see varia.

[45] RIC VI, 221, no. 811; VII, 165, no. 15, 185, nos. 237 and 243, 196 nos. 362–365, 213, no. 516, 216, no. 535, 365, no. 37, 368, no. 52, 426, no. 23, 576, no. 42.

A PROPOS DU TRESOR DE SELTZ *

Michel Amandry

En 1971, le Cabinet numismatique de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg a acheté un lot de 380 folles provenant de Seltz. Il est clair que ces pièces font partie du trésor découvert en 1930 [1] dans cette localité: l'identité de patine et de composition du lot l'atteste.

En attendant la publication de cet ensemble (que nous appellerons Seltz IV), il nous a semblé intéressant de faire le point sur l'état actuel de dispersion de ce trésor

1. Seltz I

Le premier lot, connu dès l'époque de la trouvaille, comprenait 3200 folles. Ces pièces furent alors ainsi réparties: 2000 au Cabinet numismatique de Strasbourg, 198

* Au Cabinet numismatique de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg et au Musée préhistorique et gallo-romain, Mme Lang et M. J.-J. Hatt m'ont accordé toute facilité de travail. Qu'ils trouvent ici l'expression de mes remerciements.

[1] R. Forrer, L'Alsace romaine, Paris 1935, p. 187.

au Musée préhistorique et gallo-romain, le reste aux membres de la Société numismatique de la ville (nous avons ainsi pu voir un certain nombre de folles provenant de ce trésor dans la collection Schott, récemment dispersée).

Naphtali Lewis a pu en publier 2564 [2]: il s'agissait des folles du Cabinet numismatique, de ceux du Musée préhistorique et gallo-romain, et d'un certain nombre d'autres, inventoriés par M. Cl. Schaeffer dans les collections des membres.

Que sont devenues ces monnaies?

a) Le Cabinet numismatique possède actuellement 2002 folles appartenant à Seltz I (et non 2000, ce qui pourrait expliquer le chiffre de 198 au Musée préhistorique et gallo-romain: 2002 + 198 = 2200 + 1000 distribués aux membres = 3200).

b) Le Musée préhistorique et gallo-romain ne possède plus que 145 folles provenant de Seltz I, mais il s'agit bien du lot connu de N. Lewis. En effet, pour une bonne partie, ces monnaies étaient encore «collées» par l'oxydation, ce qui excluait toute possibilité d'identification; or N. Lewis nous dit [3] que, sur les 2564 folles inventoriés, 82 n'ont pas été identifiés parce qu'ils étaient «collés». Ces monnaies ne pouvaient que faire partie du lot existant encore au Musée préhistorique et gallo-romain (mais que sont devenues les 53 pièces manquantes?).

Ce lot a été nettoyé cette année: malheureusement les pièces «collées» et les pièces sans doute déjà identifiées par N. Lewis n'ont pas été nettoyées séparément, de sorte qu'on ne peut plus distinguer maintenant ce qui a été publié de ce qui ne pouvait l'être. L'examen de ce lot nous a révélé la présence de 15 types ou variantes non publiés par N. Lewis: ces 15 pièces étaient sûrement, avant nettoyage, «collées», puisque non identifiées par N. Lewis.

Ces 15 folles se répartissent ainsi:

Trèves	Dioclétien: RIC 473 a, 515 a
	Galère: RIC 602 b
	Maximin: RIC 719 a
Lugdunum	Constance: RIC 166 a (2 exemplaires)
Rome	Dioclétien: RIC 71a
	Maximien: RIC 71b $\left(\frac{R \mid S}{H}\right.$: var. Lewis 574 $\left.\frac{R \mid S}{\Theta}\right)$
	Galère: RIC 106 b
Carthage	Galère: RIC 24 b (AD/V/ENT: var. Lewis 227 = ADVE/NT)
Londres	Maximien: RIC 85
Aquilée	Dioclétien: RIC 27 a
	Constance: RIC 32 a
	Galère: RIC 34 b
Siscia	Dioclétien: RIC 140 a

c) D'autre part, nous avons pu, en 1966/67, retrouver dans le commerce un certain nombre de folles (124) appartenant à la trouvaille de Seltz. Les renseignements fournis par les antiquaires nous permettent d'affirmer que ces pièces faisaient partie du lot distribué généreusement aux membres de la Société numismatique.

[2] N. Lewis, A Hoard of Folles from Seltz, Numismatic Notes and Monographs 79, New York 1937.

[3] Id., op. cit., p. 11.

Quoique N. Lewis nous dise [4] que les pièces distribuées étaient toutes communes et qu'en conséquence les folles non catalogués étaient des spécimens appartenant aux types déjà inventoriés, nous possédons, sur ces 124 pièces, 6 types ou variantes inconnus de lui.

Ce sont:

Trèves	Dioclétien: RIC 312, 526
	Constance: RIC 338
	Sévère: RIC 652 c var. (POP/ULI: RIC 652 c = POPU/LI)
Rome	Dioclétien: RIC 64 a var. (CENIO POPU/L (sic) ROMANI)
Carthage	Constance: RIC 22 a

d) Enfin, la collection A. Uhlhorn contient 106 folles provenant de Seltz I (Albert Uhlhorn est mort en 1933: les monnaies de Seltz de sa collection ne peuvent que provenir de la distribution faite aux membres de la Société numismatique en 1930). De ces 106 folles, 7 types ou variantes sont inconnus de N. Lewis.

Ce sont:

Trèves	Dioclétien: RIC 586
	Galère: RIC 598 b
Lugdunum	Sévère: RIC 186 c
Ticinum	Dioclétien: RIC 45 a
Londres	Dioclétien: RIC 28 a var. (POP/ULI: RIC 28 a = POPU/LI)
Aquilée	Maximien: RIC 35 b
Antioche	Maximien: RIC 54 b

Grâce à ces données, la distribution par atelier des folles appartenant à Seltz I s'établit maintenant comme suit:

	N. Lewis	Musée	Collection A.	Collection U.	Total
Trèves	2054	4	4	2	2064
Lugdunum	174	2		1	177
Ticinum	65			1	66
Rome	58	3	1		62
Carthage	54	1	1		56
Londres	45	1		1	47
Aquilée	6	3		1	10
Siscia	6	1			7
Antioche	2			1	3
Héraclée	1				1
Non attribués	3				3
	2468	15	6	7	2496
Non identifiés	14				14
«Collés»	82				67
	2564		6	6	2577

[4] Id., op. cit., p. 2.

2. Seltz II

790 folles publiés en 1952 par H. Herzfelder[5]. Ces pièces se trouvent actuellement à Princeton et New Haven.

3. Seltz III

Ce lot se compose de 581 folles. Une partie (128), publiée par H. Jucker[6], se trouve à Berne; le reste (453), conservé au Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg, fera l'objet d'une publication prochaine (sous le titre: Seltz III: supplément).

4. Seltz IV

380 folles qui se trouvent, comme nous l'avons vu, au Cabinet numismatique de Strasbourg, auxquels s'ajouteront 31 folles[7] (Seltz IV: supplément) conservés au Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg, qui ont été recueillis directement à Seltz ces dernières années par J.-J. Hatt.

En conséquence, la répartition actuelle du trésor de Seltz s'établit ainsi:

		Lieu de conservation	
Seltz I	3200	2002	Cabinet numismatique de Strasbourg
		145	Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg
		124	Commerce (dont 56 acquis par M. Amandry et 3 par O. Callot)
		106	Collection Uhlhorn (59 collection Uhlhorn et 47 collection Burgun-Uhlhorn)
Seltz II	790		Princeton
			New Haven (Université Yale)
Seltz III	128		Berne
	453 (inédits)		Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg
Seltz IV	380 (inédits)		Cabinet numismatique de Strasbourg
	31 (inédits)		Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg
Total	4982		

Nous avons recensé environ 5000 folles, ce qui montre bien l'importance extrême de cette trouvaille. Mais rien n'empêche de penser que de nouveaux ensembles verront encore le jour.

De toute façon, ce n'est qu'après la publication de tous les lots actuellement connus que l'on pourra tenter de faire la synthèse des renseignements fournis pour en tirer les indications souhaitables concernant les problèmes de métrologie, liaisons de coins et circulation monétaire.

[5] H. Herzfelder, Le Trésor de Seltz (II), RN 1952, pp. 31–57.
[6] H. Jucker, Seltz III, Jb. Bern. Hist. Mus., 1961/62, pp. 358–385.
[7] Id., op. cit., p. 362. E. Kern cite le chiffre de 26 folles. De ce lot, nous avons dû retrancher 4 folles qui, manifestement, n'appartenaient pas à la trouvaille. Un lot de 9 folles, recueilli à Seltz en 1964/65 par M. J.-J. Hatt, s'est ajouté à ces 22 folles.

DER THRON DER ACHAIMENIDEN ALS HERRSCHAFTSSYMBOL AUF SASANIDISCHEN MÜNZEN

Ilona Pfeiler

Das von Ardašer I., dem Begründer des Sasanidenstaates, im Iran eingeführte Währungssystem umfaßte Dinare, Tetradrachmen, Drachmen, Obolen und Kupfermünzen [1]. Alle seine Prägungen zeigen auf der Rückseite einen brennenden Feueraltar, das Symbol der zoroastrischen Staatsreligion. Die besondere Form dieses Altars und seine Bedeutung ist der Gegenstand der vorliegenden Untersuchung.

Unter Šapur II., Ardašer II., Šapur III., Varhran IV. und Yazdgard I. wird dieser Rückseitentyp bei bestimmten Emissionen wieder aufgenommen, während die übrigen Nachfolger Ardašer I. ganz die Tradition Šapur I. fortsetzen. Šapur wählte als Komposition für die Rückseiten seiner Reichsprägung einen einfachen Feueraltar zwischen zwei Figuren, die nach meiner Ansicht den König darstellen [2]. Feueraltäre, wie sie auf den sasanidischen Münzen schematisiert werden, waren aus folgenden Einzelteilen konstruiert: Zwei übereinanderliegende Platten von abnehmender Größe bilden die *Basis*. Sie ist das Fundament für die *Altarsäule*, die den *Altartisch* trägt [3]. Dieser besteht wiederum aus vier Platten unterschiedlicher Größe. Die über dem Altartisch brennenden Flammen lassen erkennen, daß das heilige Feuer dort angezündet wurde. Die Hauptplatte des Tisches ist durch Punktreihen an der Ober- und Unterkante markiert und ragt über alle sonstigen Elemente der Konstruktion hinaus.

Die spezifische Komponente des «Ardašer-Altars», der nicht von den königlichen Figuren flankiert wird, verkörpern die ungewöhnlich groß ausgearbeitete Hauptplatte und zwei von den Ecken herabführende zusätzliche Stützen, deren Bedeutung umstritten ist. Ihre Form beschreibt R. Göbl wie folgt [4]:

«Der Einzelaltar des Ardašer I. und seine späteren Repliken lassen rechts und links als Stütze der Hauptplatte je eine (dreidimensional waren es daher wohl vier) Löwenpranke erkennen, die ihrerseits auf je einem pilzförmigen Objekt ruht, in dem man traditionell ein Räuchergefäß zu sehen pflegt. Was es wirklich war, wissen wir nicht.»

Eine tragende Funktion erfüllen die Stützen nicht, denn das Gewicht des Tisches lastet auf der Säule. Demnach ist zu vermuten, daß ihnen eine symbolische Bedeutung zukam. Das Symbol «Altarplatte mit Löwenfüßen», das mit Hilfe der Münzen eine bestimmte Information vermitteln sollte, muß den Untertanen Ardašers gut bekannt gewesen sein. Man kann also davon ausgehen, daß ähnliche Darstellungen im Bereich der persischen Kunst noch an anderer Stelle zu finden sind.

[1] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Braunschweig 1968, S. 25 ff.

[2] Die Begründung wird in meinem in Kürze erscheinenden Aufsatz: «Drei westliche Münzstätten unter Šapur I. anhand zweier Funde» gegeben.

[3] R. Ghirshman, Iran – Parther und Sasaniden, Universum der Kunst, Bd. 3, München 1962, deutsche Übersetzung aus dem Französischen, im folgenden kurz «Sasaniden», Tafel 192. – R. Göbl, a. a. O., S. 18. – R. Naumann, Sasanidische Feueraltäre, in: Iranica Antiqua, VII, 1967, 72–76, rekonstruiert unter Verwendung der Ergebnisse von M. Dieulafoy, den sasanidischen Feueraltar folgendermaßen: auf der Altarsäule mit doppelt gestufter Fuß- und Kopfplatte liegt der sogenannte «adocht», eine «häufig dekorierte und zuweilen gestufte Platte, die die eigentliche Schale oder den Kasten mit dem Feuer trägt». Diese wiederum wird als «atešdan» bezeichnet. Eine solche gestufte Platte aus gelbem Sandstein mit einer entsprechenden Vertiefung für den «atešdan» ist auf dem Takht-i Suleiman (in Pasargadae) gefunden worden.

[4] R. Göbl, a. a. O., S. 18.

Tatsächlich gibt es Parallelen aus der achaimenidischen Ära. Zum Vergleich möchte ich ein Relief des Hundertsäulensaales in Persepolis anführen, das Artaxerxes auf dem Thron zeigt [5]. Für unsere Betrachtung ist dabei zunächst nur der Thronsessel des Großkönigs von Interesse: Sitzfläche und Füße desselben sind noch einmal im Großformat auf den unteren Teil des Reliefs übertragen, und zwar so, daß Artaxerxes mit seinem Thron auf der Sitzfläche des Riesenthrones steht, den die Repräsentanten der unterworfenen Völker, in mehreren Reihen übereinander, tragen.

Damit ist das auf den Münzen Ardašers abgebildete Symbol gefunden. Die Bestandteile und Verzierungen des Thrones sind in allen Einzelheiten auf den Prägungen gut erkennbar und werden wie folgt dargestellt:

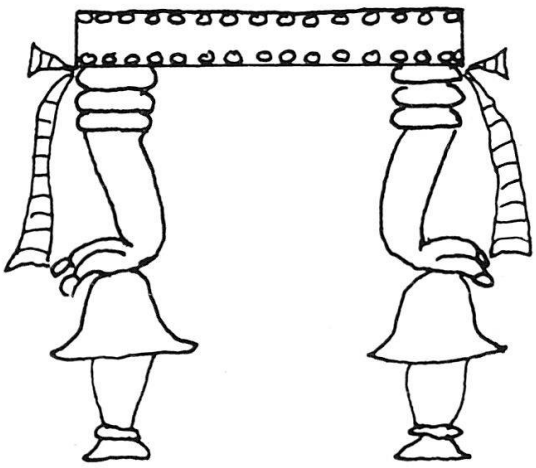


Abb. 1

Jetzt ist auch klar, daß man sich den «Ardašer-Altar» mit vier Stützen analog den vier Füßen des Achaimenidenthrones vorzustellen hat. Außerdem wird erkennbar, daß die «pilzförmigen Gebilde» nicht Räuchergefäße, sondern in getreuer Nachbildung der Vorlage den unteren Teil der Thronfüße darstellen. Sie waren selbstverständlich aus einem Stück gearbeitet, was allerdings nicht auf allen Münzen erkennbar ist.

Auf den achaimenidischen Reliefs von Persepolis und Naqsch-I-Rustam wird der Königsthron zur Dokumentation der persischen Weltherrschaft immer wieder gestaltet [6]. Mit der Übernahme dieser Propaganda auf die sasanidischen Münzen verfolgte Ardašer offenbar das Ziel, sich seinen Zeitgenossen als Träger des achaimenidischen Erbes zu präsentieren. Damit umriß er zugleich sein politisches Programm, die Schaffung eines Großreiches nach dem Vorbild der Achaimeniden. Persien hatte unter dieser Dynastie seine größte Ausdehnung und Machtentfaltung erreicht. Daß die Sasaniden unter die Grabreliefs des achaimenidischen Königshauses ihre eigenen Investiturszenen anbringen ließen, ist ein zusätzliches Indiz für die Richtigkeit dieser These. Im übrigen wird die Bindung der Sasaniden an die große Vergangenheit auch von der Literatur bestätigt [7].

[5] R. Ghirshman, Iran – Protoiranier, Meder und Achämeniden, Universum der Kunst, München 1964, deutsche Übersetzung aus dem Französischen, im folgenden kurz «Achämeniden», S. 200, Tafel 248.

[6] Zum Beispiel: Persepolis, Schatzhaus, Audienz des Dareios, in: R. Ghirshman, Achämeniden, Tafel 255; Persepolis, Osttor des Tripylon, Dareios und Xerxes, a. a. O., Tafel 246.

[7] R. Ghirshman, Achämeniden, S. 122 und 133 f.; R. Göbl, a. a. O., S. 66; K. Erdmann, Die Kunst Irans zur Zeit der Sasaniden, Mainz 1969, S. 20.

Abb. 2

Südliches Tor an der Ostseite der Hundertsäulenhalle (Persepolis). Foto M. Friedrich, Frankfurt a. M.

Ardašer hat die beiden Elemente der persischen Tradition, Feueraltar und Thronsessel, auf seinen Münzen kombiniert, um die Legitimität des sasanidischen Machtanspruchs ideologisch zu fundieren. Der Altar versinnbildlicht dabei die Investitur des Königs durch die Gottheit, der Achaimenidenthron das Imperium und die Nachfolge der großen Vorgänger Kyros, Dareios und Xerxes. Er folgt damit der Überlieferung, wie sie sich in der Reliefkunst der achaimenidischen Ära manifestiert. Die Felsengräber von Naqsch-I-Rustam zeigen die gleiche Komposition: den König der Könige, Feueraltar und Thronsessel, darüber Ahura Mazdah [8]. Bei dem abgebildeten Relief von Persepolis (Abb. 2) handelt es sich um ein besonders gut erhaltenes Exemplar, das deutlich illustriert, was auf den hier diskutierten Münzen vereinfacht wiedergegeben ist.

Zu beiden Seiten der Altar-Hauptplatte ist jeweils die Hälfte eines Schleifenpaares mit langem Bandende befestigt, das zu Überlegungen Anlaß gibt. Im Hinblick auf die Gestaltung des Rückseitenbildes, das eindeutig die Absicht Ardašers ausdrückt, Gottkönigtum und Macht des Sasaniden-Großkönigs zu demonstrieren, habe ich eine mögliche Deutung versucht, die sich in die Gesamtkonzeption einfügt. Ich möchte betonen, daß es sich hier nicht, wie bei späteren sasanidischen Prägungen um eine Altar-Binde handelt, deren Bedeutung abweichend interpretiert wird und die hier nicht zur Diskussion steht.

Wenn wir von der Annahme ausgehen, daß es sich bei den genannten Schleifenhälften um Diademenden handelt, dann symbolisiert die Frontseite der Platte, die ja zugleich die Sitzfläche des Thrones darstellt, ein ausgerolltes Diadem mit den entsprechenden Schleifen. Die auf der Hauptplatte erscheinenden Ornamente sind gleichzeitig Dekor der Sitzfläche und Schmuckelemente des Diadems (Abb. 3) [9].

Bei dem Diadem handelt es sich zweifellos um die Übernahme des altpersischen Abzeichens der Herrscherwürde, das später von Alexander und seinen Nachfolgern, im iranischen Raum von den Parthern, in derselben Funktion verwendet wurde.

[8] R. Ghirshman, Achämeniden, Tafeln 156, 262, 275, 279 und 280.

[9] R. Göbl, a. a. O., erwähnt mit keinem Wort die Darstellung der Schleifenhälften auf den Rückseiten der Ardaser-Münzen. Auf Tafel 1, Nr. 3 und 4, sind ein Æ ($^1/_6$ Unit) und ein Dinar des Ardašer I. abgebildet, die nicht die typischen «Diadembänder» aufweisen. Offenbar handelt es sich bei diesen Stücken um die erste Stufe der Reichsprägung, in die das Diadem noch nicht als Herrschaftsabzeichen Eingang gefunden hatte.

Im Gegensatz zu den Symbolen Feueraltar und Achaimenidenthron repräsentiert das Diadem eine ununterbrochene Tradition mit der Einschränkung, daß das achaimenidische Diadem ein Purpurband mit weißen Verzierungen war, das um die Tiara getragen wurde, während das hellenistische Königsdiadem aus einer weißen Binde mit Randornamenten bestand [10]. Welche Form die Arsakiden verwendet haben, wissen wir nicht. Aus der Tatsache, daß es auf den ersten Prägun-

Abb. 3

gen als um die Kyrbasia geschlungen erscheint, die später von Mithradates II. durch die Tiara ersetzt wird, möchte ich schließen, daß bereits die Parther den achaimenidischen Typ des Diadems getragen haben.

In dem aufgezeigten Sinne kann man auch das dargestellte Achaimenidendiadem als Postulat auf die Weltherrschaft verstehen. In der gleichen Weise muß der Titel «König der Könige von Iran und Nichtiran» angesehen werden, den die Sasaniden, erstmals unter Sapur I., annehmen. Die Münzen dienten ihnen als geeignetes Medium für die Publikation dieses Anspruchs. Ardašer, der Vertreter einer einheimischen Dynastie, verfolgte mit der Anknüpfung an achaimenidische Herrschaftsstrukturen und Zielsetzungen zweifellos auch die Absicht, sich als einzigen legiti-

[10] W. G. Gross, Diadema, in: Der kleine Pauly, Bd. 1, Stuttgart 1964, Spalte 1504. Erst während der Drucklegung habe ich auf Hinweis von Professor Jucker und Dr. Kapossy, wofür ich beiden herzlich danke, die für den hier dargestellten Fragenkomplex grundlegende Untersuchung von Hans-Werner Ritter, Diadem und Königsherrschaft, Vestigia 7, München und Berlin 1965, gelesen. In dieser Arbeit wird dargestellt, daß nach dem Tode Alexanders einmal Thron (sella regia), königliches Diadem, Gewand und Waffen und zum anderen Thron, Diadem und Zepter als «Symbole der Weltherrschaft» angesehen wurden (vgl. S. 62 f., jeweils Anmerkung 1). Ich bin der Meinung, daß sowohl von Perdikkas als auch von Eumenes damit eine sonst nicht überlieferte persische Tradition fortgesetzt wird, derzufolge Thron und Diadem zu den wichtigsten Insignien des Großkönigs gehörten. Im Lichte dieser Zeugnisse gewinnt die von mir vorgeschlagene Deutung erheblich an Gewicht.

men Repräsentanten eines neu zu errichtenden persischen Großstaates gegenüber den Arsakiden abzugrenzen. Diese, Nachkommen eines aus den ostiranischen Steppen eingedrungenen Reitervolkes, der Parner, hatten sich ebenfalls in die Rolle der Achaimenidennachfolge hineingesteigert, um ihre Usurpation zu rechtfertigen [11].

Die vorliegende Untersuchung, die gezeigt hat, daß Ardašer I. den Thron der Achaimeniden als Symbol der persischen Tradition und Macht auf seinen Münzen dargestellt hat, müßte ergänzt werden durch eine grundlegende Analyse seiner Kronenformen und deren Abfolge [12].

[11] R. Ghirshman, Sasaniden, S. 33.

[12] Die Abfolge der Kronen des Ardašer I. ist von V. G. Loukonin, Monnaie d'Ardachir Ier et l'Art officiel Sassanide, in: Iranica Antiqua, Leiden 1968, S. 106 ff., Pl. XXII–XXXIII, schon festgestellt worden, jedoch wird von ihm nicht geklärt, warum Ardašer die Tiara des Mithradates II. als ersten Münztyp übernimmt. Dagegen gibt David Sellwood, An Introduction to the Coinage of Parthia, London 1971, S. 76, eine interessante Interpretation: «In particular, Ardashir, the first Sassanian king, exactly copied Mithradates II's portrait, tiara and dress on those coins he struck immediately after the overthrow of the last Parthian prince. He thus implied that intervening monarchs, beginning with Gotarzes, were no more than usurpers.»

MEDAILLES ANTOINE MATTHIEU

Charles Lavanchy

Le patronyme Matthieu est très répandu. Dans le canton de Vaud, il s'agit de familles du Languedoc réfugiées pour cause de religion au Pays de Vaud, bourgeoises de Duillier, puis de Lausanne et autres lieux [1]. L'un d'eux, Etienne, 1743–1825, chirurgien à Lausanne, créa un établissement de bains à la Solitude; il prit

1

part au banquet des Jordils en 1791. Un de ses fils fut chirurgien, un autre pharmacien à Lausanne.

[1] Le 13 janvier 1721, Antoine Matthieu, marchand de Nyon, fils de feu Pierre Matthieu, de Genoillac, aussi marchand et ci-devant domicilié à Nîmes, et de Claudine Barbusse, tous trois réfugiés à Nyon depuis 30 ans, naturalisés par LLEE en avril 1701, est reçu bourgeois de Nyon. Prix: 2000 florins, 2 seaux de cuir bouilli, un fusil de calibre avec sa bayonnette et sa gibecière, plus les charges et honoraires accoutumés.

Cet article est consacré à Antoine Matthieu, natif de Lausanne [2], qui fut pasteur de l'église française de Francfort de 1715 à 1765. Une médaille a été frappée à l'occasion de ce jubilé:

Av.: /D : FEB :/MDCCLXV./CELEBRAT : ECCL :/GALLIC : REF : FRANCOF : /
JUBILAEUM VEN :/ANT MATHIEU/PASTORIS SUI/ANNOS L:/S. D. G./
/I. I. E. (Johann Jacob Encke à Hanau)

Rv.: Sur un autel, la Bible ouverte, avec

sur la page de gauche:	sur celle de droite:
EV : LUC :	C : XII :
BEATUS	INVENI
SERVUS	ET ITA
QUEM DO	AGEN
MINUS	TEM

A gauche des palmes, à droite une branche de laurier; le tout surmonté de l'œil de Dieu rayonnant. Au bas D.

Argent, 39 mm

Une deuxième médaille [3] a été frappée dix ans plus tard, en 1775. Elle porte à l'avers, en médaillons, les bustes d'Antoine Matthieu, Johann Georg Schmidt et Johann Amos, avec les légendes ci-après:

2

I ANT. MATTHIEU.ECCL.REFORM.GALL.FR.PAST., sous le buste C H
II I. G. SCHMIDT.PAST.ET.CONSIST.FRANCOF., sous le buste Küchler
III I. AMOS.ECCL.AD.ST.BARTH.FRANC.DECAN., sous le buste fec: a.D.

Séparant les trois médaillons: OMNES MINISTRI UNIUS.

[2] Selon renseignement de Mlle L. Wettstein, Antoine Mathieu est né à Lausanne le 3 juillet 1690, fils de Louys Mathieu, taffetatier, et de Susanne Sauvignargues de Nismes. (Archives cantonales vaudoises: registre be baptêmes Eb 71/5, p. 42.) Il est décédé à Francfort le 7 mai 1765.

[3] Ces deux médailles, assez rares, figurent dans : P. Joseph et E. Fellner, Die Münzen von Frankfurt am Main, Frankfurt 1896, respectivement sous les nos 865 et 889.

Rv.: Au centre, dans un cercle, la carte de l'Europe et trois colonnes séparant les textes relatifs à chaque personnage:

Agrandissement du médaillon 2

3

I IN UNA URBE CANTANT / D. III. FEB. / MDCCLXV. / fleuron
II TRIUMVIRI THEOLOGI / D. XXI. NOV. / MDCCLXII. / fleuron
III CARMINA JUBILA D. V. DEC. / MDCCLXXV / fleuron

Argent et étain, 48 mm

On trouve aussi des Matthieu en Allemagne. L'un d'eux, M. H. Ch. Matthieu à Obersickte (Braunschweig), prend part aux réunions internationales des Huguenots, il était présent à celle de Paris en septembre 1972.

DER BÜCHERTISCH – LECTURES

Veröffentlichungen der American Numismatic Society

1. Museum Notes. Aus der Fülle des griechischen, römischen, byzantinischen, mittelalterlichen, orientalischen und modernen Materials, das in dieser Publikationsreihe behandelt wird, seien hier einige Artikel herausgegriffen:

Band 17, 1971: R. A. Holloway, An Archaic Hoard from Crete and the Early Aeginetan Coinage. Der Autor veröffentlicht einen von T. J. Dunbabin 1943 erworbenen Fund von 70 Münzen, der sich im Ashmolean Museum in Oxford befindet. Seine Untersuchungen, die auch andere Funde berücksichtigen, führen zur Präzisierung der einschlägigen Arbeit von W. L. Brown (NC 1950, 177 ff.). Die auf der Form des Quadratum incusum basierende Klassifikation des Materials wird anhand stempelgleicher Stücke hinfällig. Für den Beginn der äginetischen Münzprägung schlägt Holloway die Zeit um 580 v. Chr. vor. H. A. Troxell, The Peloponnesian Alexanders. Auch in diesem Artikel gibt ein Fund Anlaß zur Überprüfung bisheriger Kenntnisse. Die Verfasserin erzielt wesentlich andere Resultate in der Zuweisung und in der Chronologie als einst S. P. Noe in seinen Arbeiten über die Münzstätten von Sicyon, Argos und Megalopolis. An dieses Thema schließt sich an Fr. S. Kleiner, The Alexander Tetradrachms of Pergamum and Rhodes. Hervorgehoben sei auch die numismatisch-epigraphische Arbeit von J. R. Jones, Some Numismatic Problems in the Delian Inscriptions.

Band 18, 1972: W. W. Sheridan, A Hoard of Rhodian-Type Drachms, veröffentlicht einen Drachmenfund von rhodischem Typ. In der Frage nach der Prägestätte schließt er sich der Meinung von B. V. Head (HN, S. 613) an und plädiert für Caunus. Fr. S. Kleiner behandelt die datierten Cistophoren von Ephesus. Th. V. Buttrey Jr. in A Hoard of Sestertii from Bordeaux and the Problem of Bronze Circulation in the Third Century A.D. untersucht anhand weiterer verwandter Funde den Geldverkehr in Gallien und kommt zum Ergebnis, daß die Zufuhr an Sesterzen im 3.

Jahrhundert hier versiegte. Sesterzfunde mit Schlußmünzen zwischen Commodus und Postumus sind in Gallien wegen der langen Umlaufzeit der Münzen praktisch undatierbar.

2. *Sylloge Nummorum Graecorum*, Part II, Lucania (1972). Das in diesem zweiten Faszikel vorgelegte Material ist schon wegen seines Reichtums beachtenswert. Die nur wenigen Münzstätten Lukaniens sind mit 1442 Exemplaren vertreten, wovon die Hälfte auf die beiden Städte Metapont und Thurioi fallen. Der größte Teil des Bestandes stammt aus der Sammlung von E. T. Newell. Der von H. A. Troxell mit großer Sorgfalt verfaßte Katalog behält das System des ersten Faszikels bei, d. h. Datierungen fehlen, dafür gibt es Referenzen über die Gliederung des Materials. Außer den Standardwerken, die teilweise auf dieser Sammlung basieren, wie zum Beispiel von S. P. Noe, The Coinage of Metapontum (NNM 32 und 47), sind dabei die neuen Arbeiten berücksichtigt. Für die von Noe nicht behandelten späteren Prägungen von Metapont kann man nun gespannt auf die angekündigte (und bereits benutzte) Abhandlung von A. Buttrey warten. Die Fotos stammen von M. Di Biase und J. F. Garcia; bei Gold und Silber sind sie nach den Originalen, bei Bronze diesmal nach Gipsen gemacht. *B. Kapossy*

3. *George C. Miles*, The Coinage of the Arab Amirs of Crete. NNM No. 160. 1970. New York.

When Dr. John Walker first identified the coinage of the Amirs of Crete in *Numismatic Chronicle* 1953 the number of coins that could be attributed to the series was 15; Dr. Miles here lists no less than 268 specimens, painstakingly sought out from public and private collections. He presents them in this corpus with full description and commentary, and nine plates of photographs.

Long and laborious the search has been, but the work is infused with an enthusiasm which makes it a delight to read. (Has there ever before, I wonder, been a catalogue of coins that can be read straight through with the same enjoyment as that afforded by a detective story or a traveller's tale?) The circumstances of the finding of some of the coins are related with a zest which will delight the sympathetic reader and – since they are contained in foot-notes – need not delay the unsympathetic.

The arguments for the proposed tentative chronology and genealogy of the ten or more persons named on the coins, within a span of about 135 years, are set out in introductory pages in outline, and in detail at the appropriate points in the catalogue. Precise dating of the series is still not possible on present evidence, for the vast majority of the coins are undated coppers. The total includes only two silver dirhams and less than a dozen (a few not positively attributable) gold dinars: they bear the date, but contrary to the practice on contemporary Islamic gold and silver coins sometimes omit to show the place of minting.

Dr. Miles places us deeply in his debt for this superb catalogue. Its appearance will no doubt help to bring forward still more coins of the Amirs to shed light on the remaining unresolved problems of this intriguing episode of Islamic history. *Helen W. Mitchell*

Bernard Korzus, Die Fundmünzen der römischen Zeit in Deutschland, FMRD, Abteilung VI, Nordrhein-Westfalen, Bd. 4, Münster. Gebr. Mann Verlag, Berlin 1971. 128 S., 1 Beilage.

Bernard Korzus, FMRD, Abteilung VI, Nordrhein-Westfalen, Bd. 5, Arnsberg. Gebr. Mann Verlag, Berlin 1972. 112 S., 1 Beilage.

Die Beschäftigung mit antiken Fundmünzen hat in Westfalen eine lange Geschichte (vgl. K. Christ, Die antiken Münzen als Quelle der westfälischen Geschichte, Westfalen 35, 1957, 12 ff.), seitdem im 16. Jahrhundert H. Hamelmann mit Hilfe von Münzfunden den Ort der Varusniederlage festzulegen suchte. Th. Mommsen war es, der in einer Arbeit zum gleichen Problem die Notwendigkeit einer systematischen Aufnahme der Fundmünzen im «freien Germanien» betonte. Dieses Unternehmen wurde zu Beginn unseres Jahrhunderts in die Wege geleitet und kann nun im Rahmen eines umfassenderen Projektes seiner Verwirklichung entgegensehen.

Die beiden Bände, die hier vorgelegt werden, umfassen die heutigen Regierungsbezirke Münster und Arnsberg, ein Gebiet also, das nach dem Rückzug der Römer zum «freien Germanien» gehörte. Die mengenmäßig umfangreichste Gruppe bilden denn auch die republikanischen, keltischen und augusteischen Münztypen. Im zweiten Jahrzehnt des ersten Jahrhunderts n. Chr. sinkt die zirkulierende Geldmenge massiv ab und steigt erst im Verlaufe des zweiten Jahrhunderts wieder leicht an. Zahlreiche Schatzfunde aus der zweiten Hälfte des dritten und aus dem vierten Jahrhundert zeugen von der politischen Unrast dieser Zeit. Im Bereich des hier betroffenen Gebietes liegen drei römische Lager: Holtershausen, Haltern und Oberaden. Die beiden letzteren sollen ihrer besonderen Bedeutung wegen in dieser kurzen Besprechung in den Vordergrund gestellt werden.

Der Verfasser gibt vorerst eine knappe, den Forschungsstand zusammenfassende Übersicht über die Anlagen. Noch nicht berücksichtigt werden konnte das 1972 erschienene Buch von C. M. Wells, The German Policy of Augustus, in dem der archäologische Befund von Haltern und Oberaden u. a. in einem größeren Zusammenhange kritisch geprüft wird.

Der Zeitpunkt der Aufgabe des Lagers Haltern wird verschieden angesetzt. Während die numismatische Forschung (vgl. K. Kraft, Das Enddatum des Legionslagers Haltern, Bonner Jahrbücher 155/56, 1955/56, 95 ff.) den Rückzug der Römer als unmittelbare Folge der Varusniederlage, 9. n. Chr., ansieht, glauben einige Keramikspezialisten (vgl. zuletzt C. Goudineau, Fouilles de l'École Française de Rome à Bolsena 1962–1967: La céramique arétine lisse, Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, Suppl. 6, 1968, 310 ff.) ein Besiedlungsende erst 16/17 n. Chr. feststellen zu können. Man ist daher auf die neue Münzliste gespannt, die erstmals auch alle seit dem Zweiten Weltkrieg gefundenen Münzen umfaßt. Widersprechen die neuen Zahlen den Schlüssen, die Kraft aus einer viel kleineren Materialmenge gezogen hat? Nach Abzug der Münzen, deren Funddaten nicht mehr bekannt sind (vgl. dazu die Bemerkungen p. 56), ergeben sich für die wichtigsten Aes-Serien die folgenden Zahlen:

Nemausus-Serie 1

	ganz	halbiert	Total	
sicher Serie 1 (28/9 v. Chr.)	27	14	41	
wahrscheinlich Serie 1	35	19	54	
			95	Kraft, a. O., p. 104: 57

Münzmeister-Prägungen

	ganz	halbiert	Total	Kraft, a. O., p. 101
Serie 1 (18/17 v. Chr.)	18	1	19	9
Serie 2 (16/15 v. Chr.)	45	7	52	25
Serie 4 (3/2 v. Chr.)	14	4	18	9

Lyoner Altar-Serie 1

	ganz	halbiert	Total	Kraft, a. O., p. 104
sicher Serie 1 (10/3 v. Chr.)	711	246	957	328

Aus dieser Zusammenstellung geht klar hervor, daß sich der hier publizierte Befund gegenüber jenem, den Kraft seinen Überlegungen zugrunde legte, nicht wesentlich verändert hat. Die absoluten Zahlen sind größer geworden; nach wie vor fehlen aber die Nemausus-Serien 2 und 3 (9 v. bis 14 n. Chr. geprägt) sowie die zweite Lyoner Altarreihe 10–14 n. Chr. geprägt). Diese Tatsache spricht gegen die Aufgabe des Lagers um 16/17 n. Chr., denn es ist unwahrscheinlich, daß bis zu diesem Zeitpunkt kein einziges Stück der erwähnten Münzserien Haltern erreicht hätte. Auch die Zusammensetzung der Münzmeister-Prägungen (Betonung der zweiten, um 16/15 v. Chr., geprägten Serie) wird bei einem Enddatum von 9 n. Chr. besser verständlich. Eindrucksvoll ist die große Anzahl keltischer Münzen. 787, meist einheimische Aduatuker-Prägungen (zum Typus zuletzt L. Reding, Les monnaies gauloises du Tetelbierg, 1972, 151 ff.), wurden bis 1968 gefunden. Die republikanischen Denare machen – wie zu erwarten – den Hauptanteil der vorhandenen Silberprägungen aus. Ein Schatzfund aus dem Hauptlager (1953) umfaßt 186 republikanische Denare, von denen nicht weniger als ein Drittel einen oder mehrere Punzenabdrücke ausweisen. Eine 1929 gefundene Falschmünzerform steht völlig zusammenhanglos da. Sie kombiniert eine Vorderseite des Caracalla mit einer Rückseite des Trebonianus Gallus.

Eindeutig älter als die Münzreihe von Haltern ist diejenige von Oberaden. Unter den ungefähr 250 bisher bekannt gewordenen Münzen befinden sich 160 Exemplare der ersten Nemausus-Serie sowie zwei Münzmeister-Prägungen (1 Exemplar Serie 1, 1 Exemplar Serie 2/4). Der Rest setzt sich aus republikanischen, keltischen und spanischen Münzen zusammen. Die Lyoner Altarreihen fehlen völlig. Die Belegungszeit dieses 54 ha großen Doppellegionlagers wird daher nur von kurzer Dauer gewesen sein, wohl von 11 bis 8 v. Chr. Seine engste Parallele hat das Münzmaterial von Oberaden in dem 1967 entdeckten Legionslager von Dangstetten gefunden (vgl. G. Fingerlin, Dangstetten, ein augusteisches Legionslager am Hochrhein, 51/52. Bericht der römisch-germanischen Kommission, 1970/71 [1972], 213 ff.). Auch hier gehören

über zwei Drittel der bestimmbaren Münzen der ersten Nemausus-Serie an, die beiden andern Serien fehlen ebenso wie die Lyoner Altarreihen.

Durch die Publikation der Fundmünzen von Oberaden und Haltern im Rahmen des FMRD-Corpus erfährt unsere, im wesentlichen auf den grundlegenden Arbeiten von K. Kraft beruhende Vorstellung von der Entwicklung des augusteischen Geldumlaufes nördlich der Alpen eine schöne Bestätigung.

Hans-Markus von Kaenel

Maria R. Alföldi, FMRD, Abteilung IV, Rheinland-Pfalz, Bd. 3/1, Stadt Trier, Gebr. Mann Verlag, Berlin 1970. 587 S., 2 Abb., 1 Beilage.

Aus dem reichen Münzmaterial, das im Gebiet der Stadt Trier zutage kam, behandelt der vorliegende Band des FMRD-Corpus unter den Fundkomplexnummern 3001–3002 die Fundmünzen aus dem Tempelbezirk im Altbachtal. Diese Anlage, deren Anfänge in augusteische Zeit zu datieren sind, wurde in den späten zwanziger Jahren von S. Loeschcke ausgegraben. Neben mehreren größeren Tempelbauten umfaßte der Tempelbezirk eine Reihe kleinerer Baukomplexe, deren Identifizierung und Erforschung zum größten Teil noch aussteht, da bis heute eine Gesamtpublikation des Grabungsbereiches fehlt.

So besteht denn auch der besondere Wert des von Maria R. Alföldi bearbeiteten Bandes, neben der gründlichen und mühevollen Aufarbeitung des Münzmaterials, in den kurzen, übersichtlichen Kommentaren zu den einzelnen Baukomplexen, die jeweils der Liste der Fundmünzen aus den betreffenden Grabungsabschnitten vorangestellt sind (Liste der fortlaufend numerierten Baukomplexe auf S. 23 f., vgl. dazu die Beilage). Kollektivfunde werden gesondert aufgeführt (vgl. Vorwort, S. 20), ebenso die infolge der Nachkriegswirren verlorenen und nicht mehr sicher zu identifizierenden Fundmünzen sowie Einzelfunde ohne genaue Fundstellenangaben.

Das Münzmaterial gehört überwiegend dem 4. Jahrhundert n. Chr. an und stammt zum größten Teil aus der Münzstätte Trier. Besonders zu erwähnen ist darüber hinaus das Vorkommen von zwei (bzw. drei) Kontorniaten.

Zwei Typentafeln der Gegenstempel und das zwar knappe, aber nützliche Register schließen den Band ab, dem weitere mit den übrigen Fundmünzen aus dem Stadtgebiet und der Umgebung Triers folgen sollen. Die Auswertung des in diesem Band vorgelegten Münzmaterials wird eine unerläßliche Hilfe bei der endgültigen Publikation der Grabungsergebnisse des Tempelbezirks im Altbachtal sein, die für die nächste Zeit in Aussicht gestellt ist.

Annekatrein Massner

Françoise Dumas, Le trésor de Fécamp et le monnayage en Francie occidentale pendant la seconde moitié du 10e siècle. Paris, 1971.

Cette grosse trouvaille de plus de 8500 pièces, enfouies aux environs de 980, méritait mieux qu'un simple inventaire. L'auteur l'a compris et en a tiré magistralement le maximum.

Les grandes trouvailles sont rares, celles de l'époque carolingienne particulièrement. Elles nous donnent une idée, toujours relative, il est vrai, sur l'apport des ateliers à la circulation monétaire au moment de l'enfouissement: ici 6044 pièces de Rouen, 520 de Quentovic, 1313 du Mans, 110 de Tours; le reste réparti entre une cinquantaine d'ateliers, dont 4 d'Empire (8 p.), de Pavie (3 p.) et d'Angleterre (6 p.).

Chronologiquement les pièces françaises commencent avec Louis le Pieux (814–840); celles de Normandie – qui font les trois quarts de l'ensemble – remontent toutes à Richard Ier (942–996).

Une telle quantité de pièces est une aubaine pour la numismatique; l'auteur en est consciente, son travail enrichit considérablement notre connaissance du monnayage de la Francie occidentale au 10e siècle. Tous les aspects du problème sont passés en revue consciencieusement: répartition des ateliers, évaluation, épigraphie, épaisseur et module des flans, métrologie, titre. Un chapitre important est celui de l'organisation et de la production des ateliers, le droit de monnaie, la circulation à la lumière des trouvailles.

Le catalogue restera la pièce maîtresse de ce travail: établi avec un soin particulier il transcrit l'épigraphie, donne les poids et les liaisons de coins, recherche ingrate et laborieuse, mais combien nécessaire pour la chronologie; 30 planches reproduisent des centaines de pièces. En résumé voici une œuvre qui fera époque, une trouvaille qui, avec celle de Corcelles pour le monnayage de la vallée du Rhin, enfouie 50 ans plus tard (publiée par Erich Cahn dans RSN 48, 1969) vient enrichir notre connaissance de la numismatique de l'an mil.

Colin Martin

Ausstellung von Schulprämien im Landesmuseum Zürich

Anläßlich des Jubiläums zum 75jährigen Bestehen des Schweizerischen Landesmuseums ist in dessen Schatzkammer bis Ende November eine Sonderausstellung über die Schulprämien der Schweiz zu sehen, von denen das Museum einen repräsentativen Querschnitt besitzt.

XN 462 L 90

Jahrgang 23 November 1973 Heft 92

SCHWEIZER MÜNZBLÄTTER

Gazette numismatique suisse

Herausgegeben von der Schweizerischen Numismatischen Gesellschaft
Publiée par la Société suisse de numismatique

Redaktionskomitee: Prof. Dr. H. A. Cahn/Basel, Prof. Dr. H. Jucker/Bern, Dr. Colin Martin/Lausanne, Dr. L. Mildenberg/Zürich, Prof. Dr. D. Schwarz/Zürich
Redaktion: Dr. H.-U. Geiger, Zürich, Dr. B. Kapossy, Bern. Bernisches Historisches Museum, Münzkabinett, Helvetiaplatz 5, CH - 3000 Bern
Administration: Mme A. Schwartz, 1, rue Pépinet, 1003 Lausanne, Compte de chèques 10 - 23071

Erscheint vierteljährlich · Abonnementspreis: Fr. 40.– pro Jahr (gratis für Mitglieder der Schweiz. Numismatischen Gesellschaft) · Insertionspreis: Viertelseite Fr. 40.– pro Nummer, Fr. 120.– im Jahr. Die Mitglieder der SNG erhalten gratis: Münzblätter und Numismatische Rundschau. Beitrag für lebenslängliche Mitgliedschaft Fr. 650.–, Jahresbeitrag Fr. 60.–

Revue trimestrielle · Prix d'abonnement: fr. 40.– par an (envoi gratuit aux membres de la SSN) · Prix d'annonces: Un quart de page fr. 40.– par numéro, fr. 120.– par an. Les membres de la SSN reçoivent gratuitement: Gazette numismatique et Revue de Numismatique. Cotisation de membre à vie fr. 650.–, cotisation annuelle fr. 60.–

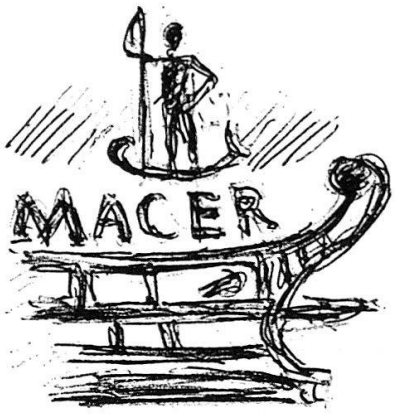
Inhalt – Table des matières

Andreas Alföldi: Die Asse des C. Licinius Macer, S. 117. – *Karel Castelin:* Wann endete der keltische Münzumlauf in Manching?, S. 119. – *Hugo W. Doppler:* Die keltischen Münzen aus Baden (Schweiz), S. 125. – *Ilona Pfeiler:* Drei westliche Münzstätten unter Šapur I. anhand zweier Funde, S. 129. – *Charles Lavanchy:* Note sur un des derniers baillis bernois à Nyon, S. 145. – Nekrolog - Nécrologie, S. 150. – Altes und Neues - Nouvelles d'hier et d'aujourd'hui, S. 151. – Personalia, S. 152. – Der Büchertisch - Lectures, S. 152.

Die ASSE DES C. LICINIUS MACER

Andreas Alföldi

Die schlecht geprägten, zumeist auch schlecht erhaltenen Asse, die den Namen des durch sein Geschichtswerk berühmt gewordenen Macer tragen, sind überaus selten. Pierre-Philippe Bourlier, Baron d'Ailly, dessen 20 000 Stücke zählende Sammlung zu den großen Schätzen des Cabinet des Médailles in Paris gehört, war nicht imstande, ein Exemplar zu erwerben. Es war überhaupt keines davon bekannt, bevor der Advokat Lovatti in Rom im Jahre 1865 das erste Stück aus seiner eigenen Sammlung in einer Monatssitzung des Instituto per la corrispondenza archeologica vorlegte. Glücklicherweise hat Baron d'Ailly jene Münze in seinem auch heute noch unentbehrlichen Buch *Recherches sur la Monnaie Romaine depuis son origine jusqu'à la mort d'Auguste* (II 2, Lyon 1868, Taf. 93, 5; vgl. ebd. 535 ff.) in einer verläßlichen Zeichnung reproduziert. So wissen wir, daß jenes Erstlingsexemplar mit dem später ins British Museum gelangten As identisch ist (H. A. Grueber,



1

2

3

4

5

BMC Rep. 3, Taf. 38, 9; vgl. 1, 320 f.). Dann hat M. v. Bahrfeldt in seinem so sehr nützlichen Werk «Nachträge und Berichtigungen» ein abgenutztes Stück aus der Wiener Bundessammlung mitgeteilt (*NZ* 1896, Taf. 12, 287; vgl. 99 f.), und E. Babelon brachte ein weiteres Exemplar in Zeichnung (2, 133, Nr. 17), dessen Vs.-Legende C. LICINI L. F. nicht von unten nach oben, sondern umgekehrt geschrieben ist. Die Tatsache, daß er diesen Typus mit nur 20 Franken bewertete, obwohl ihm die große Seltenheit sicher bewußt war, zeugt nur davon, daß für Amateure, die nach ästhetischen Gesichtspunkten sammelten, diese schäbige Münzgattung uninteressant war. Der Verbleib dieses Exemplars ist mir unbekannt. Ich fand aber ein weiteres solches As in der reichen Sammlung des Kestner-Museums in Hannover, eine aufschlußreiche Variante (mit Vs.-Legende von unten nach oben laufend) – wohl aus dem Nachlaß v. Bahrfeldts –, auf die ich gleich unten zurückkomme.

Baron d'Ailly hat erkannt (a. O.), daß die anonymen Asse mit dem auf der Prora stehenden Feldherrn und der Legende EX S.C. ebenfalls von Macer geprägt worden

sind. Er hat 17 Exemplare davon genau katalogisiert. Von der Variante mit am Schiff angebrachten Münzbuchstaben (unsere Abb. 3) verzeichnete er die mit A, B, C, und I. M. v. Bahrfeldt fügte noch solche mit E, I, K, O, Q und X dazu.

E. Babelon (1, 412, Nr. 45) schrieb diese Asse ohne Begründung Sulla zu und datierte sie ins Jahr 82 v. Chr., was ebenfalls irrig ist. M. v. Bahrfeldt und H. A. Grueber haben dies bereits mit Recht zurückgewiesen. Babelon nannte die stehende Figur der Rs. «un légionnaire appuyé sur la lance». Doch ist diese Pose nicht die eines gemeinen Soldaten: sie gehört zur Ikonographie des Feldherrn.

In den achtziger Jahren des letzten Jahrhunderts der römischen Republik kann es sich bei dieser Gestalt nur um zwei Feldherrn gehandelt haben: Sulla oder Marius. Da der bekannte Politiker der «Volkspartei», Licinius Macer, zweifellos nicht den Exponenten des Oligarchenregimes auf seine Münzen setzen ließ, kommt eben nur Marius in Betracht.

Diese Erkenntnis kann durch einen Blick auf die Darstellung des Feldherrn vertieft werden. Auf der bi.sher bekannten, inschriftlich bestimmten Variante (Abb. 2) steht der Feldherr auf einer kurzen, durch eine horizontale Linie angedeuteten Basis, die, so wie sie ist, wenig Sinn hat. Offenbar hat man das auch in der Münzstätte erkannt, da man ihn in den unbeschrifteten Varianten (Abb. 3–5) einfach, ohne diese Basis, auf die Prora gestellt hat. Diese Stellungen entsprechen aber nicht der ursprüngliche Planung. Diese letztere ist uns auf dem As in Hannover (Abb. 1) erhalten: der Feldherr steht in einem kleinen Schiff. Es ist Marius, durch Cinna aus Afrika zurückgerufen, wohin er sich vor dem Mordbefehl der Sullaner mit Mühe retten konnte. Das Datum wird durch diese Interpretation auf eine ganz kurze Zeitspanne festgelegt: zwischen Ende 87 und Anfang 86, also zwischen Marius' Ankunft in Telamon und seinem Tod in Rom.

Ehe ich diese Tatsachen im Rahmen einer ausführlichen Untersuchung mit reichen Bildbelegen darlege, möchte ich die Betreuer und Inhaber von Münzsammlungen bitten, mir Photos oder Abgüsse dieser Asse des Macer – mit Legende oder anonym – zusenden zu wollen: es wird sicher noch Stücke geben, die mir bisher nicht bekannt sind [1]. Meine Beweisführung dürfte durch eine Vermehrung des Materials viel an Genauigkeit gewinnen.

[1] Adresse: The Institute for Advanced Study, Princeton N. J. 08540, USA.

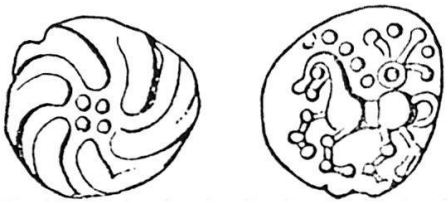
WANN ENDETE DER KELTISCHE MÜNZUMLAUF IN MANCHING?

Karel Castelin

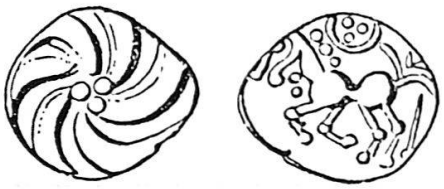
Der obige Titel ist eigentlich ein Plagiat, weil die gleiche Frage vor kurzem für Österreich gestellt und beantwortet wurde. Die Grundlage für die zeitliche Bestimmung des Endes der Keltenmünzen in Noricum (und deren Ablösung durch römisches Geld) waren die Münzfunde und ihre Datierung durch römische Prägungen auf der keltischen Siedlung am Magdalensberg bei Klagenfurt in Kärnten [1]. In Manching ist die Sachlage allerdings – so wie auf dem bekannten Hradiště bei Stradonice südwestlich von Prag – eine andere: hier fehlen die parallelen, datierenden rö-

[1] K. Castelin, Wann endete der keltische Münzumlauf in Österreich? Mitt. d. Österr. Num. Ges. 17, 1971, 10–13. Siehe auch SM 21, 1971, 33–37, sowie Num. listy 26, 1971, 65–70.

mischen Münzen. Aber auch ohne diese läßt heute schon ein kurzer Überblick über einige bisher aus Manching bekannt gewordene keltische Silbermünzen mit einiger Sicherheit Schlüsse auf das Ende des dortigen keltischen Münzumlaufes zu. In Betracht kommen vor allem die sogenannten Büschelmünzen und die Kreuzmünzen, im weitern die KALETEDOU-Quinare und eine Kleinsilbermünze vom Stradonicer Typus.



1



2

3

13

15

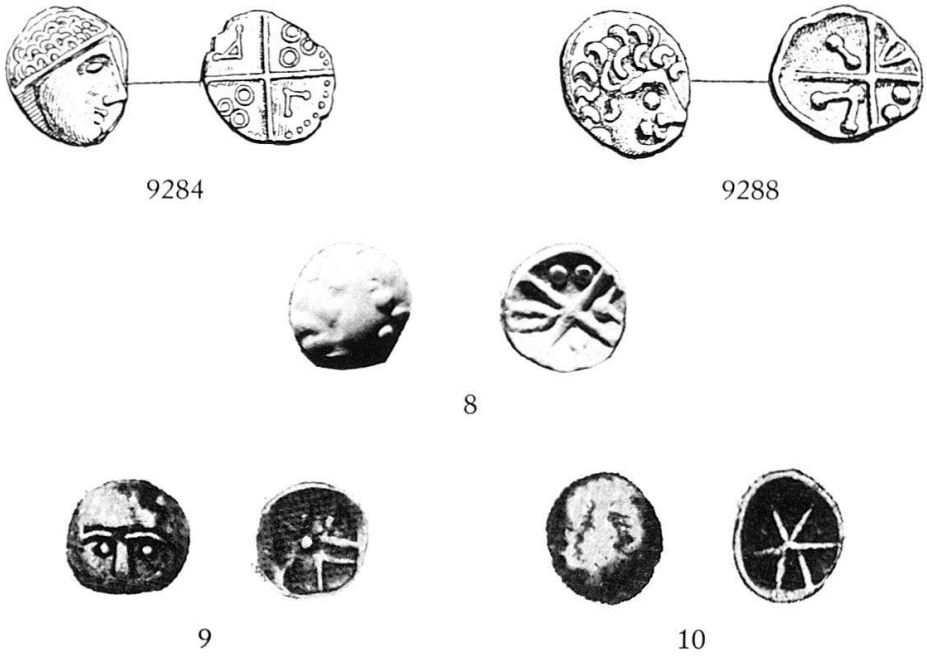
I. Mitteleuropäische Büschelmünzen,
vermutlich aus dem ersten Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.

Nr. 1, 2 und 3: Drei Varianten der Büschelmünzen aus dem Schatzfunde von Manching 1936 bei Ingolstadt. Durchschnittsgewicht 1,804 g (100). Etwa 1½ der natürlichen Größe.

Nr. 13 und 15: Sogenannte Vorbilder für den Büschelmünzen-Typus:
Nr. 13: H.-J. Kellner in Forrer II (1969), Taf. 11, Nr. 13, 1,75 g.
Nr. 15: D. F. Allen, JNG 17, 1967, Taf. 4, Nr. 15, 1,75 g. BM 9274.

Die süddeutschen Büschelmünzen wurden zuletzt übersichtlich von H.-J. Kellner behandelt[2]. Ihr Vorbild wird in Münzen vom Typus BN 9274 (LT XXXVII) angenommen, die den Senones émigrés zugeschrieben wurden. Dazu wurde vor kurzem bemerkt: «Wir wissen auch, daß manche der noch im Atlas von La Tour verschiedenen emigrierten Stämmen zugeschriebene Münzen – wie den Senones oder Armoricani – zwar nach den Vorbildern jener Völker, aber von anderen keltischen Stämmen geschlagen worden sind. Ob und inwieweit emigrierte Gruppen der genannten Völker an diesen nachahmenden Prägungen überhaupt beteiligt waren, muß in jedem einzelnen Falle noch gesondert untersucht werden[3].» Dies ist bisher bezüglich BN 9274 noch nicht geschehen.

[2] In Forrer II, 1969, 81, b. N. 309.
[3] SNR 49, 1970, 79. Die Richtigkeit dieser Sätze zeigte kurz darauf D. F. Allen mit seiner neuen Zuschreibung der Münzen der Armoricani émigrés an die Treverer; Germania 49, 1971, 91–110.



II. Mitteleuropäische Kreuzmünzen,
vermutlich aus dem ersten Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.

Süddeutsche Kreuzmünzen, La Tour, Taf. XXXVIII:
BN 9284: Typus von Dühren, Durchschnittsgewicht 1,855 g.
BN 9288: Typus von Schönaich, Durchschnittsgewicht 1,83 g.
Nr. 8: Etwas jüngere Kreuzmünze, Typus Castelin, SNR 4, 1970, S. 107, Nr. 54; Berlin, 1,89 g.

Kreuzmünzen östlicher (böhmischer?) Herkunft:
Nr. 9: Radoměrský-Štěpková, Num. sborník IV, 1957, Taf. I, Nr. 1, 1,96 g.
Nr. 10: Radoměrský-Štěpková, l. c., Nr. 2, 1,99 g.

Die Funde der süddeutschen Büschelmünzen verteilen sich vor allem über Südwestdeutschland[4]; der bedeutendste ist der im Jahre 1936 beim Bau des großen militärischen Flugplatzes im Raume des keltischen Oppidums bei Manching zutage gekommene Münzschatz von weit über 100 Stück mit vielen stempelgleichen Exemplaren[5]. Er brachte zahlreiche Büschelmünzen mit dem «Wirbel» und vier, beziehungsweise drei Mittelpunkten sowie eine große Anzahl von verschiedenen, noch nicht näher untersuchten Übergangsvarianten. Bei den Erwägungen hinsichtlich der Prägezeit dieser Büschelmünzen will ich mich auf ihr Gewicht beschränken (siehe die beigefügte Tabelle). Nach H.-J. Kellner ergaben 100 unbeschädigte Büschelmünzen des Manchinger Schatzfundes ein Durchschnittsgewicht von 1,804 g; da bei den süddeutschen Kreuzmünzen ähnliche Durchschnittsgewichte festgestellt wurden[6], ging ich von der Voraussetzung aus, daß die Prägezeit der Büschelmünzen und jene der süddeutschen Kreuzmünzen nicht allzu weit voneinander entfernt gewesen sein dürften[7].

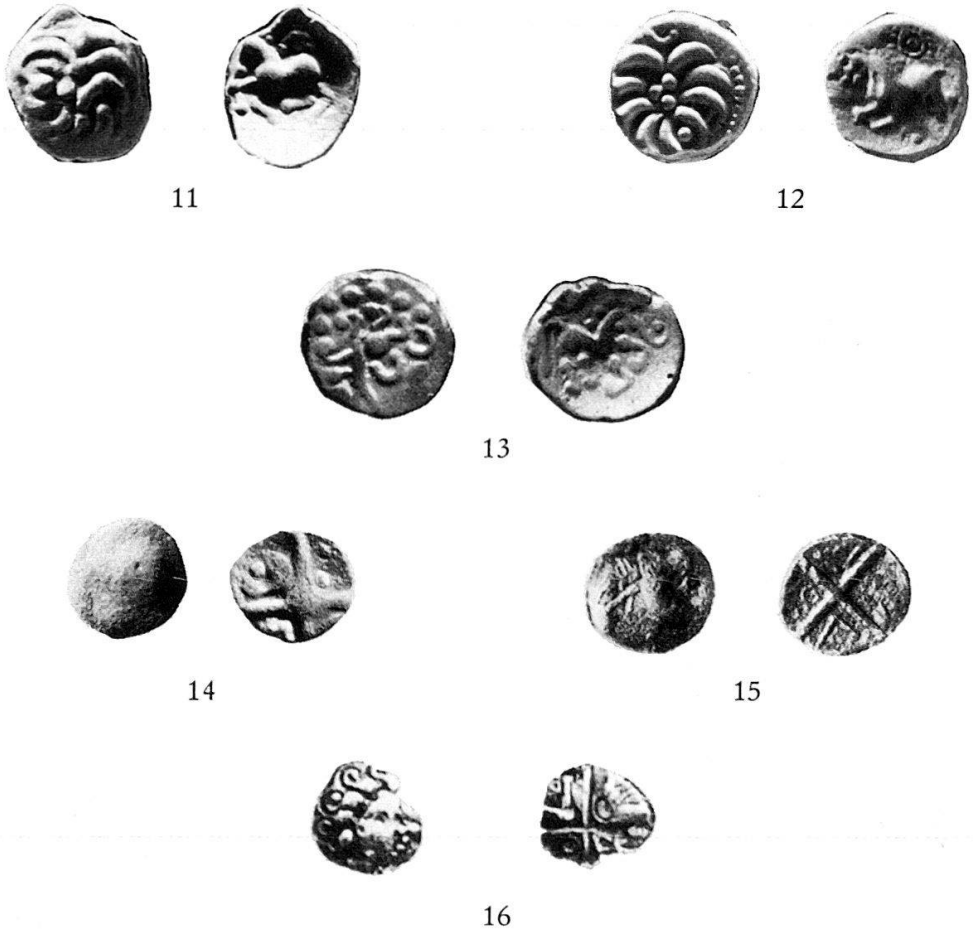
[4] Eine heute schon unvollständige Karte der Fundorte (mit Vermengung der süddeutschen und der helvetischen Typen) bei G. Behrens, Prähist. Zeitschr. 34/35, 1949/50, 345; schon Fr. Hertlein, Fundb. Schwaben 12, 1904, 72, kannte in Württemberg mehr Fundorte. Siehe auch H.-J. Kellner, Jb. Bern. Hist. Mus. 41/42, 1961/62, 270.

[5] W. Krämer, Schatzfunde aus vorgeschichtlicher Zeit. Die sieben Schwaben, 1950, Nr. 3, 110–114. G. Behrens, Berl. Num. Zeitschrift 1951, Nr. 8, 217–222.

[6] SNR 49, 1970, 107: 1,855 g (Dührener Typus), 1,825 g (Typus Schönaich I), 1,83 g (Typus Schönaich II).

[7] SNR 49, 1970, 102 und 108.

Für beide Typen nahm ich die Prägung etwa nach 90 v. Chr., vielleicht ab etwa 80 v. Chr. bis etwa Ende der Gallischen Kriege an (siehe Tabelle «Erstes Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.»). Nicht unerwähnt sei, daß ein Durchschnittsgewicht von 1,804 g für die Manchinger Büschelmünzen recht hoch erscheint, weil zum Beispiel das Durchschnittsgewicht der sogenannten «Vorbilder», die ich oben erwähnte, mit von mir errechneten 1,758 g (aus nur fünf Exemplaren) immerhin niedriger liegt.



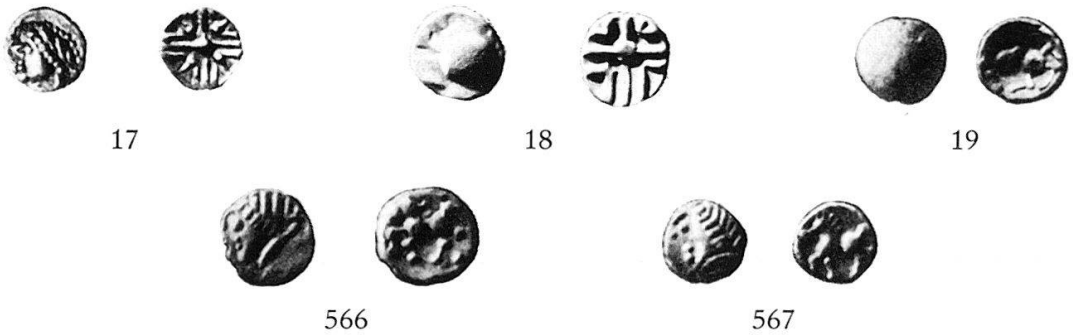
III. Mitteleuropäische Silbermünzen,
etwa aus dem zweiten Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.

Spätere Büschelmünzen, Durchschnittsgewicht 1,543 g:
Nr. 11: Budapest, 1,59 g (Dessewffy Nr. 1138).
Nr. 12: Budapest, 1,43 g (Dessewffy Nr. 1137).
Nr. 13: Silbermünze vom Prager Typus, D. F. Allen, JNG 17, 1967, Taf. 4, Nr. 9, 1,69 g.

Jüngere Kreuzmünzen:
Nr. 14: Castelin, SNR 50, 1971, S. 111, Nr. 8, 1,574 g.
Nr. 15: Castelin, SNR 50, 1971, S. 107, Nr. 7, 1,475 g.
Nr. 16: Kreuzmünze vom Manchinger Typus (Leierquinar), Castelin SNR 49, 1970, S. 102 und 108, Durchschnittsgewicht 1,46 g.

Die ganze Gruppe mit etwa 1,9–1,75 g Stückgewicht läßt sich als ältere Büschelmünzen-Gruppe bezeichnen und mit großer Sicherheit innerhalb des ersten Drittels des 1. Jahrhunderts v. Chr. ansetzen (siehe Tabelle). In die gleiche ältere Gruppe gehören gewichtlich sowohl die Hauptmasse der bereits erwähnten süddeutschen Kreuzmünzen wie auch die beiden barbarisierten Kreuzmünzen-Nachahmungen aus vermutlich böhmischen Werkstätten.

Die folgenden Varianten süddeutscher Büschelmünzen weisen nach Hertlein (aus württembergischen Funden) ein Gewicht von 1,74–1,51 g auf[8], womit auch das von mir (wiederum nur aus fünf Stücken) errechnete Durchschnittsgewicht von 1,543 g übereinstimmt. Wir dürfen sie deshalb als eine etwas jüngere Gruppe ansehen, der gewichtlich sowohl die leichteren und ebenfalls etwas späteren Kreuzmünzen aus den Alpenländern[9] wie auch die (leichteren) Kreuzmünzen vom Manchinger Typus (die sogenannten Leierquinare) mit durchschnittlich 1,46 g entsprechen[10]. Diese Gruppe, zu der gewichtlich auch die Münzen vom «Prager Typus» zugereiht werden können[11], dürfen wir mit großer Sicherheit ungefähr mit dem zweiten Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr. gleichsetzen (siehe Tabelle «Zweites Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.»).



IV. Mitteleuropäische Kleinsilbermünzen,
etwa aus dem letzten Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.

Spätkeltische Kleinsilbermünzen aus Noricum:
Nr. 17: Typus «Eis», H.-J. Kellner in Forrer II (1969), Taf. 11, Nr. 6, mit Kopf/Kreuz.
Nr. 18: Typus «Magdalensberg» (früher «Gurina-Typus»), Berlin, 0,74 g, mit glattem Buckel/Kreuz
Nr. 19: Typus «Karlstein» mit glattem Buckel/Doppelkugelpferdchen.

Kleinsilbermünzen des in Manching vereinzelt gefundenen Typus, mit Kopf/Pferdchen:
Nr. 566: Fundort Hradiště bei Stradonice, 9,4 mm, 0,51 g.
Nr. 567: Fundort Nižbor bei Stradonice, 7,8 mm, 0,41 g.

Zum Schluß und als jüngste Prägungen des 1. Jahrhunderts v. Chr. im Alpenraum habe ich bereits früher die Kleinsilbermünzen mit Linien- (das ist Volker-Tektosagen-)Kreuz, beziehungsweise mit Doppelkugelpferdchen angeführt, wie wir sie von Eis, Magdalensberg (Gurina) und Karlstein (bei Reichenhall) kennen[12]. Meine daran anschließende Studie hat erstmals die Datierung dieser norischen Kleinmünzen, die bisher nach K. Pink in die erste Hälfte des 1. Jahrhunderts gelegt wurden, auf die zweite Hälfte (das letzte Drittel) des 1. Jahrhunderts richtiggestellt[13], eine Neudatierung, die rasch Beifall und Aufnahme in die Literatur fand[14]. Diese Kleinsilbermünzen sind nämlich auf jeden Fall jünger als die Büschel- und Kreuzmünzen sowie als die Münzen vom Prager Typus. Ich habe sie deshalb mit Recht in der Tabelle an den

[8] Hertlein, l. c. 73.
[9] Mit 1,475 g vom Dürrnberg bei Hallein und mit 1,574 g von Reichenhall; SNR 50, 1971, 107, 111 und 118.
[10] SNR 50, 1971, 102 und 108.
[11] Kellner, JNG XV, 1965, 206: Durchschnittsgewicht 1,501 g.
[12] SNR 50, 1971, 118, 121 und 122.
[13] Mitt. d. Österr. Num. Ges. 17, 1971, 10–13; Num. listy, Praha, 26, 1971, 65–69; SM 21, 1971, 33–37.
[14] G. Dembski, Die keltischen Fundmünzen von Aguntum. NZ Wien, 86, 1971, 48. H. Bannert, Die Fundmünzen vom Magdalensberg. Klagenfurt 1972, 10.

Schluß gesetzt («Letztes Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.»); auch das Gewicht stimmt mit der Spätdatierung überein.

Ungefähre Prägezeiten keltischer Silbermünzen in Mitteleuropa

Ungefähre Prägezeit	Gewichtsgruppe g	Süddeutschland				Böhmen
		Büschelmünzen	Prager Typus	Kreuzmünzen		
				Dühren, Schönaich	Manchinger Typus	Barbaris. Typus
Erstes Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.	2–1,90					1,99; 1,96 SNR 49, 1970, 105
	Unter 1,90–1,80	Fund Manching 1936: ∅ 1,804 (100) Kellner 1965, 206		∅ 1,855 ∅ 1,830 ∅ 1,825 SNR 49, 1970, 107		
	Unter 1,80–1,70	Sog. Vorbilder: ∅ 1,758 (5)				
Zweites Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.	Unter 1,60–1,50	∅ 1,543 (5)	∅ 1,501 Kellner 1965, 206	1,574 SNR 50, 1971, 111, Nr. 8		
	Unter 1,50–1,40			∅ 1,475 SNR 50, 1971, 107, Nr. 7	∅ 1,46 SNR 49, 1970, 102; 108	
Letztes Drittel des 1. Jahrhunderts v. Chr.	Unter 1,00–0,45	Mittel- und Ostalpenländer				Stradonice
		«Eis»	«Magdalensberg»	«Karlstein»	Celje	
		Kopf/ Kreuz	Buckel/ Kreuz	Buckel/ Pferdchen	Alle drei Typen	Alle drei Typen
		0,80–0,45	0,70–0,45	0,60–0,45	0,80–0,45	0,80–0,45 NL XXVI, 1971, 65–70
		Mitt. d. Österr. Num. Ges. XVII, 1970, Nr. 2, 10–13				

Unsere Tabelle ist vom Gesichtspunkt der Chronologie Manchings aus recht interessant. In Manching kamen unter den jüngeren Prägungen zum Vorschein: eine leichte Kreuzmünze vom Manchinger Typus (ein sogenannter «Leierquinar» [15]; zumindest zwei spätere gallische KALETEDOU-Quinare [16]; schließlich (nach freundlicher Mitteilung von D. F. Allen und H.-J. Kellner) [17] eine Kleinsilbermünze vom «Stradonicer Typus» [18]. Wenn wir berücksichtigen, was einer der berufensten Kenner über das Vorkommen der gallischen KALETEDOU-Quinare östlich des Rheines bemerkte [19] und die wahrscheinliche Prägezeit der süddeutschen keltischen Silbermünzen mit um 1,5 g (1,6–1,4 g) Gewicht ebenso wie jene der späten Kleinsilbermünzen mit um 0,80–0,45 g Gewicht in Betracht ziehen, dann herrscht für den Numismatiker kein Zweifel: diese Münzen können schwerlich schon um die Mitte des 1. Jahrhunderts in dieser Zusammensetzung verloren, beziehungsweise verborgen worden sein, sondern erst nach der Mitte – und das ziemlich lange danach –, ja wahrscheinlich erst im letzten Drittel des 1. Jahrhunderts in Manching in die Erde gekommen sein.

Die in der Überschrift gestellte Frage dürfen wir also anhand unserer Tabelle, beziehungsweise der Typen und Gewichte der darin angegebenen keltischen Silbermünzen aus Manchinger Boden, mit großer Wahrscheinlichkeit dahin beantworten, daß der keltische Münzumlauf in dem großen vindelikischen Oppidum erst zur Zeit des Augustus endete, so wie auf dem Hradiště bei Stradonice, und viel früher als auf dem Magdalensberg bei Klagenfurt. Es ist zu erwarten, daß weitere Funde, speziell solche von Potinmünzen, diese Ansicht bestätigen.

15 Kellner in Forrer II, 1969, 129 (mit 1,428 g) und Taf. 11, Nr. 1.

16 Behrens, Berl. Num. Zeitschr. 1951, Nr. 8, Abb. 3, Nr. 9, und Abb. 4, Nr. 2.

17 Brieflich 29. 8. 1970 (D. F. Allen) beziehungsweise 7. 11. 1972 (H.-J. Kellner); letzterer mit der näheren Beschreibung «. . . eine Münze vom Typ Paulsen 1933, Nr. 566/567. Die Münze ist ausgebrochen und in drei Teile zerbröselt. Die erhaltenen Fragmente wiegen noch 0,318 g. Photographieren läßt sich der erhaltene Rest relativ schlecht, zumindest wird man bei einer Abbildungswiedergabe sicher nichts mehr sehen».

18 Zur Datierung dieser Kleinsilbermünzen am Hradiště bei Stradonice siehe Num. listy 26, 1971, 65–69.

19 J.-B. Colbert de Beaulieu, SNR 50, 1971, 103.

DIE KELTISCHEN MÜNZEN AUS BADEN (SCHWEIZ)

Hugo W. Doppler

Tacitus beschreibt die römische Siedlung Baden (Aquae Helveticae) als «eine in langwährendem Frieden zur Größe einer Landstadt (municipium) angewachsenen Ortschaft – es war eine Heilquelle, die wegen ihrer schönen Lage viel besucht war» [1]. Auf Grund der Funde können wir annehmen, daß die Siedlung in den Jahren 20–25 n. Chr. angelegt wurde, wahrscheinlich auch als Heilbad der in Vindonissa (Windisch bei Brugg) stationierten Legion. Im Zusammenhang mit den Heilquellen überrascht, daß bis heute der Nachweis einer keltischen Besiedlung nicht erbracht werden konnte, um so mehr, als die Quellen (und besonders die Heilquellen) bei den Kelten große Verehrung genossen. Im Historischen Museum in Baden werden neben 6 La-Tène-D-Fibeln und Fragmenten einheimischer, rot-weiß-braun bemalter keltischer Keramik auch vier keltische Münzen aufbewahrt. Die

1 Tacitus, Historien I, 67, 2.

Liste kann durch fünf Münzen im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich und eine Münze der ehemaligen Sammlung Robert Forrer ergänzt werden. Obwohl weder durch die Fibeln noch durch die Keramik oder die Münzen eine keltische Niederlassung bewiesen werden kann – alle drei Gattungen treten immer wieder in frühkaiserzeitlichen Fundkomplexen auf –, halten wir eine Publikation der Münzen für gerechtfertigt. Einerseits ist es wichtig, zur Erforschung der keltischen Münzen in der Schweiz möglichst viel Material bereitzustellen, andererseits befinden sich unter den Münzen vier Exemplare, die durch Art und Herkunft eine etwas eingehendere Beschreibung verdienen (Katalog Nr. 7–10).

Katalog

1 Potinmünze vom Sequanertypus
Durchmesser 2,0 cm, Gewicht 5,83 g
Vs. Kopf, mit Kappe bedeckt, n. l.
Rs. Stoßender Stier n. l.
Museum Landvogteischloß Baden, Münzinventar Nr. 1, wohl aus Slg. Meyer-Kellersberger, Fundort «Römerstraße» [2].
Typ: H. de la Tour, Atlas des monnaies gauloises (DT), Pl. XVI, 5368.

2 Potinmünze vom Sequanertypus
Durchmesser 1,7 cm, Gewicht 3,15 g
Vs. Kopf, mit Kappe bedeckt, n. l.
Rs. Stoßender Stier n. l.
Schweiz. Landesmuseum Zürich, Inv.-Nr. LM AG K 50.
Fundort: «Baden».
Typ: DT, Pl. XVI, 5368.

3 Potinmünze vom Sequanertypus
Durchmesser 1,85 cm, Gewicht 3,43 g
Vs. Kopf, mit Kappe bedeckt, n. l.
Rs. Stoßender Stier n. l.
Schweiz. Landesmuseum Zürich, Inv.-Nr. LM A 503.
Fundort: «Baden».
Typ: DT, Pl. XVI, 5368.

4 Silberquinar vom Äduertypus
Durchmesser 1,15 cm, Gewicht 1,9 g
Vs. Behelmter (Roma-)Kopf n. l.
Rs. Pferd n. l., dazu im Feld verteilt: KΛ∇
Schweiz. Landesmuseum Zürich, Inv.-Nr. LM AG K 70.
Fundort: «Baden».
Typ: R. Forrer, Keltische Numismatik der Rhein- und Donaulande, ergänzte Neuausgabe Graz 1968 (Forrer), Bd. I, 105, Fig. 189, 190.

[2] Nach Angabe des Münzinventars im Museum Landvogteischloß Baden stammen diese Münzen aus den Grabungen A. Meyer-Kellersbergers an der Römerstraße. Er grub in den Jahren 1895–1898 im Gebiet des sogenannten Militärspitals und dem westlich davon an der römischen Straße gelegenen Gebäude. Leider finden sich im sonst für die damalige Zeit überaus detailliert geführten Grabungstagebuch Meyer-Kellersbergers nur summarische Angaben über die gefundenen Münzen, so daß wir über eventuelle Begleitfunde nicht orientiert sind.

5 Schüsselförmiger Elektronstater der Mediomatrici [3]
Durchmesser 1,84 cm, Gewicht 5,46 g
Vs. leer, stark abgerieben (Außenseite)
Rs. Pferd n. l. springend (Innenseite)
Schweiz. Landesmuseum Zürich, Inv.-Nr. LM A 1220
Fundort: «Baden»
Typ: ähnlich DT, Pl. XXXVI, 8967.

1

6

2

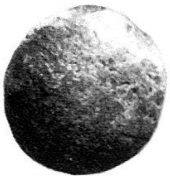
7

3

8

4

9



5

10

[3] Zuweisung durch Dr. Castelin.

6 Bronzemünze von Emporiae, Hispania Tarraconensis
Durchmesser 2,7 cm, Gewicht 10,65 g
Vs. L/M/RVF/P/C/Q, Minervakopf n. r.
Rs. EMPORIT, Pegasus n. r.
Ehemals Sammlung R. Forrer.
Fundort: «zu Baden in der Schweiz».
Forrer, Bd. I, 65 f., Fig. 117.

7 AE-Münze vom Typ Siaugues IV
Durchmesser 1,7 cm, Gewicht 6,14 g
Vs. Deutlich erkennbar auf der linken Seite ein Lorbeerzweig (Kranz?), über welchem quer waagrecht ein sichelförmiges Gebilde liegt, das in seiner halbrunden, nach unten weisenden Öffnung ein «Auge» (?) umschließt, welches sich in zwei auseinander laufenden Linien nach unten öffnet. Oberhalb der halbrunden «Sichel» halbkreis- und S-förmige Ornamente.
Rs. Nach rechts springendes Pferd, den Hals stark zurückgebogen. Unter dem Pferd ein Rad, über dem Rücken des Pferdes liegendes S, im Feld links oben Kreis. Spuren der Mähne sind erkennbar.
Museum Landvogteischloß Baden, Münzinventar Nr. 2, wohl aus Slg. Meyer-Kellersberger, Fundort «Römerstraße» [4]. AE-Prägung, wohl nach Goldvorbild der Suessiones.

8 AE-Münze vom Typ Siaugues IV
Wie Nr. 7, Durchmesser 1,6 cm, Gewicht 4,8 g
Museum Landvogteischloß Baden, Münzinventar Nr. 3, wohl aus Slg. Meyer-Kellersberger, Fundort «Römerstraße» [5].

9 AE-Münze vom Typ Siaugues IV
Wie Nr. 7, Durchmesser 1,7 cm, Gewicht 4,2 g
Museum Landvogteischloß Baden, Münzinventar Nr. 4, wohl aus Slg. Meyer-Kellersberger, Fundort «Römerstraße» [6].

10 AE-Münze vom Typ Siaugues IV
Wie Nr. 7, Durchmesser 1,6 cm, Gewicht 5,07 g
Schweiz. Landesmuseum Zürich, Inv.-Nr. LM A 365.
Fundort: «Baden».

Bemerkungen zu den einzelnen Münztypen

Neben den in der ganzen Schweiz häufig vorkommenden Münzen vom Sequaner- und Äduertypus, die auch verschiedentlich beschrieben und interpretiert wurden [7],

[4] Siehe Anmerkung 2.
[5] Siehe Anmerkung 2.
[6] Siehe Anmerkung 2.
[7] H. Meyer, Beschreibung der in der Schweiz gefundenen gallischen Münzen (Mitteilungen der antiquarischen Gesellschaft Zürich 15, Heft 1, 1863): Nr. 52 (Äduer), Nr. 116 ff. (Sequaner). Karl Pink, Einführung in die keltische Münzkunde, 2. Aufl. Wien 1960, 18 f. (Äduer), 20 (Sequaner). Zuletzt für die Schweiz bei Hans-Jörg Kellner, Die keltischen Münzen von der Engehalbinsel bei Bern (in Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums, 1961/62), Nr. 20,

springen vor allem die Münze aus Emporiae Nr. 6 und die vier einem noch nicht näher identifizierbaren keltischen Stamm zuzuschreibenden Münzen Nr. 7–10 ins Auge. Die nach 45 v. Chr. unter römischer Herrschaft geprägten Münzen von Emporiae [8] fanden vereinzelt eine recht weite Verbreitung, möglicherweise gelangten sie zusammen mit den frühen Prägungen der Colonia Nemausus nach Norden [9].

Die Münzen Nr. 7–10 weisen hingegen in die nördliche Hälfte Frankreichs. Nach den Darstellungen auf Vorder- und Rückseite dürfte es sich um Bronzeimitationen von Goldprägungen der Suessiones handeln [10]. Die Goldprägung der Suessiones ist nicht vor 58 v. Chr. anzusetzen, so daß unsere Bronzemünzen später, eventuell sogar erst nach Beendigung des Gallischen Krieges geprägt wurden, als in den einheimischen keltischen Münzstätten zur Nachholung des Geldbedarfs große Aktivität herrschte. Bronzemünzen vom gleichen Typ stammen aus einem Münzschatz aus Siaugues-Saint-Romain (Dép. Haute-Loire), sie wurden von A. Changarnier erstmals als «Typ Siaugues IV» publiziert [11]. Zwei weitere Münzen vom gleichen Typ werden im Römisch-Germanischen Museum in Köln verwahrt [12]. Eine Zuweisung dieser Bronzeprägungen an einen keltischen Stamm ist heute noch nicht möglich, die Bemerkung von A. Changarnier, daß es sich um Münzen der Boii handle, ist sicher verfehlt.

DREI WESTLICHE MÜNZSTÄTTEN UNTER ŠAPUR I. ANHAND ZWEIER FUNDE

Ilona Pfeiler

Die Frage, in welchen und wie vielen Münzstätten die Drachmen der ersten beiden Sasaniden-Großkönige Ardašer I. und Šapur I. geprägt worden sind, ist bisher von der Forschung noch nicht eindeutig geklärt worden. Aus den Publikationen Robert Göbls läßt sich entnehmen, daß er sowohl für die Zeit Ardašer I. als auch

21 (Äduer), Nr. 10–15 (Sequaner). Heute werden die Zuweisungen «Äduer» bzw. «Sequaner» in Frage gestellt. Auf Grund der geographischen Verbreitung weist J.-B. Colbert de Beaulieu die «Äduermünzen» den Lingones (Gegend um Dijon/Langres) zu (in «Forrer» Bd. II, 37 ff.). Die Münzen vom «Sequanertyp» treten in so großer Zahl mit jeweils leichten Variierungen im Münzbild auf (in Ostfrankreich, Süddeutschland, der Schweiz und der Tschechoslowakei), daß an «private» Emissionen gedacht werden muß, zumal die Münze leicht nachgegossen werden konnte (J.-B. Colbert de Beaulieu, Catalogue des Collections archéologiques de Besançon, IV. Les Monnaies gauloises, Paris 1959, 24 f.).

8 M. Grant, From imperium to auctoritas, Cambridge 1946, 154 ff.

9 Forrer, Bd. I, 66.

10 S. Scheers, L'histoire monétaire des Suessiones avant l'arrivé de César. (Ancient Society, Seminary of Ancient History, Katholieke Universiteit te Leuven, Louvain, vol. 1 [1970], 135–161, pl. 5, speziell Nr. 3–5.)

11 A. Changarnier, Monnaies des Boiens de la Germanie, Dijon 1914.

12 Schriftliche Mitteilung von S. Scheers. Ihr verdanke ich auch die Mitteilung der Publikation von A. Changarnier sowie weitere wertvolle Bemerkungen zu dem in Frage stehenden Münztyp. Dank für weitere Hilfe schulde ich D. F. Allen, London, und J.-B. Colbert de Beaulieu, Joinville-le-Pont. Herrn Dr. H. U. Geiger, Schweiz. Landesmuseum Zürich, danke ich für die Erlaubnis, daß ich die im Landesmuseum liegenden keltischen Münzen aus Baden katalogisieren und publizieren konnte. Photos Schweiz. Landesmuseum Zürich.

Šapur I. mindestens drei Münzstätten annimmt [1]. Von diesen drei Prägestätten lokalisiert er die eine und älteste in der Persis, die zweite in der Hauptstadt Ktesiphon und die dritte im Osten des Sasanidenstaates, in Merw. Obwohl Zuweisungskriterien nicht angegeben werden, erscheint mir grundsätzlich eine Lokalisierung von Münzstätten an den angegebenen Orten oder in den bezeichneten Landschaften einsichtig und vernünftig. Allerdings kann ich den Abbildungen in den jeweiligen Publikationen und der im Text dazu gemachten Zuweisung nicht immer folgen, weil mir die stilistische Übereinstimmung nicht plausibel erscheint und im Text nicht weiter begründet wird [2].

Wenn wir das letzte Werk Göbls, Sasanidische Numismatik, unseren Betrachtungen zugrunde legen, sieht es so aus, als seien unter Šapur nur zwei Münzstätten in Funktion gewesen: Ktesiphon und Merw [3].

Bei dieser undurchsichtigen Situation halte ich es für angemessen, erneut zu prüfen, ob es nicht jetzt bereits vor dem von Prof. Göbl angekündigten Corpus möglich ist, wenigstens einige Münzstätten Šapurs zu identifizieren.

Zu diesem Versuch wurde ich im Jahre 1971 angeregt, als mir zwei Funde von Drachmen aus der Zeit Sapur I. zugänglich gemacht wurden [4]. Diese beiden Funde bestanden aus insgesamt 52 Stücken und bilden die Grundlange für die folgende Untersuchung.

Sie setzen sich wie folgt zusammen:

Fund I	Herkunft:	Gaziantep (Osttürkei)
	3 Δ	Ardašer I.
	25 Δ	Šapur I.
	1 Ob.	Šapur I.
Fund II	Herkunft:	Kilikien (Südtürkei)
	23 Δ	Šapur I.

I. Aufgliederung des Fundmaterials nach Münzstätten

Ardašer I., 224–241 n. Chr.

Vs. Im Punktkreis: Drapierte Büste des Königs nach rechts mit Lederkappe, über dem Scheitel zu einem Globus abgebunden, und Diadem. Aufschrift, links vom Globus beginnend [5].

Rs. Im Punktkreis: Kombination von Thron und Feueraltar, an beiden Seiten mit Diademen geschmückt, Flammen auf dem Altartisch. Aufschrift, rechts unten neben den Basisplatten beginnend [6].

[1] R. Göbl, Die Münzen der Sasaniden im Königlichen Münzkabinett, Haag, 's-Gravenhage 1962, im folgenden «Haager Katalog», S. 10; R. Göbl in: Franz Altheim und Ruth Stiehl, Ein asiatischer Staat, Wiesbaden 1954, im folgenden «Asiatischer Staat», Kap. 2, Frequenztabelle der Münzämter von Ardašer I. bis Yazdgard III. und Tabelle 1; R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Würzburg 1968, S. 33.

[2] R. Göbl, Haager Katalog, S. 103 und 104 und Münztafel zu Kap. 2.

[3] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tafel 2, Nr. 21 bis 34.

[4] Herr Prof. Dr. Herbert A. Cahn, Basel, gestattete mir freundlicherweise, die als Fund II näher bezeichneten Drachmen aufzunehmen.

[5] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tabelle XV und XVI.

[6] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tabelle XV und XVI.

Ein Kreuz nach der Nummer deutet auf Randbeschädigung hin. Nummern 21 und 22 bestehen wahrscheinlich aus römischem Antoninianmetall.

Nr./Fund	Nominal	Beizeichen und besondere Merkmale Vs.	Rs. Altar	Stempelstellung	Gewicht in g
		Münzstätte Ktesiphon?			
1/I	Δ	Perlverzierung auf Globus			3,84
2/I	Δ	–			4,34
		Münzstätte Ardašer-Xurrah?			
3/I	Δ	Perlverzierung auf Globus			4,09

Šapur I., 241–272 n. Chr.

Vs. Im Punktkreis: Drapierte Büste des Königs nach rechts mit Krone, Globus und Backenklappen. Aufschrift, links vom Globus beginnend [7].

Rs. Im Punktkreis: Feueraltar mit Flammen, links und rechts des Altars der stehende König, dem Altar abgewandt, Zepter und Schwert tragend. Aufschrift, jeweils links und rechts oben beginnend [8].

Nr./Fund	Nominal	Beizeichen und besondere Merkmale Vs.	Rs. Altar	Stempelstellung	Gewicht in g
		Münzstätte Ktesiphon (A)			
		Tisch A 1			
4/I	Δ	Perlverzierung auf Globus			4,37
5/I	Δ	Perlverzierung auf Globus			4,19
6/I	Δ				4,25
7/I	Δ		l. i. F.:		4,18
8/II	Δ		l. i. F.:	2.30 h	4,17
9/II	Δ	Bart mit Schleife	l. i. F.:	3.00 h	4,20
10/I +	Δ	Bart mit Schleife	l. i. F.:		4,20
11/I +	Δ	Bart mit Schleife	l. i. F.:		4,05
12/II	Δ	Halbmond/Stern	r. i. F.:	3.00 h	4,22
13/II	Δ		l. i. F.:		
			r. i. F.:	2.30 h	4,15
14/II	Δ	Perlverzierung auf Globus	Backenklappen	3.00 h	4,16
15/II	Δ	Perlverzierung auf Globus	Backenklappen	3.00 h	3,98
		Tisch A 2			
16/I	Δ	Bart mit Schleife	l. i. F.:		4,25
17/I	Δ	Bart mit Schleife	l. i. F.:		4,28
18/II	Δ	Halbmond/Punkt	r. i. F.:	3.00 h	4,34
19/II	Δ			2.30 h	4,10
20/II	Δ			2.30 h	3,94

[7] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tabelle XV und XVI.
[8] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tabelle XV und XVI.

Nr./Fund	Nominal	Beizeichen und besondere Merkmale Vs.	Rs. Altar	Stempel-stellung	Gewicht in g
21/II	Δ	Bart mit Schleife		3.00 h	4,23
22/II	Δ	Halbmond/Punkt		2.30 h	4,27
23/II	Δ	Halbmond		3.00 h	4,25
24/II	Δ	Halbmond, Bart mit Schleife		3.00 h	4,24
		Münzstätte Ahmadan (B)			
25/I	Δ	Globusbesatz undeutlich			4,27
26/I	Δ	Perlverzierung auf Globus	⚱		3,94
27/I	Δ	Perlverzierung auf Globus?			4,03
28/II	Δ			8.00 h	4,25
29/II	Δ			2.00 h	4,32
30/II	Δ			2.00 h	4,27
31/I	Δ				4,11
32/II	Δ			3.00 h	4,26
33/I	Δ				4,18
34/II	Δ	Bart mit Schleife		2.30 h	4,13
35/II	Δ			3.00 h	4,11
36/II	Δ		Altarbinde?	2.30 h	4,38
37/II	Δ			2.30 h	4,30
38/II	Δ			2.00 h	4,32
39/II	Δ			2.00 h	4,18
40/I +	Ob.				0,69
		Münzstätte Ardašer-Xurrah (C)			
41/I	Δ	Perlen auf Globus	l. u. r. i. F.: Punkte		4,23
42/I	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,46
43/I	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,23
44/I	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,34
45/I +	Δ	Halbmond	l. u. r. i. F.: Punkte		4,09
46/I +	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,31
47/I	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,53
48/I	Δ		l. u. r. i. F.: Punkte		4,18
49/I	Δ	Perlen auf Globus	l. i F: 3 Punkte		4,33
		Münzstätte unbestimmt			
50/I +	Δ	Perlen auf Globus	2 Punkte auf Säule		4,00
51/I	Δ	Perlen auf Globus	1 Punkt auf Säule		4,31
52/I	Δ				4,16

II. Beschreibung der Münzen

Ardašer I.

Vorderseite: Der König trägt die Krone Göbl Typ III ohne Backenklappen. Auf den Abbildungen erkennt man deutlich, daß die Kappe, die über dem Scheitel zum Globus abgebunden wurde, aus einem festen Material wie Leder oder Filz gearbeitet war; die scharf ausgeprägten Falten des Korymbos über der Stirn haben nicht den

Charakter feiner Seidenflorfältchen [9]. Die Lederkappe als Symbol der politischen Macht entspricht persischer Tradition. So wurde beispielsweise die Kyrbasia unter anderem von einigen unabhängigen Königen in der Persis unter parthischer Oberhoheit getragen [10]. Backenklappen und Nackenschutz (vgl. Göbl Typ III), die auf den hier gezeigten Münzen fehlen, erinnern ebenfalls an die Kyrbasia und waren vermutlich aus dem gleichen Material gefertigt. Sie haben auf den entsprechenden Emissionen keine Funktion mehr und dienen lediglich als Schmuckelement.

Ardašer ist dargestellt mit langen, in geflochtenen Strähnen über Schulter und Rücken fallenden Haaren, deren oberen Teil der Globus verbirgt. Der König trägt einen Schnurrbart, sein langer Kinnbart ist in der gleichen Weise gestaltet wie die Haarpartien.

Eine edelsteinbesetzte Borte schließt den runden Halsausschnitt des Ornats ab.

Rückseite: Kombinierter Feueraltar mit Thronsessel [11].

Šapur I.

Vorderseite: Der Herrscher trägt die Krone Göbl Typ I, eine Kombination der oben beschriebenen späten Krone Ardašer I. (Göbl Typ III) mit der Mauerkrone Ahura Mazdahs. Für diese Krone dürfte dünner Seidenstoff verwendet worden sein. Korymbos und Scheitel überspannt ein fein gefaltetes Gewebe [12].

Die unterschiedlichen Darstellungen der Kronen Šapur I. – auf den Münzen *mit*, auf den bekannten Felsreliefs jedoch *ohne* Backenklappen – sind sicher darauf zurückzuführen, daß in der frühen Sasanidenzeit noch nicht alle Bestandteile der Krone kanonisch gewesen sind [13].

Im Gegensatz zu Ardašer I. ist Šapur I. stets mit abgebundenem Bart dargestellt.

Die Haare, die der Globus frei läßt, trägt Šapur als dicken Lockenbusch im Nacken, darüber flattern die Diademenden der Krone. Den runden Halsausschnitt des Ornats säumt eine juwelenbesetzte Borte [14].

Rückseite: Abgebildet ist ein brennender Feueraltar zwischen zwei Figuren. Der Argumentation Göbls, wegen des fehlenden Korymbos könne es sich dabei keinesfalls um den König handeln, möchte ich folgende Überlegung entgegensetzen [15]: Die beiden Wächter des heiligen Feuers sind mit sämtlichen königlichen Insignien ausgestattet: sie tragen Krone, Diadem (die Enden sind auf den meisten Münzen gut erkennbar), Zepter und Schwert.

[9] Vgl. dazu: V. G. Loukonin, Monnaie d'Ardachir Ier et l'art officiel sassanide in: Iranica antiqua, Vol. VIII, Leiden 1968, Fig. I, Typ Va und b; R. Göbl, Sasanidische Numismatik, S. 7.

[10] Vgl. E. T. Newell, Royal Greek Portrait Coins, Racine 1937, S. 96, Fig. 1 und 2, S. 97, Fig. 3 und 4; H. Pfeiler, Die frühesten Porträts des Mithradates Eupator und die Bronzeprägung seiner Vorgänger, SM 18/1968, Heft 71, S. 77 oben und Anmerkung 10; BM Guide², London/Oxford 1959, S. 59, Pl. 33, Nr. 14.

[11] I. Pfeiler, Der Thron der Achaimeniden als Herrschaftssymbol auf sasanidischen Münzen, SM 23/1973, Heft 91, S. 107 ff.

[12] Besonders gut erkennbar ist dieses Charakteristikum auf einem Relief in Naqsch-i-Rustam, R. Ghirshman, Iran, Parther und Sasaniden, Universum der Kunst, Bd. 3, München 1962, Übersetzung aus dem Französischen, im folgenden «Sasaniden», S. 135, Tafel 171; vgl. hierzu auch die hier publizierten Fundmünzen Nr. 41 bis 49 im Gegensatz zu Nr. 2.

[13] Zu den Backenklappen: R. Göbl, Sasanidische Numismatik, S. 43 unter Šapur I.; zur Darstellung Šapur I. mit dem späten Kronentyp Ardašer I. in Darabgird: R. Girshman, Sasaniden, S. 161, Tafel 206. Ein entsprechender Hinweis findet sich in der zitierten Studie von V. G. Loukonin, a. a. O., S. 112.

[14] Die Statue Šapur I. am Eingang der Grotte in Bišapur zeigt den König mit einer breiten Halskette, vgl. R. Ghirshman, Sasaniden, S. 163 und 164, Tafel 208.

[15] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, S. 18.

Auf den Stücken Nr. 14 und 15 kann man deutlich sehen, daß die langen Stäbe, auf die sich der König stützt, am oberen Ende in einen kugelförmigen Knauf münden; der untere Schaft weist ebenfalls eine Kugel auf.

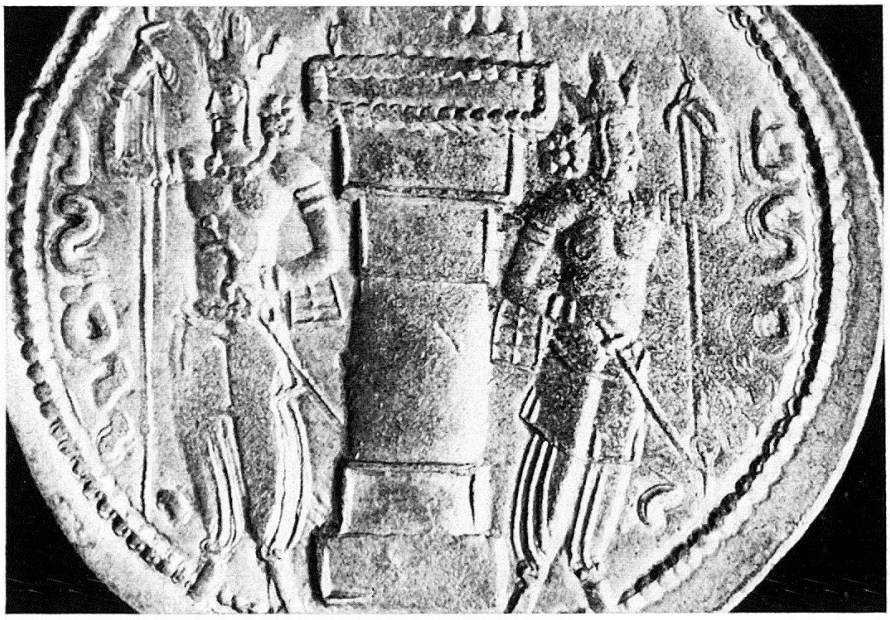


Abb. 1

Einen adäquaten Vergleich zu dieser Darstellung bietet ein Relief im Osthof des Schatzhauses von Persepolis, das Dareios mit Zepter und Lotosblume zeigt. Der lange Zepterstab hat einen kugelförmigen Knauf [16].

R. Göbl sieht in den Zeptern der Assistenzfiguren Barsnombündel [17]. Ich möchte mich auf Grund des visuellen Befundes seiner Meinung nicht anschließen.

Der abgebundene Bart war offenbar ein Privileg des Königs, da auf den bekannten sasanidischen Felsreliefs diese Barttracht ihm vorbehalten ist. Die Altarfiguren der Sapurmünzen tragen den «Königsbart».

Eine weitere Stütze für meine These, die Altarfiguren repräsentierten den König, bilden wiederum die Rückseiten der Stücke Nr. 14 und 15. Hier sind die Kronen der Figuren mit Backenklappen versehen (vgl. Ausschnittvergrößerung, Abb. 1).

Die Aufschrift der beiden Münzen scheint ebenfalls darauf hinzudeuten, daß zweimal der König dargestellt ist. Statt der üblichen Legende «Feuer des Šapur» kann man links und rechts der Altarfiguren «Šapur – Šapur» lesen. Ich halte diese Abweichung nicht für ein Graveurversehen; der hervorragende Stil und die schon genannten Besonderheiten lassen eher auf eine Festprägung, vielleicht anläßlich eines Feiertages zu Ehren Šapurs, schließen.

Auf die divergierenden Kronendarstellungen auf Münzen und Felsreliefs bin ich schon oben eingegangen.

Die symmetrische Abbildung des Herrschers erinnert an achaimenidische Rollsiegel [18].

16 Jean-Louis Huot, Persien I, Archaeologia mundi, Genf, 1965, Tafel 34 und 35.

17 R. Göbl, Sasanidische Numismatik, S. 18; zur Behandlung von Barsnombündeln: R. Ghirshman, Iran, Protoiranier, Meder und Achämeniden, Universum der Kunst, Bd. 5, München 1964, Übersetzung aus dem Französischen, im folgenden «Achämeniden», S. 84, Tafel 109, und S. 190, Tafel 233.

18 R. Ghirshman, Achämeniden, S. 268/269, Tafel 330.

1/I

2/I

3/I

4/I

5/I

6/I

7/I

8/II

9/II

10/I

11/I

12/II

13/II

14/II

15/II

16/I

17/I

18/II

19/II

20/II

21/II

22/II

23/II

24/II

25/I

26/I

27/I

28/II

29/II

30/II

31/I

32/II

33/I

34/II

35/II

36/II

37/II

38/II

39/II

40/I

41/I

42/I

43/I

44/I

45/I

46/I

47/I

48/I

49/I

50/I

51/I

52/I

III. Münzstätten

Die in den beiden Funden auftretenden Drachmen Šapur I. lassen sich in drei verschiedene Gruppen aufgliedern. Die Einteilung ergibt sich aus bestimmten stilistischen Eigenarten, die die Münzen der jeweiligen Gruppe aufweisen und die unten näher beschrieben werden.

Es ist sicher, daß die den drei Gruppen zugewiesenen Münzen die Produkte dreier verschiedener Prägestätten sind. Grundlagen für die Zuweisungen sind:

a) die Entwicklung der Büstendarstellungen
b) die Darstellungen der Rückseiten
c) Emissionszeichen.

Von diesen drei genannten Unterscheidungsmerkmalen sind die Rückseitendarstellungen nach meinen Beobachtungen die zuverlässigsten Anhaltspunkte für die Zuordnung, da sie stilistisch einheitlicher auch auf längere Zeit hindurch ausgeführt werden. Ich muß hinzufügen, daß die weiter unten zusammengestellten Prägungen alle aus dem Westen des Sasanidenstaates stammen. Die von Göbl dem Münzamt Merw zugewiesenen Stücke bleiben von meiner Untersuchung unberührt.

Münzstätte Ktesiphon (A)

Hauptmünzstätte der Sasaniden unter Šapur I. war zweifellos Ktesiphon. In dieser Münzstätte wurden Dinare, Tetradrachmen und Drachmen herausgegeben, um nur die wichtigsten Nominalien zu erwähnen. Beispiele für Kupferprägungen sind mir bisher nicht bekannt geworden. Goldprägungen und Tetradrachmen kenne ich nur von Abbildungen aus der Literatur [19].

Aus den Münzen meiner Funde läßt sich deutlich eine Gruppe zusammenstellen, die die gleichen stilistischen Merkmale wie die genannten Goldstücke und Tetradrachmen aufweisen. Sie zeichnen sich auch durch die hohe Qualität ihrer Ausführung aus. Die stilistische Entwicklung läßt sich genau verfolgen. Auch eine Reihe von Prägungen der Nachfolger Šapur I., mir ebenfalls aus Abbildungen aus der Literatur bekannt, muß ich Ktesiphon zuordnen [20]. Sie lassen sich anhand der folgenden Charakteristiken, die dieser Münzstätte eigen sind und die selbst nach dem Tode Šapurs aufrechterhalten werden, bestimmen:

a) Vorderseiten

Die Vorderseiten (Prototypen) bestechen durch eine groß ausgearbeitete Königsbüste mit breitflächigem Gesicht und ausladender Krone. Der Globus ist meist kreisrund dargestellt und zeigt häufig Embleme wie Halbmond, Halbmond/Punkt und Halbmond/Stern über der Stirn des Herrschers. Die in anderen Prägestätten geübte Praxis, den gesamten Korymbos mit Perlen zu verzieren, wird in Ktesiphon selten angewandt [21]. Man beschränkt sich normalerweise auf die Markierung des Globusrandes durch eine Perlenreihe. Typisch ist auch, daß der Haarbusch im Nacken des Königs nahezu waagrecht nach hinten geführt wird und die Locken groß aufspringen. Der imponierende Stil der Vorderseiten wurde offensichtlich auch von Künstlern anderer Prägestätten kopiert [22].

[19] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Tafel 2, Nr. 21.
[20] R. Göbl, Sasanidische Numismatik, vgl. Tafel 3, Nr. 42, 44, 45, 46 und 48, und R. Göbl, Asiatischer Staat, Münztafel, Nr. 10 und 11.
[21] Ausnahmen sind die Stücke Nr. 14 und 15, die auch durch ihre Rückseitendarstellung (Backenklappen) aus dem Rahmen fallen.
[22] Vgl. unten, Beschreibung Gruppe B, Ahmadan.

b) Rückseiten

Ich habe die Drachmen aus der Münzstätte Ktesiphon wegen der unterschiedlich ausgeführten Rückseiten (Hosen der Altarfiguren) in zwei Gruppen – Tisch I und Tisch II – aufgeteilt:

Tisch A 1

Die Hosen fallen gerade und bauschen sich an den Fußgelenken, wo sie zusammengenommen sind.

Tisch A 2

Hier hat der Stempelschneider die Beinkleider in der von verschiedenen Felsreliefs bekannten, typisch sasanidischen Manier dargestellt [23]. Die übrigen Details zeigen die Merkmale der Gruppe A, wie oben angegeben.

Bei dieser Gliederung ist zu beobachten, daß einige Vorderseiten des ersten Tisches den gleichen Stempelschneider vermuten lassen wie Produkte aus der zweiten Werkstatt. Aus diesem Sachverhalt und den gleichen Emissionszeichen ist zu schließen, daß es sich bei den entsprechenden Stücken um Parallelemissionen handelt. Vergleiche hierzu die Nummern 7/I und 8/II (Tisch 1) mit 16/I (Tisch 2) sowie 12/II (Tisch 1) mit 18/II (Tisch 2).

c) Entwicklung der Rückseitendarstellung

Das Altarvolumen und das Größenverhältnis von Feueraltar und königlichen Figuren variiert. Die Entwicklung beginnt sowohl an Tisch 1 als auch an Tisch 2 mit einem schmalen Altar, der relativ kurze, wellenförmige Flammen aufweist (vgl. 5–11 und 16–17). Dann folgt eine Phase, in der die Altarfiguren zugunsten des Feueraltars etwas zurücktreten. Die Flammen sind noch kürzer als bei den vorerwähnten Drachmen und steigen senkrecht auf (vgl. 12–15 und 18). Auf dieser Stufe hört Tisch 1 auf zu arbeiten. Tisch 2 setzt die Entwicklung fort: Der Altar erscheint jetzt breit und gedrungen, die Flammen werden extrem lang und die Figuren überdimensional groß. Der Trend zur großflächigen Darstellung ist auch auf den entsprechenden Vorderseiten erkennbar. Den Abschluß dieses Stadiums sehen wir in Nr. 21: Der Altar hat nunmehr ein Ausmaß, das kaum noch Platz für die nur andeutungsweise vorhandenen Flammen läßt. Die Figuren sind übermäßig gestreckt und scheinen in dem ihnen verbleibenden Teil innerhalb des Zierkreises nicht genügend Bewegungsraum zu haben. Auch die Vorderseite zeigt das größte Porträt der Funde. Damit hat die Tendenz, die einzelnen Elemente der Rückseite immer größer darzustellen, einen Punkt erreicht, der eine Neugestaltung der Bilder notwendig macht.

Folgerichtig zeigen die sich anschließenden Drachmen (22–24) eine kurze Altarform mit langen Flammen. Die seitlich des Altars angeordneten Figuren sind entsprechend kleiner ausgeführt. Ein neuer Stil setzt sich durch, der von den Nachfolgern Šapurs aufgenommen wird [24].

d) Besondere Merkmale

Die Vorder- und Rückseiten der Nummern 14 und 15 sind stempelidentisch.

[23] Roman Ghirshman, Sasaniden, S. 155, Tafel 197.
[24] Vgl. R. Göbl, Sasanidische Numismatik, Nr. 36, 41, 44, 51 und 56.

Münzstätte Ahmadan (B)

Die Hauptstadt des alten Königreiches Medien (Ekbatana) ist als eine der Hauptmünzstätten unter den Seleukiden und unter den Parthern bekannt [25]. Ihre Funktion als Versorgungszentrum für den nordpersischen Raum war bedingt durch die günstige Lage an der Handels- und Militärstraße nach China und zu den Mittelmeerhäfen (Seidenstraße).

Unter den Sasaniden sind Münzen aus Ahmadan erst unter Šapur III. bezeugt [26]. Ich setze aber voraus, daß bei der Machtübernahme der sasanidischen Dynastie im Iran diese Münzstätte nicht geschlossen worden ist; Šapur I. konnte, wenn er den Geldumlauf im gesamten Staatsgebiet und die Finanzierung seiner Kriegszüge sicherstellen wollte, auf einen so wichtigen Platz wie Ahmadan kaum verzichten. Im Nordwesten des Landes muß auch schon vor Špur III. eine Münzstätte geearbeitet haben.

R. Göbl weist Münzen, die der Gruppe B entsprechen, Ktesiphon zu; ich kann dagegen eine stilistische Übereinstimmung dieser Stücke mit der Gruppe A nicht feststellen [27]. Zwar fällt bei manchen Vorderseiten auf, daß offenbar Produkte der Leitmünzstätte Ktesiphon kopiert wurden, jedoch verraten die Rückseiten eine andere Werkstatt [28]. Die Unterscheidungsmerkmale sind:

a) Vorderseiten

Der Stil der frühesten Münzen mit kleinem Flan wird weiterentwickelt [28]. Aufschlußreicher sind die Rückseiten:

b) Rückseiten

Prototypen: hoher Altar mit betont schlanker Säule [30]. Flammen kurz; Figuren, im Verhältnis zum Altar kleiner als bei A, zeigen eine extrem gerade Haltung des Oberkörpers und sind oft etwas schräg nach außen gestellt.

c) Sonstige Merkmale

Auffallend kleiner Flan bei vollem Gewicht ist bei den ältesten Münzen dieser Gruppe festzustellen.

Geht man davon aus, daß im Westen des Sasanidenreiches zur Zeit Šapurs I. drei Münzstätten in Betrieb waren, und zwar Ktesiphon, Ardašer-Xurrah und Ahmadan, so kommen für die Zuweisung der Münzen Gruppe B die beiden letzten in Frage. Für Ahmadan spricht die folgende Überlegung:

[25] Unter den Seleukiden: vgl. G. Le Rider, Mémoires de la Mission archéologique en Iran, Tome XXXVIII, Paris 1965, S. 23 und Pl. LXII–LXVIII (inkl. Nr. 11); unter den Parthern: vgl. D. Sellwood, An Introduction to the Coinage of Parthia, London 1971.

[26] R. Göbl in: Asiatischer Staat, Kap. 2, S. 85.

[27] R. Göbl in: Asiatischer Staat, Münztafel, Nr. 5 und 6.

[28] Vgl. unten, Drachmen Nr. 33 bis 38.

[29] Vgl. unten, ähnlich sind die Vorderseiten Nr. 28, 29, 30, 31 und 39.

[30] Die Verbindung der Münzen mit breitem Altar (Nr. 34, 35 und 36) zu den andern Stücken der Gruppe B bilden zwei Drachmen Šapur I. im Historischen Museum, Frankfurt, die unter den Nummern 1708 und 1709 registriert sind. Diese beiden Drachmen sind stilistisch der Gruppe B zuzuordnen. Sie zeigen auf den Rückseiten sowohl einen breiten als auch einen schmalen Altar (Vs. 1708 ähnelt Vs. Nr. 37, Rs.: breiter Altar; Vs. Nr. 1709 ähnelt Vs. Nr. 36. Rs.: schmaler Altar). Somit ist anzunehmen, daß die Münzstätte, welche die B-Typen ausprägte, zeitweise beide Altarformen, vielleicht an verschiedenen Tischen, darstellte (die beiden Münzen des Historischen Museums, Frankfurt, sind zurzeit nicht zugänglich).

Die Münzen der Gruppe B ähneln auf den Rückseiten einer dem Münzamt Merw zugewiesenen Drachme Šapur I., die Vorderseiten sind stilistisch abweichend[31]. Da Merw an derselben Hauptverbindungsstraße wie Ahmadan liegt (s. oben), ist es denkbar, daß Personal zwischen den beiden Münzämtern ausgetauscht wurde und so die Ähnlichkeit der Rückseiten erklärt werden kann.

Von den in Ahmadan ausgeprägten Nominalien sind mir nur Silberstücke und Kupfermünzen bekannt.

Münzstätte Ardašer-Xurrah (C)

Von Ardašer I. in der Persis, dem Ausgangspunkt seiner Usurpation, gegründet, deckte diese Münzstätte den Geldbedarf im Südwesten des sasanidischen Staatsgebietes.

Publikationen mit Zuweisungen nach Ardašer-Xurrah unter Šapur I. liegen mir nicht vor, so daß ein Vergleich mit den von mir in Ardašer-Xurrah vermuteten Prägungen der Gruppe C nicht erfolgen konnte [32].

Die C-Stücke zeichnen sich im Unterschied zu den Emissionen aus Ktesiphon und Ahmadan durch eine besondere Porträtauffassung und Eigenarten auf den Rückseiten aus, und zwar:

a) Vorderseiten

Prototypen: Das Königsprofil zeigt eine deutlich ausgeformte Adlernase und einen etwas starren Ausdruck; die Büste ist schmaler als bei A.

b) Rückseiten

Wichtiges Merkmal ist der breite Altar mit fünf kurzen, wellenförmigen Flammen. Die Altarfiguren wirken breit und gedrungen, ihre Haltung nicht gerade elegant. Emissionszeichen: Punkte links und rechts im Feld.

Die angeführten Kriterien haben mich bestimmt, die Drachmen der Gruppe C nicht der Münzstätte Ktesiphon zuzuordnen, obwohl einige Parallelen zu den frühen Typen der A-Gruppe bestehen [33]. Ich bin sicher, daß es sich um Münzen aus Ardašer-Xurrah handelt, weil hier die dritte bekannte Prägestätte im westlichen Iran unter Šapur I. lokalisiert wird [34].

IV. Datierung

Eine relative Chronologie der beiden Funde ergibt sich aus der oben vorgelegten Abfolge der Prägungen der Münzstätte Ktesiphon. Münzen aus der genannten Residenz und aus Ahmadan sind in beiden Funden vertreten, während sich die Prägungen aus Ardašer-Xurrah auf Fund I beschränken. Die vier Münzstätten verteilen sich auf die beiden Funde wie folgt:

[31] R. Göbl in: Asiatischer Staat, Münztafel, Nr. 7.

[32] R. Göbl, Asiatischer Staat. Bei den Stücken Nr. 10 und 11 (Bahram I.) und Nr. 15 (Narseh) ist die Münzstättenangabe Ardašer-Xurrah mit Fragezeichen versehen, die Zuweisung demnach unsicher. Nach den hier vorgelegten Ergebnissen handelt es ich dabei zweifellos um Produkte der Münzstätte Ktesiphon.

[33] Vgl. unten, Vorderseiten Nr. 41, 42 und 43.

[34] R. Göbl, Haager Katalog, S. 10.

	Fund I	Fund II
Ktesiphon	10	13
Ardašer-Xurrah	10	–
Ahmadan	6	10
ungesichert	3	–

Die jüngsten Ktesiphon-Stücke des ersten Fundes entsprechen nach Stil und Emissionszeichen einer Gruppe aus Fund II, die als die frühesten Münzen dieses Fundes anzusehen sind [35]. Damit ist die zeitliche Reihenfolge gesichert: Fund II muß später vergraben worden sein als Fund I.

Außerdem gibt es für die am besten erhaltenen Ktesiphon-Stücke des Fundes II, die deutlich eine stilistische Weiterentwicklung aufweisen, in Fund I keine Entsprechung [36].

Fund II – Kilikien (Südtürkei)

Vergrabungsdatum: 260 n. Chr.

Motivation

Vom Fundgebiet her kann die Vergrabung nur auf das Jahr angesetzt werden, in dem Šapur in Kilikien war. Nach den neuesten Forschungsergebnissen erfolgte der Einbruch 260 n. Chr., die sogenannte 3. Agoge. Er war die Folge der römischen Niederlage in der Schlacht von Edessa, als Valerian I. in persische Gefangenschaft geriet [37]. Seinen größten Triumph über das Imperium Romanum, den er gegen die von der Pest dezimierte römische Armeee errang, nuntzte Šapur zur zweiten Zerstörung Antiochias a. O. und, da er keinen Widerstand mehr fand, zu Plünderungskampagnen bis hinein nach Kilikien, Kappadokien und Lykaonien [38]. Im Zuge dieser Ereignisse dürften die Münzen vergraben worden sein.

Fund I – Gaziantep (Osttürkei)

Vergrabungsdatum: 253 n. Chr.

Motivation

Die Datierung des Fundes resultiert aus:

1. der relativen Chronologie der Funde, wie oben dargelegt (Fund II folgt auf Fund I);
2. dem zeitlichen Ansatz des zweiten Fundes als Terminus ante quem.

Wie ich zu erläutern versucht habe, enthalten beide Funde eine Gruppe Drachmen der Münzstätte Ktesiphon, die einer gemeinsamen Emission angehören. Es handelt sich um die späten Stücke aus Gaziantep und die frühesten Prägungen aus Kilikien. Eine sehr große zeitliche Differenz zwischen beiden Funden ist demnach unwahrscheinlich.

[35] Vgl. die Stücke: Ktesiphon Nr. 7/I mit 8/II; Nr. 9/II mit 10/I und 11/I; Ahmadan Nr. 28/II, 29/II, 30/II mit 31/I; 31/I mit 39/II.

[36] Nr. 19/II bis 24/II.

[37] Michael I. Rostovtzeff, Res gestae divi saporis and dura, in: Berytus VIII, Fasc. I, 1943, im folgenden «Res gestae», S. 27, 30 und 46.

[38] A. Alföldi, Studien zur Geschichte der Weltkrise des 3. Jahrhunderts n. Chr., Darmstadt 1967, S. 148 ff.

Da ich Fund II auf 260 n. Chr. datiere, muß Fund I konsequenterweise während eines vor 260 erfolgten Konfliktes der Sasaniden mit Rom in die Erde gekommen sein. Der Krieg, der der Invasion Šapurs in die heutige Südtürkei voraulging, war im Jahre 253 n. Chr. unter der Regierung von Gallus/Volusianus ausgebrochen (2. Agoge)[39]. Damals hatten die Perser, angeführt von dem Syrer Mariades, Antiochia überrascht, geplündert und zum erstenmal niedergebrannt[40]. Die Nordarmee passierte vermutlich auf ihrem Rückmarsch aus der Gegend Antiochia – der südliche Heeresteil operierte im Gebiet Hemesa – die Straße über Germaniceia/Doliche/Batna, wobei der Tempel von Doliche geplündert wurde[41].

Damit stützt auch der Fundort Gaziantep (= Aintap südöstlich des antiken Doliche) meine Folgerung, daß die Münzen aus dem zweiten Feldzug Sapurs gegen das Römische Reich stammen. Vielleicht konnte ein römischer Bürger die Stücke erbeuten und sie vor dem Zugriff der Behörden verbergen.

[39] H. R. Baldus, Uranius Antoninus, Münzprägung und Geschichte, Bonn 1971, im folgenden «Uranius», S. 256 und 262. Die Quellen werden diskutiert; M. I. Rostovtzeff, Res gestae, S. 35 f.

[40] Mariades: H. R. Baldus, Uranius, S. 235 f.; Antiochia: H. R. Baldus, Uranius, S. 23 ff., 35 und 45.

[41] Rückzug: H. R. Baldus, Uranius, S. 264; M. I. Rostovtzeff, Res gestae, S. 26 und 45.

NOTE SUR UN DES DERNIERS BAILLIS BERNOIS A NYON

Charles Lavanchy

Un article du Bulletin de la Société suisse de numismatique[1] intitulé: *Quelques renseignements intéressants sur certaines médailles suisses* concernait l'histoire de Nyon par l'une d'elles:

«*V. Samuel Engel*[2], *de Berne*

Samuel Engel, ancien bailli d'Aarberg, puis d'Orbe et d'Echallens, si distingué par son savoir, par ses connaissances agronomiques et son zèle à les propager, vécu à Nyon (Vaud) de 1766 à 1772. Il avait introduit dans cette contrée la culture des pommes de terre, qui furent d'un grand secours pendant la disette des années 1770 et 1771. Avant son départ, la Ville de Nyon voulut lui témoigner sa reconnaissance pour les services rendus. Elle lui envoya une députation qui le pria d'accepter une médaille d'or du poids de 20 ducats.

Haller nous en donne la description sous le n° 180, I, p. 108. Il fait remarquer que cette médaille n'a pas été frappée, mais gravée par Robin[3]. Engel mourut le 26 mai 1784.»

[1] 4. 1885. 118.

[2] Samuel Engel, 1702–1784, bibliothécaire de la Ville de Berne 1736, membre des Deux-Cents 1745, bailli d'Aarberg 1748, d'Echallens de 1760 à 1765, résigna ses fonctions au Grand-Conseil en 1775.

Homme d'Etat, agronome, géographe, économiste, membre fondateur et premier président de la Société économique, membre fondateur de l'orphelinat de la Ville, introduisit dans la région de Nyon la culture de la pomme de terre et compta parmi les fondateurs du système des greniers à blé destiné à éviter le renchérissement. Ce fut un des Bernois les plus instruits de son temps et auteur de nombreuses publications économiques et géographiques.

Son fils Franz-Christoph d'Engel, 1740–1820, fut bailli d'Oron de 1788 à 1794.

Cette famille patricienne, qui prit la particule en 1783, s'éteignit en 1870.

[3] Philippe Robin, 1729–1792, graveur à Genève.

Cette médaille est déposée au Musée de Berne qui a bien voulu m'en remettre une photographie.

Nous avons désiré en savoir davantage sur cette affaire et surtout pourquoi Samuel Engel était venu s'installer à Nyon. Les recherches entreprises aux archives de Nyon ont été facilitées grâce à la complaisance de M. G. Rochat, archiviste communal. Elles m'ont permis d'éclaircir ce point et en même temps de découvrir une autre remise de cadeau au bailli alors en activité, Emmanuel Hartmann [4], gendre de Samuel Engel, qui était donc venu habiter chez sa fille.

Les extraits des *Manuaux des Conseils* [5] fournissent tous renseignements utiles:

3 août 1772: Reconnaissance à notre seigneur Baillif Hartmann.

Notre très Noble, Magnifique et très honoré Seigneur Baillif Emmanüel Hartmann, touchant à la fin de son Baillage, et comme par son affabilité, ses charités, et ses soins pour le soulagement du Peuple dans les temps de cherté des graines ou nous avons passé et qui subsiste encore, sa justice, son intégrité et son désinterressement , il mérite à tous ces égards, comme juste reconnaissance et pour lui en donner un témoignage, Messieurs des Deux Corps ont trouvé qu'il convenait de le prier d'agréer une pièce de vaisselle, pour une marque de notre dévouement que Messieurs les commis feront faire en argent de la valeur de vingt à vingt-cinq Louis d'or neufs, avec d'autant plus de raison qu'il nous a gratiosé dans le Laud de notre acquisition de la montagne du Rosset, d'environ quatre cent francs, qu'il aurait put prétendre de plus.

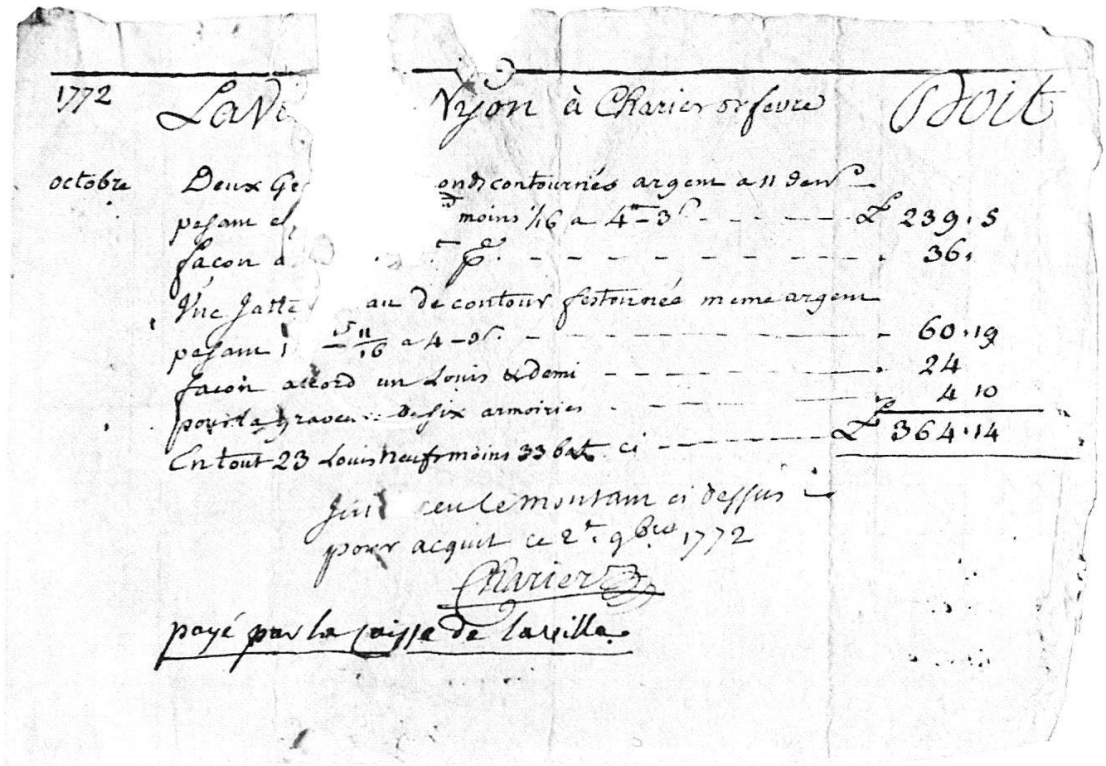
3 août 1772:

Le Magnifique et très honoré ancien seigneur Baillif Engel d'Echallens, qui s'est aussi fort intéressé pour procurer des soulagements au Peuple, soit en écrivant à Berne, à l'occasion des Bleds, et pour la somme que LLEE nous ont avancée et pour faire venir des pommes de terre; et pendant son séjour en ce Baillage, il a eut bien des bontés et affabilités, pour nous, on a delibéré de lui faire une reconnaissance d'une médaille de la valeur de huit a dix Louis neufs, que Messieurs les Commis feront faire pour le prier de l'agréer avant son départ.

[4] Emmanuel Hartmann, 1722–1786, drapier, membre des Deux-Cents en 1755, bailli de Nyon de 1766 à 1772, de Schwarzenbourg 1785.

[5] Archives communales de Nyon, registre A. 30, 1770 à 1774.

Les témoignages multipliés de bienveillance et de protection que le T. N. ancien seigneur Ballif Engel d'Echallens a donné à notre public et tout ce Balliage, pendant son séjour à Nyon sous la Préfecture de notre T. N. Seigneur Baillif Hartmann son gendre et a conduit Mrs des Conseils à lui donner une preuve publique de leur respectueuse reconnaissance et pour cet effet il a été ordonné de faire graver une médaille en or aux armes de la Ville,



1772 La Ve[illegible] Nyon à Charier orfevre Doit

octobre Deux Ge[illegible] ond contournées argent a 11 deniers
peſant e[illegible] moins 1/16 a 4-3 ſ. - - -

qui contient les simboles relatifs à la faveur signalée, qu'il a constamment accordée à l'agriculture et aux beaux arts le N. Banneret et Mrs les sindics ayant été chargé de la lui présenter comme une faible marque des sentiments distingués que les Corps ont voué pour toujours à un magistrat autant Respectable par ses talens supérieurs que par son zèle vraiment patriotique.

2 novembre 1772: Caisse

Messieurs des Deux Corps ont ordonné que l'on sortira de la caisse de la Ville, vingt deux Louis neufs, trois écus neufs et sept batz pour payer au Sr. Charrière orfèvre en cette ville le présent que l'on a fait faire pour notre ancien seigneur Ballif Hartmann, selon l'ordonnance du 3e aoust dernier, selon la partie produite et lüe présentement.

Messieurs des Deux Corps ont aussi ordonné de sortir de la caisse Dix Louis neufs, un écu neuf et trente trois batz et demi, pour payer au Sr. Ph. Robin, graveur à Genève, la médaille d'or que l'on a fait faire pour présent à M. Engel ancien Ballif d'Echallens ordonné le dit jour 3e aout dernier.

23 novembre 1772: Charrière, orfèvre.

Le Sr. Charrière, orfèvre, habitant en cette ville, qui a fait les pièces de vaisselle d'argent pour le Présent à notre ancien seigneur Ballif Hartmann a fait présenter son compte le 2e du courant, dans lequel au premier article il y a une erreur à son préjudice de neuf Livres, dix sols, comme cela se vérifie par le supput. Messieurs du Conseil ont ordonné que cette erreur seroit reparée et qu'on sortirait de la caisse les dits 9 L. 10 b. qui lui seront delivré pour solde.

21 Xbre 1772: Charrière, orfèvre.

L'on a sorti de la Caisse de la Ville 9 L. 10 b. pour réparation d'une erreur au cpte du Sr. Charrière orfèvre qui a fait les pièces de vaisselle d'argent pour le présent à notre ancien seigneur Ballif Hartmann au supput du 1er article de son compte, ainsi qu'il a été vérifié et qu'il le voit par le compte.

La facture de l'orfèvre Charier ainsi que le compte mentionné ci-dessus sont conservés aux archives de Nyon. Nous reproduisons le compte qui révèle que le cadeau comprenait deux grands plats ronds contournés et une jatte à laver.

Alors que les Manuaux du Conseil indiquent en 1772 Charrière, la facture et le compte portent Charier, ce qui m'a amené à poursuivre mes recherches. Dans un dossier[6], sous la rubrique *«droit d'habitation»* nous avons trouvé dans la liste des habitants en octobre 1764: Antoine Charier, orfèvre, sa femme et un neveu.

A la même source, en octobre 1771, il est indiqué: Antoine Charier.

D'après les comptes communaux[7], de 1770 à 1777 il est indiqué Charier, alors que de 1778 à 1780 il est mentionné Charrière.

Cet orfèvre n'est plus mentionné dès 1781.

Finalement, on relève dans les Manuaux du Conseil de 1747 à 1751[8]:

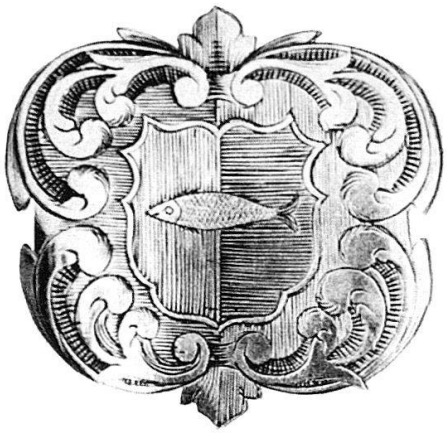
le 16 septembre 1748:

On a reçu pour habitant le Sr Antoine Charier de Evan en Languedoc, habitant à Lausanne, maître orfèvre, sous la condition qu'il apportera une attestation du dit Lausanne et lorsqu'elle sera produite, il fera la formalité et payera tout comme les autres habitans l'ancrage et la messeillerie qui seront alors porté au Cottet.

le 8 octobre 1748:

Ensuite de ce qui fut délibéré le 16 7bre dernier, le Sr Anthoine Charrier a produit l'attestation du Magistrat de Lausanne du 26 7bre 1748 et une déclaration du directeur

[6] A. C. N., dossier G. A.
[7] A. C. N., Registre A 26, Comptes communaux de 1770 à 1782, sous rubrique: Habitations.
[8] A. C. N., Registre A 24 bleu, pages 217 et 232.



des pauvres français de Lausanne du 15 janvier 1747 joint à cette attestation ayant par là satisfait à ce qu'on exige de lui. Il a en conséquence prêté le serment accoutumé et promis de se conformer aux ordonnances souveraines, d'obéir aux ordres de police et de se conduire convenablement. Cette réception faite pour autant de tems qu'il plaira au Conseil, payera une habitation d'ancrage et vingt cinq florins pour la messeillerie qui seront portés au Cottet.

On peut donc admettre le nom de Charier comme le prouve la signature sur la quittance et sur le compte de cet orfèvre.

Un collectionneur de Genève possède deux pièces d'argenterie avec les poinçons suivants:

1o armoirie de Nyon
2o CH couronné
3o XID et couronne

Le poinçon CH couronné peut être attribué à Antoine Charier.

Grâce à l'obligeance de la Bibliothèque de la Bourgeoisie die Berne, j'ai pu obtenir les adresses de deux frères Hartmann [9], descendants du bailli Emmanuel Hartmann.

Je me suis adressé à eux pour savoir si les pièces d'argenterie remises à leur ancêtre étaient encore en leur possession. J'ai ainsi appris qu'il ne restait qu'une seule pièce portant l'armoirie de Nyon et celle de la famille Hartmann, ce qui confirme bien qu'il s'agit d'une des pièces remises par la Ville de Nyon, puisque la facture Charier précise qu'il a été gravé six armoiries (deux par objet). M. Otto Hartmann a eu la gentillesse de m'envoyer des photographies de la seule pièce qu'il possède.

Alors que l'on était en droit de penser que l'orfèvre Charier avait bien exécuté personnellement la commande, la jatte que nous reproduisons ne porte pas le poinçon de Charier (CH couronné), mais bien celui de Papus et Dautun, orfèvres lausannois: EDP ainsi que l'écusson de Lausanne et celui du titre XI, soit les mêmes que ceux qui figurent sous no 6 dans le travail d'Edwin Dick [10].

Charier aurait en fait commandé les pièces à Lausanne et se serait borné à exécuter la gravure des armoiries?

Ce petit travail a permis d'identifier un orfèvre nyonnais; il montre aussi que les baillis bernois savaient s'attirer parfois les sympathies des autorités locales et de la population d'alors. Cela a été constaté dans d'autres baillages, ce qui prouve que la patte de l'ours n'était pas toujours si lourde [11].

[9] Dipl. Ing. Otto Hartmann (1907), Gempenring 86, 5143 Dornach; Dr. iur. Alfred Hartmann (1916), Fegetzallee 2, 4500 Solothurn.

[10] Edwin Dick: Un orfèvre lausannois Pierre-Henry Dautun (Revue historique vaudoise, septembre 1951).

[11] Malgré la fin de son mandat en 1772, l'ancien bailli Hartmann s'est encore intéressé à Nyon. Les comptes communaux font ressortir divers prêts qu'il a consenti aux autorités nyonnaises: le 14 mai 1770: 200 louis d'or, remboursé le 2 février 1775; le 12 février 1776: fl. 15 000.– à 4 %.

NEKROLOG – NÉCROLOGIE

Augustus Spijkerman †

Am 23. Juni verstarb völlig unerwartet an einem Herzinfarkt im Alter von 53 Jahren der holländische Franziskanerpater Augustus Spijkerman, der seit 20 Jahren das Museum der «Flagellatio», des Sitzes des Franziskanischen Bibelinstitutes in der Altstadt von Jerusalem leitete. Er war eine anerkannte Autorität auf dem Gebiet der palästinensischen Münzkunde und hat die Numismatische Abteilung des Museums entsprechend ausgebaut. Unter seinen Publikationen ragen hervor: «Coins mentioned in the New Testament» (Studii Biblici Franciscani Liber Annuus 6, 1955, 279–298), ferner die Beschreibung des aufsehenerregenden Fundes jüdischer Silberschekel in einem Grabe auf dem Ölberg (Schweizer Münzblätter 11, 1961, 25–32) sowie je ein Katalog der auf dem Herodium bei Bethlehem (Jerusalem 1972) und der bei den neuesten Ausgrabungen an der Synagoge von Kapharnaum entdeckten Münzen (Jerusalem 1970). Fertiggestellt ist im Manuskript ein Katalog der Münzen der Dekapolis und der römischen Provinz Arabia Petraea, der zum größten Teil auf dem Material der Flagellatio beruht. Sein besonderes Spezialgebiet waren die palästinensischen Stadtmünzen, die bisher in einer solchen Vollständigkeit noch nie untersucht worden waren. Er war eine stadtbekannte Persönlichkeit, der täglich den Antiquitätenläden seinen Besuch abstattete und stets mit neuen Funden nach Hause zurückkehrte. Sein Heimgang bedeutet einen schweren Verlust für uns.

W. Pax

Typos

Unter dem Titel *Typos* will unsere Gesellschaft in lockerer Folge größere Arbeiten zur Numismatik der Antike veröffentlichen. Solche Einzelarbeiten sind in der Schweizerischen Numismatischen Rundschau seit ihren Anfängen erschienen, u. a. von namhaften Gelehrten wie F. Imhoof-Blumer, O. Bernhard und Ph. Lederer. Heute würde die Herausgabe von Monographien den Rahmen einer Zeitschrift sprengen.

Die antike Numismatik hat ihre Methoden verfeinert. Die Möglichkeiten der stempelvergleichenden Methode sind noch nicht ausgeschöpft; wo sie angewendet wird, ergeben sich immer positive, oft überraschende Resultate. Neue statistische Methoden bereichern unsere Kenntnisse. Verbindungen zu anderen Disziplinen werden gesucht – wie zur Kunstgeschichte, zur Wirtschaftsgeschichte, zur Religionswissenschaft; die Numismatik löst sich so aus ihrer Isolierung, mit dem Ziel, die Münze in unser Wissen von Kunst, Kultur und Geschichte einzugliedern. Dieses Ziel strebt die neue Reihe mit Einzeluntersuchungen an.

Die erste Arbeit, die Ende 1973 erscheinen soll, ist aus einer Heidelberger Doktordissertation hervorgegangen (Liselotte Weidauer, Probleme der frühen Elektronprägung, etwa 70 Seiten, 28 Tafeln). Sie behandelt mit neuen Gesichtspunkten die ältesten Münzen der westlichen Welt. Als weitere Bände sind geplant:

Notre société a décidé de publier, sous le titre de *Typos*, une série de travaux sur la numismatique antique. De semblables études ont été publiées dans la Revue Suisse de Numismatique à ses débuts: rappelons les travaux de F. Imhoof-Blumer, O. Bernhard et Ph. Lederer. Il n'est plus possible aujourd'hui d'insérer dans notre Revue des monographies de cette importance.

La numismatique antique a perfectionné ses méthodes de travail. L'étude des liaisons de coins n'est pas encore suffisamment utilisée. Bien appliquée, elle donne des résultats de plus en plus intéressants, souvent surprenants. De même des méthodes statistiques ont enrichi nos connaissances. Les chercheurs étendent aujourd'hui leur exploration dans les domaines de l'histoire de l'art, de l'économie et de celle des religions: la numismatique sort enfin de son isolement, afin de rattacher la monnaie à l'art, à la civilisation et à l'histoire. Toute une série de travaux recherchent cet objectif.

Le premier volume qui devrait paraître à fin 1973 est une thèse de doctorat, présentée à l'Université de Heidelberg par Mme Liselotte Weidauer, Probleme der frühen Elektronprägung, environ 70 pages, 28 planches. L'auteur étudie sous de tout nouveaux points de vue les premières monnaies du monde occidental. D'autres volumes sont en préparation:

Andreas Furtwängler, La trouvaille d'Auriol

W. Klimowsky – A. Kindler, The coins of the cities of Neapolis Samariae and Sebaste

† W. Schwabacher, Die Silberprägung von Amphipolis

H. R. Sternberg, Die archaische Silberprägung von Sybaris, Siris-Pyxous und Laos

L. Mildenberg, Die Münzen des Barkochba-Aufstandes 132–135 n. Chr.

Die Herausgabe wird von zwei Mitgliedern unseres Redaktionsstabes besorgt, Prof. Dr. H. A. Cahn und Dr. L. Mildenberg; die Werke erscheinen im Office du Livre, Fribourg.

Die Schweizerische Numismatische Gesellschaft freut sich, mit diesen Werken ihre Traditionen fortzusetzen.

Lausanne, Oktober 1973 *Der Präsident*

L'édition de ces travaux est assurée par deux membres de notre Commission de rédaction, le professeur Dr Herbert Cahn et le Dr Leo Mildenberg: les ouvrages paraîtront à l'Office du Livre, à Fribourg.

La Société Suisse de Numismatique est heureuse de poursuivre son œuvre en encourageant ces publications.

Lausanne, octobre 1973 *Le président*

Ehrung für Colin Martin

Am 29. November, am *Dies academicus* der Universität Lausanne, hat unser Präsident Me Colin Martin die Würde des Ehrendoktors der philosophischen Fakultät erhalten. Ihm kommt diese Ehre zunächst als dem Initianten und Herausgeber der Bibliothèque Historique Vaudoise zu, die schon 50 Bände zählt. Aber nicht weniger ist diese Ehre einem Forscher und Anreger erteilt worden, der im besten Sinne *de rebus numismaticis bene meritus* ist. Unter der Präsidentschaft von Colin Martin hat die Schweizerische Numismatische Gesellschaft einen einzigartigen Aufschwung erlebt. Wir wünschen ihm und uns noch viele Jahre fruchtbarer Fortsetzung seiner Tätigkeit. *Gratulamur!*

H. A. C.

DER BÜCHERTISCH – LECTURES

The Frederick M. Watkins Collection. Fogg Art Museum, Harvard University 1973. 180 S. mit vielen Abbildungen.

Professor F. M. Watkins (Lebensdaten sind nicht angegeben) war Politologe an der Yale University. Wer wie der Rezensent das Privileg hatte, ihn zu kennen, war bald gefangen vom Charme seiner Eigenart: ein wortkarger, scheuer Junggeselle mit scharfem Blick aus blitzenden Augen, im Gespräch gern Ironie mit tieferer Bedeutung mischend. Seine weite Bildung verbarg sich lange, aber etwas zeigte sich bald: Leidenschaft für alles Schöne und unfehlbarer Geschmack. Als Sammler von griechischen Münzen ausgehend, bei denen er das Kunstwerk suchte und wozu ihm Dr. J. Hirsch und H. Greene in Providence, Griechensammler, schon früh Pate standen, erweiterte er die Sammlung auf griechische Vasen, auf antike Bronzen. Stets schnell von Entschluß, griff Watkins zu, wo er besitzen *mußte:* Das Ergebnis war ein Ensemble von bemerkenswerter Qualität. Das Fogg Art Museum der Harvard-Universität, das die Sammlung geerbt hat, kann auf diesen Besitz stolz sein: unter anderem auf eine der schönsten rotfigurierten Vasen in Amerika, den Kelchkrater des Kleophrades-Malers mit Hephästs Heimkehr in den Olymp. Die 148 griechischen Münzen sind, mit wenigen Ausnahmen, eine Art Modellsammlung des guten Geschmacks, meist aus dem archaischen und klassischen Bereich.

Die Sammlung Watkins wurde in einer Sonderausstellung im Fogg-Museum im Frühjahr 1973 gezeigt. Der Katalog bildet alle Objekte ab und beschreibt die Kunstwerke mit ausführlichen Sachkommentaren. Die Texte stammen von den Professoren G. M. A. Hanfmann, D. G. Mitten und ihren Mitarbeitern.

Leider wird dieser Katalog den griechischen Münzen in keiner Weise gerecht. Als Verfasser zeichnet R. Ross Holloway; man wundert sich, daß der Autor der ausgezeichneten Monographie der Münzen des Hieronymos von Syrakus (Antike Münzen und Geschnittene Steine III, 1969) eine so schludrige Arbeit leistete. Die Abbildungen sind durchwegs zu dunkel, tanzen oft aus der Achse, verwechseln Avers und Revers (135: auch im Text falsch, 137: im Text richtig). Der Text, von lapidarer Kürze – im Gegensatz zu den übrigen Teilen des Kataloges –, steckt voller Fehler. Viele Münzinschriften sind ungenau wiedergegeben, was jeder Leser, der die Bilder vergleicht, unschwer feststellt, zum Beispiel:

4 Λ, nicht A
34 DANK, nicht DANK Λ
36 ΣΕΓΕΣΤΑ ΞΙΒ EMI, nicht ΞΒ
72 AINI, nicht AIN
104 A–R, nicht A
151 PACI AVGVSTAE, nicht PACI AVG
usw.

Zahlreich sind Flüchtigkeiten der Beschreibung. Auf dem Tarentiner Nommos Nr. 2 kann nicht Phalanthos auf beiden Seiten dargestellt sein. Der Delphinreiter ist vermutlich der Stadtgründer (*heros ktistes*) Phalanthos, während der sitzende Jüngling der Rückseite den namengebenden Heros Taras darstellen dürfte. Auf der Rückseite des Tetradrachmons von Leontinoi Nr. 40, um 440 (nicht 460) v. Chr., erscheint der Löwenkopf zwischen drei Gerstenkörnern und einem Lorbeerblatt, nicht 4 Weizenkörnern. Das Musikinstrument der Tetradrachmen des chalkidischen Bundes Nr. 60–62 und einer Hekte von Lesbos (Nr. 134) ist eine Kithara, keine Lyra. Das Oktadrachmon der Derronen Nr. 63 hat auf der Rückseite eine Triskelis, umgeben von Palmetten, nicht Rosetten. Auf dem schönen Stater von Elis mit dem Adlerkopf Nr. 99 ist – nicht erwähnt – auf dem Blatt unter dem Kopf mit aller Deutlichkeit die Signatur Δ A zu lesen. Auf dem Kyzikener Nr. 114 ist nicht «Herakles shoot-

ing» zu sehen, sondern Herakles mit Bogen, eine Keule schwingend.

Holloway neigt zum Hochdatieren, natürlich mit Ausnahme des schönen archaischen Tetradrachmons von Athen Nr. 90, das gemäß der traditionellen, aber nach Meinung des Rezensenten falschen Chronologie um 500–480 (statt um 540) angesetzt wird. Zu früh angesetzt sind u. a. der Nommos von Thurioi Nr. 14 (400 statt 350), ebenso derjenige von Velia Nr. 16, die herrliche Katane Nr. 26 mit der galoppierenden Quadriga und dem Fisch neben dem Apollonkopf um 450 statt um 425, die oben zitierte Segesta Nr. 36 um 480 statt um 450/40, der Goldstater von Pantikapaion Nr. 111 um 350 statt um 320. Daß der späte Stater von Kyzikos mit dem jugendlichen Satyrkopf (nicht Dionysos) Nr. 118, der hier einfach «400–330 v. Chr.» datiert wird, ziemlich an das Ende der Serie, also in das dritte Viertel des 4. Jahrhunderts v. Chr. gehört, wissen wir seit der Publikation des Fundes von Prinkipo durch K. Regling, ZfN 41, 1931, S. 1 ff., ebenso, daß die Lesbos-Hekten mit dem «Karneios»-Kopf (oder Zeus Ammon?) nicht in die erste Hälfte des 4. Jahrhunderts, sondern in die Alexanderzeit zu setzen sind, seit D. F. Healy, NC 1962, 65. Klassierung: Die Silberkleinmünze Nr. 80 (attisches Hemidrachmon, nicht «Hecte») ist nicht Assoros, sondern Samothrake, was W. Schwabacher in den Transactions Int. Num. Congr. 1936, 109, bewiesen hat. Das nächste Stück, Didrachmon mit Eberprotome über Rosette zwischen Lotosblüten Nr. 81 ist Stagira, nicht «uncertain» (siehe H. Gaebler, Die Münzen von Stagira, Sitzungsber. Akad. Berlin 1930, T. 5, 1. 2). Der Stater mit der Amphora Nr. 110 von äginäischem Fuß wird schlicht «Andros» genannt. Abweichende Meinungen, zum Beispiel die Seltmansche Zuweisung an Athen als vorsolonische Prägung, zu der sich auch der Rezensent bekennt, hätten zumindest in einem Fragezeichen ausgedrückt werden können.

Dem Leser wird eine entscheidende Information vorenthalten, nämlich die Herkunft der Stücke – sie sind in anderen Abteilungen angegeben –, über welche Aufzeichnungen des Sammlers bestehen. Auch ohne solche wäre es die Aufgabe einer wissenschaftlichen Katalogisierung gewesen, hierüber Auskunft zu geben. Um nur ein Beispiel zu nennen: Nr. 25 ist das vierte bekannte und berühmteste Exemplar des bemerkenswerten Tetradrachmons von Himera mit Pelops auf dem Rennwagen auf der Vorder- und der Stadtgöttin mit dem Begrüßungsgestus auf der Rückseite. Es stammt aus der gräflichen Waldeckschen Sammlung zu Arolsen und ist schon von Eckhel erwähnt. Die anderen drei wurden erst später bekannt und befinden sich in London (2) und Paris. Und so erkennt man manche bekannte Stücke wieder; der Leser wird insofern in die Irre geführt, als er bei einigen Stücken (Nr. 71, 72, 74) darauf hingewiesen wird, daß *dies* Stück vom Autor zitiert ist, bei anderen aber nicht. So Nr. 26, bei Rizzo (der zitiert ist) abgebildet, Nr. 89 das bei Seltman abgebildete Exemplar des Tetradrachmons Gorgo/Panther ex Jameson und Photiades usw.

Die Literaturangabe ist durchwegs dürftig, Kommentare werden keine gegeben. Ebenso kursorisch ist die kleine Auswahl hervorragender römischer Aurei behandelt worden (z. B. 162/163: Faustina I und II vertauscht; 166: Aegis, nicht Löwenfell, 168/169: Münzstätten?). Wohltuend hebt sich dagegen ein Katalogteil ab, in dem Cornelius Vermeule und Mary Comstock ein paar hübsche neuere Münzen und Medaillen eingehend beschreiben.

Schade: Man bedauert eine lieblose, heruntergeschriebene Katalogarbeit an einer bemerkenswerten Sammlung, in der jedes Stück von der Liebe und Kennerschaft seines Besitzers zeugt. *Herbert A. Cahn*

Heinrich Dressel (†), Die römischen Medaillone des Münzkabinetts der Staatlichen Museen zu Berlin. Bearbeitet von *Kurt Regling (†)*. Dublin/Zürich (1972), Text- und Tafelband.

Die Sammlung von römischen Medaillonen in Berlin gehört zu den wichtigsten Beständen auf diesem Gebiet. Ihr Katalog wurde einst von H. Dressel in seinen letzten Lebensjahren verfaßt, es mußten jedoch mehr als 50 Jahre seit seinem Tode vergehen, bis sein Werk endlich erscheinen konnte. K. Regling bereitete zwar das an sich geschlossene Manuskript zur Drucklegung vor, er ergänzte den Text mit den Neuerwerbungen und trug die neuere Literatur bis zur Mitte der dreißiger Jahre nach, aber widrige Umstände und schließlich der Krieg verhinderten die Edition. Über die wechselvolle Geschichte berichtet *H. D. Schultz* im Vorwort des Herausgebers; dadurch erklärt sich, warum das Buch so geworden ist, wie es nun endlich vorliegt. Der Leser wird – anstatt seine berechtigte Wunschliste zusammenzustellen – dafür sicherlich Verständnis haben und auch die unglückliche Gestaltung entschuldigen. Allerdings hätte das Material wesentlich bessere Aufnahmen verdient.

Was aber außer Pietät rechtfertigt die Herausgabe dieses alten Textes? Das Material war der Forschung bekannt. Gnecchi hat es in seinem Korpus aufgeführt, allerdings in unbefriedigender Weise. Etliche Exemplare sind nun bei Dressel im Anhang, in der Liste der Güsse und Fälschungen zu finden. Die Spitzenstücke legte P. R. Franke in «Römi-

sche Kaiserporträts in Münzbild» vor, illustriert mit den vorzüglichen Aufnahmen von M. Hirmer. – Nun haben wir aber zum erstenmal endlich einen wissenschaftlichen Katalog des ganzen Berliner Bestandes, wodurch ein längst fälliges Desiderat erfüllt wurde. Schon die minutiöse Beschreibung der einzelnen Stücke, die alle darstellerischen und technischen Details erfaßt, geht weit über das übliche hinaus. Die exkursartigen Erläuterungen münden in die verschiedensten Gebiete der Altertumswissenschaft. Mit seinem geradezu enzyklopädischen Wissen ordnet Dressel die Medaillone, zu deren besten Kennern er gehörte, in den numismatischen und historischen Zusammenhang ein. Hierzu kommt noch die ständige Auseinandersetzung mit Gnecchi. Die vielen Berichtigungen beschränken sich nicht nur auf die Berliner Exemplare; auch diese machen das Werk zu einem nunmehr unentbehrlichen Arbeitsinstrument.

Wer mit diesem Katalog arbeiten will, muß allerdings mit dem gegenwärtigen Stand der Forschung vertraut sein, zumal die entsprechenden Literaturangaben fehlen. Er wird jene Passagen, die inzwischen überholte Auffassungen vertreten (z. B. alle, die auf der Prägehoheit des Senats basieren) stillschweigend überfliegen und sich mit um so mehr Gewinn auf solche konzentrieren, die noch heute Belehrendes und Anregendes bieten.

B. Kapossy

J. N. Svoronos, Numismatique de la Crète ancienne. Première partie, description des monnaies. – Nachdruck der Ausgabe Macon 1890, mit Supplement aus Archéologiké Ephéméris 1889, Bonn 1972.

Als Materialsammlung und Referenzwerk ist die vorliegende, inzwischen altehrwürdig gewordene Arbeit von J. N. Svoronos die zwar in Einzelheiten umstrittene oder modifizierte, aber bis heute nicht ersetzte Basis für die Forschung über kretische Numismatik. Der in Aussicht gestellte zweite Teil mit den Kommentaren ist nie erschienen. Da einzelne Exemplare der Originalausgabe heutzutage antiquarisch kaum mehr aufzutreiben sind, macht der kürzlich erschienene Nachdruck das Buch für weitere Kreise zugänglich.

Was den Nachdruck selbst betrifft: der Druck ist sauber, die Tafeln deutlich, und es entspricht dem Ansehen des Rudolf-Habelt-Verlages, daß das Impressum alle wünschenswerten Angaben, darunter auch das Datum der Originalausgabe, enthält – bei den Usanzen im gegenwärtigen Reprintwesen leider keine Selbstverständlichkeit. *B. Kapossy*

Monique Clavel, Béziers et son territoire dans l'antiquité. Annales littéraires de l'Université de Besançon. Paris 1970.

Remarquable étude d'une région, vue successivement sous tous ses aspects. La monnaie et la circulation monétaire y figurent en bonne place (pp. 123–125 et 180–200).

Colin Martin

Peter Berghaus, Phänomene der deutschen Münzgeschichte des 14./15. Jahrhunderts im Ostseegebiet. Acta Visbyensia (Symposium 1971), Visby 1973.

Excellent résumé de l'histoire monétaire du 9e au 13e siècle, suivi d'une étude sur l'apparition des pièces d'or et de la grosse monnaie d'argent. La recherche est fondée sur l'examen de 156 trouvailles, cataloguées et brièvement analysées. 4 cartes de répartition des trouvailles complètent cet intéressant document de travail. *Colin Martin*

Franco Borlandi, El libro di mercatantie et usanze de'paesi. Torino 1936, ristampa, Torino 1970.

Après *Pegoletti* et *La pratica di mercatura datiniana,* voici un troisième traité des opérations commerciales, rédigé en Italie, au début du 15e siècle. Il ne diffère guère, mais complète néanmoins ceux que nous avons cité précédemment (SM 21, 1971, 107).

Colin Martin

J.-B. Colbert de Beaulieu et J.-Cl. Michel Richard, La numismatique de la Gaule et la numismatique de la Narbonnaise. Revue d'études ligures 35, 1929. Bordighera 1972.

Excellent exposé de l'état de la question, avec importante bibliographie. Félicitons les auteurs d'attirer l'attention des lecteurs de cette revue sur la numismatique, qui, à notre connaissance, n'y fut que rarement évoquée.

Colin Martin

Sasanian Remains from Quasr-i Abu Nasr, Seals, Sealings, and Coins, edited by Richard N. Frye, Harvard, Cambridge (Mass.) 1973.

Des fouilles y ont été entreprises de 1932 à 1935 par une équipe du Métropolitan Museum of Arts. Les monnaies retrouvées sont principalement perses (11) sassanides (29) et arabes-sassanides (40). Bien décrites, elles sont reproduites la plupart sur 4 planches.

Le reste de la publication concerne les quelques 500 sceaux, soigneusement reproduits. Il y a là une illustration extrêmement intéressante à comparer avec les gravures des monnaies. *Colin Martin*

Georges Duby, Guerriers et paysans. NRF, Paris 1973.

C'est le sous-titre: «VIIe–XIIe siècle, premier essor de l'économie européenne» qui donnera au numismate la mesure de cette remarquable étude. L'auteur utilise avec sa-

gacité toutes les informations monétaires (mentions d'archives, trouvailles, etc.). Cette fascinante lecture fait revivre la monnaie, depuis sa frappe jusqu'à sa dispersion par le jeu du commerce. L'historien explique au numismate le pourquoi de l'apparition de nouvelles pièces, la présence ou l'absence de trésors en tel ou tel lieu, à telle ou telle époque.

Que l'auteur nous expose les forces productives, les attitudes mentales, la période carolingienne, ou les dernières agressions des barbares, il n'y a de page où il ne nous parle pas de monnaie, tantôt objet précieux (bijouterie, orfèvrerie religieuse) tantôt instrument de commerce ou de domination.

La numismatique n'y est plus auxiliaire de l'histoire, elle en est une des principales composantes. *Colin Martin*

Ernst Berger, Das Basler Arztrelief. Studien zum griechischen Grab- und Votivrelief von 500 v. Chr. und zur vorhippokratischen Medizin. Basel (1970).

Wie schon der Titel besagt, handelt es sich bei der vorliegenden Arbeit um mehr als die monographische Publikation einer Neuerwerbung des Basler Antikenmuseums: des Grabreliefs eines Arztes. Über die eigentlichen Aufgaben wie Beschreibung, Rekonstruktion, zeitliche und stilistische Einordnung des Denkmals hinaus verfolgt der Verfasser (Direktor des Antikenmuseums) durch Exkurse alle auftauchenden Probleme und zieht zu seinen Untersuchungen zahlreiche Denkmälergattungen, so auch die Münzen, heran.

Dargestellt ist auf diesem leider unvollständig erhaltenen, um 480 v. Chr. wohl südlich von Milet (um Knidos?) entstandenen Relief ein sitzender Arzt in langem Gewand mit seinem Wanderstab. Ihm gegenüber steht sein Gehilfe, ein nackter Knabe, und reicht mit seiner rechten Hand ein nicht mehr identifizierbares Objekt dar; die linke hält einen glockenförmigen Gegenstand, zwei weitere Exemplare dieses Geräts hangen oben zwischen den Köpfen der beiden Gestalten. Anhand von erhaltenen Originalen sowie Münzdarstellungen identifiziert der Verfasser als Schröpfköpfe. Diese kommen auf Münzen der folgenden griechischen Städte vor: Astakos in Akarnanien, Atrax in Thessalien, Epidauros, Amorgos und Aigiale auf Amorgos (S. 70 ff., Abb. 81–84) und Kos (S. 81, Abb. 101, Epidauros und Abb. 102, Kos). Diese Schröpfköpfe sind nicht als Attribute der lokal waltenden Heilgottheit aufzufassen, sondern sie stehen als Hinweis auf Heil- und Kultcharakter der prägenden Ortschaften. (Damit hätten wir frühe und interessante Beispiele für die erst später in der römischen Kaiserzeit weit verbreitete Sitte, auf griechischen Münzen mit Besonderheiten der Städte eine fast modern anmutende «Fremdenverkehrswerbung» zu betreiben.)

Auch für die offen gelassene Frage, ob der Knabe ein medizinisches Instrument oder eine Heilpflanze emporhält (S. 88 ff.), werden Münzen zu Rate gezogen. Abgebildet sind das Silphion (Abb. 110, Kyrene), Mohn (Abb. 110, Metapont) und der Storax (Abb. 111, Selge).

Mit diesem Buch gelang es dem Verfasser in vorzüglicher Weise, ein Stück antiker Vergangenheit auch für Nichtspezialisten lebendig zu machen. *B. Kapossy*

Wolfgang Hahn, Moneta Imperii Byzantini, Rekonstruktion des Prägeaufbaues auf synoptisch-tabellarischer Grundlage, Bd. 1: Von Athanasius I. bis Justinianus I. (= Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften, 109. Bd., Veröffentlichungen der numismatischen Kommission, Bd. I), Wien 1973, 141 S., 42 Taf., 13 Faltkarten.

Byzanz, mit seinem hierarchisch gegliederten Staatsapparat, seiner staatlich gelenkten Wirtschaft und seinem perfektionierten Steuersystem, fordert eine Untersuchung nach den Methoden der Wiener numismatischen Schule geradezu heraus. Die Arbeitshypothese, von der man in Wien ausgeht, ist ja, daß hinter der Münzprägung eine Ordnung in der Art einer staatlichen Buchführung stehe. Wenn sich bei der Erfassung der Münzen eines bestimmten Zeitabschnittes Ordnung zeigt, ist zu vermuten, daß man der ursprünglichen, in den Büchern der damaligen Verwaltung festgehaltenen Ordnung auf der Spur ist. Ein Staat, der soviel auf Ordnung gab, wie der byzantinische, hat für seine Münzprägung sicher eine vernünftige und kontrollierbare Ordnung gehabt. Je mehr aber eine Ordnung ursprünglich auf Kontrollierbarkeit angelegt war, desto mehr Erfolg verspricht der Versuch einer Rekonstruktion dieser Ordnung.

Wolfgang Hahn hat die Untersuchung des Aufbaus der byzantinischen Münzprägung mit viel Geschick und großem Optimismus begonnen und kann einen bemerkenswerten ersten Band seines Werkes vorlegen.

10 Faltblätter geben einen klaren Überblick über die Münzprägung der Zeit von 491 bis 565 n. Chr. Sehr zu begrüßen ist die Einbeziehung der ostgotischen und vandalischen Prägungen, die auf weiteren 3 Tafeln tabellarisch aufgeführt werden. Diese Gepräge gehören auch da, wo sie den Namen eines germanischen Herrschers tragen, eindeutig zum byzantinischen Währungssystem. Die allgemeinen Bemerkungen (S. 7. 19) sind kurz, aber präzise, die Kommentare (S. 32–92) ausreichend, um die Tafeln zu erklären. Bei der Behandlung der Münzreformen geht

die Ableitung des gesamten Systems vom Metallkurs und von Bedürfnissen beim «Beutelumtausch» fast zu glatt auf. Hahn schreibt, die meisten Münzfüße seien «aus den ermittelten Gewichten im Verein mit Konjekturen aus den Metallverhältnissen zu erschließen» (S. 20); da Auskünfte über die ermittelten Gewichte und über die Art der Ermittlung dieser Gewichte fehlen, hängen die Konjekturen etwas in der Luft. Den Optimismus, mit dem Hahn alle Prägungen auf Grund von «Variationen der administrativen Zeichen» in den «offiziellen Lustren- bzw. Indictionenzyklus» (S. 17) einordnen, wird auch nicht jeder teilen. Den Wert des Buches mindert das nicht. Sinn des Unternehmens ist ja nicht, eine endgültige Aussage zu machen, sondern eine mögliche Ordnung vorzulegen. So behält das Buch seinen Wert, auch wenn sich viele Einzelbehauptungen als falsch herausstellen sollten. Es bietet auf jeden Fall eine Grundlage, von der aus man weiter diskutieren kann.

Das Buch ist übersichtlich angelegt. Für die rote Farbe der Typennummern ist man dankbar, noch dankbarer dafür, daß die Nummern mit den Nummern auf den Abbildungstafeln übereinstimmen. Was man bei anderen Werken der «Wiener Schule» vermißt hat, wird hier reichlich geboten, ein Nachweis für jede verzeichnete Variante (S. 99–132). Den Abbildungsnachweis (S. 135–141) hätte man mit diesem Materialnachweis verbinden können.

Da das Buch viel neues Material bietet, wird man es in Zukunft beim Bestimmen von Münzen benützen müssen. Zitieren wird man es auch wegen der Genauigkeit seiner Datierungsvorschläge. Enttäuschen wird das Buch den, der einen Katalog erwartet. Das Buch verzichtet ausdrücklich auf das «katalogische Prinzip» (S. 7). Einem Sammler, der ein Standardwerk sucht, um seine Sammlung danach zu ordnen, kann man das Buch nur empfehlen. Wer sich gründlicher mit byzantinischen Münzen beschäftigt, braucht neben diesem Werk noch einen Katalog. Nur in einem solchen findet er genaue Legenden, Größenangaben und Hinweise auf die Häufigkeit. Auf Abbildungen hat Hahn größten Wert gelegt (S. 9). Es ist ihm gelungen, bei fast jeder Nummer eine oder mehrere Münzen abzubilden. Leider hat er dabei eine reichlich schlechte Qualität in Kauf genommen. Hahn schreibt, die unterschiedliche Qualität der Bilder sei bedingt durch die Vorlagen (S. 10). Mußte er sich mit so schlechten Vorlagen zufriedengeben? Tafel 13 ist bei Nr. 13 nur ein schwarzer Fleck zu sehen – das Stück ist «Slg. Hahn». Nach einem Gips photographiert, müßte das Stück klar zu lesen sein. Die Münze Taf. 31, Nr. 191, könnte ein eindeutiger Beweis dafür sein, daß eine ganze Serie von Kleinbronzen nach Karthago gehört. Die Abbildung gibt nur Schatten wieder. Was als «Pferdekopf» beschrieben ist, könnte ebensogut ein B sein. Waren aus den Museen keine Originalaufnahmen zu bekommen? Übrigens sind auch angesehene Münzhandlungen durchaus bereit, Originalphotographien oder Negative zu ihren Katalog- und Listentafeln zur Verfügung zu stellen, wenn man sie darum bittet. Selbst ein kleines Stück, wie der «Denar» des Gelimer (Taf. 42, Nr. 35, nach einer Liste der MMAG) wäre einen Brief wert gewesen. Abbildungen, die nur beweisen, daß es ein Stück gibt, nützen in einem solchen Werk nichts. Eine Abbildung ist nur sinnvoll, wenn sie mehr gibt, als der Text geben kann, wenn sie zum Beispiel den Stil deutlich macht. Dazu sind gerade bei den oft mangelhaft ausgeprägten byzantinischen Münzen erstklassige Photographien nötig. Gerade weil es sich um eine so wertvolle Arbeit handelt, soll hier festgestellt sein, daß die Tafeln dieses Bandes zu schlecht sind. Das ist weniger eine Kritik an Wolfgang Hahn, als eine Bitte an die Herausgeber. Könnte man für die weiteren Bände, auf die alle an Byzanz Interessierten mit Spannung warten, nicht ein besseres, wenn auch teureres Druckverfahren genehmigen?

W. Kellner

Am Montag, 18. Februar 1974, 14.15 Uhr, wird im Archäologischen Seminar der Universität Bern, Kramgasse 54, Herr *Prof. D. F. Allen, F. B. A.*, über *The Celtic Coins of Switzerland and its Immediate Neighbours* einen Vortrag halten. Gäste sind willkommen.